LA

MALADIE DU PESSIMISME

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

I.

UN PRÉCURSEUR DE SCHOPENHAUER, LEOPARDI.

Est-il vrai que le monde soit mauvais, qu'il y ait un mal radical, absolu, invincible, dans la nature et dans l'humanité, que la vie soit le don funeste d'un pouvoir malfaisant ou la manifestation d'une volonté déraisonnable, est-il vrai, en un mot, que l'existence soit un malheur, et que le néant vaille mieux que l'être? Ces propositions sonnent étrangement aux oreilles des hommes de notre temps, étourdis par le bruit de leur propre activité, justement fiers des progrès de l'industrie et de la science, et dont le tempérament, médiocrement élégiaque, s'accommode à merveille d'un séjour prolongé sur cette terre, des conditions laborieuses qui leur sont faites, de la somme des biens et des maux qui leur sont départis. Elle existe cependant, cette philosophie qui maudit la vie, et non-seulement elle se manifeste dans quelques livres brillans et aventureux, comme un défi jeté à l'optimisme scientifique et industriel du siècle, elle se développe par la discussion même, elle se propage par une contagion subtile dans un certain nombre d'esprits qu'elle trouble. C'est une sorte de maladie intellectuelle, mais une maladie privilégiée, concentrée jusqu'à ce jour dans les sphères de la haute

culture, dont elle paraît être une sorte de raffinement malsain et d'élégante corruption.

On a parlé ici, à diverses reprises, de cette théorie du pessimisme, à propos des systèmes de Schopenhauer et de Hartmann, dont elle constitue la partie morale (1). Nous ne recommencerons pas ce qui a été si bien fait. C'est à un autre point de vue que nous voudrions nous placer. La question mérite d'être approfondie en elle-même et généralisée, en dehors des formes doctrinales que lui impose la nouvelle philosophie allemande ou de l'explication métaphysique qu'elle en propose. Il y a là quelque chose comme une crise cérébrale et littéraire à la fois, qui dépasse l'enceinte d'un système. Nous essaierons de l'analyser dans quelques grands sujets d'étude, d'en noter les analogies à travers les milieux les plus différens, et, par l'examen des formes comparées et des symptômes, de remonter jusqu'à la source de ce mal essentiellement moderne. Une pareille étude est plus de curiosité psychologique que d'utilité pratique. Il n'est guère à craindre que cette philosophie soit jamais autre chose en Europe qu'une philosophie d'exception, et que l'humanité civilisée s'abandonne un jour à la mortelle séduction de ces conseillers du désespoir et du néant. Mais cette exception mérite d'être analysée avec soin en raison même des auteurs qui lui ont donné une place dans la cité des idées, cité fort mêlée et discordante, d'un inépuisable intérêt pour l'observateur.

I.

Nous avons dit que c'était là un mal essentiellement moderne: il faut s'entendre. Il y a eu de tout temps des pessimistes, il y a un pessimisme contemporain de l'humanité. Dans toutes les races, dans toutes les civilisations, des imaginations puissantes ont été frappées de ce qu'il y a d'incomplet, de tragique dans la destinée humaine; elles ont donné à ce sentiment l'expression la plus touchante et la plus pathétique. De grands cris de tristesse et de désespoir ont traversé les siècles, accusant la déception de la vie et la suprême ironie des choses. Ce désaccord de l'homme avec sa destinée, la mise en opposition de ses instincts et de ses facultés avec son milieu, la nature hostile ou malfaisante, les piéges et les surprises du sort, l'homme lui-même plein de doute et d'ignorance, souffrant par sa pensée et par ses passions, l'humanité livrée à des luttes sans trêve, l'histoire pleine des scandales de la force, la maladie

(1) MM. Challemel-Lacour, Albert Réville, Paul Janet, dans la *Revue* du 15 mars 1870, du 1er octobre 1874, du 15 mai et du 1er juin 1877.

enfin, la mort, la séparation violente par l'inconnu des êtres qui se sont le plus aimés, toutes ces souffrances et ces misères forment comme une clameur immense qui retentit du fond des consciences dans la philosophie, dans la religion, dans la poésie des peuples. Mais ces plaintes ou ces cris de révolte, quel qu'en soit l'accent profond et passionné, sont presque toujours, dans les races et les civilisations anciennes, des accidens individuels : ils expriment la mélancolie d'un tempérament, la gravité attristée d'un penseur, le bouleversement d'une âme sous le coup du désespoir; ils n'expriment pas, à proprement parler, une conception systématique de la vie, la doctrine du renoncement à l'être. Job maudit le jour où il est né : « L'homme né de la femme vit peu de jours tout pleins de misères; » mais Jehovah parle, foudroie de ses évidences le doute ingrat, la plainte injuste, la vaine révolte de son serviteur, il le relève en l'éclairant et le sauve de lui-même. Salomon déclare « qu'il est ennuyé de la vie, voyant tous les maux qui sont sous le soleil, et que toutes choses sont vanité et affliction d'esprit (1); » mais ce serait une interprétation bien superficielle que celle qui ne voudrait voir dans cette sombre poésie de l'*Ecclésiaste* que le côté du désespoir sans y voir en même temps le contraste des vanités de la terre, épuisées jusqu'au dégoût par une grande âme, avec des fins plus hautes qui l'attirent, et comme l'antithèse éternelle qui résume toutes les luttes du cœur de l'homme, sentant sa misère dans l'ivresse de ses joies et cherchant au-dessus de lui-même ce qui doit combler le vide de son ennui.

Des sentimens analogues se rencontrent dans l'antiquité grecque et romaine. On a noté des traits de profonde mélancolie soit chez Hésiode et Simonide d'Amorgos, soit dans les chœurs de Sophocle et d'Euripide, soit chez Lucrèce et Virgile. C'est de la Grèce qu'est partie cette plainte touchante : « Le mieux pour l'homme est de ne pas naître, et, quand il est né, de mourir jeune. » M. de Hartmann n'a pas manqué de relever un passage de l'*Apologie*, où Platon lui fournit une image expressive pour faire ressortir la proposition fondamentale du pessimisme, que le non-être est préférable en moyenne à l'être : « Si la mort est la privation de tout sentiment, un sommeil sans aucun songe, quel merveilleux avantage n'est-ce pas que de mourir! Car, que quelqu'un choisisse une nuit ainsi passée dans un sommeil profond, que n'aurait troublé aucun songe, et qu'il compare cette nuit avec toutes les nuits et tous les jours qui ont rempli le cours entier de sa vie; qu'il réfléchisse et qu'il dise en conscience combien dans sa vie il y a eu de jours et de nuits plus heureux et plus doux que celle-là; je suis persuadé que

(1) L'*Ecclésiaste*, II, 17.

non-seulement un simple particulier, mais que le grand roi de Perse lui-même en trouverait un bien petit nombre, et qu'il serait aisé de les compter. » Aristote (1) a remarqué, avec une justesse pénétrante, qu'il y a une sorte de tristesse qui semble être le partage du génie. Il traite la question en physiologiste; mais ne peut-on pas dire, à un autre point de vue, en complétant sa pensée, que la hauteur où s'élève le génie humain ne sert qu'à lui montrer avec plus de clarté et sur de plus larges surfaces la frivolité des hommes et la misère de la vie? Nous rappellerons enfin qu'il y eut en Grèce comme une école de pessimisme ouverte par le fameux Hégésias, si éloquent dans ses sombres peintures de la condition humaine qu'il reçut le nom de *Peisithanatos*, et qu'on fut obligé de fermer son école pour soustraire ses auditeurs à la contagion du suicide. Le fond de cette amère philosophie, que nous ne connaissons que par quelques phrases de Diogène Laerce et de Cicéron, reste fort obscur; il est assez difficile de savoir si ce conseiller trop persuasif de la mort prêchait à ses disciples le mépris de la vie considérée en soi ou seulement en comparaison de la vie future, et la mort comme une délivrance ou comme un progrès.

Quoi qu'il en soit de cette singularité philosophique, il n'en reste pas moins bien établi que ce genre de sentimens est rare chez les anciens, et c'est un grave tort au poète du pessimisme, à Leopardi, d'avoir imaginé, pour les besoins de sa cause, une antiquité de fantaisie, d'avoir voulu nous persuader que le pessimisme était dans le génie des grands écrivains d'Athènes et de Rome : système ou erreur, ce point de vue gâte parfois en lui le sens si pénétrant et si fin qu'il a de l'antiquité. Rien de plus chimérique que cette Sapho méditant sur les grands problèmes :

> ... Arcano è tutto
> Fuor che il nostro dolor...

Ce n'est plus l'inspirée, la possédée de Vénus qui parle ici, c'est quelque blonde Allemande rêvant d'un Werther inconnu et s'écriant « que tout est mystère, hormis notre douleur. » C'est dans le même sens et sous l'empire de la même idée que Leopardi force l'interprétation des deux paroles célèbres de Brutus et de Théophraste au moment de mourir (2), l'un reniant la vertu pour laquelle il meurt, l'autre reniant la gloire pour laquelle il a oublié de vivre. Ces paroles, à supposer qu'elles soient authentiques et qu'elles n'aient pas été recueillies dans quelque vague légende par Diogène Laerce et Dion Cassius, ne pouvaient évidemment avoir dans la

(1) *Problèmes*, XXX.

(2) *Comparazione delle sentenze di Bruto e Teofrasto.* — M. Aulard, *Essai sur les idées philosophiques de Leopardi*, p. 114.

bouche qui les a prononcées la signification toute moderne que leur attribue un trop subtil et trop ingénieux commentaire. D'ailleurs Leopardi se corrige lui-même, il rentre dans la vérité de l'histoire morale des races et des temps quand il dit, en passant, dans le même ouvrage, « que la source de ces pensées douloureuses, peu répandues parmi les anciens, se trouve toujours dans l'infortune particulière ou accidentelle de l'écrivain ou du personnage mis en scène, imaginaire ou réel. » Mais il donne de fréquens démentis à cette réflexion si juste. — Le fond de la croyance antique est que l'homme est né pour être heureux, et que, quand il ne réussit pas à l'être, c'est par la faute de quelque divinité jalouse ou d'une vengeance des dieux. Ce qui domine chez les anciens, c'est le goût de la vie et la foi au bonheur terrestre qu'ils poursuivent avec opiniâtreté : il semble, quand ils souffrent, qu'ils soient dépossédés d'un droit.

M. de Hartmann marque en traits précis cette idée de l'optimisme terrestre qui régit le monde antique (juif, grec, romain). Le Juif attache un sens temporel aux bénédictions du Seigneur : le bonheur pour lui, c'est que ses greniers soient remplis de gerbes et que ses pressoirs regorgent de vin (1). Ses conceptions sur la vie n'ont rien de transcendant, et, pour le rappeler à cet ordre supérieur de pensées et d'espérances, il faut que Jehovah lui parle par ses prophètes ou l'avertisse en le châtiant. La conscience grecque, après qu'elle a épuisé les nobles ivresses de l'héroïsme, cherche la satisfaction de ce besoin de bonheur dans les jouissances de l'art et de la science, elle se complaît dans une théorie esthétique de la vie (2). L'existence est le premier des biens; on se rappelle le mot d'Achille aux enfers dans *l'Odyssée :* « Ne cherche pas à me consoler de la mort, noble Ulysse; j'aimerais mieux cultiver comme mercenaire le champ d'un pauvre homme que de règner sur la foule entière des ombres. » C'est le mot de l'*Ecclésiaste :* « Mieux vaut un chien vivant qu'un lion mort (IX, 4). » — La république romaine introduit ou développe un élément nouveau; elle transforme l'égoïsme de l'individu en égoïsme de race; elle ennoblit le désir du bonheur en le transposant, en marquant à l'homme ce but humain encore, mais supérieur, auquel l'individu doit s'immoler : le bonheur de la cité, la puissance de la patrie. Voilà, sauf quelques exceptions, les grands mobiles de la vie antique : les bénédictions temporelles dans la race d'Israël, les jouissances de la science et de l'art chez les Grecs; chez les Romains, le désir de la domination universelle, le rêve de la grandeur et de l'éternité de Rome.

(1) *Proverbes,* III, 10.
(2) *Philosophie de l'Inconscient,* traduction de M. Nolen.

Dans ces diverses civilisations, il n'y a place que par accident pour les inspirations du pessimisme. L'ardeur virile au combat de la vie dans ces races énergiques et neuves, la passion des grandes choses, la puissance et la candeur vierge des grands espoirs que l'expérience n'a pas flétris, le sentiment d'une force qui ne connaît pas encore ses limites, la conscience toute fraîche que l'humanité vient de prendre d'elle-même dans l'histoire récente du monde, tout cela explique la foi profonde des anciens dans la possibilité de réaliser ici-bas la plus grande somme de bonheur. Tout cela est juste à l'opposé de cette théorie moderne qui semble être le triste apanage d'une humanité vieillie, la théorie de l'universelle et irrémédiable douleur.

En revanche et par contraste avec le monde antique, on ne saurait nier qu'il y ait des influences et des courans de pessimisme au sein de la doctrine chrétienne ou du moins dans certaines sectes qui l'ont interprétée. Peut-on douter, par exemple, que telle pensée de Pascal ou telle page des *Soirées de Saint-Pétersbourg* ne trouvent leur place, comme des illustrations d'idée ou de style, à côté des analyses les plus amères de la *Philosophie de l'Inconscient*, ou parmi les *canzoni* les plus désespérées de Leopardi? Ce rapprochement ne semblera forcé à aucun de ceux qui savent que le pessimisme du poète italien a revêtu d'abord la forme religieuse. Il y a dans le christianisme un côté sombre, des dogmes redoutables, un esprit d'austérité, de dépouillement, d'ascétisme même, qui n'est pas toute la religion sans doute, mais qui en est une partie essentielle, un élément radical et primitif, avant les atténuations et les amendemens qu'y apportent sans cesse les complaisances du moi naturel ou les affaiblissemens de la foi. D'ailleurs chacun fait un peu la religion à son image et y met le pli particulier de son esprit. Le christianisme vu exclusivement de ce côté et sous cet aspect comme une doctrine d'expiation, comme une théologie des larmes et de l'épouvante, a de quoi frapper des imaginations malades et les incliner à une sorte de pessimisme. Il n'y a pas loin en effet de cette manière de comprendre le christianisme au jansénisme outré. La nature humaine étalée et raillée, la perversité radicale mise à nu, l'incapacité absolue pour le vrai et le bien de nos misérables facultés, le besoin de divertissement de ce pauvre cœur qui veut échapper à lui-même et à l'idée de la mort en s'agitant dans le vide, et sur tout cela, la perpétuelle pensée du péché originel qui plane sur cette âme en détresse avec ses conséquences les plus extrêmes et les plus dures, la vision continue et presque sensible de l'enfer, le petit nombre des élus, l'impossibilité du salut sans la grâce, — et quelle grâce! « non pas seulement la grâce suffisante, qui ne suffit pas, » — enfin cet esprit de mortification sans pitié, ce mépris de

la chair, cette terreur du monde, le renoncement à tout ce qui fait le prix de la vie, un pareil tableau, extrait des *Provinciales* et des *Pensées*, était pour plaire au futur auteur du *Bruto minore* et de la *Ginestra*, dans ses sombres méditations de Recanati. Mais cette analogie de sentimens ne dure pas. Qui ne sent la différence entre les deux inspirations, dès que l'on entre dans une conversation familière avec la grande âme de Pascal, si douloureuse et si tendre? Le pessimisme de Pascal a pour fond une ardente et active charité; il veut contraindre l'homme, il le consterne, il le terrasse. Mais quelle pitié profonde dans cette logique violente! Il ferme toutes les issues à la raison, mais c'est pour la porter d'un élan droit au calvaire et transformer cette tristesse en éternelle joie. Il tourmente son génie à découvrir des démonstrations nouvelles de sa foi; on dirait qu'il succombe sous la responsabilité des âmes qu'il n'aura pas convaincues, des esprits qu'il n'aura pas éclairés.

Il en est de même, à certains égards, bien que pour d'autres raisons, de ce qu'on pourrait appeler le terrorisme religieux de Joseph de Maistre. Certes, au premier aspect, il semble que ce soit un genre de pessimisme que cette apologie lugubre de l'Inquisition, ce dogme de l'expiation appliqué à la pénalité sociale, cette théorie mystique et farouche du sacrifice sanglant, de la guerre considérée comme une institution providentielle, de l'échafaud placé à la base de l'état. Le cœur se serre au spectacle de la vie humaine en proie à des puissances formidables et de la société soumise à un joug de fer, sous un maître qui est un dieu terrible servi par des ministres sans pitié. Mais cet appareil de terreur ne tient pas devant un instant de réflexion. On sent bien vite que ce sont là des paradoxes de combat, des apologies et des affirmations violentes opposées à des attaques et à des négations sans mesure. Joseph de Maistre est un polémiste plutôt qu'un apologiste du christianisme; la bataille a ses emportemens; l'éloquence, la rhétorique, même ont leur ivresse au milieu de la mêlée; celles de M. de Maistre l'entraînent, il ne les gouverne pas, il en est possédé. Les argumens ne lui suffisent plus, il les pousse à l'hyperbole. C'est un grand écrivain à qui manque un peu de raison, un grand peintre qui abuse de l'effet; son pessimisme est de la couleur à outrance.

On chercherait en vain dans l'histoire du christianisme, sauf peut-être dans quelques sectes gnostiques, rien qui ressemble à cette philosophie nouvelle. C'est dans l'Inde que le pessimisme a trouvé ses vrais aïeux; lui-même le reconnaît et s'en glorifie. La parenté des idées de Schopenhauer avec le bouddhisme a été souvent mise en lumière. Nous n'y insisterons pas; nous rappellerons seulement que le pessimisme a été fondé dans la nuit solennelle où, assis sous le figuier de Gaja et méditant sur la misère de l'homme, cherchant

les moyens de se délivrer de ces existences successives qui n'étaient qu'un changement sans fin de misères, le jeune prince Çakya s'écriait : « Rien n'est stable sur la terre. La vie est comme l'étincelle produite par le frottement du bois. Elle s'allume et elle s'éteint, nous ne savons ni d'où elle est venue, ni où elle va... Il doit y avoir quelque science suprême où nous pourrions trouver le repos. Si je l'atteignais, je pourrais apporter aux hommes la lumière. Si j'étais libre moi-même, je pourrais délivrer le monde... Ah! malheur à la jeunesse que la vieillesse doit détruire; ah! malheur à la santé que détruisent tant de maladies; ah! malheur à la vie où l'homme reste si peu de jours!.. S'il n'y avait ni vieillesse, ni maladie, ni mort! Si la vieillesse, la maladie, la mort, étaient pour toujours enchaînées! » Et la méditation continue, étrange, sublime, désolée. « Tout phénomène est vide; toute substance est vide; en dehors il n'y a que le vide. » Ou bien encore : « Le mal, c'est l'existence; ce qui produit l'existence, c'est le désir; le désir naît de la perception des formes illusoires de l'être. Tout cela, autant d'effets de l'ignorance. Donc, c'est l'ignorance qui est en réalité la cause première de tout ce qui semble exister. Connaître cette ignorance, c'est en même temps en détruire les effets (1). » La suprême science est l'ignorance cessant d'être dupe d'elle-même. Elle est en même temps la libération suprême, laquelle a quatre degrés, successivement parcourus par le Bouddha mourant : connaître la nature et la vanité de toutes choses, abolir en soi le jugement et le raisonnement, atteindre à l'indifférence, parvenir enfin à l'évanouissement de tout plaisir, de toute conscience, de toute mémoire. C'est ici que le nirvâna commence : toute lumière est éteinte, c'est la nuit, c'est le néant; mais le néant n'est consommé que dans la plus haute sphère du nirvâna où n'existe même plus l'idée du néant : ni idées, ni absence d'idées, rien.

« Le mal, c'est l'existence, » voilà le premier et le dernier mot du pessimisme. Voilà l'étrange pensée dans laquelle s'absorbe en ce moment quelque pieux Hindou, recherchant la trace des pas de Çakya-Mouni sur le marbre d'un temple de Bénarès. Voilà le problème sur lequel méditent vaguement à cette heure des milliers de moines bouddhistes, dans la Chine, dans l'île de Ceylan, dans l'Indo-Chine, dans le Népal, au fond de leurs couvens et de leurs pagodes, enivrés de rêveries et de contemplations sans fin. Voilà le texte sacré qui sert d'aliment intellectuel à tous ces bonzes, à tous ces prêtres, à tous ces théologiens du *Triptaka* et du *Lotus de la bonne loi*, à ces multitudes qui pensent et qui prient d'après eux et qui se comptent par centaines de millions. Tel est aussi le lien mystérieux

(1) Max Muller, *Essai sur les religions*, traduction de M. Harris.

qui unit ces pessimistes de l'extrême Orient, du fond des siècles et à travers l'espace, à ces philosophes raffinés de l'Allemagne contemporaine, qui, après avoir traversé toutes les grandes espérances de la spéculation, après avoir épuisé tous les rêves et toutes les épopées de la métaphysique, en viennent, saturés d'idées et de science, à proclamer le néant de toutes choses et répètent avec un désespoir savant le mot d'un jeune prince indien, prononcé il y a plus de vingt-quatre siècles sur les bords du Gange : « Le mal, c'est l'existence. »

On comprend maintenant en quel sens et dans quelle mesure il est vrai de dire que la maladie du pessimisme est une maladie essentiellement moderne. Elle est moderne par la forme scientifique qu'elle a prise de nos jours, elle est nouvelle dans les civilisations de l'Occident. Quelle étrange chose que cette renaissance à laquelle nous assistons du pessimisme bouddhiste, avec tout l'appareil des plus savans systèmes, au cœur de la Prusse, à Berlin! Que 300 millions d'Asiatiques boivent à longs traits l'opium de ces fatales doctrines qui énervent et endorment la volonté, cela est déjà fort extraordinaire; mais qu'une race énergique, disciplinée, si fortement constituée pour la science et pour l'action, si pratique en même temps, âpre calculatrice, belliqueuse et dure, le contraire à coup sûr d'une race sentimentale, qu'une nation formée de ces robustes et vivaces élémens fasse un triomphal accueil à ces théories du désespoir relevées par Schopenhauer, que son optimisme militaire accepte avec une sorte d'enthousiasme l'apologie de la mort et du néant, voilà ce qui au premier abord semble inexplicable. Et ce succès de la doctrine née sur les bords du Gange ne s'arrête pas aux bords de la Sprée. L'Allemagne tout entière est devenue attentive à ce mouvement d'idées. L'Italie, avec un grand poète, avait devancé le courant; la France, comme nous le verrons, l'a suivi dans une certaine mesure; elle aussi, elle a ses pessimistes. La race slave n'a pas échappé à cette étrange et sinistre influence. Voyez cette propagande effrénée du nihilisme dont s'effraie, non sans raison, l'autorité spirituelle et temporelle du tsar et qui répand à travers la Russie un esprit de négation effrontée et de froide immoralité. Voyez surtout cette monstrueuse secte des *skopsy*, des mutilés, dont on nous a décrit ici même les ravages (1), et qui, « faisant un système moral et religieux d'une dégradante pratique des harems d'Orient, matérialisant l'ascétisme et le réduisant à une opération de chirurgie, » proclament par ce honteux et sanglant sa-

(1) *L'Empire des tsars et les Russes*, par M. Anatole Leroy-Beaulieu, *Revue* du 1er juin 1875.

crifice que la vie est mauvaise et qu'il est bon d'en tarir la source. C'est la forme la plus dégradée du pessimisme, soit; mais c'en est aussi l'expression la plus logique. C'est du pessimisme à l'usage de natures grossières et forcenées qui vont tout de suite au bout du système, sans s'arrêter aux inutiles élégies, aux élégantes bagatelles des beaux esprits qui se plaignent toujours et ne concluent jamais.

II.

Regardons de plus près dans la philosophie moderne du pessimisme et tâchons d'en saisir les premiers symptômes au XIXe siècle. L'occasion nous en est donnée par la publication d'études approfondies que de jeunes écrivains, tels que M. Bouché-Leclercq et M. Aulard, ont consacrées dans ces dernières années à Leopardi, et qui, renouvelant sur certains points le sujet (1), nous permettent de mieux comprendre le caractère intime de son œuvre. Je sais gré à M. Aulard de s'être appliqué à mettre en relief la pensée du philosophe, trop souvent effacée par l'éclat sombre du poète et le lyrisme du patriote, et d'en avoir fait comme le point central de nos étude. J'aurais souhaité encore plus de hardiesse et de décision dans l'exécution de cette idée. Qu'importe que Leopardi soit moins dogmatique que les philosophes allemands, qu'il n'ait pas de système, et que son pessimisme dérive d'une négation universelle au lieu d'être la déduction d'une théorie métaphysique? Est-ce que l'absence de tout système n'est pas elle-même un système et qui a fait quelque figure dans le monde, puisqu'il est celui des sceptiques? On nous dit que Schopenhauer veut faire école, et en effet qu'il a fait école, tandis que Leopardi, tout en parlant plusieurs fois de « sa philosophie, » n'écrit pas pour propager sa doctrine. Qu'en sait-on? Est-ce qu'un homme, poète ou philosophe, écrit pour autre chose que pour répandre ses idées, et n'est-ce pas les propager que les exprimer avec tant d'éclat et de force? Ce sont là de médiocres raisons. Je regrette que le jeune auteur, ayant été mis sur la voie d'un si intéressant problème, ne l'ait pas résolu; mais il nous a mis à même de le résoudre par la riche variété des documens qu'il nous offre,

(1) *Giacomo Leopardi, sa vie et ses œuvres*, par M. Bouché-Leclercq. — Un chapitre des *Essais sur l'Italie*, par M. Gebhart. — *Essai sur les idées philosophiques et l'inspiration poétique de G. Leopardi, suivi d'œuvres inédites*, etc., par M. Aulard. — N'oublions pas que dans ce sujet, comme en tant d'autres, M. Sainte-Beuve avait ouvert la voie par un travail magistral publié dans la *Revue* le 15 septembre 1844, et rappelons que notre collaborateur et ami, M. de Mazade, a consacré une étude d'une pénétrante sympathie aux *Souffrances d'un penseur italien* dans la *Revue* du 1er avril 1861.

des traductions qu'il nous donne, des commentaires qu'il y a joints et dont nous ferons notre profit

C'était une bonne fortune, s'il en fut, que l'en-tête de ce chapitre : *Leopardi et Schopenhauer*. Pourquoi n'est-ce qu'un chapitre épisodique, un des plus maigres du livre, au lieu d'en être le couronnement? Relevons dans ces pages trop brèves ce fait curieux qu'il y a eu éclosion à peu près simultanée des mêmes idées dans le poète italien et dans le philosophe allemand, sans qu'on puisse saisir aucune influence réciproque de l'un sur l'autre. C'est précisément dans l'année 1818, tandis qu'au sein de sa solitude amère et ennuyée de Recanati s'accomplissait dans l'âme de Leopardi cette phase si grave qui le faisait passer, presque sans transition, du christianisme à la philosophie du désespoir, c'est dans cette même année que Schopenhauer partait pour l'Italie, après avoir remis à un éditeur son manuscrit *du Monde considéré comme volonté et comme représentation*. L'un confiné dans la petite ville qui servait de prison à son imagination ardente, l'autre impatient de la célébrité qui devait tarder plus de vingt années, également obscurs alors, les deux écrivains ne se rencontrèrent assurément pas; il est de même à peu près certain que Leopardi ne lut jamais le livre de Schopenhauer, qui ne devait se répandre que beaucoup plus tard même en Allemagne, et que Schopenhauer ne connut que fort tard,s i même il le connut, le pessimisme d'un écrivain que Niebuhr avait révélé à ses compatriotes comme un helléniste, et qui en France n'était guère apprécié alors que comme un poète patriote.

Quant à la question de savoir si Leopardi a droit à être placé parmi les philosophes, il suffit de rapprocher la théorie de l'*infelicità* de ce qu'on a appelé « le mal du siècle, » la maladie de Werther et de Jacopo Ortis, celle de Lara et de René, celle de Rolla (1). C'est à tort qu'on a parlé du pessimisme de lord Byron ou de celui de Chateaubriand; ce n'est, à bien prendre les choses, qu'une forme du romantisme, l'analyse idolâtre et maladive du *moi*, du poète, concentré respectueusement en lui-même, se contemplant jusqu'à ce qu'il se produise en lui une sorte d'extase douloureuse ou d'ivresse, remerciant Dieu « de l'avoir fait puissant et solitaire (2), » opposant sa souffrance et son isolement aux jouissances de la vile multitude, payant de ce prix sa grandeur et s'efforçant de faire de la poésie un autel digne de la victime.

L'antiquité, qui sur ce point était de l'avis de Pascal, haïssait le moi et le proscrivait : les mœurs, d'accord avec le goût public, souf-

(1) M. Bouché-Leclercq a touché avec justesse ce point délicat dans plusieurs parties de son ouvrage, surtout p. 75-76.

(2) Alfred de Vigny, *Moïse*.

fraient difficilement ces épanchemens d'une personnalité pleine d'elle-même, naturellement portée à donner trop d'importance à ses tristesses et à ses joies. Les dieux, les héros, la patrie, l'amour aussi sans doute, mais dans l'expression de ses sentimens généraux, non dans l'analyse des incidens biographiques, voilà le fond de la poésie antique; la poésie personnelle y est rare. Cette source d'inspiration, si longtemps comprimée, a jailli de notre temps, à quelle hauteur et avec quelle abondance, on le sait. — De ce culte parfois extravagant du moi est sorti le lyrisme contemporain avec ses grandeurs et ses petitesses, ses inspirations sublimes et ses infatuations; de là toutes ces douleurs littéraires qui ont agité si profondément, ému toute une génération, et que les générations nouvelles, avec leur éducation scientifique et positive, ont quelque peine à prendre au sérieux. Mais ces hautaines ou élégantes tristesses ne sont rien moins que philosophiques, elles ne procèdent pas d'une conception sur le monde et sur la vie; parties du moi, elles y reviennent, elles s'y enferment, elles s'y complaisent avec un délicat orgueil: elles se garderaient, comme d'une profanation, de tout partage avec la foule. Ce n'est pas l'humanité qui souffre, c'est le poète, c'est-à-dire une nature d'exception. Pour que de pareilles souffrances puissent se ramener à une théorie philosophique, ce n'est pas tant la sincérité ou la profondeur qui leur manquent que la généralité du sentiment où elles s'inspirent. Le pessimisme au contraire ne fait pas de la douleur un privilége, mais une loi; il ne crée pas une aristocratie de désolés. La seule supériorité qu'il revendique pour le génie, c'est de voir distinctement ce que la foule humaine sent confusément. C'est l'existence tout entière et en soi qu'il assimile au malheur, et cette loi de souffrir, il l'étend de l'homme à la nature, de la nature à son principe, s'il y en a un et si ce principe arrive à se connaître. Le mal subjectif pourrait n'être qu'un accident insignifiant dans le monde : c'est le mal objectif qu'il faut voir, le mal impersonnel, absolu, qui règne à tous les degrés et dans toutes les régions de l'être. Cela seul est une philosophie : le reste est de la littérature, de la biographie ou du roman.

Or, incontestablement, c'est bien là le caractère de la théorie de l'*infelicità* dans Leopardi. Il a sans doute beaucoup souffert, de toutes manières, et des disgrâces physiques qui pesèrent d'un poids si lourd sur sa jeunesse, et d'une santé ruinée qu'il traîna à travers sa vie comme une menace perpétuelle de mort, de cet ennui exaspéré qui le consuma dans la petite ville de Recanati, de la pauvreté dont il connut les plus humilians soucis, et surtout de cette sensibilité nerveuse qui transformait en supplice intolérable les moindres contrariétés, à plus forte raison les amertumes de l'ambition déçue, les déceptions plus amères encore d'un cœur

amoureux de l'amour et qui n'en put saisir que le fantôme. — Oui, il a bien souffert. Malgré tout, sa théorie n'est pas uniquement et il ne consent pas lui-même qu'on y voie l'expression de ses souffrances : si elle procède d'une expérience, c'est d'une expérience généralisée, elle se transforme en un ensemble de conceptions raisonnées et liées sur la vie humaine.

Il faut voir comme le philosophe, que Leopardi sent en lui, se défend de n'avoir jeté dans le monde que le cri de sa douleur intime, comme il redoute d'exposer son cœur en pâture à la curiosité publique, avec quelle fierté il rejette l'aumône des sympathies qu'il n'a pas sollicitées et qui le font rougir : « Ce n'est, écrit-il à un ami, que par un effet de la lâcheté des hommes, qui ont besoin d'être persuadés du mérite de l'existence, que l'on a voulu considérer mes opinions philosophiques comme le résultat de mes souffrances particulières, et que l'on s'obstine à attribuer à *mes circonstances matérielles* ce qu'on ne doit qu'à mon entendement. Avant de mourir, je vais protester contre cette invention de la faiblesse et de la vulgarité, et prier mes lecteurs de s'attacher à détruire mes observations et mes raisonnemens plutôt que d'accuser mes maladies (1). » Qu'il y ait un lien entre les malheurs de cette vie et la dure philosophie dans laquelle se réfugia le poète comme dans un dernier asile, cela n'est pas douteux ; il n'est pas possible de détacher la figure souffrante de Leopardi du fond monotone de ses peintures et de ses doctrines (2); mais il faut reconnaître que, par un effort méritoire de liberté intellectuelle, il efface, autant qu'il est possible, ses souvenirs personnels dans la solution qu'il donne au problème de la vie. Il élève cette solution à un degré de généralité où commence la philosophie; son pessimisme est bien un pessimisme systématique, non une apothéose de sa misère. Par ce trait, que nous voulions mettre en lumière, il se distingue nettement de l'école des lyriques et des désespérés, où l'on a prétendu le confondre; il n'a qu'une parenté lointaine avec les Rolla qui l'ont réclamé pour leur frère : il les dépasse par la hauteur du point de vue cosmique auquel il s'élève ; il a voulu être philosophe, il a mérité de l'être, il l'est.

Jugeons-le donc, comme il souhaite d'être jugé, et voyons avec quelle exactitude la théorie de l'*infelicità*, répandue à travers toutes les poésies et concentrée dans les *Œuvres morales*, rappelle ou plutôt annonce les inspirations de la philosophie allemande contemporaine.

(1) Lettre à M. de Sinner, 24 mai 1832 (écrite en français).

(2) M. Aulard dépasse la mesure quand il prend au pied de la lettre la protestation de Leopardi, et que, de ce point de vue, il examine pour la réfuter ce qu'il appelle la légende douloureuse formée par ses biographes.

III.

Il n'y a que trois formes de bonheur possible pour l'humanité, trois manières de le comprendre et de le réaliser. On aura beau exciter et torturer son imagination pour inventer quelque félicité inédite, on peut être assuré que cette félicité espérée rentrera dans les cadres tracés d'avance, et c'est là déjà une preuve manifeste de la pauvreté de notre faculté de sentir et de la stérilité de la vie. — Ou bien on croit pouvoir atteindre le bonheur dans le monde tel qu'il est, dans la vie actuelle et individuelle, soit par le libre exercice des sens, la richesse et la variété des sensations, soit par le développement des hautes facultés de l'esprit, la pensée, la science, l'art, et les nobles émotions qui en résultent, soit par l'activité héroïque, le goût de l'action, la passion du pouvoir et de la gloire. — Ou bien on transpose l'idée du bonheur, on le conçoit comme réalisable pour l'individu dans une vie transcendante après la mort : c'est l'espoir dans lequel se précipite la foule des souffrans, des pauvres, des méprisés du monde, des déshérités de la vie; c'est l'asile ouvert par les religions et particulièrement par le christianisme aux misères sans remède et aux douleurs sans consolation. — Ou bien enfin, se détournant de l'*au-delà* transcendant, on conçoit un *au-delà* terrestre, un monde meilleur que le monde actuel, que chaque génération prépare sur cette terre par ses travaux et ses épreuves. On fait le sacrifice du bonheur individuel pour assurer l'avénement de cet idéal nouveau, on s'élève à l'oubli de soi-même, à la conscience et à la volonté collective, on jouit d'avance en idée de ce bonheur auquel on travaille et dont d'autres jouiront, on le *veut* pour ses descendans, on s'enivre de cette idée et des sacrifices qu'elle réclame : ce noble rêve du bonheur de l'humanité future sur la terre, par les découvertes de la science, par les applications de l'industrie, par les réformes politiques et sociales, c'est la philosophie du progrès, qui, dans certaines âmes enthousiastes, devient une religion. — Voilà les trois théories du bonheur dans lesquelles s'est épuisée l'imagination de l'humanité : ce sont « les trois stades de l'illusion humaine » de Hartmann, successivement et inutilement parcourus par les générations qui se remplacent sur la scène du monde, et qui, changeant de croyance sans changer de déception, ne font que s'agiter dans le cercle d'une infranchissable erreur, l'incorrigible croyance au bonheur.

M. de Hartmann a tort de penser que ces trois stades d'illusion se succèdent. Ils sont simultanés, ils coexistent dans la vie de l'humanité, il n'y a jamais eu un temps où ils n'aient été représentés; ce sont trois races éternelles d'esprits plutôt que trois

âges historiques. A l'heure où j'écris, n'y a-t-il pas, dans l'ample variété de la société contemporaine, des optimistes du temps présent, des optimistes de la vie future, des optimistes de l'âge d'or que le progrès fera éclore sur la terre? — De plus, ces divers stades, bien des hommes les parcourent dans une seule vie : tel d'entre nous a poursuivi successivement l'image du bonheur dans le rêve de la vie actuelle, dans la vie future, dans l'avenir de l'humanité. — Enfin, l'ordre de succession et de développement que marque M. de Hartmann n'est nullement un ordre rigoureux; chaque homme peut parcourir ces diverses étapes dans un ordre tout différent, même dans un ordre inverse; il n'est pas rare de voir une âme, après avoir traversé les illusions du bonheur terrestre et celles du progrès indéfini, s'arrêter et se reposer dans la foi à l'invisible et au divin. Et de même il n'est pas impossible que cette évolution s'accomplisse dans l'ordre contraire, commence par les plus nobles aspirations religieuses et s'achève dans l'indolence épicurienne.

Leopardi a traversé ces trois stades, il ne s'est arrêté dans aucun, il a décrit chacun d'eux, il nous a montré par des traits singulièrement énergiques pourquoi il ne s'y est pas reposé et la déraison des hommes qui pensent y trouver un abri. Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, son adolescence rêveuse ne franchit que par échappées les limites de la foi religieuse. Il emploie même les ressources déjà variées de son érudition à composer une sorte d'apologie de la religion chrétienne, l'*Essai sur les erreurs populaires des anciens* (1815). Mais déjà sous cette nomenclature des superstitions de l'antiquité, dieux et déesses, oracles, apparitions, magie, à côté d'apostrophes à « la religion tout aimable » qui le ravit et le console dans ses jeunes douleurs, il y a comme des percées du scepticisme futur. C'est à la même période de sa vie que se rapportent ses *Projets d'hymnes chrétiens*, qu'anime déjà si tristement le sentiment de l'universelle douleur. C'est déjà un pessimiste qui s'adresse en ces termes au Rédempteur : « Tu savais tout depuis l'éternité, mais permets à l'imagination humaine que nous te considérions comme le plus intime témoignage de nos misères. Tu as éprouvé cette vie qui est la nôtre, tu en as connu le néant, tu as senti l'angoisse et l'infélicité de notre être... » Ou bien encore dans cette prière au Créateur : « Maintenant je vais d'espérance en espérance, errant tout le jour et t'oubliant, bien que toujours trompé... Un jour viendra où, n'ayant plus d'autre état auquel recourir, je mettrai tout mon espoir dans la mort, et alors je recourrai à toi... » Cette heure du recours suprême n'arriva pas; ce fut au moment même où il jetait d'une main fiévreuse sur son papier mouillé de pleurs ces fragmens d'hymne et de prière qu'il s'aperçut que l'abri de sa foi

s'était écroulé autour de lui, qu'il n'en restait rien; il demeurait seul, debout dans sa caducité précoce, au milieu des ruines de son corps et de son âme, devant un monde vide et sous un ciel d'airain.

Son parti fut pris sans hésitation et sans retour : il passa d'une foi ardente à une sorte de scepticisme farouche et définitif, qui n'admit jamais ni incertitudes, ni combats, ni aucune de ces aspirations vers l'*au-delà* où se réfugie avec une sorte de volupté inquiète le lyrisme des grands poètes, nos contemporains. Rien de pareil, chez Leopardi, à ces troubles d'âme, à ces regrets ou à ces repentirs psychologiques dont l'expression est si touchante. Il reste inébranlable dans la solitude qu'il s'est faite. A peine quelques allusions dédaigneuses, en passant, « à la crainte des choses d'un autre monde. » Nulle part il n'est plus question de Dieu, même pour le nier. Le nom même est évité : quand il est contraint, comme poète, de faire intervenir un être qui en joue le personnage, c'est Jupiter. La nature, principe mystérieux de l'être, proche parente de l'Inconscient de Hartmann, paraît seule en face de l'homme dans la méditation perpétuelle de l'inconnu qui accable le poète : c'est elle seule que l'homme interroge sur le secret des choses, aussi indéchiffrable pour elle que pour lui. « Je suis soumise au destin, dit-elle, au destin qui en ordonne autrement, quelle qu'en soit la cause, cause que ni toi ni moi ne pourrons comprendre. » La nature et le destin, c'est-à-dire les lois aveugles et inexorables dont les effets seuls paraissent à la lumière, dont les racines plongent dans la nuit. Quand le poète met en scène la curiosité de l'homme sur les grands problèmes, il a une manière toute particulière de brusquer le dénoûment. — Les momies de Ruysch ressuscitent pour un quart d'heure; elles racontent comment elles moururent. « Et ce qui suit la mort? » demande Ruysch; mais le quart d'heure est écoulé, les momies se taisent. — Ailleurs, dans un étrange dialogue, un Islandais errant, qui après avoir fui la société a fui la nature, la rencontre face à face au fond du Sahara; il la presse de ses questions dont chacune est une plainte : « Pourquoi m'a-t-elle envoyé sans me consulter dans ce bas-monde? Pourquoi, puisqu'elle m'a fait naître, ne s'est-elle pas occupée de moi? Quel est donc son but? Que poursuit-elle? Que veut-elle? Est-elle méchante ou impuissante? » La nature répond qu'elle n'a qu'un souci et qu'un devoir : tourner la roue de l'univers dans lequel la mort entretient la vie, et la vie la mort. « Mais alors, répond l'Islandais, puisque tout ce qui est détruit souffre, puisque ce qui détruit ne jouit pas et est bientôt détruit à son tour, dis-moi ce qu'aucun philosophe ne sait me dire : à qui plaît donc, à qui est utile cette vie malheureuse de l'univers qui ne subsiste que par la perte et par la mort de tous les élémens qui la composent? » La nature n'a pas la peine de répondre à son

embarrassant interlocuteur : deux lions affamés se jettent sur lui et le dévorent, en attendant qu'ils tombent eux-mêmes épuisés sur le sable du désert.

Le silence, voilà la seule réponse à ces grandes curiosités, qui vont se heurter à un mur infranchissable ou se perdre dans le vide. Donc, plus de bonheur à espérer sous une forme transcendante. Voilà le premier stade d'illusion traversé par Leopardi, ou plutôt par l'humanité, qu'il porte en lui. Il a démontré à l'homme la déraison de ses espérances fondées sur l'invisible. Mais au moins l'homme n'aura-t-il pas raison de jouir du présent, puisqu'il n'y a pas d'avenir, de chercher à agrandir son être par les grandes pensées et les grandes passions, de le confondre par une immolation sublime soit avec la patrie, que l'on fera héroïque, puissante et libre, soit avec un autre être auquel on fera le don de soi et que l'on enrichira de son propre bonheur? Le patriotisme, l'amour, la gloire, que de raisons de vivre encore, même si le ciel est vide, combien de manières d'être heureux! Et puisqu'il faut renoncer aux chimères de l'idéal, tout cela n'est-il pas bien solide et substantiel, tout cela n'est-il pas la réalité même, sous sa forme la plus noble et la plus belle, et ne vaut-elle pas qu'on vive?

Certes, personne plus que Leopardi n'a senti en lui l'âme de la patrie. En lisant l'*Ode à l'Italie*, on croirait entendre tantôt un frère de Pétrarque, tantôt un rival d'Alfieri. Celui qui écrivait ces vers que toutes les mémoires italiennes ont retenus, que toutes les bouches répètent et qui ont valu sans doute bien des bataillons de volontaires au vaincu de Novare et au vainqueur de San Martino, celui-là sans doute est un grand patriote, mais c'est un patriote désespéré. Il aime sa patrie, mais il l'aime dans le passé : il ne croit pas à son avenir. Quand il a célébré en vers brûlans sa gloire évanouie, quand il a évoqué, pour la réveiller de son sommeil, le souvenir des guerres médiques et repris en l'achevant l'hymne interrompu de Simonide, le découragement le saisit devant l'Italie captive et résignée. Et déjà dans les poésies de cette époque, quelle amertume : « O glorieux ancêtres, conservez-vous encore quelque espérance de nous? N'avons-nous pas péri tout entiers? Peut-être le pouvoir de connaître l'avenir ne vous est-il pas ravi. Moi je suis abattu, et je n'ai aucune défense contre la douleur; obscur est pour moi l'avenir, et tout ce que j'en distingue est tel que cela me fait paraître l'espérance comme un songe et comme une folie (1). » Les grands Italiens, Dante, Tasse, Alfieri, pour qui ont-ils travaillé? A quoi en définitive ont abouti leurs efforts? Les uns ont fini par

(1) *Ode à Angelo Mai*, traduction de M. Aulard, p. 80 et suiv.

ne plus croire à la patrie; les autres se sont brisés dans une lutte insensée. Dante lui-même, qu'a-t-il fait? Il a préféré l'enfer à la terre, tant la terre lui était odieuse. « L'enfer! Et quelle région en effet ne vaut pas mieux que la nôtre?.. Et cependant moins pesant, moins mordant est le mal dont on souffre que l'ennui dont on étouffe. O heureux, toi dont pleurer fut la vie! » Lui-même à son tour il descendit, vers la fin de sa vie, aux enfers dans le poème burlesque et tragique à la fois, le poème le plus long qu'il ait écrit (huit chants et près de trois mille vers), les *Paralipomènes de la Batrachomyomachie;* mais ce fut pour railler durement et tristement l'illusion patriotique qui avait fait battre un instant son cœur. — Ici encore, comme sur bien d'autres points, nous pouvons prendre le pessimisme en défaut, voir combien il a tort contre l'espérance obstinée d'une nation, quel crime contre la vie et contre la patrie on peut commettre en décourageant ces grandes idées, en abattant les énergies viriles d'un homme et d'un peuple. L'Italien eût été mieux inspiré que le poète s'il avait pu ne pas céder à un découragement prématuré, s'il avait lutté jusqu'au bout contre les défaillances des hommes et les trahisons de la fortune : trente ans plus tard, c'est le patriote qui aurait eu raison contre le désespéré.

Mais ce n'est pas seulement l'Italien qu'il faut voir dans Leopardi, c'est l'interprète de l'humanité. Ces grandes ombres antiques qu'il a consacrées par de si beaux chants, il les évoque pour leur faire proclamer à elles-mêmes la folie de leur héroïsme et le néant de leur œuvre : c'est Brutus le jeune qui, dès 1824, dans une ode fameuse, jette l'anathème à ces immolations sublimes qui étaient la foi de l'antiquité, et abdique son patriotisme stérile : « Non, je n'invoque en mourant ni les rois de l'Olympe et du Cocyte, ni la terre indigne, ni la nuit, ni toi, dernier rayon de la mort noire, ô mémoire de la postérité! Quand est-ce qu'une tombe dédaigneuse fut apaisée par les sanglots et ornée par les paroles ou les dons d'une vile multitude? Les temps se précipitent vers le pire, et l'on aurait tort de confier à nos neveux pourris l'honneur des âmes illustres et la suprême vengeance des malheureux. Qu'autour de moi l'avide oiseau noir agite ses ailes! Que cette bête m'étouffe, que l'orage entraîne ma dépouille ignorée, et que l'air emporte mon nom et ma mémoire! »

La gloire littéraire, cette gloire pour laquelle Leopardi lui-même avoue qu'il a une passion immodérée, vaut-elle la peine qu'on se donne pour l'acquérir? *Il Parini* nous fait voir clairement à quoi se réduit ce fantôme. On croirait lire une page de Hartmann, tant se ressemblent les argumens des deux pessimistes. — Personne, nous dit Hartmann, ne niera qu'il en coûte beaucoup pour produire une

œuvre. Le génie ne tombe pas du ciel tout formé : l'étude qui doit le développer, avant qu'il soit mûr pour porter des fruits, est une tâche pénible, fatigante, où les plaisirs sont rares d'ordinaire, sauf peut-être ceux qui naissent de la difficulté vaincue et de l'espérance. Si, au prix d'une longue préparation, on s'est mis en état de produire quelque chose, les seuls momens heureux sont ceux de la conception; mais bientôt leur succèdent les longues heures de l'exécution mécanique, technique, de l'œuvre. Si l'on n'était pas pressé par le désir d'en finir, si l'ambition ou l'amour de la réputation n'aiguillonnait pas l'auteur, si des considérations extérieures ne lui commandaient pas de se hâter, si enfin le spectre bâillant ne se dressait pas derrière la paresse, le plaisir qu'on se promet de la production ne suffirait pas à en faire oublier les fatigues. Et la critique envieuse et indifférente ! et le public si restreint et si peu compétent ! Qu'on se demande combien d'hommes en moyenne sont accessibles d'une manière sérieuse aux jouissances de l'art et de la science (1). — Cette page de M. de Hartmann est l'analyse la plus fidèle des argumens d'*Il Parini*, qui se termine ainsi : « Qu'est-ce qu'un grand homme? Un nom qui bientôt ne représente plus rien. L'idée du beau change avec le temps. Quant aux œuvres scientifiques, elles sont bientôt dépassées et oubliées. Le plus médiocre mathématicien de nos jours en sait plus que Galilée et Newton. Donc la gloire est une ombre, et le génie dont elle est l'unique récompense, le génie est un présent funeste à qui le reçoit. »

Reste l'amour, dernière consolation possible de la vie présente, ou plutôt dernière illusion, mais la plus tenace, qu'il faut dissiper pour se bien convaincre que la vie est mauvaise et que la plus heureuse ne vaut pas le néant. C'est une erreur comme les autres, mais qui persiste plus longtemps que les autres, parce que les hommes y croient saisir une dernière ombre de bonheur, après qu'ils ont été trompés par tout le reste. *Error beato*, dit souvent le poète. — Erreur, soit; qu'importe, si cette erreur nous rend heureux? — Non, elle ne nous rend pas heureux, même en nous trompant et nous attirant sans cesse; c'est une fascination toujours renaissante qui nous laisse chaque fois plus désolés et qui chaque fois ressaisit notre cœur, épris de son erreur même. La lutte de l'homme avec ce fantôme qui revient hanter son imagination, qui ne se laisse conjurer ni par la colère, ni par le dépit, ni par le dédain, ni par l'oubli, avec quelle éloquence elle est décrite dans les *Ricordanze*, dans le *Risorgimento*, dans *Aspasie* surtout! On sait l'histoire des infortunes amoureuses du poète, pour qui aimer ne fut qu'une occasion de souffrir. Deux fois surtout son cœur fut pris et

(1) *Philosophie de l'Inconscient*, IIIe partie, XIIIe chapitre, traduction de M. Nolen.

deux fois brisé; aux deux extrémités de sa courte vie, le fantôme passa près de lui, fit briller la joie à ses yeux, un éclair de joie bien fugitif, et après que le fantôme eut passé, le poète, qui avait cru le saisir et l'étreindre, resta plus seul et plus désolé. — Que voulez-vous! le poète était gauche et contrefait, il n'avait que du génie. Schopenhauer lui aurait expliqué son cas en deux mots : « La bêtise, dit ce terrible humoriste, ne nuit pas près des femmes. Ce serait plutôt le génie qui pourrait leur déplaire comme une monstruosité. Il n'est pas rare de voir un homme pesant et grossier supplanter près d'elles un homme plein d'esprit et en tout digne d'amour. » D'ailleurs qu'attendre des femmes? ajoutait-il, se souvenant d'une épigramme grecque : elles ont les cheveux longs et les idées courtes!

Leopardi ne se vengea pas d'Aspasie avec la même brutalité, il resta poète dans sa vengeance; mais son ironie n'en est pas moins cruelle pour être plus fine. Relisons l'élégie qui porte ce nom et dans laquelle son cœur s'est épanché. Au fond, il se rend compte de son erreur; c'est celle de presque tous les hommes, de ceux du moins qui ont de l'imagination : ce n'est pas la femme qu'il a aimée, c'est la beauté, dont il a cru saisir en elle un rayon. C'est la fille de son imagination que l'amoureux caresse du regard, c'est *une idée*, toute pareille à la femme que l'amant ravi, dans son extase confuse, croit aimer. Ce n'est pas celle-ci, mais bien l'*autre* que, même dans ses étreintes, il poursuit et adore. A la fin, reconnaissant son erreur, et voyant qu'il s'est trompé d'objet, il s'irrite et souvent accuse la femme, mais à tort. Rarement l'esprit féminin atteint à la hauteur de cette conception, et ce qu'inspire à des amans bien nés sa propre beauté, la femme n'y songe pas et ne pourrait le comprendre. « Il n'y a pas de place dans ces fronts étroits pour une pensée aussi grande. » Ce sont de fausses espérances que l'homme trompé se forge sous l'éclair vivant de ces regards; c'est en vain qu'il demande des sentimens profonds, inconnus et plus que virils, à cet être fragile et faible. Non, ce n'est pas toi que j'aimais, s'écrie le poète, mais cette déesse qui a vécu dans mon cœur et qui y est ensevelie. — La beauté, l'*angelica beltade*, dont le mirage trompeur fait tout le charme de la femme sur laquelle il se pose, Leopardi l'a chantée encore dans le *Pensiero dominante*. Mais qu'est-ce donc que cette beauté qu'il célèbre ainsi? Qu'est-elle en soi, cette chose qui n'est qu'une idée, ce *dolce pensiero?* Il nous le dit : elle-même est une chimère, l'ombre d'un rien, mais qui, toute vaine qu'elle est, s'attache à nous opiniâtrément et nous suit jusqu'à la tombe.

Si la beauté n'est qu'une chimère, si l'amour qui en poursuit le reflet n'est lui-même qu'une autre chimère, l'ombre d'une ombre,

nous pouvons comprendre par là un des plus étonnans phénomènes de la psychologie de l'amour, l'association inévitable de cette idée et de celle de la mort. « L'amour est fort comme la mort, » « la femme est amère comme la mort, » ces mélancoliques paroles reviennent souvent dans le *Cantique des cantiques*, dans l'*Ecclésiaste*, dans les *Proverbes*. Ce rapprochement, si fréquent dans les inspirations de Salomon, abonde aussi chez les lyriques. Mais nulle part il n'a été l'occasion d'un effort aussi grand que celui de Leopardi pour nous bien convaincre de ce fait étrange. « C'est un couple fraternel que l'Amour et la Mort : le destin les engendra en même temps. De choses aussi belles, il n'y en a point dans le monde d'ici-bas, il n'y en a point dans les étoiles. De l'un naît le plaisir le plus grand qui se trouve dans la mer de l'être; l'autre assoupit les grandes douleurs... Lorsque commence à naître au fond du cœur la passion de l'amour, en même temps qu'elle s'éveille dans le cœur un désir de mourir, plein de langueur et d'accablement. Comment? je ne sais; mais tel est le premier effet d'un amour vrai et puissant. » La jeune fille elle-même, timide et réservée, qui d'ordinaire au nom de la mort sent se dresser ses cheveux, ose la regarder en face, et dans son âme ignorante elle comprend la douceur de mourir, *la gentilezza del morir*. — Essayons de nous rendre compte de ce singulier phénomène. Peut-être, quand on aime, ce désert du monde épouvante-t-il le regard : on voit désormais la terre inhabitable sans cette nouvelle, unique, infinie félicité que conçoit la pensée. Peut-être aussi l'amant pressent-il la terrible tourmente qu'elle doit soulever dans son cœur, la lutte des hommes, la fortune et la société conjurées contre son bonheur; peut-être enfin est-ce le secret effroi de ce qu'il y a d'éphémère dans tout ce qui est humain, la défiance douloureuse de soi-même et des autres, la crainte de ne plus aimer ou de ne plus être aimé un jour et qui semble plus insupportable à ceux qui aiment que le néant même. C'est un fait que les grandes passions sentent instinctivement que la terre ne peut les contenir et qu'elles feront éclater le vase fragile du cœur qui les a reçues : elles se réfugient d'avance dans la pensée de la mort comme dans un asile. Voilà ce que nous suggère le poète dont la pensée, malgré un grand effort, reste parfois indécise, et à la page suivante, sous ce titre expressif : *A se stesso*, nous trouvons, comme en post-scriptum, un commentaire tout personnel de ses dernières désillusions sur l'amour et les biens de la terre : « Et maintenant tu te reposeras pour toujours, mon cœur fatigué. Elle a péri, l'erreur suprême que j'ai crue éternelle pour moi. Elle a péri. En moi, je le sens, non-seulement l'espoir, mais le désir même des chères erreurs est éteint. Repose-toi pour toujours. Tu as assez palpité. Aucune chose ne mérite tes

battemens, et la terre n'est pas digne de tes soupirs. » Pauvre poète! Quel homme n'a écrit cette épitaphe sur la tombe où il a cru ensevelir son cœur, et quel homme ne l'a plus d'une fois et douloureusement démentie?

Ainsi chassé de refuge en refuge, du patriotisme stérile et méconnu à la gloire, de la gloire à l'amour, l'homme ne trouvera-t-il pas au moins une consolation, un bonheur même, dans le sacrifice de son bonheur à celui des générations futures, dans cette grande pensée du progrès qui mérite qu'on y travaille sans relâche, qui fait que rien ne se perd dans le labeur humain, et qui relève la misère du monde actuel comme étant le prix et la rançon de la félicité inconnue dont jouiront nos descendans? — C'est le *troisième stade d'illusion;* Leopardi le mesure, comme les deux autres, d'un regard intrépide qui, plutôt que de s'égarer sur des chimères, aime mieux voir clairement ce qui est et ce qui sera toujours, « le mal de tous et l'infinie vanité de tout. »

Non, l'avenir ne sera pas plus heureux que le présent, il sera même, il doit être plus misérable. — Le progrès! mais d'où l'homme pourra-t-il en tirer le principe et l'instrument? De la pensée, sans doute, mais la pensée est un don fatal; elle ne sert qu'à augmenter notre malheur en l'éclairant. Mieux vaut mille fois être aveugle, comme la brute ou comme la plante. Que nous voilà loin du roseau pensant! — Le berger, errant sur les monts de l'Himalaya, s'adresse à la lune, condamnée comme lui à un éternel labeur; il la prend à témoin que les bêtes qu'il garde sont plus heureuses que lui : elles au moins ignorent leur misère, elles oublient vite tout accident, toute crainte qui traverse leur existence, elles n'éprouvent pas l'ennui (1). — Voyez le genêt; il croît, heureux et calme, sur les flancs du Vésuve, tandis qu'à ses pieds dorment tant de villes ensevelies, tant de populations prises par la mort dans le plein triomphe et l'orgueil de la vie. Lui aussi, cet humble genêt, il succombera un jour à la cruelle puissance du feu souterrain, mais du moins il périra sans avoir dressé son orgueil vers les étoiles, d'autant plus sage et plus fort que l'homme, qu'il ne se sera pas cru immortel comme lui (2). Leopardi retourne cruellement le mot de Pascal : « Quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que lui, parce qu'il sait qu'il meurt et l'avantage que l'univers a sur lui. L'univers n'en sait rien. » C'est là précisément notre infériorité, selon Leopardi : savoir sans rien pouvoir. La plante et l'animal ne savent rien de leur misère; nous mesurons la nôtre. Et cette souffrance ne tend pas à décroître dans le monde, au contraire. Les

(1) *Canto d'un pastor errante.*
(2) *La Ginestra.*

âmes les plus éclairées, les plus délicates, acquièrent seulement plus d'aptitude à souffrir; les peuples les plus civilisés sont les plus malheureux. C'est là aussi, on le sait, le thème perpétuel du pessimisme allemand. La conscience du malheur rend le malheur plus profond et plus incurable : la misère des hommes et celle des nations se développe en proportion de leur cerveau, à mesure que leur système nerveux se perfectionne et s'affine, et qu'ils acquièrent ainsi des instrumens plus délicats, des organes plus subtils pour sentir la douleur, pour en accroître l'intensité, pour l'éterniser par la prévision et par le souvenir. Tout ce que l'homme ajoute à sa sensibilité et à son intelligence, il l'ajoute à sa souffrance.

Tel est le sens, devenu clair à l'aide de cette interprétation, de plusieurs dialogues étranges et obscurs, *le Gnome et le Follet*, *Éléandre et Timandre*, *Tristan et son ami*, et de cette *Histoire du genre humain* où l'on voit se renouveler, après chaque grande période, ce dégoût des choses dont les hommes avaient souffert à la période précédente, et grandir cet amer désir d'une félicité inconnue qui fait leur tourment, parce qu'elle est étrangère à la nature de l'univers. Jupiter se lasse de combler cette race ingrate de ses dons, qui tournent si mal et reçoivent un si mauvais accueil. Il est vrai que le premier de ces bienfaits avait été de mêler à la vie de véritables maux pour distraire l'homme de son mal illusoire et pour accroître par le contraste le prix des biens réels. Jupiter n'avait d'abord imaginé rien de mieux pour cela que d'envoyer à l'homme une multitude de maladies variées et la peste. Puis, observant que le remède n'agit pas à son gré et que l'homme s'ennuie toujours, il crée les tempêtes, il invente la foudre, il lance des comètes et règle des éclipses, pour jeter l'épouvante parmi les mortels et les réconcilier avec la vie par la crainte de la perdre. Enfin il les gratifie d'un incomparable présent, il envoie parmi eux quelques fantômes de figures excellentes et surhumaines qui furent appelés Justice, Vertu, Gloire, Amour de la patrie, et les hommes furent plus tristes encore, plus tristes que jamais et plus pervers.

Le dernier et le plus funeste présent accordé aux hommes fut la Vérité. On se trompe quand on dit et qu'on prêche que la perfection de l'homme consiste dans la connaissance du vrai, que tous ses maux proviennent des idées fausses et de l'ignorance. C'est tout le contraire, car la vérité est triste. La vérité, qui est la substance de toute philosophie, doit être soigneusement cachée à la plus grande partie des hommes, sans quoi ils se croiseraient les bras et se coucheraient par terre en attendant la mort. Entretenons avec soin parmi eux les opinions que nous savons fausses, et nous serons leurs vrais bienfaiteurs. Exaltons les idées chimériques qui font

naître les actes et les pensées nobles, les dévoûmens et les vertus utiles au bien général, ces imaginations belles et heureuses qui seules donnent du prix à la vie. — Mais la vérité, une fois entrée dans le monde, fait son œuvre, et toutes ces illusions qui rendaient l'existence tolérable tombent une à une; voilà le progrès, le seul.

La science au moins, à défaut de la philosophie, n'est-elle pas faite pour nous consoler par ses magnifiques découvertes et ses progrès? On croirait que le savant qui a participé aux grands travaux de la philologie de son temps, qui a connu les érudits illustres, depuis Angelo Mai jusqu'à Niebuhr, émule lui-même de ces savans, et destiné, s'il l'eût voulu, à un grand renom d'helléniste, on croirait qu'il va pardonner à la science. Point. Nous apprenons avec quelque étonnement que la science du XIXe siècle est en baisse, et par la qualité et par la quantité des savans. Le savoir ou, comme on dit, les lumières s'accroissent en étendue sans doute, mais plus s'accroît la volonté d'apprendre, plus s'affaiblit la faculté d'étudier : les savans sont moins nombreux qu'il y a cent cinquante ans. Et qu'on ne dise pas que le capital intellectuel, au lieu d'être accumulé dans certaines têtes, se divise entre beaucoup et gagne à cette division. Les connaissances ne sont pas comme les richesses qui, divisées ou agglomérées, font toujours la même somme. Là où tout le monde sait un peu, on sait fort peu; l'instruction superficielle peut être, non pas précisément divisée entre beaucoup d'hommes, mais commune à beaucoup d'ignorans. Le reste du savoir n'appartient qu'aux savans, et où sont-ils, les vrais savans, sauf peut-être en Allemagne? En Italie et en France, ce qui croît sans cesse, c'est la science des résumés, des compilations, de tous ces livres de facture qui s'écrivent en moins de temps qu'il n'en faut pour les lire, qui coûtent ce qu'ils valent et qui durent en proportion de ce qu'ils coûtent.

Ce siècle est un siècle d'enfans, qui, comme de vrais enfans, veulent tout faire tout d'un coup sans travail approfondi, sans fatigue préparatoire. — Mais quoi! ne voulez-vous pas tenir compte de l'avis des journaux, qui disent tout le contraire? — Je le sais, répond Tristan, qui n'est autre que Leopardi, ils assurent tous les jours que le XIXe siècle est le siècle des lumières, et qu'ils sont, eux, la lumière du siècle : ils nous assurent aussi que la démocratie est une grande chose, que les individus ont disparu devant les masses, que les masses font toute l'œuvre que faisaient autrefois les individus, par une sorte d'impulsion inconsciente ou de contrainte divine. Laissez faire les masses, nous dit-on; mais, étant composées d'individus, que feront-elles sans les individus? Or, les individus, on les décourage en ne leur laissant plus rien à espérer, pas même cette misérable récompense de la gloire. On les discute,

on les injurie, on les force à se mettre au pas de tout le monde. C'est en cela seulement, quoi qu'en disent les journaux, que Leopardi poursuit de ses épigrammes et de sa colère, c'est en cela que ce siècle diffère des autres. Dans tous les autres, comme dans celui-ci, la grandeur a été très rare; seulement, dans tous les autres, c'est la médiocrité qui a dominé : dans celui-ci, c'est la nullité. — Mais c'est un siècle de transition. — La belle excuse! Est-ce que tous les siècles n'ont pas été et ne seront pas des siècles de transition? La société humaine ne s'arrête jamais, et son jeu perpétuel est de passer d'un état à un autre.

« Les livres et les études, que souvent je m'étonne d'avoir tant aimés, les grands desseins, les espérances de gloire et d'immortalité sont choses dont le temps est passé de rire; aussi je me garde bien de rire des desseins et des espoirs des hommes de mon temps; je leur désire, de toute mon âme, le meilleur succès possible;... mais je ne les envie ni eux, ni nos descendans, ni ceux qui ont à vivre longuement. En d'autres temps, j'ai envié les fous et les sots, et ceux qui ont une grande opinion d'eux-mêmes, et j'aurais volontiers changé avec n'importe qui d'entre eux. Aujourd'hui, je n'envie plus ni les fous ni les sages, ni les grands ni les petits, ni les faibles ni les puissans : *j'envie les morts*, et ce n'est qu'avec les morts que je changerais. » Tel est le dernier mot de Tristan sur la vie et sur l'histoire, sur le XIXe siècle et le progrès. C'est toujours ce refrain lugubre et monotone : *il commun danno e l'infinita vanità del tutto.*

IV.

Voilà les trois formes de l'illusion humaine épuisées; il ne reste plus rien à espérer ni dans le présent, ni dans l'avenir du monde, ni dans un au-delà que personne ne connaît. Nous ne devons plus nous étonner de ces tristes aphorismes qui ne sont que la conclusion de l'expérience résumée des choses, et qui reviennent à chaque instant dans l'œuvre de Leopardi, à chaque strophe, à chaque page : la vie est un mal; même sans la douleur, elle est un mal encore. — Il n'y a pas de situation si malheureuse qu'elle ne puisse empirer; la fortune sera toujours la plus forte, elle finira par rompre la fermeté même du désespoir. — Quand finira l'*infélicité?* Quand tout finira. — Les pires momens sont encore ceux du plaisir. — Pas une existence ne vaut mieux, n'a valu et ne vaudra mieux que le néant, et la preuve en est que personne ne voudrait la recommencer. Écoutez le dialogue d'*un marchand d'almanachs* et d'*un passant :*

« Almanachs ! almanachs nouveaux ! Calendriers nouveaux ! — Des almanachs pour l'année nouvelle ? — Oui, monsieur. — Croyez-vous qu'elle sera heureuse, cette année nouvelle ? — Oh ! oui, illustrissime, bien sûr. — Comme l'année passée ? — Beaucoup, beaucoup plus. — Comme l'autre ? — Bien plus, illustrissime. — Comme celle d'avant ? Ne vous plairait-il pas que l'année nouvelle fût comme n'importe laquelle de ces dernières années ? — Non, monsieur, il ne me plairait pas. — Combien d'années nouvelles se sont écoulées depuis que vous vendez des almanachs ? — Il va y avoir vingt ans, illustrissime. — A laquelle de ces vingt années voudriez-vous que ressemblât l'année qui vient ? — Moi ? je ne sais pas. — Ne vous souvenez-vous d'aucune année en particulier qui vous ait paru heureuse ? — Non, en vérité, illustrissime. — Et cependant la vie est une belle chose, n'est-il pas vrai ? — On sait cela. — Ne consentiriez-vous pas à revivre ces vingt ans, et même tout le temps qui s'est écoulé depuis votre naissance ? — Eh ! mon cher monsieur, plût à Dieu que cela se pût ! — Mais si vous aviez à revivre la vie que vous avez vécue, avec tous ses plaisirs et toutes ses peines, ni plus ni moins ? — Je ne voudrais pas. — Et quelle autre vie voudriez-vous revivre ? La mienne, celle d'un prince ou celle d'un autre ? Ne croyez-vous pas que moi, le prince ou un autre, nous répondrions comme vous, et qu'ayant à recommencer la même vie, personne n'y consentirait ? — Je le crois. — Ainsi, à cette condition vous ne recommenceriez pas ? — Non, monsieur, non vraiment, je ne recommencerais pas. — Quelle vie voudriez-vous donc ? — Je voudrais une vie faite comme Dieu me la ferait sans autre condition. — Une vie au hasard dont on ne saurait rien d'avance, comme on ne sait rien de l'année nouvelle ? — Précisément. — Oui, c'est ce que je voudrais, si j'avais à revivre, c'est ce que voudrait tout le monde. Cela signifie qu'il n'est jusqu'à ce jour personne que le hasard n'ait traité mal. Chacun est d'avis que la somme du mal a été pour lui plus grande que celle du bien : personne ne voudrait renaître à condition de recommencer la même vie avec tous ses biens et tous ses maux. *Cette vie qui est une belle chose n'est pas celle qu'on connaît, mais celle qu'on ne connaît pas, non la vie passée, mais la vie à venir.* L'année prochaine, le sort commencera à bien nous traiter tous deux et tous les autres avec nous ; ce sera le commencement de la vie heureuse. N'est-il pas vrai ? — Espérons-le. — Montrez-moi donc le plus beau de vos almanachs. — Voici, illustrissime, il vaut trente sous. — Voilà trente sous. — Merci, illustrissime. Au revoir. Almanachs ! almanachs nouveaux ! Calendriers nouveaux ! »

Quelle amertume dans cette scène de comédie, si habilement menée par l'humour du passant, une sorte de Socrate désabusé ! —

Parfois l'ironie est poussée tout à fait au noir. Le Follet raconte au Gnome que les hommes sont morts: « Vous les attendez en vain, ils sont tous morts, » comme il est dit au dénoûment d'une tragédie où mouraient tous les personnages. — Et comment ont disparu ces coquins-là? — Les uns en se faisant la guerre, les autres en naviguant; ceux-ci en se mangeant entre eux, ceux-là en s'égorgeant de leurs propres mains; d'autres en croupissant dans l'oisiveté, d'autres en répandant leurs cervelles sur les livres, ou en faisant ripaille ou par mille excès; enfin, en s'étudiant de toutes façons à aller contre la nature et à se faire du tort. »

Il n'y a pas de plus cruel ennemi de l'homme que l'homme. C'est ce que Prométhée a pu apprendre à ses dépens, dans sa gageure avec Momus, qui hochait la tête toutes les fois que le fabricateur du genre humain se vantait devant lui de son invention. Un pari s'engage et les deux parieurs partent pour la planète. Descendus en Amérique, ils se trouvent nez à nez avec un sauvage en train de manger son fils; dans l'Inde il voient une jeune veuve brûlée sur le bûcher de son mari, un horrible ivrogne. « Ce sont des barbares, » dit Prométhée, et ils partent pour Londres. Là, devant la porte d'un hôtel, ils voient une foule qui s'amasse : c'est un grand seigneur anglais qui vient de se brûler la cervelle après avoir tué ses deux enfans et recommandé son chien à un de ses amis. — N'est-ce pas là, trait pour trait, le sombre tableau tracé par Schopenhauer : « La vie est une chasse incessante, où, tantôt chasseurs et tantôt chassés, les êtres se disputent les lambeaux d'une horrible curée; une guerre de tous contre tous; une sorte d'histoire naturelle de la douleur qui se résume ainsi : vouloir sans motif, toujours lutter, puis mourir, et ainsi de suite, dans les siècles des siècles jusqu'à ce que la croûte de notre planète s'écaille en petits morceaux. » Avions-nous tort de dire que le pessimisme est moins encore une doctrine qu'une maladie du cerveau? A ce degré, le système ne relève plus de la critique, il revient de droit à la clinique; il faut l'y laisser.

Sur deux points seulement, le pessimisme de Leopardi diffère de celui de Schopenhauer, et je n'hésite pas à dire que le poète est le plus philosophe des deux, parce qu'il reste dans une mesure relative de raison. Ces deux points sont le principe du mal et le remède. Du principe métaphysique, Leopardi ne sait rien et ne veut rien savoir. Le mal se sent et s'apprécie : c'est une somme de sensations très réelles, pur objet d'expérience, non de raisonnement. Tous ceux qui ont prétendu déduire la nécessité du mal d'un principe, soit *la volonté*, comme Schopenhauer, soit *l'inconscient*, comme Hartmann, ont abouti à des théories absolu-

ment arbitraires quand elles ne sont pas inintelligibles. Leopardi se contente d'établir par l'observation la loi universelle de la souffrance sans prétendre en faire la dialectique transcendante: il sent ce qui est sans essayer de démontrer que cela doit être ainsi. Et de plus, ignorant le principe du mal, il se garde bien d'y opposer des remèdes imaginaires, comme les pessimistes allemands qui aspirent à combattre le mal de l'existence en essayant d'éclairer sur ce mal la volonté suprême qui produit l'existence, en lui persuadant de renoncer à elle-même et de se retourner contre l'être vers le néant. Le seul remède que l'âme stoïque de Leopardi oppose à l'éternelle et universelle souffrance, c'est la résignation, c'est le silence, c'est le mépris. Triste remède sans doute, mais qui est au moins à notre portée :

Nostra vita a che val? solo a spregiarla.

« Notre vie, à quoi est-elle bonne? seulement à la mépriser (1). »

On voit que nous n'avons rien exagéré en disant que Leopardi est le précurseur du pessimisme allemand. Il annonce cette crise singulière qui se préparait secrètement dans quelques esprits sous certaines influences que nous aurons à déterminer. Si l'on se souvient que le nom de Schopenhauer resta presque inconnu en Allemagne jusqu'en 1839 et que la fortune de ses idées ne date que des vingt dernières années, on ne sera pas médiocrement surpris de saisir dans le poète italien, dès 1818, tant d'affinités de tempérament et d'esprit avec la philosophie qui devait séduire l'Allemagne. D'instinct et sans rien approfondir, il a tout deviné dans cette philosophie du désespoir; sans aucun appareil scientifique, il est bien peu d'argumens qui échappent à sa douloureuse clairvoyance. Il est à la fois le prophète et le poète de cette philosophie, il en est le *vates*, dans le sens antique et mystérieux du mot; il l'est avec une sincérité et une profondeur d'accent que n'égalent pas les plus célèbres représentans du pessimisme. Enfin, ce qui est bien quelque chose, il a vécu, il a souffert, il est mort en conformité parfaite avec sa triste doctrine, en contraste évident avec le désespoir tout théorique de ces philosophes qui ont su toujours fort bien gouverner leur vie et administrer à la fois le temporel et le spirituel du bonheur humain, leurs rentes et leur gloire.

E. Caro.

(1) *A un vincitore nel pallone.*

LE

FILLEUL D'UN MARQUIS

DERNIÈRE PARTIE (1).

XIV.

Quand il eut traversé le jardin de l'Espailleraie et tourné autour des massifs, Laurent, arrivé devant la façade principale où s'ouvrait le perron d'entrée, s'arrêta un moment pour reprendre haleine. La maison, éclairée à demi par un faible rayon de lune, se dressait devant lui avec sa toiture à l'italienne, ses fenêtres sombres aux jalousies discrètement baissées, sa muraille treillissée où grimpaient des jasmins et des chèvrefeuilles. La physionomie même du logis avait quelque chose de mystérieux et d'amoureux. Laurent gravit légèrement les marches du perron, voulut ouvrir la porte, et fut étonné de la trouver fermée à l'intérieur. Il supposa que Mme de Brieulles, pour se débarrasser de sa femme de chambre, l'avait envoyée dans le bourg; il revint sur ses pas, tout bouillant d'impatience, et, se rappelant que la cuisine communiquait de plain-pied avec le jardin, il n'hésita pas à prendre sans façon le même chemin que Berthe lui avait fait suivre quelques jours auparavant, lors de la brusque arrivée du marquis. Il pénétra donc dans le vestibule par le sous-sol et l'escalier de service, qu'une lampe de cuisine éclairait imparfaitement de sa lumière clignotante. Toute cette partie du logis était déserte et silencieuse, l'antichambre elle-même était complétement obscure; toutefois une raie lumineuse se dessinait sur le ta-

(1) Voyez la *Revue* du 1er octobre, du 15 octobre et du 1er novembre.

pis le long de la porte du boudoir, et Laurent ne douta pas que Berthe ne se fût installée là pour le recevoir. Il heurta lestement à cette porte, l'ouvrit sans attendre une réponse, et tout à coup s'arrêta stupéfait sur le seuil.

Sous son globe dépoli, la lampe baignait d'une clarté ambrée la petite pièce, dont la fenêtre était close et les rideaux baissés; sur la chaise longue, Berthe, enveloppée d'une robe de chambre de cachemire blanc, était assise, et à côté d'elle, encore tout poudreux dans ses habits de voyage, se tenait Sainte-Marie de Brieulles. — Ce n'était pas une hallucination, c'était bien le mari en chair et en os, avec ses gros brodequins de campagne, sa redingote noire aux plis disgracieux, ses cheveux mal taillés et sa figure souffreteuse où luisaient ses yeux renfoncés. — Laurent restait dans l'embrasure, immobile et quasi pétrifié. A la vue de ce visiteur inattendu, Sainte-Marie s'était redressé en tournant vers sa femme un regard ébahi et intrigué. Berthe se leva. Pas un trait de sa figure n'avait bougé; Laurent seul devina l'embarras où elle était, au coup d'œil dur et acéré qu'elle lui darda et qu'amortirent presque aussitôt ses paupières prudemment baissées. — Entrez donc, docteur, dit-elle d'une voix très calme, M. de Brieulles sera enchanté de vous revoir... — Puis, s'adressant à Sainte-Marie : — Mon ami, ajouta-elle, vous voici en pays de connaissance, M. Laurent Husson est médecin-inspecteur des eaux de Sermaize. — Elle indiqua du geste un fauteuil au jeune homme, et continua en souriant : — Je vous remercie, docteur, d'être passé chez moi comme je vous en avais prié... Mon bain de ce matin m'avait énervée, mais la surprise que m'a faite ce soir M. de Brieulles m'a remis les nerfs en meilleur état. — En même temps, elle envoya dans la direction de Sainte-Marie un regard plein de câlinerie.

Celui-ci s'était levé à son tour et avait tendu gauchement la main au docteur.

— Asseyez-vous, monsieur Husson, murmura-t-il, il y a longtemps que nous ne nous étions vus!.. J'ai eu cependant de vos nouvelles et j'ai applaudi à vos succès... Vous voilà devenu un médecin en vogue; c'est beaucoup à une époque où on ne croit plus guère qu'à la science.

Laurent répondait d'une façon monosyllabique, et les paroles péniblement arrachées de son gosier avaient l'air de lui brûler la bouche au passage. Il endurait un supplice intolérable. — Être violemment amoureux, après quatre mortelles journées de désirs rentrés accourir vers la femme qu'on aime, tout enfiévré et les lèvres affriandées de baisers, rêver comme compensation des trésors de tendresse et tomber au milieu d'un tête-à-tête conjugal, il y avait

là de quoi démonter un homme autrement stoïque et patient que Laurent Husson. — Pour combler la mesure, il se voyait forcé d'accepter la poignée de main et les complimens du mari qu'il était venu supplanter. C'en était trop, cet ironique et brutal coup du sort l'avait paralysé, et il se sentait devenir stupide.

Les deux hommes s'étaient assis, Mme de Brieulles avait repris sa place sur la chaise longue à côté de son mari; un pénible silence de quelques minutes plana dans le boudoir où l'on n'entendait plus que le bourdonnement d'une mouche emprisonnée entre la vitre et la mousseline du rideau. De ces trois personnages, Sainte-Marie, malgré son peu d'usage du monde et sa gaucherie, était de beaucoup le plus à l'aise et le moins nerveux. Il semblait tout à fait *at home;* douillettement accoté contre les coussins, il vidait paisiblement, à petites gorgées, un verre de sirop de framboises que sa femme venait de lui préparer. Berthe appelait à elle tout son sang-froid pour feindre une sérénité qu'elle était loin de posséder. Sainte-Marie, entrant tout à coup à l'Espailleraie comme une miraculeuse apparition, l'avait profondément troublée. Elle flairait dans cette démarche insolite je ne sais quel mystère inquiétant. Au milieu du désarroi causé par cette visite, elle n'avait eu que le temps de faire un signe à sa femme de chambre, afin que celle-ci courût chez le docteur et lui donnât contre-ordre; malheureusement la soubrette était arrivée trop tard, et Laurent était venu tout compliquer par sa présence inopportune. Berthe devinait qu'elle avait été jouée par M. de Rosières et qu'elle n'avait pas trop maintenant de toute son adresse pour détourner les soupçons de Sainte-Marie. Elle se faisait avec lui prévenante, empressée, presque tendre, et Laurent, qui voyait ce manége, en était intérieurement humilié et irrité. Quant à M. de Brieulles, persuadé que l'heureuse intervention du marquis avait déterminé cette brusque métamorphose et amené Berthe à résipiscence, il acceptait toutes ces chatteries avec une grave et reconnaissante bienveillance.

— Mon ami, lui dit la jeune femme en le débarrassant du verre qu'il venait de vider, je suis sûre que vous mourez de faim.

Sainte-Marie avoua que les cahots de la voiture lui avaient notablement creusé l'estomac.

— Annette ne peut tarder, reprit Mme de Brieulles, je l'ai envoyée à l'hôtel, et j'espère qu'elle y trouvera de quoi vous improviser un souper... Ce voyage a dû vous fatiguer, allongez-vous sans façon sur ce tabouret, le docteur vous le permet...

Elle approcha un tabouret, et ses belles mains délicates daignèrent aider Sainte-Marie à y installer ses pieds. En même temps elle coulait vers Laurent un regard oblique, comme pour lui dire : — Résignez-vous et faites comme moi bonne mine à mauvais jeu !

— Vous êtes vraiment parfaite, ma chère Berthe! s'écria Sainte-Marie, touché de cette attention. — Et pour lui témoigner sa reconnaissance, il lui saisit la main, la porta à ses lèvres et l'y tint pressée très tendrement.

La jeune femme restait debout près de lui, et la lueur dorée de la lampe éclairait de bas en haut sa beauté blanche et hautaine, ses paupières baissées et ses lèvres rouges, où errait son perfide sourire. Elle ne bougeait pas et ne semblait nullement pressée de se dérober à cette caresse conjugale.

Assis dans son fauteuil comme sur un fagot d'épines, Laurent sentait au dedans de lui un frisson de dégoût et de colère. Cette comédie lui semblait d'autant plus odieuse qu'il avait pénétré plus avant dans les confidences de Mme de Brieulles; vingt fois elle lui avait parlé de ses répugnances et de ses dédains pour le mari auquel on l'avait liée, et, en la voyant duper Sainte-Marie avec cette aisance enjouée, cette apparente placidité, le jeune homme était blessé dans ses plus intimes sentimens de délicatesse. Cette fausseté révoltait sa nature loyale, ces caresses menteuses lui faisaient monter le rouge au visage. Les gens blasés sur ces sortes d'aventures trouveront sans doute qu'il avait la conscience bien chatouilleuse et des scrupules par trop naïfs; mais Laurent était tout neuf en pareille matière et n'entendait rien aux duplicités de l'amour défendu. Bien qu'il eût vingt-huit ans, c'était la première fois qu'il faisait la cour à une femme mariée; les petites lâchetés, les compromissions humiliantes qu'entraîne une liaison de ce genre, étaient pour lui autant de fruits nouveaux de l'arbre du péché, et il ne pouvait s'empêcher de leur trouver une saveur singulièrement amère et nauséabonde. Cette main blanche qu'il avait couverte de baisers, Berthe l'appuyait aux lèvres d'un homme qu'elle méprisait, — et cela en présence de celui qu'elle prétendait aimer, — elle ne s'évanouissait pas de honte, rien qu'au contact de cette caresse; elle restait là, impassible, retrouvant, pour tromper son mari, la même grâce féline, les mêmes regards veloutés, les mêmes provocans sourires qu'elle avait prodigués pour griser son amant!.. Laurent jusqu'alors n'avait vu l'adultère que par ses aspects poétiques. Seul avec Berthe, sur un terrain neutre, loin de la maison conjugale, il s'était efforcé d'oublier ce mari qui apparaissait dans une brume lointaine comme une sorte d'abstraction; mais ce soir il n'y avait plus d'illusion possible, le mari était là, à deux pas; l'adultère ridicule et vulgaire se révélait avec ses mensonges, son impudeur, ses situations louches, ses nécessités brutales, et tout cela soulevait le cœur.

Sainte-Marie s'était décidé à quitter la main de sa femme, il l'avait reposée doucement sur le bord d'un coussin. — Je crois que

j'entends Annette! murmura Mme de Brieulles, je vous laisse un moment en tête-à-tête. — Elle sortit précipitamment, tandis que Sainte-Marie questionnait sur les propriétés des eaux de Sermaize le jeune docteur, qui répondait brièvement et d'une façon distraite.

Au bout d'un quart d'heure, Berthe rentra, accompagnée de la femme de chambre qui apportait sur un plateau une volaille froide, des fruits et une bouteille de bordeaux. — Voici, dit-elle, tout ce qu'Annette a pu trouver... Demain, nous vous traiterons mieux.

— C'est parfait, répondit Sainte-Marie en s'installant devant le guéridon où le plateau avait été posé, au Neufour je ne suis pas habitué à un pareil ordinaire, et vous me gâtez...

Il commença de manger avec cette hâte gloutonne qu'il n'est pas rare de rencontrer chez les gens qui font profession de mépriser les délicatesses et les raffinemens de la vie matérielle. — Voyez, monsieur Husson, poursuivit-il la bouche pleine, voyez comme on choie les maris! Un célibataire rentrant chez lui aurait été réduit à se coucher sans souper... Le mariage a de ces menues douceurs qui ne sont pas à dédaigner... Vous en tâterez prochainement, car, si j'en crois ce qu'on m'a dit aux Islettes, vous êtes sur le point de vous marier.

— Ah! fit Berthe en lançant vers Laurent un regard aigu et coupant comme une lame de stylet, vous ne m'aviez point parlé de cela, docteur?

— Je ne vous en ai point parlé, madame, parce que ce mariage ne se fera pas... malheureusement! répliqua le jeune homme avec un accent singulièrement amer.

Il s'était levé et avait pris son chapeau, tandis que Sainte-Marie le regardait d'un air effarouché.

— Pardon! balbutia M. de Brieulles, c'est fâcheux... Je le regrette...

— Pas autant que moi, je vous le jure! s'écria Laurent avec une sorte d'emportement à peine contenu. — Puis il salua et sortit.

Berthe l'avait accompagné jusqu'au seuil de l'antichambre; sans proférer un mot, elle lui glissa dans les doigts un billet qu'elle avait trouvé le temps de griffonner pendant sa courte disparition, puis elle retourna précipitamment dans le boudoir où Sainte-Marie continuait son souper.

Une fois dehors, Laurent froissa avec dégoût le billet qui lui brûlait les doigts, et, sans même y jeter les yeux, il le déchira en petits morceaux qu'il éparpilla à travers champs. C'était fini de sa passion pour Berthe, le mépris l'avait brusquement étouffée. Si violent qu'il soit, l'amour qui n'a d'autres racines que le désir de la possession et qui se développe dans une atmosphère artificielle

ne résiste pas au premier courant d'air pur qui le touche; un souffle ardent l'avait fait naître, un souffle glacé le tue. Il ressemble à ces magnifiques fleurs de serre qu'une chaleur factice épanouit, et qui tombent fanées dès qu'on les expose en plein air. Laurent suivait sa route d'un pas lourd, traînant avec lui le cadavre de cet amour si vivace une heure auparavant. Il se faisait l'effet d'une femme qui chemine avec son nourrisson dans les bras, et qui tout à coup s'aperçoit qu'elle ne porte plus qu'un enfant mort. Il entrevit derrière les arbres la noire silhouette de sa maison, et se détourna soudain. L'idée de rentrer dans son logis muet et d'y passer une nuit sans sommeil lui causait une vague terreur. Si encore Sophie eût été là, s'il eût pu l'embrasser et lui ouvrir son cœur!.. mais s'enfermer entre quatre murs, quand on n'a d'autre compagnie que sa conscience, et qu'elle n'a rien de bon à vous dire, c'est un tête-à-tête peu désirable. Laurent tourna le dos à sa demeure, et, coupant à travers les rues du bourg endormi, il gagna la forêt.

Il avait besoin de marcher pour s'étourdir. Il entra dans la longue avenue verdoyante qui s'enfonce dans la direction de Trois-Fontaines. Le ciel s'était couvert, les arbres de lisière serrés l'un contre l'autre dressaient de chaque côté de ténébreuses murailles; sur cette ombre épaisse tranchaient à peine la vague blancheur de la route et la bande étroite de ciel gris, qui fuyaient parallèlement. Pas un bruit; parfois seulement le sifflet prolongé d'une locomotive et la rumeur d'un train en marche montaient du fond de la plaine et jetaient une note vivante dans ce silence solennel des bois. Laurent allait droit devant lui. Jamais il ne s'était trouvé si misérable. Il avait au cœur un vide profond, et ce vide était à la fois lourd et douloureux. Après le naufrage de son amour pour Valentine, il s'était tourné désespérément vers cette passion que Berthe avait eu le don de rallumer, et cette passion venait elle-même de se dissiper comme une fumée, ne lui laissant qu'un remords de plus et un amer dégoût. Il se retrouvait seul comme avant, mais avec un sentiment de déchéance, une sensation d'écœurement, qui lui rendaient la vie insupportable. Jusque-là, s'il avait souffert, c'était par la faute des autres, et du moins dans son for intérieur il conservait, comme une fraîche source consolatrice, l'estime de soi-même. Maintenant cette source était tarie : il avait honte de sa conduite; il s'était avili, diminué à plaisir; il n'y avait plus rien en lui qui ne fût desséché et désolé comme un désert.

Tandis qu'il cheminait machinalement, ayant déjà dépassé le carrefour où la nef ruinée de l'abbaye se profilait sur le ciel gris, pareille à la carcasse démâtée d'un navire échoué, le vent avait fraîchi, les

feuillées frissonnaient et des gouttes d'eau commençaient à rouler sur l'herbe. Il n'y prit pas garde et continua de marcher ainsi pendant une heure. La pluie, d'abord blutée par le vent en gouttelettes menues, était devenue une véritable averse, et un murmure sourd, monotone, continu, emplissait la forêt. Peu à peu, à droite et à gauche les arbres s'éclaircirent, la tranchée devint une route nue, au tournant de laquelle Laurent aperçut dans une buée obscure les linéamens d'une vallée étroite d'où montait le bouillonnement d'une écluse. Il reconnut la vallée de la Saulx et Robert-Espagne. Il n'était pas venu sur ce chemin depuis le soir de la Saint-Jean, et il sentit son cœur se serrer douloureusement, lorsqu'il distingua à travers les hachures de l'averse les masses confuses des maisons et des vergers bordant la rivière. — Valentine était là. — Peut-être l'une de ces lumières éparses qu'on voyait clignoter dans la brume éclairait-elle sa fenêtre? C'était l'heure où d'habitude elle remontait dans sa chambre et s'apprêtait à s'endormir. Tandis qu'il errait à l'orée du bois, le cœur vide, la tête vide, ne sachant plus que faire de sa vie désenchantée, Valentine veillait peut-être en songeant au soir de la dernière Fête-Dieu... Laurent se trouvait si indigne d'elle qu'il en était venu à souhaiter qu'elle l'eût oublié. Cela ne valait-il pas mieux? En supposant que, par un miracle, le percepteur lui eût dit ce soir : « Je consens à vous donner Valentine; » est-ce qu'en conscience il eût pu accepter un pareil bonheur? Comment eût-il osé soutenir le regard pur et ferme de cette honnête fille qu'il avait trahie et reniée aux pieds de Mme de Brieulles?..

Et tout d'un coup il se reporta en pensée au premier jour où il avait vu Valentine à travers les fleurs des reposoirs, tandis que chantaient les joyeux carillons des cloches de Juvigny. Il songea à ces claires journées de sa vie d'écolier, alors qu'il s'enthousiasmait à la lecture des idylles de Théocrite, alors que le monde s'ouvrait devant lui comme un jardin enchanté. Le monde n'avait pas changé; il y avait toujours sur la terre des fleurs, des oiseaux, des livres pleins de poésie, des matinées toutes bourdonnantes de sonneries argentines; mais lui, Laurent, avait changé. Les pays où il avait rêvé et aimé s'étaient évanouis, et il n'apercevait plus que des espaces mornes et décolorés. Il contempla encore un moment cette petite vallée de la Saulx, qu'il avait connue si ensoleillée, verdoyante et fleurie, et qui cette nuit était troublée et sombre comme son propre cœur. Il lui sembla que la nature elle-même, le prenant en pitié, fondait en larmes à le voir si misérable, et, tournant le dos à ce paradis perdu, il se renfonça dans la forêt ruisselante.

Il glissait lourdement sur la terre rouge et détrempée; la pluie

avait imbibé ses habits, qui collaient sur son corps et gênaient ses mouvemens, et il se sentait horriblement las. Comme il longeait une coupe récemment exploitée, il vit sur la lisière une hutte de bûcherons abandonnée et s'y réfugia. Le toit de mousse avait garanti de l'humidité le sol de la hutte, et des fougères sèches étaient entassées dans un coin. Il s'y laissa choir épuisé, et, n'ayant même plus la force de penser, il se mit à écouter machinalement le tumulte de l'averse. Ses tempes étaient serrées, et des coups de marteau lui battaient dans la tête. De temps en temps il s'assoupissait, mais des rêves fiévreux le réveillaient en sursaut, et, les yeux à demi ouverts, il prêtait l'oreille au clapotement de l'eau dans les feuillées. Vers la fin de la nuit, il s'endormit et perdit complétement la notion des choses. Quand il revint à lui, l'aube blanchissait, la pluie avait cessé, les oiseaux gazouillaient en secouant leurs plumes. Il s'éveilla tout engourdi et grelottant, ses dents claquaient, sa tête était lourde et ses membres étaient comme perclus. Il fit un effort, se mit sur ses pieds en chancelant et sortit afin de dissiper ce malaise au grand air; mais à peine eut-il essayé quelques pas dans la direction de la route qu'il eut un éblouissement, ses jambes fléchirent, il se traîna jusqu'au talus du fossé et s'y laissa tomber...

Ce même jour, Eustache Lapasque, ayant une longue tournée à faire, s'était levé avant l'aube, tandis que toute sa maisonnée dormait. Il était descendu sur la pointe des pieds à la cuisine encore demi-obscure et avait allumé un petit feu pour y réchauffer son viatique de chaque matin, c'est-à-dire une tasse de café noir. Puis il avait chaussé ses lourds brodequins bien graissés, boutonné ses houseaux de toile bleue autour de ses maigres jambes d'échassier, serré méthodiquement dans son carnier les copies d'exploits, l'étui où il y avait un encrier et des plumes, un fort croûton de pain et sa gourde d'eau-de-vie de marc. Réconforté à l'intérieur par le café chaud, minutieusement harnaché et guêtré, il avait empoigné sa canne de buis, et, soulevant discrètement le loquet de la porte du jardin afin de respecter le sommeil de Lucrèce, il avait gagné les champs. Maintenant, l'âme sereine et la conscience paisible, Eustache cheminait à grandes enjambées; ses deux jambes s'ouvraient comme les branches d'un immense compas, et il arpentait les chaumes sans souci de la rosée abondante. En un quart d'heure, il eut atteint la colline, et, ralentissant le pas à la montée, il s'engagea dans la forêt, tout en ruminant ses pensées, — d'honnêtes pensées, courtes et méthodiques, bien terre à terre et point trop absorbantes, comme il en peut loger sous le crâne d'un huissier d'humeur douce et moutonnière. — Tous ses exploits avaient-ils été inscrits dans l'ordre sur son répertoire? Lucrèce

avait-elle envoyé les protêts de la veille à l'enregistrement? Sa flûte était-elle serrée de façon à échapper aux recherches d'Amaury, qui avait la rage de flûter ni plus ni moins que son père?.. Ses courses seraient-elles achevées à temps pour le dîner de midi?..

Comme il se posait cette dernière interrogation, il releva le nez et aperçut le long du talus deux jambes pendantes et un corps d'homme couché dans l'herbe. — Bonté divine! un homme assassiné! s'écria le brave Eustache, dont l'imagination nourrie de jugemens correctionnels ne voyait partout que coups et blessures. — Il s'approcha avec précaution, écarta d'une main tremblante les millepertuis et les folles avoines qui masquaient la tête de la victime et poussa un cri en reconnaissant le pâle visage de Laurent Husson. L'exclamation d'Eustache s'échappa de son long gosier avec un son de petite flûte, si aigu et si perçant qu'elle imprima une secousse aux nerfs auditifs du docteur et le tira de son évanouissement. Il ouvrit les yeux, desserra les lèvres, et se soulevant sur son coude : — Ah! soupira-t-il, où suis-je donc?

— Dans la tranchée de Robert-Espagne, monsieur Husson, répondit l'huissier, et me voici, moi, Eustache Lapasque, pour vous servir... Que vous est-il arrivé? Avez-vous été attaqué par des malfaiteurs?

Laurent ouvrit les yeux tout à fait, reconnut son interlocuteur, et revint peu à peu à lui. — Non, murmura-t-il, cette nuit j'ai été pris d'une faiblesse, je n'ai pas eu la force de bouger d'ici et j'y suis resté.

— Quoi! par cette pluie battante?.. Mon pauvre monsieur, vos habits sont traversés, et il y avait de quoi attraper le coup de la mort... Attendez!

Eustache fouilla dans son carnier, déboucha sa gourde, et l'approchant des lèvres de Laurent : — C'est de l'eau-de-vie, dit-il, avalez-en une gorgée, cela vous réchauffera.

Laurent obéit et essaya de se lever. — Je suis rompu, fit-il, et il me semble que ma tête se fend.

— Vous ne pouvez pas rester ici, continua Eustache, et il n'y a pas à songer à regagner Sermaize... Prenez mon bras et essayez de marcher jusqu'à Robert-Espagne; je vous mènerai chez nous et vous vous sécherez.

Laurent fit un signe affirmatif, et avec le secours d'Eustache parvint à se mettre sur ses jambes. L'eau-de-vie qu'il avait avalée lui avait redonné du ton, et, appuyé sur le bras de l'huissier, il put se traîner. — Ils descendirent lentement et gagnèrent les prés étincelans de rosée et de lumière. Le trajet, bien qu'assez court, se fit péniblement et leur prit presqu'une heure. Laurent grelottait toujours,

et le violent mal de tête qu'il éprouvait le rendait quasi aveugle. Afin d'éviter la curiosité des gens du village, Lapasque le conduisit chez lui par les jardins. Quand ils arrivèrent clopin-clopant dans la cuisine, la maison était déserte, et la paysanne qui faisait le ménage de l'huissier lui apprit que Lucrèce et les enfans étaient partis pour le jardin du percepteur. Lapasque installa son malade dans un grand fauteuil, alluma une claire flambée, et, le confiant à la garde de la femme de ménage, courut à la recherche de Lucrèce.

Il la trouva en effet au fond du jardin de M. Maurin, où elle aidait Valentine et ses sœurs à la récolte des prunes destinées aux confitures. Mme Lapasque et les jeunes sœurs, armées de grandes gaules, secouaient violemment les branches des pruniers; les mirabelles dorées, les perdrigons rouges et violets tombaient dru comme grêle et s'éparpillaient sur la terre noire, à la grande joie des enfans Lapasque, qui poussaient des piaulemens de jeunes poussins, en se bousculant pour ramasser les fruits et les porter dans les paniers où Valentine faisait le triage. Depuis le soir de la Saint-Jean, la jolie « fleur de vigne » avait pâli, ses clairs yeux bruns toujours limpides étaient cernés, et sa physionomie, ordinairement si vive, avait une expression pensive et alanguie.

— Madame Lapasque! héla Eustache, dès qu'il fut sous les pruniers.

— Sainte-Vierge, Lapasque! s'exclama Lucrèce, tu m'as fait peur... Te voilà blanc comme un linge,... qu'y a-t-il? Pourquoi es-tu revenu?

— Il y a, répondit-il essoufflé, que j'ai trouvé le docteur Husson évanoui dans la tranchée de Robert-Espagne, et que je l'ai ramené chez nous.

— Ah! mon Dieu!

Au nom de Laurent, Valentine s'était levée. Elle avait tour à tour rougi et pâli, et maintenant, avec ses beaux yeux agrandis par l'anxiété, elle se tenait près de Lucrèce et d'Eustache. Celui-ci raconta brièvement comment les choses s'étaient passées. — Je le crois très malade, continua-t-il, pensez donc! coucher dehors par le temps de cette nuit... On a beau être médecin, ça ne vous empêche pas d'attraper une maladie. Il a la tête et les mains brûlantes et il grelotte comme en plein cœur d'hiver... Maintenant qu'allons-nous faire? Dois-je le reconduire à Sermaize ou le garder chez nous?

Les yeux de Valentine se tournèrent vers ceux de Lucrèce avec une expression si suppliante et si éloquente, que celle-ci comprit immédiatement, et, comme elle avait bon cœur, elle répondit d'un ton décidé : — Il faut le garder.

— Mais, objecta le prudent Eustache, si c'était d'aventure quelque mauvaise fièvre... Songe aux enfans!

— Il faut le garder, répéta péremptoirement Lucrèce; les enfans coucheront en bas, et nous mettrons M. Laurent dans la chambre haute... Il y aurait conscience de lui faire faire la route dans l'état où il est, et nous lui devons bien cela pour les soins qu'il a donnés à notre Gaëtan. Allons vite chez nous!.. Je vous laisse les enfans, Valentine; vous me les ramènerez tantôt.

Les yeux de Mlle Maurin, devenus humides, envoyèrent un ardent remercîment à Lucrèce, et le couple Lapasque s'éloigna.

Ils retrouvèrent Laurent assoupi et enfiévré dans son fauteuil : la pauvre Lucrèce poussa un gémissement à la vue des traits tirés et des vêtemens trempés du docteur; sans perdre de temps, elle courut à la chambre haute et disposa tout pour y installer le malade, tandis que, sur son ordre, Eustache étendait du linge devant le feu de la cuisine et emplissait de braises chaudes la vieille bassinoire de cuivre jaune. Une fois le lit prêt et bien bassiné, Lucrèce et Eustache tirèrent Laurent de sa torpeur, avec de bonnes paroles affectueuses, et lui aidèrent à monter l'escalier. Sans parler, la tête flottante, les yeux mi-clos, Laurent se contentait de répondre par signes, et ses lèvres essayaient un faible sourire. Eustache le déshabilla, lui passa une chemise bien chaude et le mit au lit.

— A présent, dit Lucrèce lorsque l'huissier fut redescendu, tu vas prendre une voiture à l'auberge et tu iras à Sermaize prévenir sa tante.

— Et mes exploits? s'écria Eustache inquiet.

— Tu feras ta tournée l'après-midi... Moi, pendant ce temps, j'enverrai quérir le vieux médecin de Jeand'heurs.

Eustache était un modèle d'obéissance. Il endossa de nouveau son carnier, embrassa Lucrèce, reprit sa canne de buis, et partit, non sans soupirer un peu à la pensée de son dîner de midi, qui devenait de plus en plus problématique.

Mme Lapasque demeura au chevet de Laurent. Celui-ci, encore tout frissonnant, mais heureux de la douce chaleur du lit, semblait respirer plus à l'aise. Sa figure exprimait une sorte de lassitude béate. Il aspirait longuement l'odeur des draps qui fleuraient l'iris; ses yeux considéraient avec une curiosité enfantine les rideaux jaunes à bordure rouge, le papier gris semé de bouquets roses, la couronne de fleurs d'oranger de Lucrèce, posée sous un globe au milieu de la cheminée, les petits ronds en mosaïque de drap multicolore placés devant chaque chaise; puis ses paupières se refermaient sous la lourdeur du mal de tête. Sa pensée était comme son corps, à la fois enfiévrée et engourdie. Il songeait par mo-

mens : « Je suis très malade ; » mais sa lassitude d'esprit était telle qu'il ne s'en inquiétait pas. Il fermait les yeux sans se demander s'il les rouvrirait jamais ; il ne pensait qu'à une chose, c'est qu'après le cauchemar de la nuit précédente il faisait bon se reposer dans ce grand lit tiède et y oublier tout...

— Êtes-vous bien? murmura Lucrèce en posant amicalement sa main fraîche sur le front brûlant du jeune homme.

Il remua les paupières, répondit faiblement : — Oui... Merci! — Puis sa tête se renversa sur l'oreiller, et il glissa de nouveau dans un assoupissement profond.

XV.

Nous avons laissé M. de Rosières en sentinelle sur la route par laquelle Sainte-Marie devait arriver à Sermaize. Il y fit le pied de grue pendant une bonne heure, tantôt marchant pour se tenir en haleine, tantôt adossé contre un arbre, écarquillant les yeux, prêtant l'oreille au moindre roulement de voiture et ne voyant rien venir. Neuf heures sonnèrent. Les derniers promeneurs, craignant la pluie qui menaçait, étaient rentrés; la route était devenue tout à fait déserte, et dans le bourg les rumeurs s'éteignaient peu à peu. On n'entendait plus par intervalles que les notes lointaines d'un piano dans une chambre d'hôtel et quelques bêlemens de moutons au fond d'une étable. Le marquis croqua le marmot pendant une demi-heure encore, puis, perdant patience, se rabattit sur le chemin de l'Espailleraie. — Sacrebleu! grommelait-il, est-ce que ce songe-creux de Sainte-Marie aurait eu l'esprit de me faire faux bond? — Il poussa jusqu'à la grille de l'Espailleraie. La maison était sombre, silencieuse, et comme ensevelie dans le sommeil. — Laurent s'y trouvait-il encore, ou Berthe, connaissant le retour de l'oncle trouble-fête, avait-elle au moins eu la prudence de renvoyer de bonne heure son amoureux? — M. de Rosières voulut en avoir le cœur net, et, rebroussant chemin jusqu'à la première auberge, il se fit indiquer le logis du docteur Husson. Il était incapable de supporter longtemps l'incertitude, et, au risque de rencontrer Sophie, il était bien résolu à attendre Laurent dans sa propre demeure.

Il y avait de la lumière aux fenêtres du rez-de-chaussée. Le marquis sonna et questionna la servante. — Non, le docteur Husson n'était pas encore de retour, mais il ne pouvait tarder, et si monsieur voulait se donner la peine d'entrer, il trouverait dans le salon une dame qui attendait déjà. — Le marquis était las de ses promenades sur la route; d'ailleurs il commençait à bruiner, et il se ré-

signa à suivre la servante; mais il ne fut pas plus tôt sur le seuil du salon qu'il poussa un cri de surprise à la vue de la visiteuse près de laquelle on l'introduisait.

Droite dans un fauteuil et nu-tête, Mlle Bastienne de Fierbois tricotait près de la lampe, aussi paisiblement et aussi à l'aise que si elle eût été dans son cabinet des Petites-Islettes.

— Corbleu! s'exclama M. de Rosières, vous aussi, marraine! Il paraît que c'est la soirée aux rencontres... Et que diantre faites-vous à Sermaize?

— Bonsoir! répondit Mlle Bastienne de sa grosse voix; tu le vois bien, j'attends Laurent... Pendant deux mois, il m'a corné aux oreilles qu'il allait se marier, et puis plus rien. Alors je me suis rappelé tes rêveries de l'autre soir; cela m'a mis la puce à l'oreille, et comme je m'intéresse à ce garçon, comme ma cuisson est terminée et que la verrerie chôme pour quinze jours, je suis tombée ce soir, sans crier gare, chez mon neveu Noirel, et me voici... Ah çà, voyons, où est Laurent? Que se passe-t-il?

— Ce qui se passe? répliqua le marquis en se laissant choir dans un fauteuil, préparez vos vertueuses oreilles, ma pauvre marraine, vous allez en apprendre de belles!.. Ce garnement de Laurent ne songe pas plus à se marier que moi à devenir capucin; j'avais deviné juste, et il fait l'amour avec ma nièce de Brieulles.

— En as-tu la preuve? demanda Mlle de Fierbois en haussant les épaules et en piquant son aiguille dans ses cheveux ébouriffés.

— La preuve!.. marraine, vous êtes aussi incrédule que saint Thomas... La preuve, c'est que je viens de voir le camarade entrer nuitamment chez ma nièce par la porte du jardin, — un vrai chemin d'amoureux. — J'ai essayé de l'arrêter au passage avec un sermon... Ah! ouiche, le gaillard était enragé!.. Il a le sang chaud, je vous le promets!.. Mon sermon et moi, nous sommes restés à la porte, tandis que votre Benjamin courait à son rendez-vous.

Il conta rapidement à Mlle Bastienne ce qui s'était passé depuis son arrivée à Sermaize. La vieille fille fronçait les sourcils, roulait de gros yeux et poussait de sourds grognemens à mesure que s'accentuait le scandaleux récit de M. de Rosières. Quant à lui, l'aventure lui paraissait si amusante que, tout en la narrant, il avait repris sa bonne humeur et ses façons étourdies. — Eh bien! marraine, demanda-t-il à la fin, en croisant les bras et en étendant les jambes d'un air triomphant, qu'en dites-vous?

— Je dis que les hommes sont tous de fieffés polissons, grommela Mlle de Fierbois, et que ton Laurent ne vaut pas mieux que toi... Ah! il a de quoi tenir, le mauvais sujet, et tu ne peux pas le renier, celui-là!

— C'est lui qui me renie au contraire; il m'a même jeté au nez des vérités assez dures, là-bas, entre la haie de sureaux et cette damnée petite porte.

— Cette Berthe Fontenille! poursuivait Mlle Bastienne, furieuse, fiez-vous donc à ces mijaurées avec leurs airs d'hermines confites dans de la neige!.. Mais qu'ont-elles donc dans le corps, ces créatures, pour ensorceler les honnêtes gens? Cela devrait être fouetté et brûlé en place publique!

— Mazette, comme vous y allez! interrompit le marquis, et que deviendrait le pauvre monde?.. Voyez-vous, marraine, vous n'y entendez rien... Cette mignarde Berthe est séduisante et chatte jusqu'au fin bout de ses petits doigts. C'est une embobelineuse, je vous en réponds, et je m'y connais... Les femmes aux prunelles bleues, à la peau blanche et aux cheveux noirs, continua-t-il en clignant de l'œil et en faisant claquer sa langue, il n'y a rien de plus... Suffit, je m'entends... Ah! Laurent est un heureux coquin, et, entre nous, marraine, tandis que je le rabrouais, je vous assure qu'il m'intéressait, ce gamin-là!.. Je me tenais à quatre pour ne pas l'embrasser, et je regrettais d'avoir prévenu ce benêt de Sainte-Marie... — Onze heures! fit-il en s'arrêtant pour écouter l'horloge de Sermaize, et pas de Laurent!.. Savez-vous que cela devient inquiétant? Si seulement j'étais sûr que mon neveu fût resté en route...

En ce moment, la servante entre-bâilla la porte du salon. Elle commençait, elle aussi, à se préoccuper de l'absence de son maître et de la persistance de ces deux étrangers à l'attendre à cette heure indue. — Monsieur Husson ne revient pas, dit-elle, et voilà qu'il est tard... monsieur et madame devraient s'en retourner à leur hôtel, ou sinon ils trouveront les portes fermées.

— Ma fille, répondit Mlle Bastienne en reprenant son tricot, nous sommes des amis de votre maître et nous l'attendrons jusqu'à demain matin... Prévenez mon neveu, M. de Noirel, que je passerai la nuit ici.

Cette réponse, articulée d'une voix virile, intimida la servante; elle ouvrait tout grands les yeux et la bouche en considérant cette maîtresse femme qui agissait comme si elle eût été chez elle.

— Oui, mon enfant, reprit le marquis, faites ce qu'on vous dit et couchez-vous ensuite. Nous attendrons le docteur, étendus chacun dans un fauteuil... Une mauvaise nuit est bientôt passée.

Une heure après, la maison était devenue silencieuse. M. de Rosières, qui ne supportait pas les lumières trop vives, avait baissé la mèche de la lampe, et Mlle Bastienne, la tête enveloppée d'un fichu, essayait de s'endormir. De temps à autre ils s'éveillaient tous

deux, écoutaient la pluie fouetter les vitres et le vent geindre dans les arbres, puis retombaient dans une vague somnolence. Le marquis, qui ne goûtait guère cette façon de dormir, était le plus agité; il avait des fourmis dans les pieds et remuait sur son fauteuil comme une carpe sur l'herbe. Vers le petit matin, un coq chanta dans la basse-cour, et M. de Rosières tressauta en poussant un juron. La lampe s'était éteinte en répandant une odeur nauséabonde qui fit éternuer Mlle Bastienne. — Quelle heure est-il? demanda-t-elle en s'étirant et en bâillant. — Le marquis fit sonner sa montre. — Trois heures!.. Allons, le drôle y aura pris goût... A son âge on fait durer longtemps l'heure du berger...

— C'est dégoûtant! grogna Mlle Bastienne; oh! les hommes, quelle triste denrée!

— Ce n'est pas l'avis de Mme Berthe...

— Tu m'agaces, laisse-moi en paix!

Tous deux se replongèrent dans leur fauteuil, et cette fois, vaincus par la fatigue, s'endormirent pour tout de bon.

Il était grand jour quand l'arrivée de la servante les éveilla en sursaut. — Votre maître est-il rentré? demanda Mlle de Fierbois en se débarrassant de son fichu. — Hélas! non, madame, je n'y comprends rien, répondit la pauvre fille ahurie.

Quand elle fut sortie : — C'est étrange! murmura le marquis; ma foi! je me risque et je vais pousser une reconnaissance jusqu'à l'Espailleraie.

Il se secoua, s'ébroua, défripa ses habits et courut chez Mme de Brieulles. Il revint au bout d'une demi-heure, la mine moitié penaude et moitié contente. Sa physionomie compliquée présentait un aspect insolite; tandis que l'œil narquois pétillait et souriait, la lèvre inférieure, allongée et boudeuse, annonçait quelque déconvenue.

— Eh bien! s'écria Mlle Bastienne.

— Je n'en reviens pas, et ce serait à mourir de rire s'il n'y avait là-dessous quelque mystère. Figurez-vous, marraine, que Sainte-Marie était déjà à l'Espailleraie quand Laurent y est entré. Mon beau neveu est arrivé par la grille, tandis que je sermonnais notre amoureux à la petite porte. La femme de chambre, qui est une rusée, m'a tout conté... Le pauvre Laurent, qui se pourléchait en songeant à l'heure du berger, n'a entendu sonner que l'heure du mari. Il n'a pas fait long feu à l'Espailleraie, comme vous pensez... A neuf heures, il avait tiré sa révérence aux deux époux. Et savez-vous, marraine, comment s'est terminée la comédie?..

La figure du marquis prit un air égrillard, ses lèvres s'approchèrent de l'oreille de Mlle Bastienne et il lui chuchota tout bas le reste de l'aventure de Mme Berthe.

— Elle n'a fait que son devoir! dit Mlle de Fierbois d'un ton sec.

— Peste! marraine, si vous n'étiez pas novice en certaines matières, vous sauriez qu'il y a des circonstances où faire son devoir est un acte héroïque... N'importe, quand je songe que c'est moi qui ai opéré ce raccommodement, je me sens tout fier... Si au ciel on a tenu note de mes péchés, j'espère qu'on me portera en compte cette belle action et que cela balancera le reste.

— Mais Laurent, Laurent! qu'est-il devenu? s'écria la vieille fille impatientée.

— Ah! dame, voilà où commence le mystère... Voulez-vous que je vous dise?.. Je crois que le gaillard avait plusieurs cordes à son arc et qu'il sera allé se consoler ailleurs, avec quelque jolie cliente moins bien gardée... Faute de grives on mange des merles; c'est ce que j'aurais fait, moi, à son âge!

— Toi! s'exclama Mlle Bastienne indignée, tu as toujours été un dévergondé, sans foi ni loi, mais Laurent n'a pas ta légèreté, Dieu merci! et j'ai grand'peur qu'il n'ait pris la chose plus à cœur que tu ne penses.

— Bah! répliqua le marquis dont la figure mobile redevint inquiète, vous voyez toujours tout en noir...

Ils en étaient là de leurs conjectures, quand une voiture s'arrêta devant la porte; un coup de sonnette retentit, et tous deux tressaillirent en même temps, agités par un pressentiment identique, tandis que la servante introduisait Eustache Lapasque et annonçait qu'il apportait des nouvelles du docteur.

— Vous l'avez vu? où est-il? s'écria impétueusement Mlle de Fierbois.

— Chez nous, à Robert-Espagne... Nous l'avons mis au lit, ma femme et moi, répondit Eustache fort intimidé. — Et il conta dans quel état piteux il avait trouvé Laurent.

— Qu'est-ce que je te disais? fit sévèrement Mlle Bastienne en se tournant vers le marquis, dont la figure s'était allongée pendant le récit de l'huissier; vous avez une voiture, n'est-ce pas? Nous allons partir avec vous... Mon neveu Noirel enverra une dépêche à Mlle Sophie... Pauvre fille, elle ne se doute guère de ce qui l'attend!.. Allons, leste, *filleu*, secoue-toi!.. Dans dix minutes, je serai harnachée, et nous décamperons.

Avec sa vivacité habituelle, elle eut vite gagné la verrerie. M. de Noirel se chargea de courir à la station et d'envoyer un télégramme à Sophie pour la rappeler à Sermaize, sans mentionner la maladie de Laurent; puis Mlle de Fierbois, affublée de son grand chapeau de paille et d'un parapluie énorme qui lui servait d'ombrelle, se jucha sur la voiture à côté de M. de Rosières. Eustache Lapasque,

dont les longues jambes dépassaient le marchepied du siége et frôlaient la croupe du cheval, fouetta vigoureusement sa bête, et le char à bancs roula dans la direction de la forêt.

Djig! djig! Le char à bancs ne brillait pas par l'élasticité de ses ressorts; étant quasi suspendu sur l'essieu, il tressautait avec un bruit de ferraille, et à chaque tour de roue le marquis et Mlle Bastienne se trémoussaient sur la banquette comme des billes sur un tambour. Le mouvement de trépidation était tel qu'il rendait toute conversation impossible. Chacun des voyageurs était absorbé par ses propres pensées. La vieille fille contemplait d'un air rêveur le scintillement des avoines au soleil; le marquis regardait le nez et le menton barbu de Mlle Bastienne tressaillir au moindre cahot de la voiture, puis il poussait un soupir et s'accrochait à la ridelle pour ne pas perdre lui-même son centre de gravité... Djig! le char à bancs enfila la grande tranchée de Trois-Fontaines. Il faisait beau temps, un temps à souhait pour les gens qui n'étaient pas malades. Le ciel était d'un bleu pur, à peine marbré au loin de quelques nuages chiffonnés. La pluie avait rafraîchi les bois, et les verdures lavées étincelaient plus vigoureuses au soleil. Toute la nature avait un air de santé exubérante. Les hêtres élançaient glorieusement leurs opulentes ramures, les talus étaient rouges de digitales richement fleuries, et dans l'éloignement les grelots des bannes à charbon tintaient avec un son d'argent clair. — Un beau temps pour ceux qui se portent bien! se répétait machinalement le marquis, — et sa pensée anxieuse faisait un retour vers ce garçon de vingt-huit ans qu'il avait vu la veille plein de vie et de passion fougueuse, et qui aujourd'hui, par ce beau soleil, gisait malade chez des étrangers. En dépit de sa légèreté et de sa forte dose d'égoïsme, la nouvelle de la maladie de Laurent lui avait porté un coup. Il était rentré en lui-même et avait senti remuer sa fibre paternelle. Laurent était son fils, après tout, et méritait d'être mieux traité. M. de Rosières se rappelait le soir où il avait reçu au Bois-des-Penses ce bel adolescent tout pétulant d'intelligence et de jeunesse, et il s'accusait de ne s'être pas comporté avec lui comme il aurait dû. Si au lieu de l'accueillir comme un enfant qu'on héberge par charité, il l'avait courageusement avoué pour son fils, les choses auraient certes tourné autrement. Il se sentait responsable de cet enchaînement d'épreuves, de déboires et de guignons qui avaient abouti pour Laurent à cette dernière nuit, passée à errer ainsi qu'une âme en peine à travers la forêt pluvieuse. Le marquis ne comprenait pas trop cette grande douleur à la suite d'une fantaisie amoureuse contrariée, mais enfin le fait était là; Laurent avait dû cruellement souffrir pour s'abandonner à un pareil désespoir, il était gravement malade, et si, par un malheur, cette maladie devenait mortelle,

M. de Rosières se disait que ce serait par sa faute, à lui, par sa très grande faute... Alors sa lèvre inférieure s'allongeait démesurément, ses sourcils se rejoignaient, et il regardait Mlle Bastienne d'un air humble et contrit. — Celle-ci, abritée sous son vaste parapluie de cotonnade bleue, s'agitait, trouvait le chemin long et à chaque instant frappait sur l'épaule d'Eustache en criant : — Cette route n'en finit pas... Sommes-nous bientôt arrivés ?..

— Oui, madame, répondit enfin Lapasque, nous attrapons le bout de la forêt... Tenez, voici Robert-Espagne !

Il indiqua du bout de son fouet le fond de la vallée et les peupliers entre lesquels blanchissaient les maisons. Tout au milieu du village, on distinguait les deux gros noyers du percepteur, puis le jardin avec sa double rangée de tilleuls et son pavillon surplombant au-dessus de la Saulx. L'écluse bouillonnait, une vivante rumeur composée des ronflemens des batteuses, du frais tapage des lavoirs, du chant des coqs et du mugissement des vaches, montait du creux de la vallée. — Djig ! djig ! le char à bancs se mit à descendre la côte avec son bruit de ferraille. Il y avait comme une joie répandue dans l'air; les bûcherons qui s'en allaient au bois, la cognée sur l'épaule, les enfans qui abattaient des noix à coups de pierres, les ménagères qui étendaient des toiles blanches dans la prairie, avaient la mine heureuse et allègre. Les pruniers pliant sous les fruits, les haies pleines de senelles rouges, d'où partaient bruyamment des volées d'étourneaux, tout : choses, bêtes et gens, formait comme un concert pour célébrer le clair soleil, la bonne humeur et la santé...

Un mauvais temps pour ceux qui sont malades !.. Le soleil flambe au dehors et, malgré les volets clos, la chaleur de la chambre paraît accablante aux gens que la fièvre retient dans leur lit. La joie et le tumulte de la rue les irritent et les fatiguent. Tout leur devient un objet de trouble et de malaise : depuis le filet de lumière qui passe à travers les volets et où dansent des poussières dorées, jusqu'au bourdonnement des mouches dans les plis des rideaux. Pendant cette période envahissante de la fièvre, où les sens restent éveillés, où le cerveau n'est qu'à demi pris et où l'esprit a encore conscience des choses extérieures, l'attention se porte sur les phénomènes les plus insignifians avec une ténacité enfantine. Les moindres détails, les dessins du papier de tenture, le tic-tac de l'horloge, le grincement d'une scie dans la rue prennent une importance anormale à mesure qu'ils sont perçus par le malade. Il se passe alors dans le cerveau d'étranges phénomènes de grossissement et d'hallucination. Les sons, les couleurs, les odeurs semblent se matérialiser et peser d'un poids insupportable sur les sens affaiblis.

Laurent, étendu dans son lit, la peau sèche, le gosier brûlant, la tête en désordre, était en proie à cette troublante oppression. Les sensations s'appesantissaient sur son cerveau comme de lourds rouleaux compresseurs; les idées qu'elles y éveillaient semblaient passer au laminoir et se dérouler successivement avec une lenteur et une persistance irritantes. Elles lui faisaient l'effet d'interminables rubans de plomb se prolongeant à l'infini. Aux impressions du moment se mêlaient les souvenirs de la veille : la lutte avec le marquis dans le jardin de l'Espailleraie, l'apparition de Sainte-Marie dans le boudoir de Mme de Brieulles, l'averse ruisselante au milieu de la forêt. Son attention impuissante s'acharnait à suivre ces lents et uniformes déroulemens d'idées fixes; elle s'y fatiguait, elle s'y perdait, et tout à coup il lui semblait que ces longs fils parallèles s'emmêlaient lourdement et se brouillaient comme un écheveau désordonné où son esprit se trouvait prisonnier... En effet, c'était le délire qui prenait possession de son cerveau.

Le vieux médecin de Jeand'heurs était venu. Il avait examiné la langue du malade, palpé le ventre en approchant l'oreille comme pour y saisir de mystérieux bruits intérieurs, puis, faisant une moue énigmatique, il avait murmuré avec un hochement de tête que ce serait long et qu'on ne pouvait rien dire encore. Il s'était retiré, après avoir ordonné quelques remèdes expectans, que Lucrèce était allée quérir chez le pharmacien du bourg.

Valentine avait gardé les enfans Lapasque, et les avait fait dîner. Après midi, elle prit le prétexte de les ramener pour se rendre chez Lucrèce. Depuis le matin, l'inquiétude la rongeait. Elle voulait savoir comment se trouvait Laurent et ce qu'avait dit le médecin. Mme Lucrèce, qui était une bonne âme, savait compatir aux inquiétudes des autres et deviner leurs pensées sans qu'on eût besoin de lui mettre les points sur les *i*. — Puisque vous voici, dit-elle à Valentine, je vais en profiter pour courir chez le pharmacien; nous conduirons les enfans sous la tonnelle afin que leur tintamarre ne fatigue pas notre malade, et vous me rendrez le service de rester près de lui jusqu'à mon retour... Cela ne vous effraiera point, n'est-ce pas? ajouta-t-elle en lançant à la jeune fille un regard presque malicieux. — Puis, ayant honte de sa petite méchanceté, la bonne Lucrèce sauta au cou de son amie et l'embrassa avec effusion.

Dès que Valentine fut seule, elle n'eut pas un moment d'hésitation ni de fausse pruderie; elle alla droit à la chambre de Laurent. — Elle n'avait rien oublié, elle, et son amour était vivace et profond comme au premier jour. Elle était de cette forte race de l'Est qui prend dans l'air forestier natal une trempe pareille à celle que

l'eau des rivières donne aux fers qu'on y forge. Curieuses natures que ces filles de la Meuse! Difficiles à entamer, mais gardant jusqu'à la mort l'empreinte une fois reçue; peu sentimentales, peu nerveuses, ayant plus de volonté que d'imagination, mais saines, vaillantes, sensées, et, une fois touchées par l'amour, capables de grands efforts, d'héroïques dévoûmens. — Quand M. Maurin lui avait signifié qu'elle ne pouvait épouser Laurent, Valentine s'était inclinée silencieusement parce qu'elle rangeait parmi ses devoirs l'obéissance à l'autorité paternelle, mais intérieurement elle s'était juré de rester fidèle à celui auquel son cœur s'était donné. Elle avait enfermé son amour au fond de sa poitrine, mais elle ne l'y avait pas étouffé. Il était toujours bien vivant, il brûlait comme une lampe souterraine. Dès qu'elle avait su Laurent malade et peut-être en danger, elle s'était dit qu'aucune puissance au monde ne l'empêcherait d'aller à lui et de lui donner des soins. Aucun faux respect humain, aucune crainte du qu'en dira-t-on villageois ne faisait hésiter sa volonté. De même qu'elle avait considéré comme une obligation de ne pas discuter les ordres de son père, de même maintenant elle s'acehminait vers le lit du malade avec le sentiment qu'elle accomplissait un devoir.

La chambre où se trouvait Laurent était précédée d'une grande salle dont Eustache avait fait son étude. Une sorte de cabinet noir séparait les deux pièces dont Lucrèce avait laissé les portes ouvertes afin que l'air pût se renouveler plus facilement. Valentine s'avança sur la pointe des pieds jusqu'au seuil de la chambre à coucher, et, dans la pénombre où les volets clos plongeaient l'appartement, chercha à distinguer la figure de celui qu'elle aimait. — La tête de Laurent était renversée sur l'oreiller, ses yeux étaient entr'ouverts, et son visage empourpré par la fièvre, encadré par sa barbe et ses cheveux noirs, se détachait fortement sur la blancheur du lit. Le délire commençait à l'agiter, et ses lèvres articulaient des paroles incohérentes. En s'avançant avec précaution dans la pièce obscure et silencieuse, la jeune fille distingua ces mots que le malade chuchotait lentement avec un accent inexprimable d'angoisse : — Abandonné!.. abandonné!.. — Valentine sentit son cœur se serrer, ses yeux se mouillèrent, elle se glissa au chevet du lit et s'y agenouilla.

Une des mains de Laurent pendait sur les couvertures, elle la prit doucement dans les siennes, puis, rendue plus hardie par l'obscurité de la chambre, elle inclina la tête, pressa contre sa joue fraîche cette main brûlante et resta ainsi courbée dans une pose pleine de chaste câlinerie et de tendre abandon. On sait quelle magnétique influence exercent sur l'organisme d'un malade l'approche

et la cordiale caresse d'une personne aimée; il s'en exhale un mystérieux fluide qui enveloppe et apaise. Dès que la main du jeune docteur fut en contact avec les mains et la joue de Valentine, son agitation diminua, les images obsédantes qui opprimaient son cerveau s'évanouirent. Un calme relatif remplaça le cauchemar; ce fut comme une musique lente et mélodieuse succédant à un tumulte de sons discordans. A la fin le malade ouvrit les yeux et aperçut la figure agenouillée à son chevet. Était-il encore le jouet d'un rêve ou était-ce bien réellement la jolie « fleur de vigne » qui se tenait à ses côtés et répandait autour de lui son virginal et suave parfum?

— Valentine! murmura-t-il faiblement.

Elle souleva sa mignonne tête couronnée par les légers frisons de ses cheveux châtains, et mit un doigt sur ses lèvres.

— Chut! fit-elle, ne vous agitez pas... Comment vous trouvez-vous?

— Mieux, bien mieux!

Il la contempla avec l'expression égarée de quelqu'un qui s'éveille d'un songe pénible et ne comprend pas bien où il est, puis ses yeux se refermèrent et ses lèvres remuèrent imperceptiblement. Il murmurait des syllabes confuses où, seuls comme de mélancoliques sons de cloche se détachant du bourdonnement d'une sonnerie lointaine, certains mots étaient articulés avec un accent de tristesse navrante :

— Pardon!.. Faute!.. Oubli!..

Tout à coup sa tête se souleva, ses yeux regardèrent Valentine avec leurs pupilles fixes et dilatées, et il dit avec plus de force : — Combien je suis indigne de vous!.. vous ne savez pas!..

— Calmez-vous! répliqua-t-elle, alarmée de cette soudaine exaltation. — Elle crut comprendre que Laurent, faisant allusion à sa naissance, voulait parler du secret qu'il avait confié à M. Maurin, le soir de la Saint-Jean, et d'une voix tendre elle reprit : — Si, je sais tout, mon père m'a tout appris ; mais ne vous tourmentez pas, ce qu'il m'a dit ne m'empêche pas de vous bien aimer. Je n'ai qu'une parole comme je n'ai qu'un cœur, Laurent; je vous les ai donnés et je ne les reprendrai plus...

Tandis qu'elle s'efforçait de le rassurer, le marquis et Mlle Bastienne, qui venaient de descendre de voiture, montaient l'escalier avec les délicates précautions qu'on prend pour marcher dans l'appartement d'un malade. Quand ils furent au milieu de la première pièce, ils distinguèrent un bruit de voix au chevet de Laurent. Mlle Bastienne, qui était en avant, entendit les dernières paroles de Valentine, et, saisissant brusquement le bras du marquis, elle s'arrêta net et le força de s'arrêter avec elle... Dans la chambre à coucher, les voix continuaient leur murmure tantôt distinct, tantôt

confus. Le marquis et Mlle de Fierbois, immobiles au milieu de l'étude d'Eustache Lapasque, tendaient l'oreille d'un air stupéfait pour saisir les exclamations du malade et les paroles plus nettes de la jeune fille.

— Pardon! pardon! s'obstinait à répéter Laurent, toujours poursuivi par son idée fixe.

— Vous n'avez pas besoin d'être pardonné, reprenait Valentine, parlant avec de câlines inflexions de voix comme lorsqu'on veut faire entendre raison à un enfant; vous n'avez rien à vous reprocher... Vous n'êtes pas plus responsable des fautes des autres que je ne le suis des idées de mon père... Je vous aime tel que vous êtes, avec le nom que vous portez, et je resterai fille toute ma vie plutôt que d'être la femme d'un autre.

Avec un délicieux élan de tendresse, elle prit la main de Laurent et la serra contre sa poitrine : — Sachez-le bien, fit-elle, je ne puis aimer que vous... Avant ce qui vient d'arriver, je ne me serais jamais permis de vous dire toutes ces choses; mais vous souffrez, et, si elles peuvent vous faire du bien, je sens que je dois vous les dire. Je vous ai aimé tout de suite, dès le premier soir où je vous ai vu, à Trois-Fontaines... Vous vous souvenez, n'est-ce pas?.. Le soir des *devinettes?..*

Il parut comprendre et sourit faiblement. — Oui, soupira-t-il, les devinettes!.. je me souviens! « *Je suis tout habillé de blanc, ma mère m'a fait en chantant...* » Dans ce temps-là, il y avait du soleil dans les bois de Trois-Fontaines, et j'étais heureux... — Ah! s'écria-t-il en se soulevant d'un air inquiet, — si je pouvais!.. mais on ne peut pas!..

— Que voudriez-vous? murmura Valentine avec la voix pleine de larmes, dites, dites, bien-aimé!

— Si je pouvais... changer ma vie!..

Il s'agita plus violemment dans ses couvertures, et posant sa tête sur son coude, il jeta autour de lui un regard chercheur. Son exaltation croissait, il ne paraissait plus s'apercevoir de la présence de Valentine ni des efforts qu'elle faisait pour le calmer. — Écoutez, poursuivit-il en s'adressant à je ne sais quels personnages imaginaires, il faut qu'on me change ma vie! Je veux devenir un enfant comme les autres, et alors j'épouserai Valentine... Vous dites qu'autrefois j'étais fier d'être le filleul d'un marquis? — Il se mit à rire nerveusement : — Le filleul, non, vous vous trompez!.. Le bâtard d'un marquis... Sophie n'est pas là, n'est-ce pas? et nous pouvons parler tout haut... Eh bien! je suis un bâtard... C'est une honte qui a gâté ma vie et la sienne, pauvre tante Sophie!..

Il s'arrêta épuisé. Ses paroles devinrent moins distinctes; peu à

peu, ce ne fut plus qu'un murmure inintelligible, un vague bredouillement enfantin, et sa tête retomba sur l'oreiller. Mlle Bastienne, dans la pièce voisine, serrait toujours énergiquement le bras du marquis, mais celui-ci ne bougeait plus. Son nez et son menton seuls tremblaient, ses yeux étaient humides, et on devinait à certaines contractions de ses lèvres qu'un combat intérieur se livrait en lui.

Mlle de Fierbois le regarda dans le blanc des yeux en secouant la tête.

— Marraine, murmura-t-il, ce pauvre garçon me navre... Je m'en vais.

— Où vas-tu? chuchota Mlle Bastienne.

— Eh! répliqua-t-il avec un brusque mouvement d'épaules et d'un air à la fois furieux et attendri, je vais chercher Sophie, parbleu!

XVI.

Étendu dans un fauteuil au fond du cabinet de Laurent, le marquis de Rosières attendait Mlle Husson. Il avait calculé qu'elle arriverait par le train de huit heures. Encore qu'il fût d'une nature peu impressionnable, il se sentait tout remué à l'idée de revoir Sophie après un intervalle de dix-huit années, et à la pensée de ce qu'il avait à lui dire. Il avait envoyé la servante au-devant de sa maîtresse, avec ordre de ne pas lui toucher mot de la maladie de Laurent. Maintenant, seul dans la petite maison silencieuse, il attendait, le cœur ému, le moment où un long sifflement venu du fond de la vallée annoncerait l'approche du train. — Le crépuscule tombait; dans les branches des marronniers du jardin, des moineaux pépiaient bruyamment, et le marquis, fermant les yeux, songeait au temps lointain où, jeune et tout bouillant d'amour et d'impatience, il épiait dans une chambrette pareille à celle-ci la venue de Sophie au rendez-vous du soir.

Tous ses souvenirs de jeunesse, évoqués mélancoliquement, défilaient dans sa mémoire. — Il revoyait la fête de Saint-Hould et le bal campagnard où il avait pour la première fois rencontré Mlle Husson. Elle avait vingt ans alors. On dansait dans une grange, et la grand'porte charretière laissait apercevoir la prairie verdoyante et les coteaux tout blancs de pruniers en fleurs, car on était au lundi de Pâques. Sophie avait une robe de mousseline de laine, une écharpe blanche et un bonnet couvert de rubans roses. Toute la journée ils avaient dansé ensemble, et le soir ils étaient revenus à pied par les bois où les feuilles ne poussaient pas encore et où les rossignols chantaient déjà. A la nuit close, à l'entrée de la

ville, quand on s'était séparé, la jeune fille avait laissé le marquis lui baiser les mains... Ce baiser-là avait eu des successeurs, et des successeurs hardis, insatiables, qui ne se contentaient plus d'une main effleurée, mais qui s'égaraient sur les yeux, sur les cheveux et jusque sur les lèvres de la tremblante Sophie. Puis le marquis avait loué une petite chambre dans une rue peu fréquentée, donnant sur des jardins; après bien des résistances, Sophie s'y était laissé conduire, et elle y était revenue... Quelle joie c'était alors de guetter son arrivée, à la brune, de distinguer de loin son pas rapide faisant crier le gravier de la rue, de l'entendre dans l'escalier tousser d'une petite toux nerveuse de femme timide, et de la voir tout d'un coup entrer, essoufflée, frissonnante, et se figurant toujours qu'on l'avait suivie!..

Le marquis était si profondément absorbé par cette évocation du passé qu'il n'avait entendu ni le sifflet de la locomotive ni la cloche de la station signalant l'arrivée du train. Il ne fut tiré de sa rêverie que par le bruit d'un pas léger sur le sable du jardin et par le son bien connu de cette même petite toux nerveuse qui annonçait jadis l'approche de Sophie. Il tressauta dans son fauteuil et se leva. La douce voix inquiète de Mlle Husson résonnait déjà dans le vestibule. — Et vous dites que ce monsieur attend dans le cabinet de Laurent?.. Allumez vite la lampe, Catherine, et donnez-la-moi!

Encore une minute, qui parut durer une heure, et la porte du cabinet s'ouvrit.

Sophie entra, portant la lampe dont la blanche lueur éclaira de bas en haut le marquis. A la vue de M. de Rosières, qu'elle reconnut immédiatement, la pauvre tante Sophie reçut un coup en plein cœur. Ses genoux et ses mains tremblaient; elle n'eut que le temps de poser la lampe sur le bureau et de s'appuyer au dossier d'un fauteuil. — M. de Rosières! murmura-t-elle... Ah! mon Dieu, que se passe-t-il? Où est Laurent?

— Rassurez-vous, Sophie, répondit le marquis d'un ton qui voulait être amical, mais qu'un mélange d'appréhension et d'embarras rendait saccadé et presque bourru : — Remettez-vous! Laurent est à Robert-Espagne avec ma vieille amie, Mlle de Fierbois... Si je vous ai fait revenir un peu brusquement ce soir, c'est que je désirais causer seul avec vous.

— Avec moi,... vous, monsieur de Rosières?

Elle s'était assise. La lumière tombait en plein sur elle, et ses mains appuyées aux bras du fauteuil continuaient à trembler. Le marquis, tout en marchant à travers la chambre, contemplait curieusement le visage de son ancienne maîtresse : l'ovale pur et allongé dans l'encadrement des bandeaux gris, les lèvres pâlies et les yeux brillans sous les franges des cils. Ce n'était plus la Sophie d'autre-

fois, mais tout autour de sa personne quelque chose de la beauté passée flottait encore. Sous les bandeaux gris, le marquis revoyait les brunes torsades de cette chevelure abondante où le peigne mordait jadis à grand'peine; à travers les cils baissés, il surprenait le rayonnement de ces yeux si tendres, qui l'avaient si puissamment charmé. — Les visages de nos contemporains sont de mélancoliques et fidèles miroirs où nous pouvons deviner les changemens qu'ont subis nos propres traits. — Tout en constatant ce que trente années de plus avaient fait de la beauté de Sophie Husson, M. de Rosières réfléchissait que lui aussi avait changé, et il était forcé de reconnaître que la comparaison ne tournait pas à son avantage. Son pas s'était alourdi, ses traits avaient grossi, sa taille s'était épaissie, tandis qu'avec l'âge Sophie semblait s'être assouplie et affinée. De tout temps elle avait eu les manières et les goûts d'une fille supérieure à sa condition; mais depuis son séjour à Sermaize auprès de Laurent, le milieu plus cultivé dans lequel elle vivait lui avait donné un accent de dignité et de distinction qui émerveillait le marquis. Il admirait avec quelle facilité l'ouvrière de Juvigny était devenue presque une dame; il se disait qu'après tout elle n'eût pas déjà été si déplacée dans sa maison du Bois-des-Penses, et qu'il eût peut-être mieux valu la prendre pour femme que de se condamner à un perpétuel tête-à-tête avec sa gouvernante Ambroisine. Fort embarrassé du discours qu'il allait tenir, il continuait à arpenter la chambre, quand un mouvement de Sophie le rappela à la question; elle avait relevé la tête et l'interrogeait du regard.

— Vous vous demandez, n'est-ce pas, commença-t-il, pourquoi je suis venu?.. Eh bien! en deux mots, voici : je suis inquiet de l'avenir de Laurent, et ennuyé de la situation fausse où nous sommes... J'ai eu des torts envers vous, Sophie, et je veux les réparer.

En entendant ce préambule, Sophie était devenue rouge. — Ne parlons pas de cela, monsieur le marquis, répliqua-t-elle; si vous avez eu des torts, je les ai oubliés... Je crois vous l'avoir déjà dit et écrit, je n'ai aucune réparation à exiger.

— Je sais, je sais... Vous avez toujours été avec moi d'une réserve et d'une délicatesse exagérées;... mais il s'agit de Laurent. Je l'aime, ce garçon, et je ne suis pas aussi égoïste que j'en ai l'air. Je lui ai créé une situation pénible et je suis prêt à tous les sacrifices pour...

Sophie s'était levée, et ses yeux enhardis, illuminés par un éclair de fierté, s'étaient fixés sévèrement sur son interlocuteur. — Pardon, interrompit-elle, permettez-moi de répondre pour Laurent et pour moi... Nous vous remercions, monsieur le marquis, mais nous n'acceptons pas vos sacrifices.

— Vous êtes une orgueilleuse, Sophie! s'écria-t-il en rougissant

à son tour, et moi je suis un maladroit... Je vous ai blessée en m'expliquant mal et je vais me faire mieux comprendre... Savez-vous que Laurent est amoureux fou d'une jeune fille qu'on lui a refusée sous prétexte qu'il était enfant naturel? Savez-vous que ce refus l'a cruellement peiné?

Des larmes montèrent aux yeux de Sophie. — Oui, murmura-t-elle, et ce chagrin de mon fils est la plus lourde croix que le ciel pouvait m'imposer en punition de ma faute.

— Cette faute est autant la mienne que la vôtre, et nous devons la réparer tous deux... On lui objecte qu'il n'a pas de nom, eh bien! je lui en donnerai un, moi!.. Voilà pourquoi je suis venu vous trouver.

Sophie avait pâli, et l'émotion l'avait forcée à se rasseoir. — Quoi! balbutia-t-elle, tandis qu'une joyeuse lueur éclairait tout à coup sa figure, vous voudriez!.. Vous m'offririez?.. — Elle ne put achever tant elle était saisie.

— Oui, fit-il brusquement, je veux vous donner mon nom, à vous et à lui, si vous y consentez.

Elle tourna vers lui ses yeux humides et répondit avec une simplicité digne qui charma son interlocuteur : — Puisqu'il s'agit de l'avenir de mon fils, je ferai ce que vous voudrez, monsieur de Rosières. — Elle réfléchit un moment, les yeux baissés, puis ajouta d'une voix grave : — Mais Laurent est-il informé de vos intentions? êtes-vous sûr qu'il consente aujourd'hui à prendre un autre nom que celui sous lequel il est connu?

— Pourquoi hésiterait-il? d'ailleurs la chose ne regarde que nous deux, et il n'a pas voix au chapitre.

Elle secoua la tête. — Vous ne connaissez pas Laurent, répliqua-t-elle; il est plus fier et plus obstiné que moi, et, s'il refuse votre proposition, je me conformerai à sa volonté... Voyez-le dès ce soir, il ne peut tarder à rentrer.

— Il est possible qu'il ne rentre pas, murmura le marquis d'un air embarrassé.

— Pourquoi? reprit-elle en fixant sur M. de Rosières un regard étonné et inquiet, il n'a pas l'habitude de découcher... D'ailleurs ce soir ou demain, il faut que vous lui parliez et je ne déciderai rien sans lui.

— Vit-on jamais famille plus entêtée que celle-là! s'exclama le marquis avec humeur, croyez-vous donc que, si j'avais eu le loisir de causer avec lui, je ne l'aurais pas fait?.. Mais je n'ai pas pu, parce que...

Il s'arrêta, ne sachant trop comment annoncer la fâcheuse nouvelle. Sophie ne le quittait pas des yeux, et à mesure qu'elle l'examinait, sa mine perplexe, son attitude gênée la frappaient davantage. Un douloureux soupçon lui vint tout à coup à l'esprit. Elle

s'élança vers M. de Rosières, et lui saisissant le bras : — Pourquoi n'avez-vous pas pu? s'écria-t-elle, pourquoi ne rentre-t-il pas?.. Tout cela n'est pas naturel, et vous me cachez quelque chose... Il est arrivé un malheur... Mais parlez donc, vous me faites mourir!

— Voyons, balbutia-t-il, ne vous alarmez pas, ce ne sera rien... Il est resté à Robert-Espagne parce qu'il s'est trouvé un peu malade.

— Malade!.. Sophie lança au marquis deux regards courroucés. — Laurent est malade, et vous ne me le dites pas avant tout!.. Nous perdons du temps ici, tandis qu'il est là-bas, chez des étrangers, et qu'il peut mourir, faute des soins de sa mère... Je veux partir sur-le-champ.

Elle était superbe et touchante dans son indignation. Cet emportement de tendresse maternelle lui donnait une grandeur sauvage et une beauté éloquente qui frappèrent M. de Rosières d'admiration et de surprise. Ce n'était plus la douce Sophie aux façons discrètes et réservées, aux yeux baissés, à la voix timide; ses traits étaient devenus énergiques, il y avait de la véhémence dans son regard, du commandement dans son geste et dans son accent. La pensée du danger de son fils avait réveillé en elle toute la passion et toutes les hardiesses qu'elle avait eues jadis lorsqu'elle adorait le marquis. — Celui-ci lui avait pris les mains et il essayait de l'apaiser.

— Pardonnez-moi, lui disait-il, et calmez-vous! Laurent a une grosse fièvre, c'est vrai, mais il est chez des gens qui lui sont dévoués; il a auprès de lui pour le soigner Mlle de Fierbois, et cette jeune fille, cette demoiselle Valentine qu'il devait épouser...

— Il ne m'a pas, moi qui aurais dû être là la première, s'écria Sophie avec désespoir. — Partons!

— La voiture qui m'a amené est à l'auberge voisine, reprit humblement le marquis, je vais faire atteler et dans une heure nous serons près de lui... Mais chère Sophie, ne m'en veuillez pas! Je croyais agir pour le mieux... La maladie de Laurent vient précisément des obstacles opposés à son mariage; une fois le percepteur mis à la raison, la fièvre s'en ira vite... Voilà pourquoi j'ai voulu assurer le remède avant de vous parler de la maladie... Pardonnez-moi et dites-moi que vous consentez à tout pour l'amour de notre fils.

Il lui baisait les mains. Encore un peu il se serait jeté à ses genoux. Tout à coup les larmes de Sophie roulèrent sur les doigts du marquis.

— Partons! répétait-elle d'une voix suppliante, guérissons-le d'abord, après je ferai ce que vous voudrez.

La voiture fut vite attelée, et vingt minutes plus tard elle roulait

de nouveau dans la direction de Robert-Espagne. En chemin, M. de Rosières raconta tout ce qu'il savait de la maladie de Laurent. Quand ils arrivèrent au village, la maison Lapasque était encore sur pied. Lucrèce conduisit Mlle Husson dans la chambre du malade, dont Mlle Bastienne n'avait pas quitté le chevet. Droite sur sa chaise, elle tricotait silencieusement et n'abandonnait ses aiguilles que pour renouveler les compresses d'eau fraîche sur le front de Laurent ou pour lui faire avaler quelques gorgées de limonade. A l'approche de la nuit, la fièvre avait redoublé et le délire s'était reproduit plus violemment. A l'aspect de son fils dont la tête allait et venait sur l'oreiller, dont les lèvres murmuraient des paroles confuses et dont les pupilles dilatées semblaient poursuivre une étrange vision à travers la chambre, la pauvre Sophie ne put retenir un sanglot et se jeta à genoux au pied du lit. Mlle Bastienne laissa son tricot, s'agenouilla près de la mère de Laurent, et la baisa gravement au front. — Du courage, ma chère, murmura-t-elle, il y a ici trop de gens qui l'aiment pour que le bon Dieu n'ait pas pitié de lui.

Il fut convenu que Sophie et Mlle de Fierbois veilleraient ensemble près du malade. Après avoir tourné autour du lit avec ce zèle maladroit et bruyant qui distingue les hommes en général et les célibataires en particulier, le marquis, se sentant plus embarrassant qu'utile, avait pris le parti d'aller coucher à l'auberge. Il y dormit mal, et le lendemain matin, dès l'aube, il était levé et retournait au logis Lapasque. Laurent avait passé une nuit mauvaise et agitée. Vers huit heures, le médecin arriva, examina le patient, plissa les lèvres avec un hochement de tête, et prescrivit des sinapismes pour vaincre l'assoupissement comateux qui avait succédé au délire. Après avoir écrit son ordonnance, il se retirait, quand le marquis le suivit dans l'escalier et lui barra le chemin.

— Voyons, docteur, demanda-t-il avec un frémissement dans la voix, est-ce que c'est grave?

Les lèvres du vieux médecin s'allongèrent de nouveau et ébauchèrent une moue mystérieuse. — Ces affections-là sont toujours graves, répondit-il. Dans le cas du docteur Husson, qui est vigoureux et sanguin, la fièvre a pris un caractère cérébral assez alarmant... Je ne puis me prononcer avant le huitième jour, d'ici là rien n'est désespéré... Un incident imprévu, un hasard, une influence extérieure peuvent déterminer une crise salutaire ou funeste... Je reviendrai ce soir.

— Ouf! grommela le marquis, ces esculapes parlent tous le même langage d'oracle... — Il n'avait retenu qu'une chose du discours du médecin, c'est qu'une crise salutaire pouvait survenir, et il se demandait s'il n'était pas en son pouvoir de faire naître l'inci-

dent heureux qui devait la provoquer. M. de Rosières n'avait pas beaucoup d'idées, mais, quand il en tenait une, il s'y accrochait et ne la lâchait plus. Le sujet de son entretien de la veille lui trottait toujours dans l'esprit. Il descendit dans la rue, prit le vent comme un sanglier qui va au *gagnage*, et, après avoir interrogé un paysan qui baguenaudait sur sa porte, il se dirigea vers la maison du percepteur. Au tapage qu'il fit en agitant la sonnette de la grille, les rideaux d'une fenêtre se soulevèrent et deux jeunes têtes blondes se montrèrent un moment à la vitre, épiant curieusement ce visiteur matineux et inconnu. La servante vint ouvrir, et le marquis fut reçu dans le vestibule par Valentine elle-même.

— Mademoiselle, dit M. de Rosières, je suis un ami du docteur Husson, et je désirerais parler à M. Maurin. Voudriez-vous avoir la bonté de lui faire passer ma carte?

Au nom de Laurent Husson, Valentine, qui était très pâle, rougit visiblement; elle tourna vers le marquis ses limpides yeux bruns pleins d'inquiétude, puis, rassurée par l'air avenant et ouvert du visiteur, elle osa demander d'une voix tremblante comment se trouvait M. Laurent.

— Toujours dans le même état... Le médecin ne peut rien dire encore.

Les yeux de Valentine devinrent humides, ses lèvres furent agitées par un imperceptible frémissement, et une larme perla à la pointe de ses cils.

— Vous êtes une bonne fille! reprit M. de Rosières en s'emparant de l'une des mains de Mlle Maurin; rassurez-vous, les choses tourneront bien, et j'espère que mon entretien avec monsieur votre père aura pour résultat de hâter la guérison.

Valentine jeta de nouveau un regard craintif sur cet étranger qui semblait la connaître et connaître son secret, puis elle rougit plus fort et s'enfuit vers le bureau de son père.

Le percepteur était carrément assis dans son fauteuil de cuir. Devant lui, méthodiquement rangés dans d'étroits casiers, s'étalaient ses registres à souche, ses fiches et ses dossiers; derrière, sur la tablette de la cheminée et se faisant vis-à-vis, il y avait un groupe d'écureuils empaillés, — offrande propitiatoire de quelque contribuable menacé des garnisaires, — et un grand cactus, dont les opulentes fleurs aux étamines frissonnantes égayaient de leurs tons écarlates l'ensemble grisâtre du bureau. Le percepteur, rasé de frais, procédait avec la lenteur et la majesté d'un homme d'état au dépouillement de son courrier. Quand sa fille aînée entra dans son sanctuaire, il se détourna à peine et fronça le sourcil comme un pontife qu'on viendrait déranger au beau milieu d'un sacrifice. Dès que Valentine lui eut annoncé une visite, il s'écria qu'il était

accablé d'affaires et ne pouvait recevoir personne. Il prit néanmoins la carte qu'elle lui présentait, l'approcha de ses yeux de myope, et soudain les muscles de sa figure se détendirent en lisant sur le vélin : « Le Marquis de Rosières. »

Tout en ayant pour principe que chacun doit rester dans sa sphère, M. Maurin ne trouvait pas mauvais que les habitans des sphères supérieures sortissent de leur habitacle pour visiter le sien. Son amour-propre bourgeois se gonfla doucement à l'idée de recevoir un marquis; il fit un geste de condescendance, posa cette carte aristocratique au plus bel endroit de son pupitre, et dit à Valentine d'introduire M. le marquis de Rosières. Puis il se mit à enlever lentement les bandes de ses paquets, afin qu'en entrant le noble visiteur pût avoir le spectacle d'un agent de l'état dans l'exercice de ses fonctions.

La porte se rouvrit, et M. de Rosières se présenta. Il jeta un coup d'œil indifférent sur toutes ces paperasses, flaira avec une grimace cette atmosphère spéciale aux bureaux encombrés de dossiers, et dévisagea sans émotion le cérémonieux percepteur qui s'était levé pour lui offrir une chaise.

— Veuillez prendre la peine de vous asseoir, monsieur le marquis, s'exclama M. Maurin; pardonnez-moi de vous avoir fait attendre, mais c'est l'heure où arrive mon courrier, — il s'essuya le front avec son mouchoir, — et ce matin il est plus volumineux que d'ordinaire.

M. de Rosières murmura quelques mots d'excuse, s'assit, et il y eut entre les deux personnages un silence que le percepteur rompit le premier en s'informant du motif qui lui valait l'honneur...

— Monsieur Maurin, répondit le marquis, je viens vous parler d'un jeune homme auquel je m'intéresse tout particulièrement et qui désire épouser Mlle Valentine, votre fille.

Le percepteur prit un air digne, et d'un bras majestueusement arrondi fit signe qu'il était tout oreilles.

— Ce jeune homme, continua M. de Rosières, vous le connaissez du reste, c'est M. Laurent Husson.

Le sourire indulgent qui commençait à voltiger sur les lèvres de M. Maurin s'envola comme un papillon effrayé; la bouche se pinça, le nez s'allongea avec une majesté sévère, et le percepteur, étendant la main, l'agita d'une façon théâtrale, comme pour indiquer qu'il n'en pouvait entendre davantage. — Monsieur le marquis, dit-il de sa voix la plus solennelle, excusez-moi, mais M. Husson, dont j'estime d'ailleurs le caractère, n'épousera jamais ma fille.

— Et pourquoi, monsieur? demanda M. de Rosières, sans sourciller, de l'air d'un homme qui avait prévu cette première résistance.

— Parce que cette union n'est pas convenable. Le docteur Husson, — peut-être ne devrais-je pas vous livrer un secret qui m'a été confié, mais votre insistance me fait un devoir de vous expliquer mon refus, — le docteur Husson, dis-je, a le malheur d'être un enfant naturel.

— Je le sais, monsieur.

— Vous le saviez! s'écria le percepteur qu'un bouillonnement de pudeur effarouchée rendit cramoisi. — Il croisa ses mains sur sa poitrine et répéta : — Vous le saviez, monsieur le marquis, et vous n'hésitiez pas à me proposer à moi, fonctionnaire public, de donner un pareil exemple de dérogation aux convenances les plus respectables!

M. de Rosières, qui détestait les longues harangues, interrompit brusquement ce jet d'éloquence verbeuse. — Vous n'ignorez pas probablement, dit-il, qu'à la suite de votre refus Laurent est tombé dangereusement malade... Une bonne parole venant de vous pourrait contribuer à le guérir.

M. Maurin ferma les yeux et arrondit les épaules comme pour mieux résister aux argumens du marquis : — Je ne suis pas médecin, monsieur, soupira-t-il; je déplore ce qui est arrivé, mais ma résolution est inébranlable... Je ne veux pour gendre qu'un homme d'une honorabilité éprouvée.

— Halte-là! monsieur Maurin, s'écria le marquis, Laurent est aussi honorable que qui que ce soit... Les enfans ne sont pas responsables des fautes de leurs parens.

— Oui, je sais que cela se dit, répliqua d'une voix austère le percepteur, mais cette morale n'est pas la mienne. Je ne veux pas avoir à rougir de la famille de mon gendre.

— Hé! où prenez-vous que vous auriez à en rougir? riposta M. de Rosières dont les oreilles commençaient à s'échauffer; la mère de Laurent est la plus honnête des femmes, et quant au père...

— Vous allez me dire aussi que c'est le plus respectable des hommes, interrompit M. Maurin en retroussant ses lèvres pleines de sarcasmes; je ne connais pas le personnage, mais, à le juger par sa conduite, j'ai la plus triste opinion de lui, et je ne me soucie pas d'être exposé à me trouver en relations avec un pareil dévergondé.

Le marquis fit la grimace. Encore qu'il se fût préparé à avaler bien des choses désagréables, le langage du percepteur mettait sa patience à une rude épreuve... Être le beau-frère du boulanger Husson, soit, mais s'entendre en outre morigéner par cet obscur collecteur de village, c'était dur.

— Vous êtes sévère, monsieur le percepteur! grommela-t-il en mordant sa moustache; le père de Laurent a pu commettre des

fautes, mais que celui qui est sans péché lui jette la première pierre... Je le connais, moi, et je réponds que c'est un galant homme, parfaitement posé dans le monde, ayant une fortune solide et un nom honorable.

Le percepteur hocha la tête. — Ce galant homme n'en a pas moins fait un bâtard auquel il refuse de donner son nom.

— Le mal est réparable, et il peut légitimer son fils.

— Allons donc! S'il avait eu l'intention de réparer ses torts, il n'aurait pas attendu jusqu'à ce jour... Ce père est sans doute un de ces viveurs riches et sans moralité qui se croient quittes de tout en faisant une pension à la fille qu'ils ont mise à mal... Nous voyons cela malheureusement tous les jours dans nos campagnes. — La belle apparence qu'il aille maintenant sortir de sa sphère pour épouser une créature compromise par lui il y a quelque trente ans? Voyons, est-ce croyable?

— Je le crois, moi!

— C'est plus facile à dire qu'à faire, murmura le percepteur avec un sourire sceptique.

— Je le dis parce que je le ferai! s'écria impétueusement le marquis en se levant; je le ferai, morbleu! moi qui suis le père de Laurent.

— Vous, monsieur le marquis?.. Ah! pardon... croyez bien que... — Le percepteur, abasourdi, avait abandonné ses poses solennelles, et ses bras ballans pendaient le long de son corps; en même temps il regardait avec un air effaré M. de Rosières, qui lui paraissait grandi de deux coudées.

— Oui, monsieur, reprit ce dernier, je vous donne ma parole de gentilhomme que d'ici à quinze jours on publiera les bans de mon mariage avec Mlle Sophie Husson, et que par l'acte de célébration je reconnaîtrai pour mon fils légitime le docteur Laurent. Et maintenant persisterez-vous à refuser votre fille à cet enfant qui l'aime et qu'elle aime?.. J'attends votre réponse.

Le percepteur, se remettant peu à peu de son ahurissement, avait pris un air méditatif. Le front penché, il avait ramené l'une de ses mains sur ses yeux, et il essayait de rassembler ses idées un peu troublées par la brusque conclusion de cette aventure étrange. — Assurément il était toujours intimement convaincu qu'on ne devait se marier que *dans sa sphère*... Pourtant, si M. de Rosières, le riche propriétaire des Islettes, reconnaissait son fils naturel et le légitimait par un mariage, Laurent, devenant l'héritier de la fortune et du titre, Valentine serait marquise... Pour être percepteur, on n'en est pas moins homme, et il y a des circonstances où les principes peuvent fléchir... D'ailleurs, il ferait beau voir que quelqu'un de la commune se permît de gloser là-dessus?..

Pendant ce temps, M. de Rosières étudiait avec inquiétude les moindres mouvemens de M. Maurin, et, songeant que le sort de Laurent dépendait d'un oui ou d'un non de cet obstiné sermonneur, il sentait un frisson lui passer dans le dos à mesure que se prolongeait la méditation du percepteur. Enfin ce dernier daigna démasquer ses paupières et desserrer les lèvres. — Monsieur le marquis, dit-il en se frappant solennellement la poitrine, je ne suis pas de pierre, et puisque ces enfans s'adorent, puisque vous me promettez de régulariser ce que la situation a d'incorrect, je consens à tout.

— C'est bien heureux! grommela le marquis *in petto*. — Le percepteur avait ouvert la porte de son bureau : — Valentine! s'écria-t-il, — et il se trouva que, — par hasard, — Valentine passait précisément dans le vestibule.

Elle entra, très pâle, très intimidée, regardant alternativement son père qui redressait majestueusement la tête, et le marquis qui souriait.

— Mon enfant, commença M. Maurin, M. le marquis de Rosières me fait l'honneur de solliciter ta main pour le docteur Laurent, *son fils*, — il accentua ces derniers mots en arrondissant pompeusement les lèvres, — et je la lui ai accordée... Demande à ton futur beau-père la permission de l'embrasser.

Elle était déjà dans les bras du marquis, et M. de Rosières, redevenu lui-même, se rattrapait des ennuyeux discours de M. Maurin en appliquant deux bons baisers sur les joues fraîches de cette mignonne fille qui allait être sa bru. — Maintenant, dit-il en passant le bras de Valentine sous le sien, je vais porter la bonne nouvelle à notre pauvre malade, et j'emmène mademoiselle avec moi.

C'était encore un accroc aux convenances, mais le percepteur venait de sauter à pieds joints par-dessus tant de beaux principes qu'il ne savait plus rien refuser, et Valentine fut autorisée à accompagner le marquis.

Dans la chambre du malade, les fenêtres et les volets, entrebâillés pour renouveler l'air, laissaient entrer, avec la gaie lumière du matin, les joyeuses rumeurs du village. Par momens même, on entendait par-dessus les toits le chant d'une alouette à l'essor; les notes allègres tantôt éclataient en fusée et tantôt s'atténuaient comme si le chanteur aérien se fût perdu dans l'azur. La violence des sinapismes avait tiré Laurent de la torpeur dans laquelle il était plongé au départ du marquis. Il semblait que le clair sourire du soleil, la fraîcheur matinale et ce lointain chant d'alouette eussent ramené un peu de lucidité dans son esprit. Sa physionomie moins accablée et son regard plus limpide indiquaient qu'il avait repris momentanément possession de lui-même; mais en même temps une

navrante expression de la bouche et une amère tristesse du regard révélaient à Sophie et à Mlle Bastienne qu'à mesure que l'intelligence du malade devenait plus nette, il commençait à se rendre compte de la gravité de sa situation. Il épiait avec une vague inquiétude les gestes des deux excellentes femmes, assises de chaque côté du lit. On eût dit qu'il cherchait à lire sur leurs lèvres et dans leurs yeux ce qu'elles pensaient de son état et quel avait été l'arrêt du médecin... Lui qui avait tant aimé la vie, allait-il être forcé de la quitter si vite? Il attachait des regards chargés de regrets sur la cime verte d'un peuplier qu'on apercevait dans le soleil du dehors, et sur les figures aimées de Bastienne et de Sophie. Il tendit sa main brûlante à sa mère, qui la couvrit de baisers, un sourire fatigué glissa sur ses lèvres, et il se replongea dans sa somnolence.

Le marquis et Valentine entrèrent peu de temps après. La jeune fille était allée s'agenouiller près de Mlle Bastienne. — Eh bien? demanda M. de Rosières d'une voix craintive.

— Il a moins de fièvre, mais il est plus accablé, répondit Mlle de Fierbois.

Le marquis se pencha vers son fils, lui prit la main et adoucissant sa voix : — Laurent! murmura-t-il, Laurent, me reconnais-tu?

Le malade rouvrit les yeux, regarda vaguement celui qu'il appelait jadis son parrain et fit un signe des paupières.

— Voyons, continua M. de Rosières, qui se sentait empoigné par l'émotion, réveille-toi, mon camarade, voici Mlle Valentine qui vient t'apprendre une bonne nouvelle... une nouvelle qui va te remettre sur pied mieux que toutes les drogues de tes confrères... Tu m'entends bien, n'est-ce pas?.. Dans quinze jours, Valentine sera ta femme, et j'épouserai Sophie!

Laurent tressaillit, il jeta un regard désespéré sur Valentine, sa mère et le marquis, puis ses paupières lourdes retombèrent sur ses yeux...

Était-il donc trop tard?.. Non. Les médecins, heureusement, sont mauvais juges dans leur propre cause, et la nature, cette grande et éternelle faiseuse de miracles, a des mystères et des imprévus sur lesquels la Faculté elle-même compte beaucoup, sans l'avouer trop haut. — Pendant quinze jours, la vie du malade fut semblable à la lueur d'une lampe exposée à un grand vent; elle menaçait à chaque instant de s'évanouir, et cependant elle conservait un soupçon de flamme bleuâtre, toujours tremblotante et persistant toujours. Vers la fin de la quinzième nuit, la lumière devint moins vacillante; la stupeur se dissipa, l'assoupissement comateux fit place à un sommeil paisible, le pouls battit avec un rhythme plus régulier, et les traits du patient reprirent leur expression naturelle. Laurent était sauvé, et Mlle Bastienne avait eu raison de dire que trop de

gens l'aimaient pour que ce faisceau de volontés aimantes ne fît pas contre-poids à la violence brutale de la fièvre. Avec la convalescence, Laurent goûta de nouveau à la savoureuse coupe de la vie; il salua le soleil, les fleurs et les arbres avec la joyeuse surprise d'un enfant qui les admire pour la première fois. Quand, tout chancelant encore et soutenu par Sophie et Valentine, il s'approcha de la fenêtre du jardin, quand il revit au loin la forêt empourprée, la rivière scintillante et les prés semés de *veilleuses*, ses yeux se mouillèrent et il embrassa en pleurant de tendresse les deux femmes qu'il aimait le plus au monde.

On avait publié les bans de Sophie et du marquis. Dès que le jeune docteur fut sur pied, le mariage eut lieu à Sermaize, et huit jours après, à Robert-Espagne, ce fut le tour de Laurent et de Valentine. La noce fut pompeuse et bruyante. Les cinq enfans Lapasque y assistèrent, et le soir, dans le salon de M. Maurin, Eustache, ajustant sa flûte, fit danser toute la compagnie, y compris Mlle Bastienne et le solennel percepteur...

Le marquis et Sophie vivent paisiblement au Bois-des-Penses, mais, malgré les instances de son père, Laurent n'a pas consenti à s'y fixer. Pour le ramener aux Islettes, M. de Rosières a eu beau lui dire qu'il n'y retrouverait plus les Brieulles, Mme Berthe ayant fini par décider Sainte-Marie à habiter Paris, — la résolution du jeune docteur a été inébranlable. Il regarde comme une profanation de transplanter sa chère « fleur de vigne » dans un pays hanté par le souvenir importun de Berthe Fontenille. Les nouveaux époux se sont établis à Sermaize, où Laurent continue à exercer la médecine. Cette détermination a été un véritable crève-cœur pour le marquis. Hélas ! en ce monde, comme dit le vieux don Diègue,

Jamais nous ne goûtons de parfaite allégresse...

Le percepteur de Robert-Espagne en sait quelque chose. Il s'était flatté de l'espoir que sa fille serait marquise, mais il a en vain lâché la bonde à son éloquence des grands jours, il n'a pu convaincre son gendre. Le jeune médecin regarde son titre comme un de ces vieux habits de parade, incommodes et démodés, qu'on enferme par curiosité derrière une vitrine, mais qu'on ne porte plus; — et ce qui met le comble au désespoir de M. Maurin, c'est que les clients de Laurent, c'est-à-dire tous les gens du pays, s'entêtent encore aujourd'hui à ne l'appeler que « le docteur Husson. »

ANDRÉ THEURIET.

PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES

III[1].

LA VILLA D'HADRIEN.

Aucun de ceux qui séjournent quelque temps à Rome ne manque d'aller voir Tivoli : les cascatelles et le temple de la Sibylle sont presque aussi connus que le Colisée ou le Panthéon; mais il y a bien peu de curieux qui consentent à s'écarter un moment de la route accoutumée pour visiter en passant ce qui reste de la villa tiburtine bâtie par l'empereur Hadrien. C'est pourtant une excursion à faire, et qui peut beaucoup apprendre aux amis de l'antiquité. Les monumens de Rome nous font voir les césars dans l'exercice de leurs fonctions souveraines et conservent les souvenirs de leur vie officielle; la villa d'Hadrien nous les montre pendant ces momens de distraction et de repos qu'il faut bien prendre de temps en temps quand on a le monde à gouverner. Elle peut aussi nous donner quelques indications précieuses sur la façon dont ils entendaient les plaisirs des champs et nous faire connaître comment cette société comprenait et goûtait la nature, ce qui mérite bien la peine d'être étudié un moment.

Quand on va de Rome à Tivoli, on parcourt d'abord dans toute sa longueur cette campagne désolée qui de tous les côtés entoure la ville éternelle. Après qu'on a traversé pendant cinq ou six lieues un véritable désert où l'on ne rencontre que quelques *osterie* misérables et des troupeaux de bœufs ou de chevaux qui paissent un

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril et du 15 juillet.

maigre gazon, le sol commence à se relever. Quelques bouquets d'arbres annoncent l'approche de l'Anio, qu'on passe sur le *ponte Lucano*. A cet endroit s'élève une ruine antique d'un grand intérêt, le tombeau de la famille Plautia. C'est là que fut enseveli le consul M. Plautius Silvanus, un de ces braves officiers et de ces administrateurs intelligens qui maintinrent l'honneur de l'empire sous les plus mauvais princes et qui ont fait la gloire de Rome. L'inscription placée sur le mausolée contient le récit de ses services et l'énumération des dignités qu'il a obtenues. Sous Tibère, il commandait une légion de l'armée de Germanie; il accompagna Claude dans l'expédition de Bretagne; sous Néron, il gouverna la Mésie, une des provinces les plus menacées par les barbares. L'inscription raconte comment il arrêta une insurrection de Sarmates et força les rois ennemis à passer le Danube pour venir dans son camp adorer les aigles romaines. Ces services furent assez mal récompensés jusqu'au jour où Vespasien, vieux soldat lui-même, s'occupa de réparer envers ses camarades les injustices des règnes précédens; il rappela Silvanus de la province, lui fit accorder les ornemens du triomphe et le nomma préfet de Rome (1). — A partir du tombeau de Silvanus, le chemin se bifurque. A gauche, la route s'engage dans ces admirables bois d'oliviers qui conduisent à Tivoli; à droite, elle traverse la plaine et mène en vingt minutes à la villa d'Hadrien.

Cette villa n'est plus guère aujourd'hui qu'un amas de ruines. Sur une étendue de plusieurs kilomètres, on ne rencontre que d'immenses substructions, des fûts de colonnes, de grands blocs épars, et çà et là quelques pans de murs encore debout. Ces débris sont si considérables qu'on les a pris longtemps pour les restes d'une ville; on s'imaginait qu'avant de monter sur la colline Tibur avait été construit dans la plaine, et qu'on avait sous les yeux les derniers vestiges de la vieille cité; aussi leur avait-on donné dans le pays le nom de *Tivoli vecchio*. Il fut aisé de montrer qu'on se trompait; le témoignage des anciens auteurs, les inscriptions des tuiles, prouvèrent que c'était la villa d'Hadrien. Cette maison de campagne, que les contemporains trouvaient une merveille, et qui était l'œuvre favorite d'un empereur ami des arts, ne paraît pas avoir été beaucoup habitée par ses successeurs. L'histoire au moins n'en dit rien, et presque rien non plus n'a été trouvé dans ces ruines

(1) A cette occasion, Vespasien prononça dans le sénat quelques paroles que l'inscription funèbre a grand soin de rapporter. « Silvanus, dit-il, s'est conduit si honorablement en Mésie qu'on n'aurait pas dû attendre jusqu'à moi pour lui accorder l'honneur des ornemens triomphaux. *Mœsiæ ita præfuit ut non debuerit in me differri honor triumphalium ejus ornamentorum.* » On voit que ce soldat parvenu avait pris du premier coup la dignité et l'élégance du langage des césars.

qu'on puisse attribuer à une autre époque. Elle a donc eu la bonne fortune assez rare de n'être pas trop modifiée et de traverser les siècles en portant la marque particulière du prince qui la fit bâtir et de l'époque où elle fut construite. Les richesses de toute sorte qu'on a trouvées dans les décombres ont fait supposer qu'elle n'avait pas été dépouillée tant que dura l'empire. Elle dut sans doute beaucoup souffrir quand Totila ravagea les environs de Tibur, prit la ville d'assaut et en massacra tous les habitans. A partir de ce moment, la ruine commença pour elle; les grandes salles s'effondrèrent, la charrue passa sur les allées, et les jardins devinrent des champs de blé. Il en restait pourtant encore d'importans débris au xve siècle. L'illustre pape Pie II, qui la visita, parle avec admiration des voûtes des temples, des colonnes des péristyles, des portiques, des piscines, qu'on y pouvait distinguer encore. « La vieillesse déforme tout, ajoutait-il tristement. Le lierre grimpe aujourd'hui le long de ces murailles, autrefois couvertes de peintures et d'étoffes d'or; les ronces et les épines croissent où s'asseyaient les tribuns vêtus de pourpre, et les serpens habitent les chambres des princesses. Telle est la fortune des choses mortelles! » Ces ruines même étaient destinées à disparaître. Pour la villa d'Hadrien, comme pour les autres monumens antiques, la renaissance fut plus fatale que la barbarie : pendant le moyen âge, on l'avait laissée périr; on la détruisit systématiquement à partir du xvie siècle. Selon l'usage, on y fit des fouilles pour y chercher les statues, les mosaïques, les peintures, qu'elle pouvait contenir encore, et dans ces recherches les murailles qui étaient restées debout achevèrent de s'écrouler. La villa d'Hadrien s'est trouvée, pour son malheur, beaucoup plus riche en ce genre que toutes les autres ruines qu'on a fouillées; elle est devenue, pendant trois siècles, une sorte de mine inépuisable qui a fourni de chefs-d'œuvre tous les musées du monde. C'est de là, par exemple, que sont sortis le Faune en rouge antique, les Centaures en marbre gris et l'Harpocrate du Capitole, les Muses et la Flore du Vatican, le bas-relief d'Antinoüs de la villa Albani et l'admirable mosaïque des colombes que l'art moderne a tant de fois reproduite. On comprend qu'un édifice d'où l'on tirait tant de merveilles ait été plus consciencieusement dévasté que tous les autres. Le pillage a duré jusqu'à nos jours. Il y a quelques années encore la famille Braschi, qui possédait le terrain, avait aliéné à une compagnie le droit d'exploiter ces ruines, et l'on juge de quelle manière opérait la compagnie, qui voulait rentrer dans ses fonds le plus vite possible. Heureusement le gouvernement italien a fait cesser ce scandale en achetant la villa.

En l'état où toutes ces dévastations l'ont mise, la villa d'Hadrien

est une énigme pour la plupart des visiteurs, et il nous serait très difficile de nous reconnaître parmi ces ruines amoncelées, si les archéologues et les architectes ne venaient à notre secours. Depuis longtemps l'archéologie travaille à retrouver la destination de ces blocs de pierre ou de ces amas de briques et à nous donner un plan plus ou moins exact de la demeure impériale. Le premier qui s'en occupa avec quelque succès fut un architecte napolitain du XVIe siècle, le célèbre Pirro Ligorio, le même qui s'est fait un si mauvais renom parmi les épigraphistes en inventant des volumes entiers d'inscriptions fausses. Ce grand faussaire était assurément un fort habile homme : dans ses travaux sur la villa d'Hadrien, il fit preuve de beaucoup de sagacité, et la plus grande partie de ses conjectures a été adoptée par les savans qui le suivirent : Piranesi et Canina n'ont guère fait que développer ses vues et exagérer ses erreurs. Nibby, qui vint ensuite, se contenta de choisir les opinions les plus plausibles qu'on avait émises avant lui, et de les appuyer de sa connaissance des textes et de sa grande pratique des antiquités. Le livre intéressant qu'il publia en 1827, sous le titre de *Descrizione della villa Adriana*, pouvait passer pour le dernier mot de la science, lorsque des études nouvelles furent entreprises, d'une façon plus régulière et plus exacte, par un des architectes les plus distingués de notre école de Rome, M. Daumet. Pour être plus sûr que son travail fût définitif, M. Daumet commença par le circonscrire ; il ne s'occupa que d'une partie de la villa, celle qui présente le plus de difficultés à résoudre, mais qui conserve aussi les restes les plus curieux. On l'appelait autrefois « le palais impérial, » et elle contenait, comme nous le verrons, non pas les appartemens particuliers du prince, mais ses salles de réception. M. Daumet en étudia avec soin les moindres débris, il fit des fouilles, quand on lui permit d'en faire, chercha à se rendre compte des plus petites assises de pierre, et remit à leur place tous les fragmens d'ornemens de marbre ou de mosaïque qu'il put trouver. Le résultat de tous ces travaux fut un essai de restauration de la villa d'Hadrien, qui est considéré comme un des meilleurs ouvrages et des plus complets de notre école de Rome. M. Daumet ne s'est pas contenté de mettre libéralement ses plans et ses croquis à ma disposition ; il y a joint ses explications personnelles, ses souvenirs, ses conjectures, et je tiens à dire avant tout que, si les lecteurs de la *Revue* trouvent quelque intérêt à lire cette étude, c'est en grande partie à M. Daumet qu'ils le devront.

I.

La villa d'Hadrien a ce caractère particulier d'être l'œuvre et la conception personnelle d'un homme qui fut l'un des personnages les plus curieux de son temps; elle est née de certaines circonstances de sa vie et porte partout l'empreinte de son esprit. On ne peut espérer de la comprendre que si l'on connaît d'abord celui qui la fit bâtir. Il faut donc étudier l'artiste avant l'ouvrage, essayer de savoir ce qu'il était et d'où lui vint la pensée de construire cette maison de campagne qui émerveilla ses contemporains.

L'empereur Hadrien descendait d'une famille italienne établie depuis longtemps en Espagne. Sa naissance ne semblait pas le destiner à l'empire : il était petit-cousin de Trajan, qui, après beaucoup d'hésitations, finit par l'adopter à son lit de mort. L'empire romain a eu cette fortune singulière que Nerva et les trois princes qui sont venus après lui n'ont pas eu d'héritier mâle, et qu'ils ont été forcés de s'en donner un par l'adoption. Cette absence d'hérédité directe est regardée d'ordinaire dans les monarchies comme le plus grand des malheurs, et c'est un principe aujourd'hui accepté de tout le monde que, pour assurer la sécurité des états, il est bon que le fils succède à son père. Les Romains avaient des idées bien différentes : ils conservaient jusque sous l'empire un reste de préjugés républicains qui les rendait peu favorables à la royauté héréditaire. L'expérience qu'ils en avaient faite sous les césars et les Flaviens ne les avait pas réconciliés avec elle. Après la chute de Domitien, beaucoup d'entre eux déclaraient qu'ils ne voulaient pas être « l'héritage d'une famille. » Il leur semblait qu'il valait mieux que le prince élût son successeur que de le recevoir des mains de la nature. « Naître d'un sang royal, disait Tacite, est une chance de hasard devant laquelle tout examen s'arrête. Au contraire, celui qui adopte est juge de ce qu'il fait; s'il veut choisir le plus digne, il n'a qu'à écouter la voix publique. » Ce qui est sûr, c'est que l'adoption a donné au monde une succession de quatre grands princes, et que Rome fut tout à fait heureuse, jusqu'au jour où Marc-Aurèle eut la mauvaise fortune d'avoir un fils et de lui laisser l'empire.

Je viens de mettre sans hésiter Hadrien parmi les grands empereurs, à côté de Trajan et de Marc-Aurèle; ce n'est pourtant pas l'opinion de tous les historiens. Sa réputation n'est pas de celles sur lesquelles on s'est mis tout à fait d'accord, et il y a de grandes diversités dans la façon dont on le juge. Ces diversités remontent très haut, jusqu'à l'époque même où vivait Hadrien, et il est pro-

bable que ses contemporains ne s'entendaient pas mieux que nous sur son compte. Les chroniqueurs qui ont raconté sa vie, Dion et Spartien, parlent de lui d'une manière fort bizarre; ils en disent à la fois beaucoup de bien et beaucoup de mal, en sorte qu'on peut facilement tirer de leurs ouvrages de quoi l'attaquer et le défendre. C'est qu'il était en réalité un être très compliqué, *varius, multiplex, multiformis*, dit son historien, doux et sévère selon les occasions, tour à tour économe et prodigue, plaisant ou grave, ami débonnaire et railleur cruel. Sa vie renfermait des contrastes qu'on ne s'expliquait pas. Quoiqu'il fût un excellent général, il détestait la guerre et l'a toujours évitée; il a passé son temps à exercer ses légions pour ne les mener jamais devant l'ennemi. Ce savant, cet artiste, ce délicat, n'hésitait pas à entrer, quand il le fallait, dans les plus petits détails des affaires communes; cet efféminé, qui faisait de petits vers sur la poudre dentifrice, était capable des résolutions les plus énergiques. Il s'était fait bâtir des palais somptueux, où l'on avait réuni toutes les élégances du luxe, toutes les recherches du bien-être, et il vivait volontiers sous la tente, se contentant de lard et de fromage comme les simples soldats, ne buvant que du vinaigre avec de l'eau, et marchant devant ses troupes tête nue, au milieu des neiges de la Bretagne et sous le soleil de l'Égypte. On comprend que ces contrastes aient troublé des chroniqueurs qui n'avaient pas l'esprit très perspicace, qu'en présence d'un prince en qui les contraires semblaient s'unir, ils aient flotté sans se décider entre des opinions opposées, et qu'ils n'aient pas su prendre eux-mêmes et nous donner de lui une idée précise.

Ce qui ressort le plus nettement de leurs récits, c'est qu'il y avait chez Hadrien deux personnages qui ne s'accordaient pas toujours bien ensemble, l'homme et l'empereur. L'empereur ne mérite que des éloges et peut être mis parmi les plus grands et les meilleurs; l'homme au contraire était souvent désagréable et mesquin. Les contemporains, qui étaient placés trop près et ne savaient pas toujours bien distinguer, ont fait quelquefois payer au prince, par des jugemens injustes, les caprices et les faiblesses de l'homme.

Ils avaient tort assurément, et tous leurs commérages ne doivent pas nous empêcher de croire qu'Hadrien ait été un grand prince. S'il restait encore quelque doute à ce sujet, je renverrais au brillant tableau que M. Duruy a tracé récemment de son règne (1). Il a

(1) Dans le quatrième volume de son *Histoire des Romains*. Je suis heureux de renvoyer à cet ouvrage, où M. Duruy, revenant aux travaux de sa jeunesse après un long intervalle et des services importans rendus au pays, retrace, d'une façon si savante et si vivante à la fois, l'histoire de l'empire. Même quand il ne parvient pas à convertir tout à fait le lecteur à ses idées, il sait toujours l'intéresser et l'instruire.

pris la peine de réunir, dans les recueils de lois romaines, ce qui est l'œuvre personnelle d'Hadrien; il a contrôlé et complété les récits des historiens par le témoignage des inscriptions et des médailles, et de cette manière il a mis au grand jour les services de tout genre qu'Hadrien a rendus à l'empire. Ces services sont éclatans et incontestables. Il a donné d'abord à ses états la sécurité extérieure; pour maintenir la discipline des armées, il a fait des règlemens si sages qu'on n'éprouva plus le besoin d'y rien changer et qu'ils durèrent autant que la domination romaine. Il a fortifié les frontières en les garnissant de troupes, en les munissant de retranchemens formidables, et de cette façon il a fermé la porte aux barbares, qui devenaient tous les jours plus menaçans. Sous cette ceinture de murailles, de places fortes, de fossés profonds et de camps retranchés, habilement disposés le long de ces frontières immenses, l'empire put respirer en paix. A l'intérieur, la tranquillité fut maintenue d'une main ferme, les abus réformés, la législation adoucie, un grand élan donné partout aux travaux publics. Sous cette impulsion vigoureuse et grâce à la paix dont jouissait l'univers, les villes purent s'embellir de monumens magnifiques qui excitent encore aujourd'hui notre admiration. Voilà ce qu'il n'est pas possible de nier. Hadrien fut certainement un des administrateurs les plus habiles qui aient gouverné le monde depuis Auguste, et il contribua peut-être plus que personne à ce développement incroyable de la prospérité publique qui fit du siècle des Antonins l'une des époques les plus heureuses de l'humanité. « Quand la gloire des princes, dit M. Duruy, se mesurera au bonheur qu'ils ont donné à leurs peuples, Hadrien sera le premier des empereurs romains. »

Comment se fait-il donc qu'ayant si bien servi l'empire il ait été souvent si mal jugé? On explique d'ordinaire ces sévérités de l'opinion en rappelant la mauvaise humeur persistante des grandes familles et du sénat contre le régime impérial; mais c'est vraiment un moyen trop commode de justifier toutes les rigueurs des césars, et, si ces raisons peuvent servir encore pour l'époque de Tibère ou de Néron, je crois qu'il n'est plus possible de les employer quand on est arrivé aux Antonins. L'empire était alors accepté de tout le monde. Le temps avait affaibli les vieilles rancunes républicaines, et, dans tous les cas, on ne comprendrait guère pour quel motif, après avoir respecté Trajan, elles se seraient ranimées contre Hadrien. Si Hadrien, avec toutes ses grandes qualités, ne sut pas se faire mieux aimer, il faut penser que c'était sa faute, et qu'il y avait dans sa personne et dans son caractère quelque chose qui éloignait de lui les cœurs. C'est ce que Fronton, qui était un assez méchant écrivain, mais un fort honnête homme et le plus soumis des sujets, laissait entendre plus tard à Marc-Aurèle, avec toute sorte

de ménagemens. « Pour aimer quelqu'un, lui disait-il, il faut pouvoir l'aborder avec confiance et se trouver à l'aise avec lui. C'est ce qui ne m'arrivait pas avec Hadrien. La confiance me manquait, et le respect même qu'il m'inspirait nuisait à l'affection. » On voit tout ce qui se cache sous ces paroles polies. Trajan non plus, quoiqu'il fût son parent, ne paraît pas avoir éprouvé pour lui beaucoup d'attrait. Nous savons pourtant qu'Hadrien, qui attendait tout de lui, ne négligeait rien pour lui plaire. Il cherchait par tous les moyens à flatter ses goûts, même les moins honorables, et il racontait lui-même que, le sachant buveur intrépide, il s'était mis à boire, afin d'entrer ainsi dans ses bonnes grâces. Il avait d'ailleurs d'autres qualités auxquelles Trajan attachait le plus grand prix. Soldat dévoué, lieutenant exact, organisateur habile, administrateur scrupuleux, il accomplit avec soin et avec succès toutes les missions dont il fut chargé. Son avancement ne fut pourtant pas très rapide. Une inscription trouvée au théâtre d'Athènes montre qu'il parcourut pas à pas toute la hiérarchie des dignités publiques sans qu'on lui ait fait grâce d'un seul degré. Malgré ses mérites reconnus et les services qu'il rendait, Trajan attendit jusqu'à son dernier jour pour l'adopter. On prétendit même que la mort l'avait prévenu avant qu'il se fût décidé, que son adoption n'était qu'une scène de comédie imaginée pour tromper le monde, et qu'un homme, caché derrière des tentures, avait murmuré quelques paroles d'une voix mourante à la place de l'empereur défunt. Ce qui pouvait donner quelque vraisemblance à ce mensonge, c'est le peu d'empressement que Trajan paraissait éprouver à l'accepter pour son héritier. Non-seulement il ne l'associa pas de son vivant à l'empire, comme avait fait Nerva pour lui, mais il ne voulut lui conférer aucun de ces honneurs exceptionnels qui l'auraient désigné d'avance comme son successeur. N'en peut-on pas conclure que, tout en appréciant en lui l'administrateur et le soldat, il éprouvait pour l'homme une sorte de répugnance qu'il avait peine à vaincre?

Devenu empereur, Hadrien eut beaucoup d'amis : il n'est pas difficile d'en avoir quand on est le maître du monde. Il était très libéral pour eux. « Jamais, dit Spartien, il ne refusait ce qu'ils demandaient et prévenait même souvent leurs désirs; » mais en même temps il les irritait par ses railleries et les blessait par ses soupçons. Inégal et fantasque comme un artiste, facile à prévenir contre ceux qui lui étaient le plus attachés, il écoutait ce qu'on lui disait d'eux, et au besoin les faisait épier. Il avait sa police secrète qui pénétrait dans les familles et lui rapportait ce qu'elle entendait dire. Il n'y a pas d'amitié qui résiste à ces défiances. Spartien fait remarquer que ceux qu'il avait le mieux aimés et le plus comblés d'honneurs finirent par lui devenir tous odieux. Plusieurs furent éloignés

de Rome; quelques-uns perdirent leur fortune et même leur vie. Je ne crois pas que de sa nature Hadrien fût cruel; il a même donné quelques beaux exemples de clémence. Mais il était dit que ce pouvoir souverain, sans caractère précis, sans limite fixe, troublerait les meilleures têtes. Peu de princes ont su tout à fait échapper à ces enivremens d'autorité, à ce vertige produit à la fois par l'orgueil et la peur, qui enflammaient les mauvais instincts et pervertissaient les âmes. L'honnête Marc-Aurèle se disait un jour à lui-même avec un accent d'effroi : « Ne deviens pas trop césar! » Il faut croire qu'Hadrien l'est devenu quelquefois malgré lui. Au commencement de son règne, quand il ne se sentait pas encore bien affermi, il fit ou laissa couler le sang de quelques grands personnages qu'on accusait de trahison. Il le versa de nouveau à la fin de sa vie, et cette fois il y eut parmi les victimes son beau-frère, un vieillard de quatre-vingt-dix ans, et son neveu qui n'avait pas vingt ans encore. Je veux croire qu'ils étaient tous deux coupables et que l'empereur crut ces rigueurs nécessaires. Cependant l'opinion publique en fut révoltée. On se souvint que Trajan, auquel le sénat avait solennellement décerné le surnom d'excellent prince, *optimus princeps*, n'avait jamais eu à subir ces nécessités fâcheuses, et l'on trouva qu'Hadrien s'y résignait trop vite. Ces supplices, ordonnés par un prince mourant, comme une dernière rancune qu'il voulait satisfaire, indignèrent les honnêtes gens. « Il mourut, dit Spartien, détesté de tout le monde. »

Les ennemis de la politique sentimentale soutiendront, je le sais, qu'on avait tort de le détester. On dira qu'après tout ces démêlés de famille n'intéressent guère le monde et qu'il ne faut pas leur donner trop d'importance. Qu'importe aux citoyens obscurs, qui forment la grande majorité d'un pays, que le prince soit d'humeur désagréable et qu'il ait fait souffrir ceux qui l'entourent? S'il gouverne bien son état, s'il le préserve des ennemis du dehors, s'il lui donne la paix intérieure, ne doit-on pas fermer les yeux sur ses caprices, et lui permettre de se délivrer comme il le veut de ses amis qui l'ennuient ou de ses parens qui le gênent? Quel mal en revient-il à son peuple? Assurément, si les sujets étaient raisonnables, ils jugeraient leur souverain par le bien qu'il fait à tout le monde et non par ces rigueurs qui n'atteignent que quelques personnes, et celui-là leur paraîtrait le plus digne d'être aimé qui fait le bonheur du plus grand nombre. Mais ce n'est pas par raison qu'on aime, et il entre dans l'affection d'autres élémens que l'intérêt. Aussi n'est-il pas rare de voir des souverains sous la domination desquels il est avantageux de vivre et qui ne parviennent pas à gagner les cœurs. Hadrien était de ce nombre. A la distance même où nous sommes de lui, nous ne pouvons tout à fait nous défendre des sentimens qu'il in-

spirait aux gens de son temps, et il nous faut faire une sorte d'effort sur nous-mêmes pour l'estimer autant qu'il le mérite. M. Duruy aura beau nous démontrer qu'il a rendu plus de services au monde que Trajan ou Marc-Aurèle, il nous sera difficile de blâmer ses contemporains qui ont mieux aimé Marc-Aurèle et Trajan que lui.

A ces raisons générales que les Romains pouvaient avoir de ne pas l'aimer, il s'en joignait d'autres qui leur étaient plus particulières. Peut-être entrait-il dans leur sévérité un peu de ressentiment contre un prince qui se faisait un plaisir de braver leurs préjugés, et qui les sacrifiait ouvertement à leurs éternels ennemis. L'influence de la Grèce était alors plus forte que jamais à Rome. Elle saisissait à la fois cette société par les deux points extrêmes : aux riches, aux grands seigneurs, aux gens du monde, elle s'imposait par l'éducation, par le charme souverain des arts et des lettres. Dans ces palais somptueux de l'Esquilin, dans ces villas magnifiques de Tusculum ou de Tibur, où l'on avait sous les yeux les reproductions des chefs-d'œuvre de Praxitèle et de Lysippe, où on lisait avec tant de plaisir Ménandre et Anacréon, on était devenu plus qu'à demi Grec. On l'était tout à fait dans les quartiers populaires; là une émigration continuelle amenait de toutes les contrées orientales les gens qui avaient peine à vivre chez eux et qui cherchaient fortune : c'était un flot qui, depuis plusieurs siècles, ne s'arrêtait pas. Qu'aurait dit le vieux Caton s'il avait vu la Grèce et l'Orient ainsi établies sur l'Aventin, et cette race qu'il méprisait à peu près maîtresse de Rome? C'était une honte et un danger qui préoccupaient les vieux Romains, et ils trouvaient naturellement qu'un empereur avait le devoir de les combattre.

Hadrien, au contraire, se mit du côté des Grecs. Dès ses premières années, il dévora leurs grands écrivains; il se plut tellement à se servir de leur langue qu'il lui devint difficile d'en parler une autre. Un jour qu'en sa qualité de questeur il avait à lire un message de Trajan, le sénat se moqua de lui, tant il prononçait mal le latin. Il ne lui suffisait pas d'admirer l'art grec, il voulut être artiste lui-même, et dans tous les genres : il devint à la fois musicien, sculpteur, peintre, architecte; il se piquait de bien chanter, il dansait avec grâce, il connaissait la géométrie, l'astrologie, et assez de médecine pour inventer un collyre et un antidote. Les Grecs n'avaient pas de louanges assez hyperboliques pour un prince qui excellait en tant de métiers divers; les Romains au contraire étaient disposés à se moquer de lui. Les plus sensés avouaient que ce n'est pas un crime assurément de savoir sculpter et peindre; mais ils ajoutaient que ce n'est pas une qualité non plus quand on a le monde à gouverner. Il leur semblait que cette grande affaire

ne souffre pas de partage et qu'elle réclame toute l'activité d'un prince. Ils se souvenaient d'ailleurs que les empereurs qui avaient trop aimé les Grecs, qui mettaient leur gloire à imiter leurs mœurs et à obtenir leurs éloges, Néron et Domitien par exemple, avaient été d'abominables tyrans, et ces souvenirs n'étaient pas faits pour les rendre favorables aux manies d'Hadrien.

Ce qui les irritait encore plus, c'était de voir l'importance que prenait la Grèce dans les affaires politiques de Rome. Elle s'était longtemps contentée de gouverner les choses de l'esprit; elle fournissait surtout Rome de grammairiens et d'artistes. A partir d'Hadrien, elle envahit ouvertement ce qui lui avait semblé interdit jusque-là, ce que la race victorieuse s'était réservé pour elle-même ; elle se glisse dans les armées, elle prend place au sénat, elle administre les provinces. Parmi les généraux de cette époque, nous en voyons qui s'appellent Arrien et Xénophon. Il est naturel que les Grecs en aient été très flattés. Leur reconnaissance ne connut pas de bornes, et, selon leur usage, elle s'exprima d'une manière basse et servile. Dans leurs cités les plus importantes, des temples magnifiques s'élevèrent en l'honneur « du nouveau Jupiter, du dieu Olympien, » et son indigne favori, le bel Antinoüs, qui était un Grec aussi, reçut partout, après sa mort, les honneurs les plus extravagans; mais il n'est pas moins naturel que ce qui restait de vieux Romains en ait été indigné. On dira peut-être qu'ils avaient tort, que la conduite d'Hadrien n'avait rien qui dût surprendre, rien qui fût contraire aux institutions et au principe de l'empire. L'empire ayant appelé les provinces à prendre part à l'autorité souveraine, le tour de la Grèce et de l'Orient devait un jour arriver, et il n'était pas très étonnant de voir des généraux ou des proconsuls grecs sous des empereurs espagnols. Il y a cependant une distinction à faire : tandis que les provinciaux d'Occident admis par Rome dans ses armées et destinés aux dignités publiques adoptaient la langue et les usages de leur nouvelle patrie, en prenaient l'esprit et les vieilles maximes, devenaient enfin franchement Romains, les Grecs restaient Grecs. Rien ne put jamais entamer cette race souple et résistante, qui traversa, sans en être altérée, la domination romaine et lui survécut. Jusque dans sa servilité, elle conservait son orgueil; elle flattait les barbares et les méprisait. Aussi n'eut-elle pas de peine à se défendre d'imiter leurs usages et de se confondre avec eux. Je ne crois pas qu'aucun Grec soit jamais devenu tout à fait Romain; beaucoup de Romains au contraire se sont faits entièrement Grecs. Nous voyons du temps même d'Hadrien le Gaulois Favorinus, qui était né à Arles, et l'Italien Élien, qui était de Préneste, abandonner la langue de leur pays pour celle de la Grèce.

Que cet envahissement d'un esprit étranger ait blessé les Romains sérieux, c'est ce qui ne peut pas surprendre. Ils avaient bien raison de penser que Rome avait tout à y perdre. Les divers peuples qui entraient dans l'unité romaine y apportaient leurs qualités nationales et rajeunissaient l'empire; les Grecs ne lui communiquaient que leurs défauts. En favorisant l'invasion de cet esprit nouveau, Hadrien était donc coupable au moins d'imprudence; il travaillait, sans le savoir, à avancer l'heure du bas-empire.

Tel était, avec son mélange singulier de qualités et de défauts, cet empereur à demi romain et à demi grec, qui fut l'auteur et peut-être même l'architecte de la villa de Tibur. Il nous reste à connaître ce qui lui donna l'occasion de la bâtir. Les historiens nous disent que c'est à la suite de ses voyages et pour en conserver le souvenir qu'il en construisit au moins la plus grande partie. On sait qu'Hadrien habita fort peu sa capitale, et qu'il passa presque tout son règne à parcourir son vaste empire. Rien dans sa vie n'avait plus frappé le monde que cette indomptable activité. Les populations, qui le voyaient si souvent passer, gardèrent de lui le souvenir d'un voyageur infatigable, qui allait sans cesse d'un bout de l'univers à l'autre. « Il n'y a jamais eu de prince, dit son biographe, qui ait visité si rapidement tant de contrées diverses. »

Ce n'est pas que les voyages fussent alors aussi rares qu'on le suppose ordinairement. On n'aimait guère plus à rester en place dans l'antiquité que de nos jours; Sénèque était même tellement frappé de ce besoin de se mouvoir et de s'agiter qui tourmente les hommes qu'il essaya d'en donner une explication philosophique. Il en rapporte l'origine à cette partie divine qui est en nous, et qui nous vient des astres et du ciel : « C'est la nature des choses célestes, dit-il, d'être toujours en mouvement. » Depuis que l'empire avait donné la paix au monde, les voyages, étant plus sûrs, étaient devenus aussi plus fréquens. Ces chaussées étroites, solidement pavées de larges dalles, qui allaient de Rome jusqu'aux extrémités du monde, étaient sans cesse parcourues par des chars, des cavaliers et des piétons. On y voyait passer des gens de toute fortune, depuis celui qui, comme Horace, n'avait pour monture qu'un pauvre mulet court de queue et lourd d'allure, jusqu'à ces grands seigneurs étalés dans leurs litières commodes où l'on pouvait lire, écrire, dormir ou jouer aux dés, qui se faisaient précéder de courriers libyques et suivre de tout un cortége d'esclaves et de cliens. Tout ce monde trouvait plus de facilités pour faire la route que nous ne sommes disposés à le croire. La poste impériale venait d'être instituée : elle fournissait à ceux qui étaient munis d'une autorisation de l'empereur des chevaux et des voitures qui faisaient près de 8 kilomètres

à l'heure (1). A la vérité, ces permissions étaient réservées pour les fonctionnaires ou les courriers de l'état. On est assez surpris que l'idée ne soit pas venue, chez ce peuple pratique, qui saisissait si vite l'utilité des choses, d'autoriser les particuliers à profiter, moyennant une rétribution, de la poste officielle, ce qui aurait rendu les communications plus rapides et relié plus intimement entre elles les diverses parties de l'empire; mais il est probable que l'autorité tenait à son privilége, et qu'on fut arrêté par la crainte de diminuer ses prérogatives. Au défaut de la poste, les particuliers fournissaient à ceux qui le souhaitaient des moyens assez commodes de voyager. A la porte des villes, près des hôtelleries qui portaient pour enseignes, comme aujourd'hui, un coq, un aigle ou une grue, et qui essayaient d'attirer les passans par toute sorte de promesses engageantes, il était aisé de trouver des voitures de louage de toute espèce, de se pourvoir d'un cheval ou d'un mulet, en s'adressant à ces riches associations (*collegia jumentariorum*) qui en avaient toujours à la disposition du public. Avec ces chevaux et ces voitures on pouvait aller vite, si l'on y tenait. Suétone nous apprend que César parcourut ainsi jusqu'à 100 milles (150 kilomètres) par jour. Mais d'ordinaire on n'était pas si pressé : on allait à petites journées, en s'arrêtant aux bons endroits; on se reposait quand on était fatigué, et l'on admirait la nature à son aise. C'était encore la façon dont les touristes parcouraient l'Italie il y a quelques années; beaucoup pensent qu'il n'y en a pas de plus agréable et regrettent qu'on y ait renoncé.

Les raisons de voyager ne manquaient pas au premier siècle de l'empire. Beaucoup de ces gens qu'on rencontrait sur les grandes routes étaient des fonctionnaires qui allaient administrer des provinces lointaines. Rome avait conquis le monde, il lui fallait bien le gouverner. Elle envoyait partout ses proconsuls et ses propréteurs, qui emmenaient avec eux leurs lieutenans, leurs questeurs, leurs secrétaires, leurs appariteurs, leurs affranchis et leurs esclaves, tout un monde, qui souvent s'en allait vivre aux dépens des provinciaux. A la suite du gouverneur romain, quelquefois avant lui, partaient les fermiers de l'impôt public, avec leurs scribes et leurs suppôts, et ces négocians qui s'entendaient si bien à exploiter les

(1) Le voyage d'Antioche à Constantinople, séparées l'une de l'autre par une distance de 740 milles, c'est-à-dire de plus de 1,100 kilomètres, pouvait se faire par la poste impériale en moins de six jours. Je renvoie, pour tous ces détails, à l'*Histoire des mœurs romaines d'Auguste aux Antonins*, par M. Friedlænder, que M. Vogel a traduite en français. Cet excellent ouvrage, plein de faits curieux habilement présentés, contient tout un long chapitre sur les voyages chez les Romains. On y trouvera tous les détails que je ne puis donner ici.

pays vaincus. Il y avait aussi, et en grand nombre, les étudians qui se rendaient auprès des professeurs connus, dans les villes où florissaient les études, les malades qu'attiraient les médecins célèbres, les eaux sulfureuses et les climats sains, les dévots, qui visitaient l'un après l'autre tous les sanctuaires importans et qui avaient toujours quelque question à faire aux oracles en renom; puis les gens qui n'avaient pas trouvé la fortune chez eux et qui la cherchaient ailleurs. « Tous ceux, disait Sénèque, qui espèrent tirer un bon parti de leur beauté ou de leurs talens affluent dans ces grandes villes où l'on paie plus cher qu'ailleurs les vertus et les vices. » Il est probable qu'ils étaient bien assez nombreux pour encombrer les chemins publics. Après ceux qui voyageaient par devoir ou par nécessité venaient ceux qui voyageaient par plaisir. On prit de bonne heure le goût de connaître les pays qui avaient conservé de beaux monumens ou qui rappelaient de grands souvenirs. La Grèce d'abord attirait tous les lettrés, et de là ils passaient en Orient. César ne manqua pas, après Pharsale, de voir « les champs où fut Troie. » Germanicus parcourut l'Asie et l'Égypte, dont il se fit expliquer les curiosités et lire les hiéroglyphes par les prêtres. On peut supposer que parmi ces admirateurs sincères du passé qui en visitaient pieusement les restes, il se trouvait bien quelques personnes qui voyageaient par mode et par air, pour faire comme tout le monde. Il y en avait aussi, nous le savons, qui n'entreprenaient ces longues courses que pour ne pas rester chez eux. Les grandes civilisations raffinées qui créent tant de besoins à l'homme en lui donnant l'habitude de satisfaire tous ses désirs, qui surexcitent sans cesse l'âme sans la contenter, amènent souvent avec elles un compagnon fâcheux, l'ennui, « qui coule, dit Lucrèce, de la source même des plaisirs, » et suffit pour rendre la vie insupportable. On s'imagine toujours que le meilleur moyen de lui échapper c'est de changer de place, et l'on s'empresse de quitter sa maison et son pays. En vain les philosophes anciens répétaient que l'on ne se délivre pas ainsi de ses soucis, qu'ils nous suivent fidèlement dans toutes nos excursions et « montent en croupe derrière nous. » Les philosophes ne corrigeaient personne, et les ennuyés du second siècle, comme ceux de nos jours, continuaient à chercher partout des spectacles inconnus qui pouvaient un moment les distraire.

Hadrien avait pour courir le monde toutes ces raisons à la fois. La plus importante, la meilleure de toutes, c'est qu'il voulait s'assurer par lui-même de l'état de l'empire. Un administrateur comme lui n'ignorait pas qu'il est bon que le maître voie tout de ses yeux. Il avait coutume de s'arrêter dans les grandes villes qui étaient sur sa route; il se faisait rendre compte de la façon dont elles étaient administrées, il étudiait minutieusement leurs ressources et leurs

besoins, et il était rare que son passage ne fût pas marqué par la construction de ponts, de routes, d'aqueducs qu'il avait reconnus nécessaires. Comme il aimait aussi beaucoup la magnificence, il ne négligeait pas les monumens qui ne servent qu'à la décoration d'un grand pays. Il réparait les théâtres, les basiliques, il faisait rebâtir les anciens temples et en construisait de nouveaux. Aussi laissait-il toujours les provinces pleines d'admiration et de reconnaissance pour lui. Nous avons conservé les médailles qu'elles frappèrent à l'occasion de ces visites impériales : elles appellent Hadrien le restaurateur, le bienfaiteur, le bon génie des cités qu'il avait traversées, et lui décernent d'avance l'apothéose à laquelle après sa mort il ne pouvait pas échapper. Quand il arrivait aux frontières de l'empire, naturellement il redoublait de soin et de vigilance. Rien n'était oublié; il voyait si les châteaux-forts, les fossés, les retranchemens, étaient en bon état, il écoutait les officiers, consultait les ingénieurs, inspectait les légions, les faisait manœuvrer devant lui, et, s'il était satisfait des manœuvres, il leur adressait un de ces ordres du jour oratoires dont il nous reste un si curieux exemple dans les inscriptions de la troisième légion, à Lambæse. Mais Hadrien ne voyageait pas seulement pour être utile à l'empire; il songeait aussi à lui-même. Cet administrateur zélé était en même temps un curieux, un savant, un lettré. Lorsque la ville où il arrivait était une de celles qui conservent de beaux monumens du passé, il y restait plus volontiers, il lui témoignait plus de bienveillance, il cherchait les occasions d'y revenir. Le séjour d'Athènes le ravissait; nulle part il ne s'est trouvé si heureux; il n'y a pas de ville qu'il ait plus comblée de bienfaits et où il ait bâti plus de monumens. Sa curiosité n'oubliait aucun des lieux qui rappelaient de grands souvenirs. Il fit lui aussi son pèlerinage à Troie, et y rétablit le mausolée d'Ajax, auquel il rendit de grands honneurs. Il alla voir, à Mantinée, la tombe où reposait Épaminondas, et composa pour le héros thébain une inscription pleine d'enthousiasme. En Égypte, il présida l'assemblée des savans dans le Musée et se plut à les embarrasser de ses questions captieuses; il alla voir les Pyramides, le colosse de Memnon, et probablement aussi toutes les autres merveilles du temps des Pharaons. Il ne se croyait pas obligé, dans ces visites, de garder cet air froid et gourmé que les vieux Romains avaient soin de prendre, quand ils étaient hors de chez eux, pour paraître plus graves et plus dignes. Il parlait la langue des nations dont il était l'hôte, revêtait leur costume et ne dédaignait pas leurs usages. Il tenait sans doute que, pour goûter pleinement un pays et comprendre un peuple, il faut entrer dans ses mœurs et se faire au besoin un de ses concitoyens. Il voulut être initié à Éleusis; à Athènes, il présida les fêtes de Bacchus en costume d'ar-

chonte. Cette conduite devait choquer les gens qui tenaient aux anciens usages. Un de ces mécontens, le poète Julius Florus, fit contre le prince voyageur de petits vers malins qui durent être lus avec grand plaisir par tous ceux qui ne pouvaient se résoudre à perdre de vue les sept collines. « Je ne voudrais pas être César, disait-il, aller courir chez les Bretons, supporter les neiges de la Scythie, etc. » A quoi Hadrien répondit, sur le même ton et dans le même mètre : « Je ne voudrais pas être Florus, me promener dans les boutiques, pourrir dans les cabarets, m'y faire manger des cousins; » et, sans se plus soucier de l'opinion, il continua ses courses. Il lui arriva même de faire quelquefois de véritables innovations et de rechercher des spectacles qu'on négligeait avant lui. Un poète du premier siècle, qui nous a laissé une description intéressante de l'Etna, s'étonne beaucoup de l'indifférence de ses contemporains pour les spectacles de la nature. On traverse les terres, dit-il, on passe les mers pour visiter les grandes cités et les beaux monumens; on va voir les tableaux et les statues célèbres, « une Vénus, dont la chevelure semble ondoyer comme un fleuve, ou les enfans de Médée jouant sur les genoux de leur mère cruelle, ou les Grecs qui entourent tristement Iphigénie et la traînent à l'autel, pendant qu'un voile recouvre le visage de son père; » on admire les statues qui ont fait la gloire de Miron et des autres, tandis qu'on ne daigne pas regarder les ouvrages de la nature « qui est bien plus grande artiste qu'eux. » Hadrien ne mérite pas ce reproche. Le goût passionné qu'il avait pour les chefs-d'œuvre de l'art antique ne l'empêchait pas d'être sensible aux grandes scènes de la nature, et il est à peu près le seul alors dont on nous dise qu'il entreprit des voyages pour les contempler. Il gravit l'Etna et l'on y montre encore les ruines d'une vieille maison qu'on avait faite, dit-on, pour le recevoir. Il monta pendant la nuit sur le mont Casius pour y voir se lever le soleil, et y fut témoin d'une tempête terrible. — Ces soucis de l'art, ces préoccupations de la nature vont se retrouver dans la villa de Tibur.

II.

L'âge mit fin à toutes ces courses. Quand Hadrien approcha de soixante ans, il éprouva le besoin de se reposer. Comme il n'avait pas d'enfans, il commença par se choisir un successeur. Il adopta d'abord Lucius Verus, qui mourut avant lui, puis l'honnête Antonin. « Alors, dit un historien, voyant que tout était tranquille et qu'il pouvait sans danger se relâcher de ses soins, il laissa l'administration de Rome à son fils adoptif et se retira dans sa villa de Tibur. Là, comme c'est l'usage des riches et des heureux, il ne s'occupa plus

que de bâtisses et de festins, de statues et de tableaux, en un mot il n'eut plus d'autre souci que de passer sa vie dans la joie et le plaisir. » Il faut conclure de ce passage qu'en 136, quand Hadrien prit la résolution de s'éloigner des affaires, la villa de Tibur existait déjà. On ignore à quelle époque il avait commencé à la bâtir, mais il est sûr qu'il passa les trois dernières années de sa vie à l'embellir, à l'achever, et à la mettre en cet état de perfection qui la fit regarder comme un de ses plus beaux ouvrages.

Le site de la villa de Tibur n'est pas seulement fort agréable, il est aussi très sain : c'était alors le premier mérite d'une maison de campagne. Sans doute la plaine de Rome, couverte d'arbres et de moissons, remplie d'habitations charmantes, de villas et de jardins, ne ressemblait pas à ce qu'elle est devenue après plusieurs siècles d'abandon : ce n'était pas encore un désert et un cimetière; mais même au temps où elle était le plus riche et le plus peuplée, on y craignait le mauvais air. Cicéron félicite beaucoup Romulus d'avoir trouvé moyen de fonder une ville salubre dans un pays empesté, *in pestilenti loco salubrem.* On sait que cette prétendue salubrité de Rome n'empêchait pas que tous les ans, selon le mot d'Horace, la chaleur n'y amenât les fièvres et n'y fît ouvrir les testamens: ce devait être bien pis dans les campagnes qui l'entouraient. Aussi était-il avant tout nécessaire, quand on y voulait bâtir une villa, d'en bien choisir l'emplacement. Celle d'Hadrien est située près des derniers contre-forts des Apennins, au pied de la montagne sur laquelle s'élève Tivoli. Tandis qu'elle est largement ouverte à l'influence bienfaisante du vent d'ouest, les collines qui l'environnent la protégent contre le *scirocco* et les souffles pestilentiels du midi. Deux petites vallées parallèles courent dans la direction du nord au sud; elles enferment une plaine qui s'élève en étages et forme une sorte d'éminence de trois milles d'étendue: c'est dans cette plaine qu'était construite la villa. Ce terrain contenait beaucoup de ces inégalités naturelles que nous conservons avec soin et qui nous semblent un des plus grands agrémens de nos jardins. Les Romains au contraire ne les aimaient pas, et ils se donnaient beaucoup de peine pour aplanir par de vastes substructions le sol sur lequel s'élevaient leurs maisons de la ville ou de la campagne. Ces substructions se retrouvent aussi dans la villa de Tibur. Il semble pourtant qu'Hadrien ne se soit pas tout à fait autant préoccupé que les autres d'établir dans toutes ses constructions un niveau uniforme; il a conservé quelques-uns des accidens qu'offrait le terrain, et l'on y trouve un assez grand nombre de salles et de cours qui sont sur des plans différens. Deux petits ruisseaux qui descendent des montagnes de la Sabine traversent les deux vallées et se réunissent près de l'entrée de la villa pour se jeter ensemble dans l'Anio. Comme presque tous

ceux de l'Italie méridionale, ils sont à peu près vides pendant l'été, c'est-à-dire dans la saison où l'on a le plus besoin qu'ils soient pleins. On y suppléait par des aqueducs dont on a retrouvé les restes au nord de la villa et qui apportaient en abondance, soit dans le lit desséché des ruisseaux, soit dans les appartemens du palais, les eaux fraîches et saines de la montagne.

Jusqu'ici nous ne trouvons rien dans la villa d'Hadrien qui ne se rencontre aussi dans les autres; il n'y en avait pas, au moins quand elles appartenaient à de grands personnages, qui ne fût placée dans une situation salubre, pourvue, s'il en était besoin, de grands travaux souterrains, et richement dotée d'eaux vives : voici où commence l'originalité de celle qui nous occupe. Comme rien n'avait plus intéressé Hadrien que ses voyages, il voulut, même après qu'il y eut renoncé, en conserver des souvenirs vivans autour de lui. Son biographe raconte qu'il attacha à certaines parties de sa villa de Tibur les noms des plus beaux endroits qu'il avait visités. On y trouvait le Lycée, l'Académie, le Prytanée, Canope, le Pœcile, la vallée de Tempé, « et même, ajoute Spartien, pour que rien n'y manquât, il avait imaginé d'y faire aussi une reproduction des enfers. » Ce texte peut donner lieu à beaucoup de discussions. Il y a des auteurs qui supposent qu'il faut le prendre à la lettre et qui veulent qu'Hadrien se soit astreint à faire des copies exactes de tout ce qu'il avait admiré dans ses voyages. Canina surtout s'acharne à ces ressemblances. Si on le croyait, il n'y aurait pas, dans tous ces débris, un pan de muraille qui ne fût l'imitation de quelque monument important. Il ne voit pas que c'est le moyen de rendre Hadrien fort ridicule. Est-il possible d'imaginer un plus sot projet que celui de faire tenir toutes les curiosités du monde dans un espace aussi étroit? Quel effet pouvaient produire au visiteur ces réductions de montagnes, ces vallées en miniature, ces monumens amoncelés? Hadrien, on le sait, était un artiste habile, un ami et un admirateur éclairé de l'art grec; quel plaisir aurait-il pu trouver à tourmenter la nature pour lui faire produire des ressemblances qui ne pouvaient jamais être qu'incomplètes? On nous dit qu'il voulait que sa villa lui rappelât sans cesse les merveilles qu'il avait vues; mais ces contrefaçons mesquines étaient plus propres à gâter ses souvenirs qu'à les conserver. Heureusement le texte de Spartien ne nous force pas à admettre toutes ces exagérations. Il dit simplement que l'empereur construisit sa maison de campagne de manière à y pouvoir inscrire les noms les plus célèbres des lieux qu'il avait visités (*ita ut in ea et provinciarum et locorum celeberrima nomina inscriberet*), ce qui permet de supposer qu'il ne tenait pas à pousser les imitations trop loin et se contentait le plus souvent d'un à peu près. C'é-

tait surtout pour les sites qu'il fallait mettre beaucoup de complaisance dans les rapprochemens. Comment espérer, par exemple, de pouvoir reproduire la vallée de Tempé dans la petite plaine qui s'étend au pied de Tibur? On ne trouvait rien là qui ressemblât à ces hautes montagnes couvertes de bois séculaires, qui s'élèvent, dit Pline, au-delà du regard des hommes, et donnent à la véritable Tempé un mélange de grandeur et de grâce qu'admirent tous les voyageurs. Il y avait pourtant au nord de la villa un petit ruisseau qui courait dans une plaine agréable; on y multiplia les ombrages, on en fit un lieu de promenades charmantes, et, comme les allées y étaient fraîches et touffues, qu'on avait grand plaisir à s'y reposer près de l'eau, sous les grands arbres, et qu'on se rappelait alors les momens heureux qu'on avait passés à parcourir la belle vallée de Thessalie, on lui en donna le nom (1). Avec les monumens, on était plus à l'aise, et il y en avait, comme le Pœcile, qui pouvaient être exactement reproduits. Il est pourtant probable que cette exactitude devait être assez rare. M. Daumet fait remarquer que dans les ruines de ces Lycées, de ces Gymnases, de ces Prytanées, c'est-à-dire de ces monumens grecs que l'architecte prétendait imiter, on retrouve partout la voûte romaine : n'est-ce pas la preuve, ajoute-t-il, qu'il ne se piquait pas d'une fidélité scrupuleuse, et qu'en conservant à ces édifices leur nom étranger il les avait appropriés au goût de son temps et aux usages de son pays?

Dans tous les cas, il y avait une partie de la villa où ces imitations devaient être plus rares : c'était celle qui contenait l'habitation de l'empereur. Un prince âgé, qui aimait le bien-être et tenait à ses habitudes, avait dû bâtir sa demeure pour lui et se serait trouvé mal à son aise dans un monument grec du siècle de Périclès. Il est donc probable que dans cette réunion d'édifices de divers pays et de divers temps il y en avait un tout à fait de l'époque d'Hadrien, accommodé à ses goûts personnels et aux nécessités de sa position, et destiné à lui servir de demeure. Mais où faut-il le placer? Depuis le temps de Ligorio, on désigne sous le nom de *palazzo imperiale* un grand amas de ruines qui s'étend au nord de la villa, le long de ce qu'on est convenu d'appeler la vallée de Tempé. M. Daumet ne partage pas tout à fait l'opinion commune. En étudiant de près ces ruines, il a remarqué qu'elles contiennent des portiques, des exèdres, des salles magnifiques, mais il n'y a point trouvé de traces de ces appartemens intimes et retirés qui pouvaient servir à l'habitation d'un grand personnage. Il s'est souvenu d'ailleurs d'une

(1) N'oublions pas d'ailleurs que ce nom était devenu général chez les Romains, et que, dans les villas, toutes les vallées agréables et fraîches s'appelaient Tempé.

observation qu'il avait entendu faire à M. Rosa, et qui trouve ici son application naturelle. En explorant les environs de Rome, M. Rosa a retrouvé, sur les montagnes de la Sabine et du Latium, les restes d'un grand nombre de villas où les riches Romains se réfugiaient pendant les chaleurs de l'été. Dans ces villas, comme dans celles qui subsistent encore de la renaissance italienne, la maison d'habitation est toujours située au-dessus des bâtimens accessoires, à l'endroit le plus élevé du terrain. Il était naturel en effet que le maître souhaitât dominer la plaine et jouir de la vue la plus étendue et la plus variée. S'il en était ainsi dans la villa d'Hadrien, et rien n'empêche de le croire, c'est un peu plus loin vers le midi, sur le plateau où Ligorio place l'Académie et Canina le Gymnase, qu'il faudrait chercher l'habitation privée du prince. Là se trouvent des ruines considérables, qu'on a jusqu'ici assez mal explorées, mais qui contiennent évidemment les restes de salles et de chambres somptueuses (1). C'est la partie la plus élevée de la villa, celle aussi où l'on a le plus bâti de constructions souterraines pour maintenir le sol à la même hauteur. De là partent des cryptoportiques creusés dans le tuf qui conduisaient l'empereur dans ses jardins quand il voulait s'y rendre sans traverser les autres bâtimens. Une observation importante à faire, c'est que les briques qu'on a trouvées en cet endroit sont celles qui portent la date la plus ancienne. Elles sont de l'année 123, c'est-à-dire antérieures aux autres de près de douze ans. N'est-on pas en droit d'en conclure, dit M. Daumet, que cette partie de la villa fut l'origine de tout le reste, qu'Hadrien commença par se construire une maison pour lui, qu'il prit goût à l'habiter, qu'il y revenait volontiers après ses voyages, et qu'autour d'elle vinrent successivement se grouper tous les autres édifices?

Mais alors quelle pouvait être la destination des ruines magnifiques qui bordent la vallée de Tempé? M. Daumet suppose que c'était la partie de la villa où l'empereur donnait ses audiences et recevait ses hôtes. Quand on a étudié la topographie du Palatin, on sait que les césars ont souvent tenu à séparer leur résidence officielle de leur demeure privée, et que précisément à l'époque des Antonins ils avaient, sur la colline impériale, deux maisons distinctes, celle où ils remplissaient leurs fonctions souveraines et celle où ils étaient heureux de vivre comme des citoyens ordinaires. Il n'est pas étonnant que la même disposition se retrouve dans la villa de Tibur. L'habitation particulière du prince était sur le plateau dont on vient de parler; nous avons ici ses appartemens officiels. Cette dernière partie de la villa est celle que M. Daumet a le plus spécialement

(1) C'est dans une de ces chambres qu'a été trouvée la mosaïque des colombes, ce qui prouve qu'Hadrien, tout en s'occupant d'orner et d'embellir les appartemens destinés aux pompes officielles, ne négligeait pas son habitation privée.

étudiée, et qu'il a essayé de nous rendre à peu près comme elle devait être à la mort d'Hadrien.

Il est difficile de jeter les yeux sur la restauration qu'il en a faite sans être un peu ébloui de tant de magnificence. On imagine difficilement une réunion d'édifices plus riches et plus variés. C'est une suite incroyable de portiques, de péristyles, de bâtimens de toute forme et de toute dimension. Les dômes des grandes salles, les voûtes rondes des exèdres s'y mêlent aux frontons triangulaires des temples, tandis que les tours élévées et les terrasses ombragées de treilles se dressent au-dessus des toits. A notre admiration se joint pourtant quelque surprise : l'ensemble de ces vastes constructions nous échappe; nous en admirons la variété, nous y trouvons une fécondité remarquable d'inventions et de ressources, mais nous sommes étonnés de n'y pas voir plus de symétrie. C'est l'impression que produit aussi le Forum, si rempli de temples, de trophées, de basiliques, et le Palatin avec les cinq ou six palais qui l'encombrent. Nous en avons conclu, on s'en souvient, que les Romains étaient moins sensibles que nous à certaines beautés qui nous charment, et que probablement nos grandes rues droites et nos places régulières les auraient laissés froids. La villa d'Hadrien confirme cette opinion. L'architecte semble y avoir ajouté les édifices les uns aux autres à mesure que le besoin s'en faisait sentir sans se préoccuper de l'effet que l'ensemble pouvait produire. Il faut prendre notre parti de ce peu de goût des Romains pour la symétrie. Songeons qu'après tout il ne s'agit pas ici d'un palais situé dans une capitale, qui doit avoir un grand air et donner une idée avantageuse de celui qui l'habite, mais d'une maison de campagne où l'architecte est tenu de se soucier de la commodité bien plus que de l'apparence.

J'éprouve quelque peine à conduire le lecteur, qui n'a pas, comme moi, le plan de M. Daumet sous les yeux, à travers cette succession de salles et de portiques. Comme la destination de la plupart de ces pièces est inconnue, on trouverait peu d'intérêt à les étudier l'une après l'autre : il faut se borner aux plus importantes. Les appartemens de réception, ceux au moins que leur magnificence semblait réserver à cet usage, étaient situés du côté de l'est. On n'y arrivait qu'après avoir traversé une longue suite d'édifices divers qui devaient faire une grande impression sur le visiteur. Un vestibule octogone, de forme élégante, conduisait dans une de ces cours que les Romains nommaient des péristyles. Il y en avait beaucoup dans la villa, mais celui-là devait être plus vaste et plus beau que les autres. On y a trouvé tant de riches débris que les architectes qui le déblayèrent lui donnèrent le nom de *Piazza d'oro*. Il était entouré d'un portique avec des colonnes de cipollin et de granit oriental; un pavé de marbres roses en couvrait le sol, et des

statues, dont on croit avoir retrouvé les bases, complétaient cette magnifique décoration. Au fond du péristyle, en face du vestibule octogone, s'élevait une vaste salle surmontée d'une coupole et terminée par une abside semi-circulaire. Aux quatre angles de la salle se trouvent des niches qui recevaient la lumière par le haut. M. Daumet pense qu'elles étaient faites pour contenir des statues, et le soin qu'on avait pris de les bien éclairer laisse croire que ce devaient être les œuvres d'artistes renommés. On sait que cette disposition favorable, qui permet de mieux jouir des chefs-d'œuvre de l'art, a été reproduite dans la cour du Belvédère, au Vatican. Tant de magnificence semble bien indiquer que cette belle salle et le péristyle qui la précède étaient réservés aux audiences impériales. C'est là sans doute que le prince admettait auprès de lui les envoyés des villes et des provinces et les grands personnages qui venaient le voir. Quant à ceux qu'il traitait avec moins de cérémonie, et qui étaient ses amis et ses familiers, il pouvait les conduire avec lui dans ces promenades charmantes qui longent la vallée de Tempé. De ce côté s'étendaient de grandes terrasses avec des portiques et des bassins de marbre; un vaste exèdre soutenu par des colonnes et adossé à la *Piazza d'oro* dominait toute la vallée; on descendait de là jusqu'aux parterres par des rampes en pentes douces. A des plans inférieurs, mais toujours au-dessus des jardins, on a trouvé des salles qui portent encore des restes de pavés de mosaïque et d'incrustations de marbre. M. Daumet suppose que c'étaient des appartemens destinés aux invités de l'empereur et y voit ce que Spartien appelle *le Prytanée*. Ces invités étaient souvent des gens d'importance et chargés d'affaires graves. Trajan avait coutume de réunir dans sa villa des Cent-Chambres (*Centumcellæ*) une sorte de conseil privé, composé de sénateurs et de magistrats, pour juger avec lui les causes dont il s'était réservé la décision. C'étaient en général des affaires délicates, qui concernaient les officiers de son armée ou les personnes de sa maison. Le jour on entendait les avocats et on rendait les sentences; le soir l'empereur admettait les juges à sa table, et, le repas fini, on se délassait dans d'agréables conversations où l'on écoutait les mimes et les comédiens. Si Hadrien a suivi l'exemple de Trajan, ce qui est assez vraisemblable, s'il a réuni dans sa villa de ces sortes de cours de justice, c'est ici sans doute qu'il traitait ses hôtes. Après des journées bien occupées, on pouvait venir s'asseoir dans cet exèdre ou se promener sur ces terrasses d'où l'on embrassait toute la vallée avec son petit ruisseau et ses ombrages; on devait y jouir d'une vue charmante et d'une température agréable, le soir, quand le soleil se couchait du côté de Rome. — Dans le même groupe de ruines dont nous nous occupons en ce moment, à l'extrémité opposée aux grands salons de réception, on trouve encore

deux bâtimens, placés l'un près de l'autre, et qui contiennent chacun plusieurs pièces. On a voulu y voir deux bibliothèques, une grecque et une latine, comme il y en avait dans les maisons des gens riches, surtout dans les palais impériaux. La seule raison qu'on ait eu de leur donner ce nom, c'est qu'ils sont orientés d'après les règles de Vitruve qui veut que les livres reçoivent la lumière du matin. Au-dessus de l'un de ces bâtimens s'élevait une tour à trois étages, qui peut avoir servi d'observatoire à un prince qui se piquait d'être astrologue. M. Daumet suppose que tous les édifices qui avoisinent les bibliothèques doivent avoir servi à l'étude, et il est tenté de croire que cette partie de la villa est celle que Spartien appelle *le Lycée*.

De la plus grande des bibliothèques, on passe par un couloir dans une salle qui est peut-être la plus curieuse de toutes celles qui restent de la villa d'Hadrien. Les fondations en sont assez bien conservées pour qu'on en puisse rétablir le plan sans trop de peine. Autour d'un portique circulaire, soutenu par des colonnes de jaune antique, coule un de ces petits ruisseaux que les anciens nommaient des *euripes*. Le canal, revêtu partout de marbre blanc, a près de 5 mètres de large et un peu plus de 1 mètre de profondeur. L'espace qu'il entoure forme une espèce d'île reliée au portique extérieur par quatre petits ponts de marbre qui se coupent à angle droit. Par un caprice qui n'est pas sans grâce, au centre de l'île ronde s'élevait une salle carrée, couverte par une de ces voûtes que les architectes d'aujourd'hui nomment arc de cloître. De petites chambres arrondies, des niches ouvertes sur l'euripe et qui devaient contenir des fontaines, occupent les segmens qui s'étendent entre la forme rectangulaire de la salle et la forme circulaire du canal. Rien n'est plus original ni plus agréable à l'œil que toutes ces combinaisons ingénieuses. La salle elle-même devait être d'une grande richesse. On y a trouvé des fragmens des marbres les plus précieux, de nombreux débris de colonnes, des bas-reliefs qui représentent des monstres marins, des Tritons, des Néréides, de petits Amours montés sur des hippocampes. Quelle pouvait être la destination de ce bel édifice qu'on avait construit avec tant de soin et de recherche? Jusqu'ici l'opinion la plus vraisemblable a paru celle de Nibby, qui l'appelle *natatorio* et en fait une sorte de piscine. Cette opinion soulève pourtant beaucoup d'objections. Il semble qu'une piscine véritable devrait avoir plus d'étendue et une autre forme, et qu'il ne serait guère commode de nager dans un canal si peu profond. J'aime mieux croire que l'important était la salle carrée, et que l'euripe ne servait ici que de décoration et d'agrément. On sait que les Romains aimaient à placer dans leurs appartemens des fontaines jaillissantes, et que leurs maisons de campagne surtout en

étaient largement pourvues. La salle que nous venons de décrire, avec ses eaux abondantes, devait être un refuge charmant aux heures chaudes du jour. Tandis que le soleil d'août faisait rage au dehors, on était sûr de trouver toujours la fraîcheur au milieu de ces fontaines, entre ces murs de marbre et sous ces voûtes élevées. Il fallait, pour y arriver, traverser d'abord le petit euripe; la vue seule de l'eau suffisait pour réjouir les yeux et donner une sensation de bien-être au corps épuisé par la chaleur. On était tout heureux d'entrer dans une atmosphère différente, et il semblait sans doute qu'on allait laisser de l'autre côté du pont de marbre la température accablante dont on avait souffert. Mais qu'allait-on faire dans cette belle salle? Il est difficile de le savoir précisément. Peut-être était-ce simplement un lieu de repos où l'on venait causer à l'aise et au frais. Peut-être le voisinage du Lycée, des bibliothèques, du Pœcile, de tous ces lieux réservés à l'étude et aux loisirs savans, doit-il nous faire penser qu'on s'y occupait de sciences et de lettres. N'est-ce pas en cet endroit charmant, où l'art semble avoir épuisé toutes ses ressources, que l'empereur communiquait aux beaux esprits de sa cour les vers qu'il composait avec tant d'effort sur des sujets futiles? Ce lieu paraît fait à merveille pour la littérature délicate et maniérée de ce temps. Rappelons-nous la petite pièce intitulée *la Veillée de Vénus* (*Pervigilium Veneris*), qui est le chef-d'œuvre de cette poésie précieuse; il me semble que nulle part on ne serait mieux pour goûter ces jolis vers, nulle part on ne trouverait plus de plaisir à les entendre que dans cette élégante salle, au milieu de toutes les richesses d'un art raffiné, à côté de cet euripe qui circule sans bruit dans son lit de marbre, et au murmure de l'eau qui tombe discrètement des fontaines.

Nous avons fini d'étudier ce groupe de ruines où M. Daumet a cru retrouver le Lycée et le Prytanée, et qui certainement contenait les appartemens officiels de l'empereur. C'était, avec son habitation privée, la partie essentielle et indispensable de la villa. Le reste se composait surtout des bâtimens que la fantaisie du maître fit ajouter à sa maison de campagne, quand il voulut y retrouver les souvenirs de ses voyages. Quelques-uns sont assez bien conservés pour qu'on puisse en reconnaître la destination, et, quoiqu'ils ne doivent leur naissance qu'à un caprice douteux d'artiste et de grand seigneur, ils n'offrent pas au visiteur moins d'intérêt que les autres.

Lorsqu'on a quitté la salle que nous venons de décrire et qu'après avoir repassé l'euripe on se dirige vers le sud, on arrive bientôt à une vaste esplanade où l'on a corrigé les inégalités du sol par des substructions considérables. Afin que rien ne fût perdu, l'architecte a bâti, selon l'usage, dans les substructions mêmes plusieurs étages de logemens, de grandeur et de forme différentes, qu'on

appelle vulgairement les Cent-Chambres, *Cento Camerelle*. Ligorio, qui se représentait les césars comme les princes de son temps et qui s'imaginait qu'ils n'allaient nulle part sans être suivis de leurs soldats, supposa que ces logemens étaient destinés à la garde impériale, et les autres archéologues ont accepté cette opinion. En réalité, les empereurs romains, surtout ceux qui étaient solidement établis et n'avaient guère à craindre de révolution imprévue, ne traînaient pas des armées à leur suite, et comme il y avait d'ordinaire dans leurs maisons de campagne plus d'esclaves que de soldats, il est naturel de penser que les Cent-Chambres, dont on a voulu faire une caserne de prétoriens, étaient simplement le domicile des gens de service. L'esplanade qui s'étendait au-dessus des substructions était enfermée par un immense portique rectangulaire, au milieu duquel se trouvait un grand bassin dont on voit encore quelques vestiges. Un des côtés du portique s'est conservé. C'est une muraille en briques de 10 mètres de haut et de 230 mètres de long. Au milieu de tant de ruines amoncelées, elle est restée debout. Lorsqu'après s'être frayé péniblement un chemin à travers ces blocs renversés, ces fragmens de colonnes épars, on arrive tout d'un coup en face de ce mur si merveilleusement intact, la surprise égale l'admiration. On se demande par quelle fortune étrange il n'a pas eu le sort du reste et ce qui l'a préservé de la ruine commune à laquelle il semblait plus exposé par son étendue et sa hauteur mêmes. Il n'est guère douteux que ce portique ne soit celui que Spartien mentionne sous le nom de Pœcile et qui était l'imitation d'un monument athénien. Le Pœcile d'Athènes, que la description de Pausanias nous fait connaître, était surtout célèbre par les peintures de Polygnote. Il y avait représenté des souvenirs glorieux, notamment la victoire de Thésée sur les Amazones et la bataille de Marathon. Il n'en reste plus aujourd'hui aucune trace. Comme nous ne savons pas si Hadrien avait été un imitateur fidèle, il est difficile de dire jusqu'à quel point la copie peut donner une idée exacte du modèle. Ce qui est sûr, c'est qu'on se figure facilement ce que devait être le Pœcile de Tibur. Des deux côtés du mur, qui s'est si bien conservé, s'élevaient des colonnes dont il ne reste plus que quelques soubassemens. Elles soutenaient un toit élégant et formaient deux portiques qui communiquaient ensemble par une porte qui existe encore. Ce double portique était orienté de telle manière qu'une des faces était toujours à l'ombre quand l'autre était au soleil, en sorte qu'on pouvait s'y promener dans toutes les saisons de l'année et à tous les momens du jour : il suffisait de changer de côté, selon les heures, pour y trouver toujours la chaleur en hiver et le frais en été. La muraille était probablement couverte de peintures, et ces peintures devaient reproduire celles de

Polygnote. Le temps les a toutes détruites; mais il n'a pu ôter à ce simple mur de briques son air de grandeur et de majesté. C'est assurément une des plus belles ruines romaines qui nous restent, et l'admiration qu'on éprouve en le regardant augmente encore quand on songe au chef-d'œuvre grec qu'il rappelle et dont il est le dernier souvenir.

Un peu plus bas que le Pœcile, vers la gauche, on rencontre des ruines importantes sur lesquelles il n'est pas possible de se tromper: la forme du terrain indique qu'il y avait là un stade. Tous les empereurs qui aimaient la Grèce, comme Hadrien, affectaient d'être passionnés pour les jeux des athlètes, à peu près comme au siècle dernier nos grands seigneurs, qui voulaient se mettre à la mode de l'aristocratie anglaise, ne parlaient jamais que de chevaux et de jockeys. Le stade était entouré de grands bâtimens qui n'ont pas été encore bien explorés. Ce sont des bains, des exèdres, des corridors souterrains et un portique qui a plus de 100 mètres de long. M. Daumet pense, avec assez de raison, que tous ces édifices voisins du stade devaient être réservés aux exercices des lutteurs, et il y reconnaît la Palestre et le Xyste. Hadrien, on le voit, ne négligeait pas ses plaisirs. Il est vraiment remarquable qu'on ait trouvé dans sa villa tant de monumens qui se rapportent aux jeux scéniques et athlétiques. Indépendamment du stade et de ce qui l'entoure, d'un gymnase, d'un Odéon, situé du côté de l'habitation privée, il reste encore deux théâtres dont les ruines sont assez reconnaissables. L'un d'eux, le mieux conservé, se trouve au nord de la villa, à l'endroit par lequel on y pénètre aujourd'hui. Il est précédé d'une grande place carrée qui devait servir de promenade aux spectateurs. Certains détails de construction ont fait penser que c'était un théâtre grec. Le théâtre latin est un peu plus haut, du côté de la vallée de Tempé. Il est fort détérioré aujourd'hui, mais on dit qu'au dernier siècle on y voyait encore les revêtemens de marbre de l'orchestre et les bases des statues qui ornaient le *podium*. Il faut convenir que cette abondance de théâtres est assez surprenante dans un siècle où l'art dramatique était si peu cultivé. Encore comprendrait-on l'existence du théâtre grec. Un prince lettré comme Hadrien et qui avait le goût des choses délicates pouvait aimer à y entendre les pièces de Ménandre; ce grand poète, qui connaissait si bien la vie et l'avait si finement dépeinte, gardait tout son empire sur une société élégante et distinguée. On l'étudiait dans les écoles, on le lisait dans le monde, et nous savons qu'on le jouait à Naples au premier siècle; mais que pouvait-on bien représenter sur le théâtre latin de la villa de Tibur? Est-il probable qu'on remontât jusqu'à Plaute, à Cæcilius, à Térence? Ces retours d'admiration étaient alors assez à la mode. Hadrien se piquait de

préférer Ennius à Virgile, et Fronton, dans sa correspondance, parle à tout propos des vieilles atellanes; mais ce n'est pas la même chose d'admirer d'anciens écrivains dans son cabinet et d'en citer des fragmens dans ses écrits, ou de les produire sur la scène devant des gens qui ont peine à les comprendre. Peut-être l'empereur, pour avoir l'air de protéger les lettres, donnait-il l'hospitalité, sur son théâtre de campagne, aux rares ouvrages que composaient encore quelques beaux esprits pour les lire dans les salons du grand monde. C'étaient en général d'assez pauvres imitations du théâtre grec, et qui ne pouvaient guère avoir de succès devant un public véritable. Peut-être aussi Hadrien, qui, vers la fin de sa vie, était morose et cherchait à se distraire, faisait-il venir à sa villa les acteurs de pièces populaires, et jouer devant lui les deux mimes qui étaient alors en possession d'amuser la populace de Rome, l'un qui représentait les aventures d'un chef de voleurs aux prises avec la justice, et se moquant des gens qui essaient de le prendre, l'autre où l'on voyait un amant surpris par le retour imprévu du mari et forcé de se cacher dans un coffre : — deux sujets qui n'ont pas cessé, depuis cette époque, d'égayer le peuple, et quelquefois aussi les gens d'esprit.

Quand on quitte le stade, on traverse d'abord des thermes qui paraissent se diviser en deux parties distinctes : on a voulu y voir les bains des hommes et ceux des femmes. De là on arrive à une vallée d'une assez médiocre étendue et plus longue que large, que les archéologues, sur le témoignage de Spartien, s'accordent à appeler *Canope*. Ce nom n'a pas été donné sans motif, comme tant d'autres. Sur une brique qu'on a trouvée dans la vallée, on lit ces mots qui ne permettent aucun doute : *Deliciæ Canopi*. Nous étions tout à l'heure à Athènes et nous parcourions le Lycée, l'Académie et le Pœcile; un caprice du fantasque empereur nous transporte tout d'un coup en Égypte.

Il faut croire que l'Égypte était un des pays qui avaient le plus frappé Hadrien dans ses voyages. On ne visitait pas sans la plus vive surprise cette terre étrange que ses traditions, ses coutumes, sa langue et ses dieux séparaient du reste du monde. Depuis que les Romains étaient devenus les maîtres de l'univers, la plupart des peuples avaient renoncé à leurs lois et à leurs usages pour prendre ceux des vainqueurs; l'Égypte, sous tous les régimes, resta fidèle à son passé. Les conquérans grecs, qui étaient venus régner sur elle, les préfets que Rome envoyait pour la gouverner, ne changèrent rien à ses habitudes. Soumise pendant plus de six siècles à des dominations étrangères, elle continuait à vivre à sa façon, bâtissant des temples comme au temps de Sésostris, et les ornant d'hiéroglyphes auxquels ses conquérans n'entendaient rien. Ce

pays, qui ne ressemble pas aux autres, et que déjà la nature a fait étrange, l'était devenu bien davantage en s'immobilisant dans sa vieille civilisation. C'était un grand attrait pour les voyageurs curieux de contempler ce débris du passé si fidèlement conservé. Aussi tous ces riches ennuyés qui cherchaient des spectacles nouveaux, et voulaient échapper un moment à l'uniformité générale, étaient-ils heureux de parcourir ce coin du monde qui ne ressemblait à rien. Ils ne manquaient pas d'aller voir les monumens des Pharaons, de contempler les Pyramides, d'entendre Memnon saluer l'aurore et d'écrire leurs noms avec des remercîmens sur le piédestal ou la jambe du colosse. De retour chez eux, ils demandaient aux sculpteurs ou aux peintres de reproduire ce qu'ils venaient d'admirer. C'est ainsi qu'il se répandit dans l'art de cette époque un faux goût égyptien qui a produit quelques bons ouvrages et beaucoup d'imitations ridicules. Des grands seigneurs, ce goût descendit aux autres classes : sur les murs des maisons bourgeoises de Pompéi, on aimait à peindre des paysages invraisemblables, avec des palmiers, des ibis et des crocodiles, qui pouvaient donner quelque idée de ce pays singulier aux gens qui ne l'avaient jamais vu.

Hadrien visita l'Égypte comme les autres, et il n'est pas surprenant que cet esprit curieux et sagace en ait été plus frappé que personne. Nous avons conservé une lettre qu'il écrivit d'Alexandrie à son beau-frère Servien; l'aspect de cette grande ville de commerce où se réunissaient tous les peuples de l'Orient y est très finement saisi. Il y décrit surtout, en termes malins, l'activité de ce peuple affairé à la recherche de la fortune. « Personne n'y vit oisif, dit-il. Les uns y travaillent le verre, d'autres fabriquent le papier, d'autres tissent le lin. Chacun y a sa besogne et exerce une profession. Les aveugles même, les goutteux et les boiteux trouvent quelque chose à faire. Ils n'ont tous qu'un dieu, l'argent (*unus illis deus mammus est*); c'est lui seul qu'adorent les chrétiens, les juifs et tous les autres. » Comme il arrive dans toutes les villes industrielles où la fortune est si mobile, on cherchait à jouir vite de ces biens qui pouvaient être si vite perdus, et l'on se livrait au plaisir avec autant d'ardeur qu'aux affaires. Le lieu de divertissement des Alexandrins, où ils allaient se distraire de leurs occupations et s'alléger de leurs écus, était la ville de Canope, située à cinq ou six lieues d'Alexandrie. Canope possédait un temple célèbre de Sérapis, où l'on se rendait de toute l'Égypte. Tous les soirs le sanctuaire était plein de gens qui venaient demander au dieu la guérison de leurs maladies ou de celles de leurs amis. Ils se couchaient dans le temple après avoir fait des prières ferventes, et pendant leur sommeil ils recevaient en songe le remède qui devait les délivrer de leurs maux; mais le plus souvent la santé n'était qu'un prétexte;

on allait à Canope comme on va de nos jours aux stations thermales, moins pour se guérir que pour s'amuser. Le voyage se faisait sur un canal de cinq lieues de long, sans cesse parcouru par des barques légères, recourbées à la proue et à la poupe, et qui portaient au milieu une sorte de boîte assez semblable à celle des gondoles de Venise (1). Le mouvement ne s'arrêtait pas; le jour et la nuit, on entendait retentir sur l'eau ces chansons d'amour de l'Égypte, renommées dans le monde entier. Des deux côtés du canal s'élevaient des hôtelleries abondamment pourvues de tout ce qui pouvait exciter à la joie et satisfaire les désirs. On s'y arrêtait pour boire le vin léger de Maréotis, qui donnait une ivresse gaie et courte, et, le repas fini, sous des treilles ou à l'ombre des arbres, on dansait au son des flûtes. C'est ainsi qu'on arrivait sans se presser à Canope, où l'on trouvait encore plus de divertissemens que sur la route. Tout y était fait pour le plaisir, et il était impossible d'imaginer un séjour plus enchanteur. « C'était comme un rêve, dit un écrivain contemporain, et l'on s'y croyait transporté dans un monde nouveau. »

Hadrien, qui voulait que sa villa de Tibur lui rappelât ce qu'il avait vu de plus frappant dans ses voyages, se garda bien d'oublier Canope. Suivant son usage, il ne prit pas la peine de reproduire exactement la ville égyptienne : on n'aurait pas pu le faire dans un si petit espace : il se contenta probablement d'une ressemblance fort lointaine. Au fond de la vallée, une sorte de vaste niche ou d'abside profonde, qui était ornée avec une grande magnificence, servait à la fois de temple et de château-d'eau. Au centre de l'abside, dans un enfoncement, devait être placée la statue de Sérapis, la grande divinité de Canope. Sur les murailles latérales, des niches plus petites contenaient d'autres dieux égyptiens. Ces statues sont peut-être celles qu'on a retrouvées dans les décombres de la vallée et qu'on a réunies au musée du Vatican. De tous les coins de l'édifice l'eau coulait avec abondance. Elle descendait par des marches de marbre ou rebondissait sur des vasques superposées, et tombait de là dans un grand bassin semi-circulaire. Une sorte de pont ou de passage placé sur le bassin et orné de colonnes qui soutenaient la voûte permettait d'aller d'une rive à l'autre et de regarder de près les cascades. L'eau passait par-dessous et se jetait dans un ca-

(1) On en voit qui ont cette forme dans la célèbre mosaïque de Palestrina. On y trouve aussi représentée une de ces fêtes égyptiennes qui devaient être si fréquentes le long du canal de Canope. Sous un berceau couvert d'une vigne chargée de fruits, des hommes et des femmes sont mollement étendus et tiennent des vases à boire. Une des femmes élève le rhython jusqu'à ses lèvres, une autre montre les grappes qui pendent, d'autres jouent de la flûte ou pincent des instrumens à cordes, tandis qu'autour d'eux coule le fleuve couvert de fleurs de lotus.

nal qui occupait tout le milieu de la vallée. Ce canal, creusé dans le tuf, avait 220 mètres de long sur 80 de large. Des barques élégantes, faites sans doute sur le modèle des gondoles d'Alexandrie, étaient réservées à l'empereur et à ses amis, et l'on voit encore sur le quai les restes de l'escalier où les embarcations venaient les prendre quand ils voulaient se promener sur le canal. D'un côté de la berge, on a retrouvé les ruines d'une vingtaine de salles à deux étages, abritées par un beau portique. C'était sans doute une imitation de ces hôtelleries voluptueuses où le voyageur qui allait à Canope était si heureux de s'arrêter. Il est probable que celles de la villa de Tibur faisaient de leur mieux pour mériter le renom que les autres avaient acquis. On devine ce qui devait s'y passer quand on se rappelle qu'Hadrien aimait le plaisir avec passion, et qu'il n'a jamais pris la peine de le cacher. Peut-être Marc-Aurèle faisait-il plus tard quelque allusion à ces spectacles corrupteurs quand il rappelait les dangers qui avaient menacé sa vertu pendant sa jeunesse, et qu'à cette occasion il remerciait les dieux « de l'avoir guéri des passions d'amour auxquelles il avait un moment cédé. »

Il ne nous reste plus, pour être complet, qu'à nous occuper des Enfers, car il y avait aussi une reproduction des enfers dans la villa de Tibur : Hadrien, nous dit son biographe, avait voulu les y mettre afin que rien n'y manquât. Les archéologues, qui ne doutent de rien, ont essayé d'en retrouver la place, mais il sera bien difficile d'y parvenir tant qu'on ne saura pas sur quel modèle l'empereur les avait bâtis. Était-ce une œuvre de fantaisie individuelle ou s'était-il conformé aux descriptions du sixième livre de *l'Énéide?* Nous ne le savons pas. Ce qui est curieux et significatif, c'est que l'idée lui soit venue de placer le Tartare et l'Élysée dans sa maison de campagne. N'est-ce pas la preuve que ses contemporains commençaient à se préoccuper étrangement de l'autre vie (1)? Quant à lui, je ne crois pas qu'il s'en soit beaucoup tourmenté. Ce politique avisé, ce bel esprit sceptique n'était pas de ceux sur lesquels les religions mystiques de l'Orient pouvaient avoir beaucoup de prise. On nous dit qu'il fut assez maître de lui, quand il sentit la mort venir, pour composer de petits vers mignards dans lesquels, s'adressant « à sa petite âme tremblotante et charmante, » il lui disait, avec une accumulation de diminutifs étranges qu'on ne peut traduire : « Tu vas aller dans des lieux pâles, sévères et nus, où tu ne pourras plus te livrer à tes jeux accoutumés. » De quelle manière avait-il représenté ces lieux pâles et nus dans sa villa? Il faut se résoudre à l'ignorer.

(1) Le jour où Caligula fut tué, il donnait des jeux au peuple dans lesquels des Égyptiens et des Éthiopiens représentaient les scènes des enfers. Le spectacle devait avoir lieu le soir et se prolonger dans la nuit.

III.

La description qu'on vient de lire de la villa d'Hadrien explique qu'elle ait été quelquefois sévèrement jugée. Il est sûr que rien ne ressemble moins à une maison de campagne comme nous les entendons aujourd'hui. Ce luxe de bâtimens, cet entassement d'édifices, ce stade, ces théâtres, ce Lycée, cette Académie, déroutent nos habitudes. Il n'y a rien là de rustique, rien qui sente les champs : tout paraît fardé, mondain, apprêté. Peut-être faudrait-il en conclure simplement que les Romains comprenaient les plaisirs de la campagne autrement que nous; mais on va plus loin, on affirme d'un ton résolu qu'ils ne l'aimaient pas du tout, et la villa de Tibur sert d'exemple à ceux qui veulent établir qu'ils n'ont jamais eu ni l'intelligence ni le goût de la nature.

C'est un reproche qu'on fait assez généralement aux Romains, et pour nous, c'est un reproche grave. Nous avons tous la prétention d'aimer la nature avec fureur; il est plus que jamais de bon ton d'aller visiter les sites célèbres, et nous serions fort blessés qu'on nous accusât de ne pas les admirer comme il convient. On ne trouverait personne chez nous qui eût le courage de dire, comme Socrate : « Non-seulement je ne sors pas de mon pays, mais je ne mets jamais les pieds hors d'Athènes; car j'aime à m'instruire : or les arbres et les champs ne veulent rien m'apprendre. » C'est un aveu dont on rougirait. Aujourd'hui les champs et les arbres sont devenus plus complaisans, et il n'est personne, même parmi les esprits les plus simples et les plus bourgeois, qui ne prétende gagner beaucoup à s'entretenir avec eux. Les curieux ont noté depuis quelle époque ce goût pour les beautés naturelles est devenu si vif : c'est au milieu du XVIIIe siècle qu'il est né; Rousseau fut le premier qui mit les montagnes à la mode, et c'est à sa suite qu'on a découvert les glaciers. Depuis lors la Suisse, qu'on tenait pour un pays sauvage, est devenue le pèlerinage obligé de tous les gens qui se respectent. Voilà ce qu'on répète tous les jours, ce qu'on lit partout, ce qui nous rend très fiers de nous-mêmes. Je ne veux pas dire qu'on ait tout à fait tort : assurément depuis un siècle le sentiment de la nature est devenu plus large et plus général; mais il ne faut rien exagérer non plus et prétendre qu'il était étranger aux Romains. Ils la comprenaient et l'aimaient à leur façon, et je ne crois pas inutile, puisque l'occasion s'en présente, de chercher quelle était leur façon particulière de l'aimer et de la comprendre.

Les Romains étaient sortis des champs, et la campagne fut longtemps leur séjour préféré; mais plus tard la ville les attira, et bien peu résistèrent à l'attrait qu'ils éprouvaient pour elle. Les grands

personnages, qui aspiraient aux fonctions publiques, étaient bien forcés de s'y établir pour être toujours sous les yeux de leurs électeurs. Ils y furent suivis par les petits propriétaires de la campagne romaine, quand la misère les eut obligés de vendre leur champ à leurs envahissans voisins. Puis arrivèrent, après les autres, les travailleurs libres qu'on ne voulait plus employer qu'aux travaux pénibles et dangereux, où le riche craignait de compromettre son esclave. Ces pauvres gens finirent par être las de la rude existence à laquelle on les condamnait, et, comme ils savaient que dans la ville ils seraient amusés et nourris aux frais du trésor, ils s'empressèrent d'y émigrer. Une fois qu'ils avaient reçu leur tessère de blé ou d'huile dans les distributions publiques ou leur sportule à la porte des riches, quand ils avaient pris l'habitude d'assister à ces spectacles de toute sorte qui remplissaient le tiers de l'année, il n'y avait plus aucun moyen de les renvoyer aux champs. Les gens sensés s'indignaient de voir grossir sans cesse cette population de fainéans dont on ne pouvait pas tirer un soldat au moment des dangers publics. Varron se plaint avec éloquence que les campagnes soient dépeuplées depuis que les laboureurs se sont glissés dans la ville l'un après l'autre et que « ces fortes mains qui travaillaient la terre ne sont plus occupées qu'à applaudir au théâtre ou au cirque. » Mais ces plaintes honnêtes n'étaient pas écoutées; l'élan une fois donné ne s'arrêta plus. Dès l'époque d'Auguste, la grande ville avait fait le vide autour d'elle. La campagne n'était plus remplie que de vastes pâturages ou de maisons de plaisance, et les vieilles cités du Latium ou du pays sabin, qui avaient si longtemps arrêté la fortune de Rome, tombaient en ruines.

Le séjour de Rome devait être assurément fort agréable; on y trouvait en abondance des distractions et des plaisirs de tout genre accommodés à tous les goûts et à toutes les fortunes. Cependant elle ne put pas échapper à la condition ordinaire des grandes villes. La vie ardente qu'on y mène entraîne à la longue une insupportable fatigue. La tension perpétuelle à laquelle l'esprit est condamné l'épuise; le bruit étourdit; le tourbillon d'affaires où on est jeté donne le vertige; on a peine à supporter cette agitation générale dont le spectacle avait d'abord réjoui les yeux; autant on était heureux d'être arraché à soi-même par le mouvement extérieur, autant on désire avec passion rentrer en possession de soi et s'appartenir un moment. Les plus futiles, les plus mondains, éprouvent des besoins étranges de solitude et de repos et cherchent à les satisfaire. Milton a décrit en beaux vers la joie d'un de ces prisonniers qui secoue un jour sa chaîne et s'enfuit aux champs un matin d'été. Jamais les prairies ne lui semblèrent si vertes ni le ciel si pur. Il

écoute tous les bruits champêtres; il respire avec bonheur l'odeur de l'herbe fauchée. Il jouit de cet horizon large et pur qui repose les yeux, de cet air tiède et doux qui dilate le cœur. Tout le frappe et le charme; les spectacles qu'il a vus cent fois lui semblent nouveaux; le voilà sensible à des beautés qu'il n'avait jamais aperçues, quoiqu'elles fussent toujours sous ses yeux : il a découvert la campagne. — Je me figure que ces impressions étaient celles de beaucoup de Romains qui avaient le courage de rompre un jour leurs attaches pour aller demander un peu de repos au calme des champs, et que c'est ainsi que la fatigue des plaisirs mondains produisit chez eux le goût des plaisirs champêtres.

Le poète Horace était, je crois, de ce nombre. Personne n'a plus célébré la campagne que lui; il semble, à la façon dont il en parle, qu'il était fait uniquement pour s'y plaire et qu'il n'a jamais aimé qu'elle. On sent pourtant que ce goût ne lui était pas aussi naturel qu'à son grand devancier, Lucrèce, et à son ami Virgile (1). Rome lui convenait beaucoup dans les premières années; il y trouvait des spectacles qui égayaient son esprit curieux et animaient sa verve satirique. Le séjour lui en parut fort agréable tant qu'il put se promener seul du Forum au Champ de Mars et y regarder en liberté les faiseurs de tours de force et les diseurs de bonne aventure; mais, quand l'amitié de Mécène en eut fait un personnage et qu'il ne lui fut plus possible de sortir de chez lui sans être assailli d'inconnus qui le félicitaient de sa bonne fortune, de fâcheux qui l'interrogeaient sur les affaires publiques, de solliciteurs qui lui demandaient son appui, il prit la ville en horreur. Ces importunités lui devinrent si odieuses qu'il faillit en perdre sa modération ordinaire : il désira la retraite avec une passion qui a lieu de surprendre chez un sage qui professait qu'il ne faut rien souhaiter avec trop d'ardeur. Aussi vécut-il très heureux dans sa petite maison des champs; mais je suis tenté de croire que ce qui rendait son bonheur plus vif, c'était le souvenir des importunités de la ville auxquelles il venait d'échapper. Peut-être n'aurait-il pas trouvé qu'il y faisait des « repas de dieux, » s'il ne s'était rappelé, pendant qu'il était à table sans façon en compagnie de quelques voisins, l'ennui des grands dîners de Rome avec leurs lois tyranniques, qui forçaient à boire autant de coups que le voulait le roi du festin, et leurs conversations insup-

(1) C'est ce qui s'aperçoit, à ce qu'il semble, dans les paysages qu'il aime à dessiner. Quel qu'en soit le mérite, ils ont toujours quelque chose de moins profond et de plus mondain que ceux des deux autres poètes. La mythologie y tient beaucoup de place, et elle n'est pas toujours, comme chez eux, la traduction naïve et l'expression sincère des grands phénomènes de la nature; ce n'est souvent qu'un de ces procédés dont se sert un homme d'esprit pour jeter quelque agrément dans ses descriptions.

portables dont les scandales de la veille et les acteurs en renom faisaient tous les frais. Les malins ont fait remarquer qu'il ne paraît jamais si épris de la campagne que lorsqu'il est retenu à la ville. C'est de Rome, un jour qu'il a subi toute sorte de sollicitations et d'ennuis, qu'il laisse échapper cette exclamation, où il a mis toute son âme : *O rus, quando ego te aspiciam!* Il paraît se refroidir pour sa maisonnette quand il y arrive, et souvent il désire la quitter dès qu'il y est resté quelques semaines. C'est une inconstance dont il s'accuse humblement, mais dont il a grand'peine à se corriger. « Plus léger que le vent, dit-il, je désire être à Tibur quand je suis à Rome, et je regrette Rome quand je suis à Tibur. » Voilà bien le mondain impénitent, qui s'est cru guéri parce qu'il a éprouvé un moment de dépit contre ces plaisirs qui l'enchantent, et qui ne tarde pas à reprendre son ancien joug quand sa mauvaise humeur est passée. Ce n'est que vers la fin de sa vie que sa conversion fut complète. Il en vint alors à aimer beaucoup plus la campagne que ses meilleurs amis ne l'auraient voulu. Pour elle, il manquait de parole même à Mécène, et, après lui avoir promis de n'être absent que quelques jours, il se faisait attendre des mois entiers.

L'histoire d'Horace devait être celle de beaucoup de Romains de son temps; il n'en manquait pas qui, comme lui, devenaient de grands amis de la campagne pour avoir été trop amis de la ville : ces contrastes et ces retours ne sont pas rares chez les gens qui prennent tout avec passion. Quand la fatigue et l'ennui les chassaient de Rome, ils erraient d'abord autour de la grande ville, qu'ils osaient à peine perdre de vue. Ils voulaient s'éloigner d'elle le moins possible, ils se bâtissaient des maisons de plaisance tout près des portes, le long des grands chemins, sur les deux rives du Tibre. Mais ils s'apercevaient bientôt que ces villas et ces jardins qui coûtaient si cher ne les préservaient pas des importuns. La ville, qu'ils voulaient fuir, venait les y retrouver. Les pauvres gens suivent toujours à leur façon l'exemple des riches; Rome aussi leur était pesante, et ils n'y voulaient pas rester toujours. Les jours de fête, toute une population misérable se précipitait dans les auberges des faubourgs, le long du fleuve, dans les bois sacrés, autour des temples. Ils dansaient « chacun avec sa chacune, » dit Ovide; ils dînaient en plein air ou sous des tentes de feuillage. C'était un voisinage bruyant, incommode, et il n'était guère plus aisé d'être tranquille aux environs de Rome qu'à Rome même. On était donc forcé d'aller plus loin, à Tusculum, à Préneste, à Tibur, et, quand ces lieux, voisins de la ville et devenus trop à la mode, furent à leur tour trop fréquentés, et qu'on n'y trouva plus le calme et le recueillement

qu'on cherchait, il fallut aller plus loin encore. C'est ainsi que toute l'Italie, depuis le golfe de Baïes jusqu'au pied des Alpes, se peupla de villas élégantes. « Quand cesserez-vous, disait Sénèque aux riches de son temps, de vouloir qu'il n'y ait pas un lac qui ne soit dominé par vos maisons de campagne, pas un fleuve qui ne soit bordé de vos édifices somptueux? Partout où jaillissent des sources d'eau chaude, vous vous empressez d'élever de nouveaux asiles pour vos plaisirs; partout où le rivage forme une courbe, vous voulez fonder quelque palais, et, ne vous contentant pas de la terre ferme, vous jetez des digues dans les flots pour faire entrer la mer dans vos constructions. Il n'est pas de pays où l'on ne voie resplendir vos demeures, tantôt bâties au sommet des collines d'où l'œil se promène sur de vastes étendues de terre et de mer, tantôt élevées au milieu de la plaine, mais à de telles hauteurs que la maison semble une montagne. »

Ce n'étaient pas les riches seuls qui éprouvaient le besoin de s'enfuir de la ville et de respirer l'air des champs. Les affranchis aisés, les petits bourgeois, les gens de lettres surtout, plus amoureux encore que les autres de silence et de liberté, étaient heureux de posséder quelque part, loin de la foule et du bruit, ce que Juvénal appelle « un trou de lézard. » Suétone, que ses ouvrages d'érudition n'avaient pas enrichi, se mit en tête un jour d'acheter un petit domaine et de ne pas le payer trop cher; à sa demande, Pline, qui le protégeait, chargea un personnage important de s'entremettre de l'affaire. « Ce qui tente notre ami, lui disait-il, c'est le voisinage de Rome, la facilité des communications, la simplicité des bâtimens, le peu d'étendue du domaine, assez grand pour le distraire et trop petit pour l'occuper. A des gens d'étude comme lui il suffit d'avoir assez de terre devant soi pour reposer l'esprit et réjouir les yeux; il ne leur faut guère qu'un petit chemin de bordure, une allée pour se promener en paresseux, une vigne dont ils connaissent tous les ceps et quelques arbres dont ils sachent le nombre. » N'est-ce pas encore aujourd'hui un vrai jardin d'homme de lettres?

Parmi ces amis de la campagne de tout rang et de toute condition qui se hâtaient de fuir la ville au premier loisir, il y en avait bien quelques-uns, comme Horace, qui se repentaient bientôt de l'avoir quittée. La solitude les ennuyait plus rapidement encore que le bruit les avait fatigués. Ils ne résistaient pas au regret des plaisirs du monde. Pouvait-on rester longtemps éloigné des jeux du cirque ou de l'amphithéâtre? « Il fallait bien, dit Sénèque, voir un peu couler le sang humain. » Et ils s'empressaient de rentrer à Rome plus vite qu'ils n'en étaient sortis. Mais c'était l'exception : d'ordinaire les riches Romains restaient dans leurs villas le plus longtemps

qu'ils le pouvaient. Ils en avaient sur le haut des montagnes ou au bord des fleuves pour la saison d'été, d'autres, abritées des vents rigoureux, qu'ils habitaient l'hiver. Quelques-unes étaient fort éloignées de Rome, et l'on s'y rendait au temps des longues vacances, par exemple à l'automne pendant les féries des vendanges; on allait à celles qui étaient tout près de la ville quand on n'avait qu'un ou deux jours de loisir. De cette façon on ne séjournait dans Rome que lorsqu'on y était tout à fait retenu par les affaires, et à Rome même on prétendait trouver la campagne. Les gens du peuple, nous dit Pline, se contentaient de placer des fleurs à leurs fenêtres : pauvres fleurs qui devaient avoir grand'peine à vivre, sans air et sans soleil, dans les rues étroites de la vieille cité! Ceux qui pouvaient se faire bâtir une maison pour eux avaient soin d'y garder derrière l'atrium la place d'un petit jardin, avec quelques arbres qu'ils appelaient un bosquet, un petit filet d'eau dans un ruisseau de marbre auquel ils donnaient le nom d'euripe, et au fond une grotte de rocailles à côté d'une perspective fuyante d'arbres peints sur le mur, tant ils tenaient à se faire illusion et à oublier qu'ils étaient au milieu d'une grande ville!

Voilà une société qui paraît fort éprise de la nature; mais n'oublions pas que le goût des champs lui était surtout venu du dégoût de la ville : cela se voit à certains indices. Il est aisé de reconnaître, à ce qu'il me semble, que ceux qui habitaient ces belles villas étaient plutôt des gens du monde qui voulaient se refaire que des amis désintéressés de la nature. Ils n'y venaient pas uniquement pour y vivre dans une sorte de contemplation muette des beautés champêtres, et on les aurait trouvés coupables s'ils s'y étaient enfermés pour n'en plus sortir. Du temps de Tibère, un personnage important de Rome, Servilius Vatia, effrayé sans doute et dégoûté de tout ce qu'il avait vu dans le sénat, se fit construire une villa magnifique près de Cumes, et y passa sa vie. Il ne nous vient pas à l'idée de le blâmer de s'être soustrait à tant de périls et de honte, et personne ne songera à le plaindre d'avoir vécu dans un si admirable pays; mais les Romains avaient grand'peine à comprendre, même sous l'empire, qu'on s'exilât ainsi volontairement de la société et des affaires publiques; Servilius Vatia leur faisait l'effet de s'être enterré vivant, et Sénèque nous dit que toutes les fois qu'il passait près de la belle villa de Cumes, il ne pouvait s'empêcher de dire : « Ici repose Vatia. » Les maîtres de ces maisons de campagne étaient donc ordinairement des gens engagés dans l'activité des affaires et le mouvement de la vie, des financiers, des hommes politiques qui venaient s'y reposer des fatigues anciennes et se préparer à des fatigues nouvelles, des écrivains qui cherchaient à re-

tremper leur esprit et à rafraîchir leur imagination dans la solitude. « Ici, disait Pline, tout heureux d'arriver à sa maison de Laurente, ici, je n'entends plus de bruits importuns; ici, je ne m'entretiens qu'avec moi-même ou avec mes livres. O mer, ô rivages, mes vrais cabinets d'étude, que d'idées ne faites-vous pas naître en moi, que d'ouvrages vous me dictez! » Et, comme il aime beaucoup à nous parler de lui, il nous fait heure par heure le tableau de la vie qu'il y mène : « Je m'éveille quand je peux, ordinairement vers la première heure (six heures du matin). Mes fenêtres restent d'abord fermées, car j'ai remarqué que le silence et les ténèbres animent l'esprit. Si j'ai quelque ouvrage commencé, je m'en occupe; je dispose tout, les idées et même le style, comme si j'écrivais et je corrigeais. Je travaille ainsi tantôt plus, tantôt moins, selon que je trouve plus ou moins de facilité à composer et à retenir; puis j'appelle un secrétaire, je fais ouvrir les fenêtres et je dicte ce que j'ai composé. A la quatrième heure ou à la cinquième (dix ou onze heures), selon le temps qu'il fait, je vais me promener dans une allée ou sous un portique, et je ne cesse pas, en me promenant, de composer et de dicter. Ensuite je monte en voiture; là encore je poursuis l'ouvrage dont je me suis occupé pendant mon repos du matin et ma promenade. » Et il continue à nous faire le récit de ces journées sérieuses où le travail se mêle à tout, jusqu'au repas du soir, car on a l'habitude d'y faire une lecture instructive. Même quand il se donne quelque plaisir extraordinaire, lorsqu'il va par exemple à la chasse, il a grand soin d'apporter ses tablettes; elles sont à côté de lui pendant qu'il est assis près des filets, et, quand les sangliers tardent à se prendre, il tire son poinçon et se met à écrire; s'il revient les mains vides, il rapportera au moins ses pages pleines. Ce n'est pas tout à fait ainsi que nous entendons la vie à la campagne. Sans doute tout le monde alors n'était pas aussi laborieux que Pline; il devait y avoir des gens qui ne traînaient pas toujours leur secrétaire après eux et qui, lorsqu'ils allaient chasser, laissaient leurs tablettes à la maison; mais presque tous étaient, comme lui, des politiques, des orateurs, des lettrés, des gens du monde, que la fatigue avait un moment chassés de la ville, qui se préparaient à y revenir bientôt, et qui voulaient profiter de leur séjour aux champs pour rapporter à leurs fonctions ordinaires un corps plus robuste et un esprit plus vif.

Quand on sait pour qui les villas romaines étaient faites et ce qu'on venait y chercher, on trouve qu'elles répondaient parfaitement à leur destination. C'est leur premier mérite, qui se retrouve dans l'ensemble et les moindres détails, d'être tout à fait appropriées à ce qu'on demandait d'elles. Pline le Jeune nous a rendu le

service de nous décrire les siennes, et cette description suffit à nous donner une idée des autres. On sera frappé d'abord en la lisant de voir combien ces maisons de Laurente et de l'Étrurie ressemblaient pour l'essentiel à la villa d'Hadrien que nous venons d'étudier. Il n'y a vraiment entre elles qu'une différence, celle que la fortune et le rang mettaient entre leurs propriétaires. Un simple particulier ne pouvait pas se permettre ce qu'osait faire un empereur; mais le système général des constructions et de la décoration est le même, et les lettres de Pline confirment tout à fait la restauration de M. Daumet.

Je suppose que notre première impression, si nous pouvions voir les villas de Pline, surtout celle de l'Étrurie, qui était la plus belle, serait d'être fort étonnés de la multiplicité des bâtimens qui les composent. Tous ces édifices, de hauteurs et de formes différentes, plutôt juxtaposés qu'unis, nous feraient l'effet d'un village bien plus que d'une maison de campagne (1). Mais il faut se souvenir qu'il s'agit d'y loger un Romain, et qu'un Romain, même lorsqu'il se pique de vivre simplement, ne peut se passer d'une foule d'esclaves. Quand on ne se contente pas de les entasser dans les caves, et qu'on veut, comme Pline, leur donner des chambres convenables qu'on pourrait au besoin offrir à des amis, il faut avoir beaucoup de place et des corps de logis nombreux. Ce qui surprend encore plus que le nombre de ces corps de logis, c'est qu'on n'ait pas pris la peine de les disposer d'une façon plus régulière. Mais nous avons déjà vu que les Romains, surtout dans leurs maisons de campagne, ne paraissaient pas tenir beaucoup à l'apparence extérieure. C'est ainsi qu'au lieu de placer tous les salons et toutes les chambres du même côté pour des raisons de symétrie, leurs architectes les distribuaient un peu partout, afin de leur donner des expositions différentes; ils multipliaient les pavillons séparés, pour qu'on y fût plus isolé et qu'on y eût de tous les côtés une plus belle vue. L'ordonnance générale pouvait sembler moins heureuse, mais les appartemens étaient plus commodes, ce qui leur suffisait. Nous sommes des vaniteux, qui songeons d'abord à la façade; pourvu qu'elle ait meilleure mine, nous acceptons volontiers d'être mal logés. Les Romains s'inquiétaient moins des passans, et ils ne faisaient la maison que pour ceux qui devaient l'habiter. Tout ce qui pouvait la leur rendre plus agréable était prodigué sans mesure; on n'épargnait rien quand il s'agissait de leur procurer ce repos fortifiant et cette variété de plaisirs calmes qu'ils y venaient chercher. Certes Pline

(1) Je ne sais si Pline ne veut pas exprimer une idée semblable quand il dit qu'on aperçoit de sa maison de Laurente une foule de villas « qui, vues de la mer ou même de la côte, présentent l'image d'une multitude de villes. »

était loin d'être un voluptueux; il passait au contraire pour un homme de mœurs antiques, et Martial le comparait à Caton. On ne peut s'empêcher pourtant d'être effrayé quand on voit jusqu'à quel point il avait poussé la recherche du bien-être dans ses maisons de plaisance. On se perd dans l'énumération qu'il nous fait de ses appartemens; il a des salles à manger de grandeur différente pour toutes les occasions; il dîne dans celle-ci quand il est seul, l'autre lui sert à recevoir ses amis intimes, la troisième est plus vaste et peut contenir la foule de ses invités. L'une s'avance dans la mer : on y voit, tout en prenant son repas, les flots se briser contre les murailles; l'autre s'enfonce dans les terres : on y jouit de tous les côtés de la vue des champs et des spectacles de la vie rustique. D'ordinaire une chambre à coucher suffit aujourd'hui aux plus exigeans; il serait difficile de dire combien en contiennent les villas de Pline. Il y en a non-seulement pour tous les besoins, mais pour tous les caprices. Ici, on peut voir la mer de toutes les fenêtres; là, on l'entend sans la voir; ailleurs, on la voit sans l'entendre. Cette pièce est disposée en forme d'abside, et par de larges ouvertures elle reçoit le soleil à toutes les heures du jour; une autre est obscure et fraîche, et ne laisse entrer que tout juste assez de lumière pour qu'on ne soit pas dans les ténèbres. Si le maître désire s'égayer, il se tient dans cette salle ouverte d'où il voit tout ce qui se passe au dehors; s'il éprouve le besoin de se recueillir, il a précisément une chambre où il peut s'enfermer et qui est disposée de telle sorte qu'aucun bruit n'arrive jamais à ses oreilles. Pline l'appelle « ses délices; » il est heureux, dans sa villa, d'être loin de Rome; dans cette chambre, il lui semble qu'il est loin même de sa villa. Ajoutons que ces pièces sont parées de belles mosaïques, souvent couvertes de peintures gracieuses, et qu'elles contiennent presque toutes des fontaines de marbre, car l'eau y coule de tous les côtés, claire, fraîche, abondante; elle égaie tout par son murmure, elle est un des élémens essentiels de la décoration des villas. Elle entre pour une grande part dans les inventions capricieuses des architectes, quand ils veulent trouver des dispositions nouvelles dont l'originalité puisse plaire à ces grands seigneurs difficiles et désœuvrés. On se rappelle la belle salle carrée rafraîchie par l'euripe dans la villa d'Hadrien; Pline ne pouvait pas se faire bâtir un édifice aussi coûteux, mais il avait, à l'extrémité de son jardin, une treille touffue, soutenue par quatre colonnes de marbre de Caryste. Sous cette treille, qui formait un abri agréable, on avait placé des fontaines jaillissantes, un bassin rempli d'eau sans cesse renouvelée et qui ne débordait jamais, enfin un lit de repos en marbre blanc, où l'on venait s'étendre à la chaleur du jour. « De

ce lit, dit Pline, l'eau s'échappe de tous les côtés par de petits tuyaux, comme si c'était le poids de celui qui s'y couche qui la faisait jaillir (1). » Pour compléter cet ensemble, il faut imaginer des bains, des piscines, des jeux de paume, des portiques qui s'étendent dans tous les sens pour jouir de toutes les expositions, des allées sablées pour les promenades à pied, d'autres dont le sol est plus ferme, et qui conviennent mieux aux courses en litière, enfin, pour ceux qui veulent aller à cheval, un vaste hippodrome, formé d'une longue allée, droite et sombre, qu'ombragent des platanes et des lauriers, tandis que de tous côtés serpentent des allées circulaires, qui se croisent et se coupent de manière à rendre l'espace plus grand et la promenade plus variée. Voilà ce qu'on devait trouver dans la villa d'un homme riche, mais rangé, qui, sans faire de folies, tenait à être commodément logé à la campagne pour s'y reposer à l'aise.

Nous n'avons rien dit des parcs et des jardins, ce qui peut sembler étrange quand il est question d'une maison de campagne; mais il est assez difficile d'en parler. Comme on le pense bien, c'est ce qui dans les villas antiques s'est le moins conservé. Nous n'avons plus, pour juger ce qu'ils devaient être, que quelques peintures où ils sont tant bien que mal représentés, et ce que les écrivains nous en disent par hasard. Ces témoignages sont assez incomplets et ne satisfont qu'à moitié notre curiosité, mais ils ont au moins cet avantage d'être tout à fait d'accord ensemble. Parmi les paysages qui décoraient les maisons anciennes, on a retrouvé, soit à Pompéi, soit à Rome, quelques peintures de jardins : ce sont toujours des allées régulières, enfermées entre deux murs de charmilles, et qui se coupent à angle droit. Au centre se trouve d'ordinaire une sorte de place ronde avec un bassin sur lequel nagent des cygnes. De distance en distance, on a ménagé de petits cabinets de verdure, formés de cannes entrelacées et couverts de vignes, au fond desquels on aperçoit une colonne de marbre ou une statue et des siéges placés tout autour pour permettre aux promeneurs de se reposer un moment. Ces peintures font souvenir de ce mot de Quintilien qui exprime d'une façon naïve le goût de son temps : « Est-il rien de plus beau qu'un quinconce disposé de telle manière que, de quelque côté qu'on regarde, on n'aperçoit que des allées droites? » Les écrivains

(1) C'est une fantaisie de ce genre qui avait donné naissance à la fameuse volière de Varron, si vaste, si belle, si pleine de complications ingénieuses, si peuplée d'oiseaux rares. Le milieu de la volière formait une salle à manger où la table et les lits des convives étaient entourés d'une eau courante, en sorte qu'en mangeant les mets les plus délicats on pouvait voir nager les poissons à ses pieds et entendre chanter autour de soi les merles et les rossignols.

ajoutent à ces renseignemens quelques détails curieux. On voit par les descriptions de Pline le Jeune que dans ses jardins, comme dans les paysages dont on vient de parler, les allées sont bordées par de véritables murailles de verdure. C'est ainsi qu'il a grand plaisir à nous dépeindre une belle allée de platanes dont il est fier. « Mes platanes, dit-il, sont couverts de lierre qui court autour du tronc et des branches et, s'étendant d'un arbre à l'autre, les lie tous ensemble. » Entre eux, pour que le mur soit plus épais, on a planté des buis et, derrière les buis, des lauriers, afin d'achever de remplir l'intervalle. Le buis surtout joue un rôle important dans les jardins romains. Non-seulement il forme la bordure des parterres et encadre complaisamment les dessins capricieux qu'on y a tracés, mais on le taille de la manière la plus bizarre. Ce n'est pas assez d'en faire des pyramides ou de lui donner l'apparence d'un vase, comme à Versailles; tantôt on veut qu'il représente des animaux qui se regardent; d'autres fois on en forme des lettres qui expriment le nom du propriétaire ou de l'ouvrier (1). Ces fantaisies sont à la mode depuis Auguste : on dirait que les Romains, dans une sorte d'enivrement de leur fortune, sont devenus alors plus sensibles à ce que Saint-Simon appelle « le plaisir superbe de forcer la nature. » Ils essaient d'introduire la campagne à la ville, ils amènent la ville aux champs. Pour niveler le terrain sur lequel s'élèveront leurs villas, ils rasent les montagnes, ils comblent les vallées. Dans leurs jardins, ils n'aiment que les arbres dont on a arrêté la croissance ou dénaturé la forme. Il y a bien quelques gens d'esprit, les poètes surtout, Horace, Properce, Juvénal, qui protestent contre ces caprices. Sénèque déclare hautement qu'il préfère « les ruisseaux dont on n'a pas contraint le cours et qui coulent comme il plaît à la nature, et les prairies qui sont charmantes sans art; » mais Sénèque n'en habitait pas moins des villas au goût du jour; il avait chez lui des haies tondues, des buis taillés, des arbres contrefaits et tous les autres tours de force qu'il trouvait ridicules : tant il est vrai qu'il est bien plus facile de se moquer de la mode que de s'y soustraire.

Il est du reste évident que les jardins et les parcs étaient loin d'avoir alors l'importance qu'ils ont prise chez nous. On le voit bien au peu de place qu'ils tiennent dans les descriptions de Pline. Les anciens ne possédaient pas tous les moyens de les varier et de les embellir que nous connaissons aujourd'hui. Plusieurs des arbres qui

(1) Ne nous hâtons pas trop de rire de cette manie : ne la voyons-nous pas renaître sous nos yeux? La mode ne s'est-elle pas établie récemment de tracer dans nos jardins des dessins bizarres avec des fleurs? On a déjà formé le chiffre du propriétaire, on en viendra bientôt à écrire le nom tout entier.

font l'ornement de nos parcs leur manquaient. Leur flore surtout n'était pas aussi riche (1). Leurs jardins étaient donc moins susceptibles d'ornemens naturels que les nôtres ; aussi y tenaient-ils beaucoup moins que nous. Ce qui remplace tout pour eux, ce qu'ils souhaitent avec le plus de passion dans les villas qu'ils construisent, c'est la vue. Pour se procurer une vue large ou riante, qui embrasse un vaste horizon ou s'arrête sur un endroit charmant, rien ne leur coûte. Elle est le premier agrément de leurs maisons de plaisance. Ils consentent à se promener, à pied ou en litière, dans des allées monotones, entre deux haies de charmilles, mais lorsqu'ils sont chez eux, dans leurs salles à manger, dans leurs chambres, dans leurs cabinets d'étude, ils veulent, de leur fauteuil ou de leur lit, avoir devant les yeux les plus beaux sites : c'est pour ainsi dire de leurs fenêtres qu'ils aiment la nature et qu'ils jouissent de la campagne.

Il faut pourtant faire ici encore une distinction : les vues que recherchaient les Romains n'étaient pas toujours celles que nous préférons, et, parmi les sites que nous aimons le plus, il y en a qui n'auraient pas été de leur goût. Leur amour pour la nature avait ses préférences et ses limites. Les grandes plaines, les belles prairies, les terres fertiles, les ravissaient. Lucrèce n'imagine pas de plus grand plaisir, les jours où l'on n'a rien à faire, que « d'être couché près d'un ruisseau d'eau vive, sous le feuillage d'un arbre élevé, » et Virgile se souhaite à lui-même, comme le suprême bonheur, « d'aimer toujours les champs cultivés et les fleuves qui coulent le long des vallées. » Voilà le premier plan des paysages qu'ils aiment, des prés ou des moissons, quelques beaux arbres et de l'eau; ajoutons-y, comme fond du tableau, quelques collines à l'horizon, surtout si elles sont cultivées sur leurs flancs et boisées jusqu'à leur sommet. Le cadre ainsi est complet; il ne contient que ces beautés simples et proportionnées qui plaisent par-dessus tout à ces artistes délicats. Mais il faut avouer que, si la nature riche et civilisée les charme, ils comprennent moins la grandeur de la nature sauvage. Cicéron dit en propres termes qu'il n'y a que la force de l'habitude qui puisse nous faire trouver quelque agrément aux sites de montagne. Pendant plusieurs siècles, des officiers romains, des chefs de légion, des gouverneurs de province, des in-

(1) M. Friedlænder fait remarquer que l'Europe est redevable au goût si prononcé des Turcs pour les fleurs d'une partie de la magnifique flore de nos jardins. C'est de Constantinople que la tulipe, le lilas, la renoncule, ainsi que le laurier-cerise et la *mimosa*, ont passé, par Vienne et Venise, dans les jardins de l'Occident. Plus tard la découverte de l'Amérique amena en Europe une importation nouvelle et bien plus abondante de fleurs et de plantes d'ornemens.

tendans de l'empereur, gens d'un esprit ouvert, d'un goût éveillé, ont franchi les Alpes, sans éprouver d'autres sensations que l'ennui ou l'effroi. Ils auraient été fort surpris d'apprendre que des milliers de voyageurs iraient un jour admirer ce spectacle qui leur semblait si rebutant. On n'allait guère voir alors les hautes montagnes par curiosité. Avant de passer le Saint-Gothard, si on ne pouvait pas s'en dispenser, on faisait un vœu à Jupiter, *pro itu et reditu*, et le poète Claudien dit que lorsqu'on apercevait les glaciers il semblait qu'on avait vu la Gorgone, tant on était épouvanté! C'est une conquête assurément d'être devenu sensible à ces grands spectacles, et nous devons nous en féliciter, mais peut-être avons-nous perdu d'un côté ce que nous gagnons de l'autre. Nous comprenons mieux que les anciens la poésie d'un site sauvage, je le veux bien; mais sentons-nous aussi vivement qu'eux ce que Sainte-Beuve appelle « le charme d'un paysage reposé? » Quand nous parcourons la Haute-Italie et que nous sommes arrivés aux environs de Mantoue et aux bords du Pô, la vue de ce pays, autrefois renommé des voyageurs, nous laisse presque indifférens. Comme nous avons l'esprit occupé des beaux aspects des Alpes que nous venons de traverser, nous regardons à peine, et non sans quelque dédain, ces campagnes riantes et le grand fleuve calme qui les arrose. C'est pourtant la patrie de Virgile; c'est le paysage qu'il avait sous les yeux dans son enfance, et qui n'est jamais sorti de son cœur. Ces plaines, qui nous semblent sans caractère, ont fait naître en lui l'amour de la nature. Il n'a pas eu besoin, pour la comprendre, de s'enfoncer dans la montagne, de s'élever jusqu'à la région des neiges éternelles, et de voir les grands fleuves sortir des glaciers. Il lui a suffi de regarder ces vertes prairies, de se promener le long de ces ruisseaux, sous le pâle feuillage des saules, de prendre « l'ombre et le frais au bord des fontaines sacrées, » d'écouter le soir « le gémissement des ramiers et le chant lointain du paysan qui coupe ses arbres. » C'est ainsi que s'est éveillé dans son âme ce profond sentiment de la vie universelle et cette sympathie généreuse pour la nature qui nous ravit dans ses vers. — Avons-nous donc autant gagné qu'on le prétend, si, à force de progrès, nous sommes devenus incapables de comprendre les sites et d'aimer le pays qui ont inspiré de si beaux ouvrages?

Pour revenir, en finissant, à la villa de Tibur et au prince qui l'a construite, il me semble qu'Hadrien et sa maison de campagne nous donnent en somme une idée assez juste de la façon dont les Romains comprenaient la nature et en jouissaient, et que cette façon n'est ni aussi déraisonnable ni aussi éloignée de la nôtre qu'on le suppose. Comme les curieux de nos jours, Hadrien courut beau-

coup le monde; il visita de préférence les pays dont les beautés naturelles sont relevées par de grands souvenirs historiques : c'est un goût qui ne semblera étrange à personne. La nature l'attira aussi pour elle-même, et nous voyons qu'il fit ce qu'on ne faisait pas de son temps, il gravit l'Etna et le mont Casius. Mais quand il voulut se construire une maison de campagne pour ses dernières années, il ne la bâtit pas sur les flancs du Casius ou de l'Etna, et il fit bien. Ce sont des spectacles qu'il est bon de voir une fois, en passant, mais qu'il ne convient guère d'avoir toujours sous les yeux. Il choisit un de ces sites plus limités, moins grandioses, qui n'écrasent pas l'homme par leur sublimité, qui ne surexcitent pas toujours son admiration, ce qui fatigue à la longue, mais qui au contraire calment et reposent. Pour savoir si son choix fut heureux, nous n'avons qu'à retourner un moment à la villa de Tibur et à contempler l'admirable vue dont on jouit du Pœcile. Plaçons-nous sur le rond-point circulaire qui le termine et qui a été disposé pour que rien de ce beau spectacle ne fût perdu. Soyons sûrs qu'il s'y trouvait des bancs de marbre, et qu'Hadrien et ses amis sont venus souvent s'y asseoir au déclin du jour. Devant soi, on a Rome; c'est elle qui attire d'abord le regard. On l'aperçoit tout entière à l'horizon, avec ses tours et ses dômes qui se dessinent dans le ciel. — Qui sait si, en plaçant sa villa en face de sa capitale, Hadrien n'a pas voulu se donner le plaisir d'un piquant contraste? Le poète a dit qu'il n'y a rien de plus agréable que d'entendre les vents hurler quand on est tranquille dans sa maison : peut-être semblait-il à ce prince, fatigué du pouvoir et de la vie, que ce spectacle de l'activité lointaine lui rendrait le repos plus doux. — Mais si Rome attire d'abord l'attention, les sites environnans s'en emparent bientôt et la gardent. Près de soi, de tous les côtés, les collines s'élèvent et montent peu à peu, devenant plus vertes et plus riantes à mesure qu'elles s'éloignent davantage de la plaine. A gauche, on aperçoit les sommets des monts latins; à droite, les montagnes pittoresques de la Sabine, Mentana, Monticelli, et plus loin Palombara, au pied du mont Gennaro. Il est impossible d'imaginer un horizon plus simple et plus large à la fois, plus de grandeur et de calme, plus de variété et de proportion : « Ce n'est pas seulement un paysage, dirait Pline le Jeune, c'est un tableau. » On s'arrache difficilement à ce spectacle, et l'on se dit, en le quittant, qu'il est impossible de soutenir que des gens qui savaient si bien choisir la situation d'une maison de plaisance n'aimaient pas la campagne et ne comprenaient pas la nature.

GASTON BOISSIER.

LE DUEL

DE MARIE DE MÉDICIS

ET DE RICHELIEU

Marie de Médicis dans les Pays-Bas (1631-1638), par M. Paul Henrard, major d'artillerie. Liége, 1877.

Marie de Médicis était fille de François Ier de Toscane, et de Jeanne, la fille de l'empereur Ferdinand Ier. Michelet l'appelle une « lourde bête allemande, » ailleurs une « Italienne au sang allemand et aux mœurs espagnoles. »

Sa mère Jeanne était morte de chagrin par suite de la passion que son mari éprouvait pour la belle Vénitienne Bianca Capello. La petite princesse eut pour belle-mère l'ennemie mortelle de sa mère; son père même la prit en haine. On lui donna pour l'élever une dame romaine, instruite et cultivée, Francesca Orsini. Son père mort, son oncle Ferdinand devint duc de Toscane. Marie fut un peu plus heureuse, mais continua à vivre solitaire et occupée de ses études. Elle devint naturellement timide, réservée, hypocrite, silencieuse, gauche : la dévotion lui fut de bonne heure une distraction nécessaire.

Elle ressentit, dit-on, les mouvemens d'une froide passion pour son cousin, le beau Virginio Orsini, comte de Bracciano; celui-ci n'y répondit point et se maria ailleurs. Marie avait déjà vingt-sept ans qu'elle était encore fille : la fleur de la beauté tombe vite aux pays chauds; elle avait pris de l'embonpoint, ses traits, sans être flétris, n'avaient plus rien de virginal. C'est à ce moment qu'elle

fut tirée de la solitude pour épouser le plus grand roi de la terre. Ce roi, il est vrai, était un barbon, il ne promettait pas d'être un mari fidèle, le bruit de ses amours remplissait le monde presque autant que le bruit de ses victoires. Qui serait la véritable reine? Marie de Médicis ou la marquise de Verneuil? Marie put se le demander pendant son long et fatigant voyage en France, et pendant les cérémonies du mariage. Un mois après la noce, Henri IV retourna à Mme de Verneuil; il avait déjà assez de sa Florentine.

L'Italienne sans esprit se voyait le centre d'une cour où l'esprit dévorait tout, où ses chagrins étaient un objet de risée, où sa tristesse était insultée par l'universelle gaîté. Elle se défiait de tout le monde et ne se sentait à l'aise qu'avec sa femme de chambre, Leonora Galigai, et avec le cavalier de la Galigai, Concino Concini. Ce couple devint tout son univers : elle se fit de ces amitiés basses, cupides et intéressées, comme un asile et un oratoire. Elle s'ensevelit dans les cabinets, se donna, comme il arrive souvent, à ceux qui lui appartenaient, et qui sans elle n'étaient rien.

Nous ne raconterons pas ici les tristes épisodes d'une union malheureuse : les *Mémoires* de Sully, les dépêches des ambassadeurs espagnols, des envoyés belges, de l'Anglais Winwood, ont fait assez connaître ce ménage royal, où les brouilles étaient continuelles. Henriette d'Entragues, infidèle, alliée à l'Espagne, avait encore plus d'empire sur le roi que l'épouse légitime. Celle-ci dut subir, l'une après l'autre, Jacqueline de Beuil, comtesse de Moret, — Charlotte des Essarts, faite comtesse de Romorantin, — la sœur de la marquise de Verneuil, la belle Marie d'Entragues, — enfin elle vit le roi s'enflammer pour la princesse de Condé. Nous ne nous appesantirons pas davantage sur les années qui suivirent la mort d'Henri IV; il était, pour ainsi dire, naturel que la régente répudiât toute la politique d'Henri IV, qu'elle la contrecarrât, autant du moins qu'elle avait pu la comprendre. Étrangère, nourrie d'humiliations en France, elle ne pouvait guère avoir une politique française. Henri IV avait opposé la France à la maison d'Autriche; elle se laissa tomber dans les filets de la politique espagnole. Elle fit dévier pendant quelques années notre histoire, jusqu'au moment où un grand ministre reprit les desseins d'Henri IV et remit la politique française dans son assiette naturelle.

Nous arriverons du coup à ce duel d'une femme et d'un prêtre, qui représentaient, la première humblement et en quelque sorte à son insu, le second avec la vision claire du génie, les deux grandes forces rivales qui se disputaient la prépondérance en Europe. Marie de Médicis mettait ses instincts de femme au service des héritiers de Charles-Quint; Richelieu mit son intelligence profonde et sa volonté de fer au service d'une politique noble, libérale, libératrice

de l'Europe. Il fit lever la moisson dont Henri IV avait semé la graine. Il empêcha l'empire d'étouffer le monde; il fut le sauveur non-seulement de son pays, de tous les petits états, de tout ce que la tyrannie de l'empire menaçait de ruine et de léthargie.

Par un caprice étrange du sort, les deux adversaires étaient condamnés tous deux à lutter l'un contre l'autre par des moyens lâches et féminins : le sort du monde fut décidé dans des alcôves; la ruse, l'hypocrisie, la délation, eurent autant de part à l'issue des grandes crises que les armées et les batailles. Le roi de France, âme débile et timorée, oscilla sans cesse entre l'aimant du respect filial et la terreur du ministre. L'histoire devint comme un drame, découpé en tableaux; la pâle figure du roi y revient comme l'image de cette fatalité qui conduit les nations à leur destinée, à travers les larmes, le sang et les murmures des peuples.

Nous nous arrêterons seulement à ces années critiques de la brouille de Marie de Médicis et de Richelieu, qui furent des années décisives de notre histoire. M. Paul Henrard, mettant à profit les archives de Bruxelles, a publié sur l'exil de Marie de Médicis un ouvrage riche en documens et en renseignemens curieux. Il a parfaitement compris que la fuite de la reine mère et de Gaston d'Orléans dans les Pays-Bas, les conspirations qui y furent ourdies avec l'aide de l'Espagne, furent parmi les causes déterminantes qui amenèrent plus tard en Belgique et en Hollande les armées françaises : « Si ces deux puissances continentales, rivales depuis plus d'un siècle, et qui, pendant tant d'années, avaient en quelque sorte choisi l'Italie pour y vider en champ-clos leurs différends, finirent par prendre pour théâtre de leurs luttes la terre hospitalière, asile de l'ennemie irréconciliable du cardinal de Richelieu, c'est que cette terre était devenue le foyer où se concentraient toutes les haines soulevées par cet illustre homme d'état, et d'où partaient toutes les entreprises hostiles à son autorité et tous les attentats contre sa personne. »

I.

Les haines sont plus vives pour succéder aux longues amitiés. On sait qu'avant d'être l'ennemi de Marie de Médicis, Richelieu avait été son protégé, nous dirions presque sa créature, si ce mot injurieux pouvait s'appliquer aux hommes de sa sorte. Contraint de quitter le ministère après l'assassinat du maréchal d'Ancre, Richelieu continua à entretenir des rapports avec la reine mère, dont les disgrâces avaient commencé. Il fut exilé à Avignon, mais dans son exil il n'était pas uniquement occupé d'écrire son *Instruction du chrétien*. La reine mère, prisonnière au château de Blois, s'évada

dans la nuit du 21 au 22 février 1619, par les soins du duc d'Épernon. La cour employa l'évêque de Luçon pour la ramener; Richelieu profita des circonstances pour relever l'édifice de sa fortune, il s'efforça de rendre à la reine mère la première place pour la partager avec elle. D'Épernon, qui avait traité avec son roi de puissance à puissance, n'obtint ni l'héritage du connétable de Luynes ni même la reconnaissance de la reine mère. Elle ne donna qu'un diamant à celui qui l'avait fait sortir de prison. « Elle a ouï dire, dit le Gascon, que les princes sont ingrats et veut faire croire que ses ancestres ne sont point des mercadans. » La reine justifia bientôt ce nom de « balourde » qu'on lui donnait volontiers; elle ne se défia point de Richelieu, elle le fit cardinal et lui ouvrit l'entrée du conseil. Richelieu en fit sortir le surintendant des finances, La Vieuville, qui l'y avait appelé; le 12 août 1624, il était premier ministre. Tant que le connétable de Luynes avait été vivant, Richelieu avait défendu la reine mère pour s'en faire un appui contre le favori : Luynes disparu, il n'eut plus besoin de la reine, et il le lui fit vite comprendre.

La reine ne fut pas longtemps à se plaindre à son fils que Richelieu avait voulu faire d'elle *une marote;* Richelieu, se défendant contre elle, lui écrivait : « Quand vous considérerez l'estat auquel est une personne à qui on donne le timon d'un vaisseau à tenir dans une mer orageuse et pleine d'escueils, sans qu'il puisse en aucune façon le tourner, qu'il ne déplaise à ceux mesmes par le commandement et pour le salut desquels il veille perpétuellement, vous jugerez que je ne suis pas sans peine, l'expérience vous faisant cognoistre que, comme je suis maintenant mal avec vous, je suis quelquefois brouillé avec le roy et toujours avec Monsieur, et ce pour nul autre subjet que pour vous servir tous avec sincérité, courage et franchise. » (30 avril 1628.)

Richelieu avait une politique, Marie de Médicis n'avait que des passions; elle tenait pour l'alliance espagnole, parce que Henri IV était l'ennemi de l'Espagne. Le mariage de Louis XIII avait été pour elle une sorte de vengeance; dès qu'elle devina dans Richelieu un continuateur d'Henri IV, ses haines eurent comme un rajeunissement et se portèrent sur celui dont elle avait si longtemps espéré faire un instrument docile. On voit dans la correspondance de Richelieu que celui-ci fit de grands efforts pour conserver les bonnes grâces de la reine mère; il lui écrit sans cesse, il la prend pour confidente et s'efforce de l'intéresser à tous ses desseins, mais il ne la réduit pas moins par degrés du rôle de régente au simple rôle de mère : il ne lui enlevait pas seulement le gouvernement, il lui enlevait son fils; plus dissimulée que rusée, elle cacha longtemps les sentimens nouveaux avec lesquels elle regardait celui qui s'empa-

rait de la confiance de Louis XIII; les rapports s'aigrirent par degrés, la mésintelligence n'éclata que pendant l'année 1630, durant la campagne de Savoie. En vain Richelieu l'invite à venir voir le roi; elle boude, elle médite sa ruine, pendant qu'il termine, à la gloire de la France, la guerre de la succession de Mantoue. Le moment devait venir où le roi serait obligé de choisir entre sa mère et le ministre; cette crise inévitable est connue dans l'histoire sous le nom de *la journée des dupes*, bien qu'elle ait duré en réalité plusieurs jours. Nous ne raconterons point la scène fameuse du Luxembourg, quand la reine mère éclata enfin contre Richelieu, le voyage de Richelieu à Versailles, son explication avec Louis XIII, l'espèce de pacte qui fut conclu entre le cardinal et le roi. Ce moment est solennel dans l'histoire de France, car le cardinal avait des desseins qui ne pouvaient réussir si on ne l'armait d'une autorité incontestée; pour obliger ses sujets à la fidélité, le roi dut promettre fidélité au plus grand de ses sujets. Il fut en somme esclave de sa parole; il eut des murmures et des révoltes, souvent il se cabra, se déroba; il tendit l'oreille aux calomnies, aux injures, aux moqueries des courtisans; il eut des favoris comme pour se venger d'avoir un maître, mais je ne sais quel instinct droit et véritablement royal l'arrêta toujours à temps et lui rendit la vision claire de ses devoirs. Il voulait bien faire souffrir Richelieu, l'alarmer, l'inquiéter, il ne put jamais se résoudre à le perdre.

Jamais amant ne dépensa plus de temps et de ferveur auprès d'une maîtresse que Richelieu ne fut contraint de faire pour arracher son jeune roi à ceux qui le lui disputaient sans cesse. Après la journée des dupes, il lui écrit : « Je suis la plus fidèle créature, le plus passionné sujet et le plus zélé serviteur que jamais roy et maistre ait eu au monde. » Il ne mentait pas; il aimait son roi d'une amour violente, il détestait tout ce qui pouvait le lui ravir. Après le coup d'état de la journée des dupes, il chercha pourtant d'abord à adoucir la reine mère; il y employa le père Suffren, son confesseur, Bullion, ancien serviteur d'Henri IV, Rancé, longtemps secrétaire des commandemens de la reine; il acheta bien cher et bien inutilement Le Coigneux et Puylaurens, les favoris de Gaston d'Orléans, dans l'espoir de tenir Monsieur tranquille. « Mon dict Monsieur aymera et affectionnera sincèrement ledict sieur cardinal, et ne consentira ny adhérera jamais en rien qui luy soit préjudiciable, mais l'assistera en toutes occasions, mesme auprès de la reine sa mère. » (Accord de Monsieur avec le roy, après la boutade de la reyne.) Monsieur, qui au lendemain de la journée des dupes avait promis « d'aimer, assister et protéger, selon les intentions du roy, M. le cardinal de Richelieu en tous temps, » alla, vers la fin de janvier 1631, trouver le cardinal et lui dit qu'il venait retirer la parole

qu'il avait donnée d'être de ses amis, qu'il avait résolu de monter à cheval et de se rendre à Orléans, ce qu'il fit en effet.

Richelieu était inquiet dans son triomphe; il croyait ou affectait de croire qu'il n'y avait pas de sûreté pour sa personne à hanter dans la maison de la reine mère; « on me fera périr quand on voudra, sans que je puisse l'éviter, » disait-il à Vautier, le médecin de la reine, qui cherchait à s'entremettre entre sa maîtresse et le cardinal. Il savait qu'après la journée des dupes Marie de Médicis s'était enfermée secrètement au Val-de-Grâce avec le marquis de Mirabel, ambassadeur d'Espagne, que ce dernier avait offert de l'argent à Monsieur pour lever des troupes. Le roi, sur le conseil de son ministre, alla à Compiègne, où sa mère le suivit; puis il partit précipitamment, en donnant ordre au maréchal d'Estrées de garder toutes les issues du château et de la ville, et de convier Marie de Médicis à prendre la route de Moulins. Le roi, en quittant Compiègne, s'arrêta à Senlis, et de cette ville écrivit à sa mère pour lui faire connaître ses volontés. Voici dans quels termes Richelieu annonçait cet événement au cardinal de Lyon : « C'est avec un sanglant et indicible regret que je vous donne avis du conseil que le roy s'est trouvé obligé de prendre à Compiègne, de supplier la reyne sa mère d'aller pour quelque temps demeurer à Moulins. Je voudrais avoir peu racheter de mon sang la nécessité de ce conseil... » Richelieu explique longuement que la reine mère n'a pas voulu s'associer aux résolutions qu'on voulait prendre contre Monsieur, et que sa présence, n'étant plus utile à la cour, ne pouvait qu'être préjudiciable. Dans une note écrite de la main même du cardinal, on lit : « On soubçonne non sans grand raison que la reyne est grosse. Si ce bonheur arrive à la France, elle le devra recueillir comme un fruict de la bénédiction de Dieu, et de la bonne intelligence entre le roy et la reyne sa femme depuis certain temps que personne n'y met plus d'obstacles et que les Espagnols n'ont plus tant de fréquentation en sa maison qu'ils avoyent auparavant, » insinuation qui est visiblement dirigée contre Marie de Médicis. Celle-ci avait refusé de quitter Compiègne; elle y était en réalité captive, bien qu'on lui permît de sortir et de se promener. Monsieur, retiré à la cour de Lorraine, écrivait à son frère des lettres où il l'accablait de reproches. Louis XIII ne pouvait vaincre l'entêtement de Marie de Médicis; celle-ci tenait à paraître prisonnière, elle ne voulait pas être trop loin de Paris; on lui envoyait ambassadeur sur ambassadeur : elle refusa le séjour de Nevers comme celui de Moulins, elle refusa le gouvernement d'Anjou et le château d'Angers. Pour la calmer, on fit retirer les troupes qui étaient dans Compiègne; elle pleurait, elle se plaignait à son fils qu'on ne fît rien que « pour sur-

prendre une pauvre femme destituée de tout conseil, excepté de celui de Dieu. » Les libelles, répandus à profusion, représentaient le roi tantôt comme un fils dénaturé, tantôt comme la victime et la dupe d'un nouveau Concini. La reine mère écrivait au roi en parlant du cardinal : « Il sçait bien que j'ay trop de courage pour souffrir cette honte publique en cent ou six vingt lieues de chemin qu'il me veult faire faire contre ma volonté, sans y trouver la fin de ma vie qu'il veult sacrifier à la sûreté de la sienne et de ses ambitieux desseins que vous connaîtrez un jour, mais trop tard. » Elle déclara enfin que, si son fils voulait la voir, il ne la verrait qu'à Compiègne, d'où elle ne sortirait que par la violence.

Monsieur, pendant qu'il était en Bourgogne, avait écrit à l'infante Isabelle, gouvernante des Pays-Bas : elle lui avait envoyé un ambassadeur et l'avait invité à passer en Lorraine à la cour de Charles IV; elle avait en même temps demandé ses ordres à son neveu Philippe IV; celui-ci avait fait savoir à sa tante qu'il négociait une ligue entre les gendres de Marie de Médicis pour réclamer sa délivrance, mais que pour le moment il ne voulait pas s'engager plus avant. Le duc de Lorraine, qui se voyait déjà le beau-frère de Monsieur (celui-ci venait de lui demander la main de Marguerite de Vaudemont), qui levait des troupes et était prêt à entrer en campagne, fut peu satisfait de la prudente réserve de Philippe IV. Il chercha un moyen de compromettre et d'engager l'Espagne et n'en trouva pas de meilleur que de faire passer Marie de Médicis dans les Pays-Bas. Il n'y avait à cela qu'une difficulté, il fallait obtenir le consentement de l'infante Isabelle. Celle-ci demanda des instructions à Madrid; mais la réponse devant être lente à venir, elle fit dire, après avoir pris l'avis de ses conseillers espagnols, qu'elle ferait à la reine mère dans les Pays-Bas l'accueil qui lui était dû.

Marie de Médicis hésitait : elle sentait bien qu'elle se perdrait en se jetant dans les bras de l'Espagne; mais on parvint à lui persuader de chercher un asile dans une place forte du royaume. On détermina le chevalier de Vardes à lui ouvrir les portes de la Capelle. La reine mère, à minuit, couverte d'un voile, quitta ses appartemens, avec deux gentilshommes, une dame d'honneur et un aumônier. On raconta au concierge que la dame voilée était une fille d'honneur qui allait se marier secrètement dans un ermitage voisin. On trouva un carrosse, et l'on prit la route de la Capelle. A deux lieues de la ville, on rencontra le chevalier de Vardes tout en émoi, qui expliqua que son père le marquis de Vardes était arrivé à la Capelle le jour précédent, qu'il avait su que la place devait être livrée, qu'il s'était fait reconnaître de la garnison et avait fermé les portes.

La reine mère n'avait plus que le choix entre le retour à Compiègne et le passage de la frontière. Elle continua sa route, et entra le 20 juillet à quatre heures à Avesnes. Elle envoya sur-le-champ un gentilhomme à l'infante pour lui annoncer son arrivée, un autre en Lorraine pour avertir le duc Charles et Monsieur. Le troisième alla porter à Louis XIII une lettre embarrassée où elle accusait Richelieu de lui avoir fait fermer les portes de la Capelle et de l'avoir contrainte à sortir du royaume, « tout ce qu'il désirait de moy et ce que je craignais le plus » (*Mercure français*). Richelieu dicta la réponse de Louis XIII : « Les appréhensions que vous témoignez avoir eues à Compiègne de vostre vie n'ont pas plus de fondement que la poursuite que vous mettez en avant vous avoir esté faite dans vostre retraite et l'intelligence que vous escrivez que l'on a eue avec le fils aîné du sieur de Vardes. » Le cardinal fit en même temps écrire par Balzac, qui était à sa dévotion, un « discours d'un vieil courtisan désintéressé sur la lettre que la reine mère du roy a escrite à sa majesté après estre sortie du royaume. » M. Cousin a cité, dans sa biographie de Mme de Hautefort, une deuxième lettre que la reine mère écrivit au roi ; elle y répète que sa vie était en danger, qu'elle a voulu se couvrir de la persécution du cardinal : « Je ne lui puis relâcher l'intérêt de mon honneur ; il faut auparavant, s'il vous plaît, qu'il soit juridiquement condamné ; et lors, si vous lui donnez la vie, je lui rendrai aussi volontiers tous mes ressentimens. » Loin de faire juger le cardinal, comme le lui proposait sa mère, le roi avait pris hautement son parti, il avait même convoqué le parlement au Louvre pour lui donner une marque publique de confiance. « Quiconque l'aymera, m'aimera et je le sauray bien maintenir. »

La petite cour de la reine s'était grossie à Avesnes; elle y attendit ses carrosses, ses litières et ses mulets, « et bientôt, dit M. Henrard, on la vit, comme au Luxembourg, manger en public, entourée de ses gardes le pistolet au poing. » Elle y reçut le marquis d'Aytona, venu pour la complimenter. Marie de Médicis ne voulut pas tout de suite elle-même parler politique, elle dit finement à d'Aytona qu'elle était au pouvoir du roi d'Espagne, qui pourrait faire d'elle ce qu'il voudrait; elle attendait encore un retour de son fils : elle désigna cependant M. de La Vieuville, le surintendant des finances disgracié par Richelieu, qui était venu la rejoindre pour entrer en pourparlers avec le gouvernement espagnol. L'infante de son côté désigna Rubens, que Marie de Médicis avait connu familièrement quand il décorait les salles de son palais du Luxembourg. Rubens s'enflamma pour la reine malheureuse, et bâtit de grands projets où il mettait, outre les Pays-Bas, les ducs de Guise et d'Épernon, le duc de Bouillon, maître de Sedan, le duc de Candale, les huguenots français; il

demanda à Olivarès la permission pour les émigrés français de lever des troupes dans les Flandres. « A cette époque, dit avec raison M. Henrard, ces pratiques n'étaient pas considérées comme aussi contraires au droit des gens qu'elles le seraient de nos jours, et depuis de longues années déjà, la France, en paix avec l'Espagne, entretenait cependant de ses subsides et même de ses propres soldats, enrôlés sous les drapeaux des Provinces-Unies, la guerre que celles-ci faisaient aux Pays-Bas espagnols. » Et l'Espagne pouvait, sans déclarer la guerre à la France, encourager et aider les émigrés français. « Jamais, écrivait d'Aytona à Philippe IV, il ne s'est présenté une occasion comme celle-ci d'humilier vos plus grands ennemis : votre majesté, ni aucun de ses royaux prédécesseurs, n'a jamais eu comme maintenant entre les mains une reine qui, après avoir longtemps gouverné la France, a obligé tant de gens, et un frère du roi, le seul héritier de la couronne. » Philippe IV, qui avait disputé à Henri IV la primauté politique en Europe, put savourer le plaisir de tenir engagés dans ses liens la veuve et un fils de son grand rival : il comprit toutefois que, pour trop triompher, on perd quelquefois le prix du triomphe; le scandale qui réjouissait les ennemis de la France assurait la toute-puissance de Richelieu; de plus petits ennemis du cardinal eussent été plus commodes à l'Espagne. Embrasser ouvertement la cause de la reine mère, c'était déclarer la guerre à la France. « Dès qu'elle sera chez nous, écrivait Olivarès en apprenant que le duc de Lorraine voulait la faire passer dans les Pays-Bas, nous ne pourrons traiter que sur les bases d'une restitution intégrale de tous les honneurs dont elle jouissait... Il pourra même arriver que nous nous trouvions engagés si loin que nous soyons obligés de recourir aux armes. » (5 août 1631.) Quand Philippe IV apprend l'arrivée de la reine mère, il écrit lui-même à l'infante : « Personne ne manquera de croire et ils se persuaderont en France et partout que cette fuite a été exécutée avec mon consentement et mon concours : donner la reine mère comme Espagnole sera un excellent moyen de la discréditer... La France, qui cherche un prétexte pour nous attaquer, pourra s'emparer de celui-là, et ceux qui sont autant que moi intéressés à soutenir la cause de la reine s'en retireront en la voyant dans mes états et donneront à entendre qu'en l'y recevant j'ai assumé l'obligation de la secourir. » (13 août 1631. Archives espagnoles.) Le roi n'a plus qu'une idée : faire sortir Marie de Médicis de ses états; mais sa fierté ne lui permet pas de donner ouvertement ce conseil, il cherche à le faire venir d'ailleurs, d'Angleterre, de la Lorraine, de Florence, de la Savoie; tout au moins ne veut-il rien entreprendre sans ses alliés, et sans que l'on trouve un corps aux projets de la reine mère et de Monsieur. On ne se fait pas beaucoup d'illusions à

Madrid sur les projets des émigrés. Philippe IV, fidèle, en dépit de tout, à son titre de roi catholique, ne voulut pas entendre parler de livrer Calais à l'Angleterre, comme le méditaient quelques-uns des ennemis de Richelieu. « Le roi d'Angleterre étant hérétique et cette place catholique, je pense qu'il ne convient pas de la lui livrer. » Ses conseillers rappelèrent les embarras autrefois causés dans les Pays-Bas par le duc d'Alençon, par la reine Marguerite de Navarre; l'armée du roi de France, ses vieux régimens, sa garde avaient-ils beaucoup à craindre d'une petite armée de mécontens, sans forteresses, qui fondrait comme la neige et serait perdue après une défaite? Il leur parut qu'on ne pouvait s'embarquer dans l'affaire de la reine mère sans avoir avec soi l'empereur, le roi d'Angleterre, les ducs de Savoie et de Lorraine; si cette ligue n'était formée, la plupart des conseillers exprimèrent le désir que la reine mère fût internée dans quelque ville et, si c'était possible, envoyée à Aix-la-Chapelle.

Ces résolutions furent communiquées à la gouvernante des Pays-Bas au moment même où elle épuisait pour Marie de Médicis tout le faste et toutes les délicatesses de la plus généreuse hospitalité. La reine mère s'était rendue d'Avesnes à Mons, où elle avait été reçue avec le cérémonial en usage pour les souverains; elle y passa quinze jours, visitant les églises, et assistant à des bals. De La Serre, historiographe de France, a laissé une *Histoire curieuse de tout ce qui s'est passé à l'entrée de la reine mère du roi très chrestien dans les villes des Pays-Bas.* Il raconte comment Marie de Médicis alla au-devant de l'infante, qui venait de Mariemont pour la saluer, comment les deux princesses se rencontrèrent à mi-chemin de Mariemont et de Mons. Le frontispice du livre les montre s'embrassant au milieu de la route, l'infante, vieille, amaigrie, vêtue de la robe des Pauvres-Claires, comme on la voit dans le beau portrait de Van-Dyck conservé au musée de Berlin, avec son œil noir, ses grands traits qui rappelaient les Valois plutôt que Charles-Quint. L'infante rentra à Mons avec la reine mère, puis la conduisit par Mariemont à Bruxelles. Elle la mena ensuite à Anvers, lui donnant partout des « entrées » royales. Les deux princesses assistèrent dans cette ville à la procession de la kermesse, elles se rendirent à la maison de Rubens, à l'atelier de Van-Dyck, et visitèrent l'imprimerie de Balthasar Moretus, le petit-fils de l'illustre Plantin. Les princesses allèrent ensuite passer en revue la flottille de Jean de Nassau.

Ces stériles honneurs servaient de couvert à la froideur de l'Espagne. Philippe IV ne songeait qu'à faire la paix avec la Hollande, loin de chercher à commencer des luttes nouvelles contre la France. L'infante, bien qu'elle eût déjà soixante-cinq ans, était plus ardente, plus désireuse de soutenir la reine mère; elle ne voulait

pas prendre sur elle de la renvoyer à Aix-la-Chapelle : « Il ne me paraît pas convenable, écrivait-elle à son neveu, que la reine y aille résider, ni dans aucune autre cité impériale ; ce n'est ni sûr, ni décent... Et quelle honte ne serait-ce pas pour nous! Les Français ne manqueraient pas de publier partout que nous avons eu peur, et la reine, au lieu de reconnaissance, n'éprouverait que du ressentiment contre ceux qui, après l'avoir reçue, l'obligeraient à se retirer dans une ville étrangère où elle ne trouverait ni commodité, ni protection. Cette semaine, en parlant à la marquise de Mirabel, elle lui disait que, si la chrétienté lui refusait du secours, elle irait en demander au Turc. » (30 septembre 1631.)

L'infatuation de Marie de Médicis nous semble, à la distance de plus de deux siècles, quelque chose d'inexplicable; elle croyait sincèrement à son bon droit, elle prétendait soustraire le roi de France, son fils, à la tyrannie d'un ministre exécrable. Monsieur, de même, dans les patentes distribuées à ceux qui faisaient des levées en son nom dans le comté de Montbéliard, dans le pays de Liége, ne parle que de « l'ambition prodigieuse et l'audace effroyable du cardinal de Richelieu » et de « l'estat auquel il a réduit la personne du roy. » Nous ne parlerons ici des entreprises de Monsieur que dans ce qui touche Marie de Médicis et le gouvernement des Pays-Bas. Le maréchal de La Force dut livrer un combat contre un régiment liégeois sur le territoire des Pays-Bas; l'agent français à Bruxelles apporta à l'infante les excuses de son gouvernement, et les conseillers de la princesse la décidèrent à s'en contenter. De tels incidens pouvaient faire éclater la guerre, que Philippe IV redoutait. L'infante avait trop encouragé les levées de Monsieur, et ces maigres levées étaient devenues une gêne pour tout le monde. Personne ne bougeait en France : l'empereur n'était occupé que des progrès du roi de Suède; Charles Ier se débattait contre son parlement, le duc de Savoie ne faisait rien pour Marie de Médicis, sa belle-mère. Celle-ci en était réduite à faire imprimer les lettres que son fils ne voulait plus recevoir (1). Au moment où sa présence dans les Pays-Bas pouvait à tout moment faire éclater la guerre avec l'Espagne, elle accusait Richelieu de chercher à rompre la paix avec la maison d'Autriche. Elle écrit au parlement : « Vous estes les seuls qui avez donné en ces occasions des preuves de courage et d'amour de vostre patrie; vous avez la gloire d'avoir porté pour le public des souffrances mémorables à la postérité... Dieu vous fera la grâce de sauver le roy et l'estat. » Étrange langage! cette patrie qu'elle invoquait dans son exil, savait-elle seulement ce que c'était?

(1) Lettre escritte au roy par la reyne mère de sa majesté. Bruxelles, 20 décembre 1631.

Ce parlement qu'elle implorait aurait-il, en d'autres temps, eu autre chose d'elle que des mépris? Quand elle parlait pour l'état, parlait-elle pour autre chose que pour soi? Quand plus tard son petit-fils osa dire : « L'état, c'est moi ! » ce n'est pas seulement l'orgueil qui lui soufflait cette parole : il avait compris qu'il n'appartenait à personne, hormis au roi, de se donner comme le représentant de la France. Après que Louis XIII eut forcé le duc de Lorraine à signer le traité de Vic, le duc d'Orléans fut contraint d'entrer dans les Pays-Bas. Il fut reçu à Bruxelles avec les mêmes honneurs que l'avait été sa mère. L'Espagne était tirée par degrés de sa neutralité, Richelieu avait avoué hautement son alliance avec le roi de Suède, et il n'était plus besoin de le ménager. Le marquis de Mirabel était allé de sa personne au-devant de Monsieur : Olivarès s'était enfin décidé à sortir de l'inaction. Richelieu tenta de faire un accord avec la reine, mais l'arrivée de Monsieur avait rendu celle-ci plus intraitable. Les intrigues de Marie commençaient à porter des fruits en France : Félicie des Ursins, sa parente, ébranlait le duc de Montmorency, son mari ; elle était secondée par les d'Elbène, et surtout par l'évêque d'Alby, originaires de Florence. Richelieu, pour terrifier ses ennemis, fit trancher la tête du maréchal de Marillac, qu'il tenait emprisonné depuis un an, malgré les protestations de la reine mère, qui écrivait aux juges de Marillac « qu'ils en répondraient de leurs biens et de leurs personnes, et qu'elle les prendrait à partie en leurs propres et privés noms, comme complices du cardinal de Richelieu et adhérens au parti qu'il avait formé contre le roi et contre l'état. » On sait comment Monsieur, avec 3,000 chevaux, quitta Bruxelles, comment il passa en Bourgogne, et rejoignit Montmorency dans le Languedoc, enfin comment la bataille de Castelnaudary mit fin à une lutte inégale. Richelieu avait répondu aux encouragemens donnés par le gouvernement des Pays-Bas aux mécontens français en cherchant à soulever les nobles belges ; mais le comte Henri de Bergh ne réussit point à soulever les peuples contre l'infante Isabelle, et ses menées restèrent sans résultat. Les Belges désiraient la paix, ils étaient las des guerres inutiles que l'Espagne soutenait depuis un demi-siècle pour remettre la Hollande sous le joug; mais le doux gouvernement de l'infante leur donnait une sorte d'indépendance qui leur était chère.

Richelieu cherchait toutes les occasions qui pouvaient lui permettre de brouiller l'infante avec les états ; il demanda l'extradition de deux prêtres attachés à la reine mère, de l'abbé de Morgues de Saint-Germain et du père Chanteloube, prêtre de l'Oratoire, qu'il accusait d'avoir écrit un libelle intitulé *Question d'état,* où l'on conseillait l'assassinat du cardinal. L'infante répondit qu'elle ne pouvait disposer de personnes qui étaient à la reine mère : là-des-

sus, l'envoyé français demanda une audience aux états, et l'infante fit signifier aux états qu'ils eussent à refuser de le recevoir. Les députés belges tinrent pour l'infante et ne voulurent pas même recevoir une lettre de l'envoyé français. « C'était bien moins, dit M. Henrard, le caractère des Belges que celui de leurs institutions qui les rendait réfractaires aux dangereuses insinuations de ceux qui voulaient les soulever contre le gouvernement établi; malgré tout ce qu'on a dit de l'intolérance et du despotisme de l'Espagne, les vieilles libertés communales et provinciales qui manquaient à la France étaient encore presque toutes debout dans les Pays-Bas, et, sauf quelques ambitieux dont les visées étaient plus hautes, chacun trouvait, malgré l'absorption du gouvernement central par l'élément étranger, dans la sphère plus étroite de la province ou de la cité, de quoi satisfaire son activité et ses goûts de domination. Une autre cause d'insuccès pour les fauteurs de rébellion était la persistance des vieilles rivalités qui jadis avaient soulevé l'un contre l'autre l'habitant des Flandres et du Brabant, l'habitant du Hainaut et de l'Artois, bien que depuis deux siècles ils vécussent sous le même sceptre. »

La reine mère avait fait tout ce qui dépendait d'elle pour aider aux projets de son second fils, elle avait essayé d'intéresser en sa faveur Ferdinand II, l'empereur d'Allemagne, elle avait appris avec une vive douleur que son nom n'avait pas même été prononcé, non plus que celui d'aucune des personnes qui lui étaient restées fidèles, dans le traité de Béziers qui avait suivi la défaite de Castelnaudary. Un de ceux qui l'avaient rejointe aux Pays-Bas, le baron de Guesprez, capitaine de ses gardes, fatigué d'un exil dont il ne voyait plus la fin, fut soupçonné d'être entré secrètement en rapports avec le cardinal. La reine le fit arrêter dans son logis et enfermer au château de Vilvorde. Guesprez adressa une requête aux états-généraux. On fit des remontrances à Marie de Médicis, et on la supplia de faire élargir le prisonnier. La reine repoussa avec hauteur les observations qui lui furent faites : Guesprez était à elle, et il lui était loisible de le châtier, « vu qu'elle n'avait pas moins de juridiction sur ses domestiques que les ambassadeurs des souverains. » Le conseil d'état fit interroger Guesprez : l'enquête démontra qu'il n'avait point trahi sa maîtresse, et l'infante le fit relâcher.

A Bruxelles et à Madrid, on désirait que la reine mère fît sa paix avec le roi de France : elle était devenue une gêne; seule l'infante continuait à la combler de ses égards; la reine commençait aussi à songer au retour en France, quand Monsieur reparut subitement à Bruxelles. Il n'avait signé le traité de Béziers que le couteau sur la gorge. Peu d'heures avant de mourir, Montmorency avait révélé le secret du mariage de Gaston et de Marguerite de Lorraine. Louis XIII

n'avait jamais aimé son frère, il avait à grand regret consenti au premier mariage du duc d'Orléans avec Mlle de Montpensier. Gaston n'était-il pas son héritier? ne pouvait-il pas avoir des enfans? sa jeune femme était morte après dix mois de mariage, donnant le jour à celle qui fut depuis nommée la grande Mademoiselle. Marie de Médicis songea tout de suite à le remarier; elle eut de la peine à décider Louis XIII à lui permettre de négocier un mariage avec la cour de Florence. Louis ne vit pas sans plaisir emprisonner Marie de Mantoue, dont son frère s'était un moment épris; quand il apprit le mariage lorrain, il en conçut un vif ressentiment. Ce n'est pas que la maison de Lorraine fût indigne de s'allier à la maison de France, mais le duc d'Orléans, héritier de la couronne, ne pouvait se marier sans la permission du souverain. Dès que Monsieur apprit que son secret était connu, il quitta furtivement Tours avec Puylaurens, qui redoutait particulièrement et à bon droit la colère du roi, et parvint à passer dans les Pays-Bas. Il arriva à Bruxelles le 21 novembre 1632. Sa mère avait quitté cette ville pour se rendre à Malines; elle reçut son fils avec froideur et ne consentit pas à retourner avec lui à Bruxelles. Avant la fin de l'année, elle fixa sa résidence à Gand.

La reine y tomba malade d'une fièvre tierce qui résista à toutes les saignées, et l'infante avertit le roi de France de l'état de sa mère. Louis XIII lui envoya un gentilhomme porteur d'une lettre affectueuse que Richelieu avait dictée : la reine remercia ce gentilhomme, nommé Des Roches; mais sitôt que celui-ci tenta de lui offrir les complimens du cardinal, elle l'arrêta court, ne voulant point, dit-elle, recevoir de ses nouvelles ni de ses complimens. Elle envoya elle-même un gentilhomme au roi, avec ordre de ne point visiter le cardinal. Monsieur, pendant ce temps, tout en cherchant à se rendre dangereux, permettait à ses affidés, à Puylaurens, au marquis du Fargis, de négocier avec le cardinal. L'infante le savait, comme le marquis d'Aytona, comme Marie de Médicis elle-même, qui sentait s'élargir la blessure que lui avait faite le traité de Béziers. Le cardinal touchait à ses fins, et sa vengeance était complète : après avoir séparé la reine de Louis XIII, il allait la séparer de son second fils, de celui qui avait été jusque-là le favori de son amour maternel, l'objet de ses ambitions et de ses espérances. Les amis de Gaston commençaient à regarder du côté de Richelieu bien plus que du côté de la reine mère; ils vivaient à Bruxelles dans les plaisirs, étonnant plutôt que charmant la noblesse belge par leur impertinence, leur belle humeur et leur légèreté.

Richelieu voyait ses ennemis divisés ou bien près de l'être; il tira du duc de Lorraine une vengeance éclatante et sommaire. Il fit entrer

une armée française en Lorraine sans déclaration de guerre. Nancy fut étroitement investie; le roi de France demanda que la jeune femme de Monsieur lui fût livrée. La princesse réussit à s'évader sous un costume d'homme, en compagnie du cardinal Nicolas François, frère de Charles IV, qui conduisait des négociations avec le roi. Elle suivit à cheval la route de Thionville, où elle arriva si fatiguée, que, roulée dans son manteau, elle s'endormit sur le glacis pendant qu'on parlementait pour lui faire ouvrir les portes. Elle écrivit de Thionville à l'infante et à Puylaurens. Marie de Médicis éprouva, en apprenant son arrivée, « la plus grande satisfaction qu'elle eût reçue en sa vie. » Monsieur permit à sa femme de venir le rejoindre, il ne savait plus ce qu'il avait à espérer de Richelieu; Louis XIII était entré en maître dans Nancy, et le cardinal ne semblait pas plus enclin que de coutume à la générosité. Il redoutait sur toute chose de voir les Provinces-Unies faire la paix avec l'Espagne; il leur faisait les offres les plus séduisantes, pour les engager à continuer la guerre, il harcelait partout l'Espagne et ne négligeait aucun moyen de l'affaiblir.

L'infante Isabelle mourut le 1er décembre 1633; ses dernières paroles furent adressées à Monsieur : elle lui tint « de bons et saints propos sur l'amour qu'il est obligé de porter à sa mère, lui recommandant assez fort la pitié; enfin elle luy dit que, si en ce monde elle ne luy a peu faire tout ce qu'elle voulait et eût désiré, qu'allant maintenant vers Dieu, elle le supplierait particulièrement de l'ayder et consoler madame sa mère. (1) » Philippe IV avait nommé d'avance un conseil de régence, mais la mort de l'infante fut véritablement un jour de deuil pour les réfugiés français. Marie de Médicis perdait l'amie la plus constante, la plus délicate et la plus généreuse, la petite-fille de Charles-Quint avait toujours eu la main ouverte; pour payer ses dettes, ses pensions et ses legs, il fallut vendre les joyaux du trésor qu'elle avait mis en gage pour le paiement de l'armée.

Dès qu'il faut prêcher l'union, on peut dire qu'il n'y a plus d'union : rien ne séparait plus au fond la reine mère de Richelieu que la haine; l'âge, le froid de l'exil, avaient glacé son ambition, elle n'aspirait plus à régner, son fils aîné n'était plus un enfant, il avait montré de vraies capacités militaires; Monsieur avait des visées trop personnelles, la reine se sentait plus abandonnée chaque jour. On a souvent vu d'ailleurs l'exil creuser des abîmes entre ceux qu'il a d'abord rapprochés; les riens y grossissent et prennent des proportions monstrueuses. L'ennui, la vie fermée, l'espèce d'autophagie de ceux qui sont jetés loin de leur pays, entretiennent des sen-

(1) Le secrétaire Della Faille à M. Beuvis. Bruxelles.

timens dont les natures les plus hautes et les plus généreuses peuvent seules se défendre.

Richelieu, qui excellait à diviser les hommes, avait offert au duc de Lorraine de lui rendre Nancy si Gaston lui livrait la princesse Marguerite. Monsieur repoussa cette proposition avec indignation; mais le cardinal ne demandait souvent le plus que pour avoir le moins. Monsieur eut l'offre de la Champagne, de la Bourgogne, avec ses apanages, ses pensions : le cardinal allait très loin pour le détacher de sa mère et le ramener seul en France.

Dans ces conjonctures, Marie de Médicis prit une grande résolution : son orgueil plia enfin, elle se décida à négocier pour son propre compte; elle espérait qu'il y avait au fond du cœur de Louis XIII quelque remords à son endroit; elle envoya au roi un gentilhomme, M. de Villiers Saint-Genest. On ne sait au juste ce qui se passa dans les deux audiences données à Saint-Genest. Richelieu s'était promis de ne pas laisser rentrer la reine mère; il la représentait sans cesse au roi comme complice de toutes les tentatives de meurtre, vraies ou supposées, qu'on faisait contre sa personne; s'il faut en croire les *Mémoires* de Richelieu, le roi se serait rendu l'écho de ces accusations; il était notamment convaincu de la culpabilité du père Chanteloube, qui avait été condamné par le parlement de Metz comme complice d'un certain Alfeston, accusé de complot contre la vie de Richelieu; il aurait même remarqué qu'Alfeston, quand on l'avait arrêté, était monté sur un cheval nommé « le grand hongre, » qui sortait de l'écurie de la reine mère; il aurait enfin déclaré « qu'il ne pouvait s'accommoder avec sa mère, tant qu'elle aurait auprès d'elle des gens comme le père Chanteloube et Mme du Fargis. » Saint-Genest, revenu à Bruxelles, fit un récit qui corrobore à peu près le récit de Richelieu; le roi, troublé par ces entretiens, où il avait laissé percer plus de tendresse, de curiosité, de tristesse que n'eût voulu Richelieu, demanda au conseil si, oui ou non, il devait laisser rentrer sa mère. Richelieu fit contre Marie de Médicis un réquisitoire en règle, et le conseil décida que, si la reine voulait livrer les complices des tentatives d'assassinat dirigées contre le cardinal, elle devait être reçue dans le royaume, et vivre dans une de ses maisons, loin de la cour. Cette première tentative de la reine mère avait échoué, parce qu'elle avait voulu tout obtenir du roi et rien du cardinal.

Il ne faut pas s'étonner si les dissentimens entre la reine mère et le duc d'Orléans s'accentuèrent après que tous deux eurent médité de faire une paix séparée. Ceux que Saint-Simon devait plus tard appeler dans sa langue énergique les « valets intérieurs » faisaient tout ce qui dépendait d'eux pour les aggraver : le marquis du Fargis s'était rendu odieux à la reine mère; Monsieur nomma la

marquise du Fargis dame d'honneur de la duchesse d'Orléans, malgré les protestations de celle-ci. Marie de Médicis, dégoûtée et enfin vaincue, comprenant qu'elle n'obtiendrait rien du roi si elle ne s'adressait au cardinal, se décida enfin à une démarche que son orgueil avait jusque-là obstinément repoussée. Résolue à traiter, elle ne fit pas les choses à demi, elle avertit loyalement le roi d'Espagne, elle avertit aussi ses deux gendres, le roi d'Angleterre et le duc de Savoie; elle envoya à Paris un gentilhomme, M. de La Leu, avec des lettres pour le cardinal. Le père Suffren, qui avait l'estime de Richelieu, lui écrivit de son côté; Chanteloube, haï du cardinal, consentait à être exclu du traité. La reine ne faisait aucune condition, elle capitulait, tirant encore quelque grandeur de l'excès même de son humiliation.

Richelieu ne se laissa point fléchir : eut-il tort? eut-il raison? L'exil semblait peut-être un châtiment trop doux à celui qui avait fait tomber tant de têtes illustres; il était de ceux qui expriment de la victoire tout ce qu'elle contient et qui ne fournissent jamais d'armes contre eux-mêmes. « Il connaissait trop bien la reine, dit M. Henrard, pour supposer qu'elle renonçait à jamais à la lutte et à l'espoir de regagner un jour l'influence qu'elle avait un moment possédée. Il se souvenait d'avoir assisté, après la mort du connétable de Luynes, à ses patiens et persévérans efforts pour ressaisir le pouvoir et pour se rendre maître de l'esprit du roi; il avait été alors son complice, il avait lu jusqu'au fond de cette âme italienne, il savait ce dont elle était capable. Il prévoyait que, rentrée en France, désarmée et vaincue, elle était bien plus à craindre qu'elle ne l'avait jamais été à Paris, révoltée et violente; si éloignée de la cour qu'elle fût, qu'un rapprochement était toujours possible entre elle et le roi, et que, dans toute entrevue entre le fils et la mère, l'émotion d'une telle rencontre, le souvenir d'une mutuelle et ancienne affection, ouvraient la porte à l'inconnu. » Richelieu ne voulut rien modifier au programme qu'il avait eu l'habileté de faire tracer par le conseil; Louis XIII déclara à M. de La Leu que sa mère recevrait tous les contentemens qu'elle pouvait désirer, sitôt qu'elle aurait livré à la justice royale Chanteloube, Saint-Germain, il nomma aussi le Florentin Fabroni, astrologue, qui, « par de vaines prédictions, avait mis sa vie en compromis dans l'opinion publique. » Richelieu osa même écrire à la reine et au père Suffren des lettres où il faisait clairement comprendre qu'il ne croyait pas à la sincérité de son ancienne protectrice. Son esprit, froid comme un poignard, son cœur, fermé à la pitié, ne servaient point sans doute une haine vulgaire; il ne fut point touché du plaisir qu'un autre aurait pu éprouver en faisant grâce à la mère de son roi; il ne voyait en elle qu'un péril pour sa toute-puissance, qu'il avait

mise, comme sa force, sa santé, sa vie, au service de la France. Peut-être cependant exagérait-il ce péril : la reine mère n'était plus ce qu'elle avait été; elle était pareille à un ressort brisé. Nous la voyons désormais plus isolée, vivant avec quelques intimes et presque résignée à un sort qu'elle n'a plus la force de changer. Elle assiste sans émotion aux plus grands événemens. Pour les émigrés français, bien qu'engagés avec l'Espagne, ils ne sont pas insensibles aux grands coups de la fortune qui peuvent tomber sur leur pays; ils comprennent que la politique de Richelieu, liée à la ligue protestante, a subi une sensible défaite à Nordlingen, et ils se sentent battus avec les Suédois.

Le courrier qui apporta la nouvelle de Nordlingen à Monsieur le trouva sur l'Escaut, jouant aux cartes sur une galère avec ses gentilshommes. Dans son saisissement, il jeta à la rivière les cartes et l'argent qui étaient devant lui : mouvement de colère dont il faut savoir gré à ce jeune prince, que de méchans courtisans avaient promené dans un dédale de fautes. Il jura devant sa mère et devant le père Suffren qu'il ne tirerait pas un coup de pistolet contre son pays avec les gens qu'on levait pour lui. (Lettre du marquis d'Aytona à Philippe IV; Bruxelles, le 11 octobre 1634.) Les Espagnols pensèrent un moment à l'arrêter : les Français tenaient des propos imprudens, et le peuple de Bruxelles commençait à les regarder de très mauvais œil. Monsieur était plus désireux qu'il ne l'avait jamais été de rentrer en France. Richelieu, de son côté, comprit après Nordlingen qu'il ne fallait pas laisser un fils de France aux mains de l'Espagne. Autant il avait été implacable contre la reine mère, qui n'était rien hors de France, étrangère comme elle était, sans droits à la couronne, autant il se montra conciliant avec Monsieur. Il lui envoya le traité d'Écouen, que Monsieur pouvait très bien accepter et qu'il accepta en effet. Gaston, pour échapper aux Espagnols, dut garder le secret à tout le monde, même à sa mère et à sa femme; il partit avec quelques gentilshommes pour la chasse au renard; la petite bande sema sa route de chevaux fourbus et réussit à entrer à la Capelle.

La fuite de Monsieur faisait à la reine mère une situation plus difficile; on l'en crut complice, la mauvaise humeur des Espagnols et des Belges dut naturellement se tourner sur sa petite cour : elle ne fit rien paraître de ses sentimens; au fond de son cœur, elle approuva peut-être son fils. Ce n'était plus sa propre volonté qui la tenait hors de France, c'était l'inexorable volonté de Richelieu.

Elle vit arriver dans les Pays-Bas l'un des vainqueurs de Nordlingen, le jeune cardinal-infant don Fernando, qui fit son entrée à Bruxelles à cheval et vêtu en soldat, avec l'épée que Charles-Quint avait portée à la bataille de l'Elbe. L'infant traversa la ville avec

ses gardes tudesques, entouré des *gildes*; après avoir été à Sainte-Gudule, il se rendit au palais de la reine mère, qui vint le recevoir jusque dans l'antichambre. Elle le complimenta sur « sa singulière et si grande victoire, » et se félicita de ce qu'il venait lui rendre tout ce qu'elle avait perdu par la mort de l'infante Isabelle. Le cardinal-infant n'était pas homme à se préoccuper outre mesure des querelles du parti français et du parti lorrain, car la sœur de la duchesse d'Orléans, la charmante princesse de Phalsbourg, était à la tête d'un parti d'émigrés hostile à la reine mère : il se préparait à la guerre contre la France, qui devenait imminente. Richelieu se décida enfin à jeter le gant à l'Espagne; un héraut d'armes, vêtu d'une cotte violette semée de fleurs de lis, et portant les armes de France et de Navarre, vint à cheval à Bruxelles avec un trompette, et apporta la déclaration de guerre : peu de jours après, tous les Français reçurent ordre de quitter Bruxelles, excepté la reine, la duchesse d'Orléans et leurs suites. On pria bientôt Marie de Médicis de retourner à Anvers, à l'abbaye Saint-Michel, sous prétexte que ses gens n'étaient plus en sûreté dans la capitale. Pendant la guerre, la reine resta tranquillement à Anvers, protégée par les fortifications de cette place; elle y fut reprise des accès de la fièvre intermittente qui l'avait tourmentée à Gand, mais cette fois le roi de France ne dépêcha pas auprès d'elle, bien qu'après la malheureuse campagne de Flandre elle eût écrit à Louis XIII pour s'offrir comme médiatrice. Ayant appris que le pape avait offert sa médiation et envoyé dans cette intention Jules Mazarin comme nonce à Paris, elle écrivit au saint-père la lettre suivante : « Le principal dessein que le cardinal de Richelieu a eu dans la révolte, qu'il tenait infaillible, des Pays-Bas a esté de nous perdre; ce qui fust arrivé, si Dieu ne nous eust préservé de ce péril en favorisant les armes du roy d'Espagne, notre beau-fils, sous le commandement de notre neveu, l'infant-cardinal, qui, s'estant porté avec tout le courage et la résolution que l'on se pouvait promettre d'un prince si généreux, a forcé ceste armée victorieuse de cinquante mille hommes à se retirer des portes de Bruxelles, et dans sa retraite ayant assiégé Louvain, l'a aussi contraincte de lever le siége, tellement qu'elle est maintenant réduite à un si petit nombre qu'il est impossible qu'elle puisse seurement sortir de ce pays que par mer. Ce succès, si éloigné des attentes du cardinal de Richelieu, nous donne lieu de respirer. Et nous pouvons assurer votre sainteté que, nonobstant toutes ces précautions que nous avons souffertes, jusques à cette heure, nous n'avons point diminué l'affection que nous avons pour le roy, notre honoré seigneur et fils. Car la connaissance que nous avons du fond de son âme nous fait croyre que, si l'on ne luy déguisait point l'estat des affaires, il eust plus tôt consenti à sa mort qu'à une guerre si

injuste et qui est au détriment de la religion (1). » Cette lettre fut portée à Rome par l'abbé Fabroni. Ne recevant point de réponse de la cour de Rome, la reine chargea Mazarin de faire parvenir une autre lettre qu'elle écrivait à Louis XIII. On possède cette étrange missive où Marie de Médicis évoque sans cesse Henri IV et supplie son fils de conclure la paix. Mazarin eut soin de montrer cette lettre au cardinal avant de l'expédier au roi, qui était alors en Champagne. Le roi, peu après, vit Mazarin à Saint-Germain et lui dit que la lettre de sa mère ressemblait beaucoup à un manifeste contre la France, qu'il ne pouvait s'en étonner, parce que la reine mère était encore occupée à chercher des ennemis contre la France et venait précisément, sans y réussir, de tenter de détourner de son devoir le duc de Rohan, occupé dans la Valteline.

L'accusation n'était pas sans fondement; chaque fois que la reine tentait de se rapprocher de son fils, elle fournissait maladroitement à Richelieu quelque moyen de détruire tout l'effet de ses discours. Au reste elle n'avait pas eu plus de succès dans sa tentative de médiation auprès de l'Espagne et de l'empereur qu'auprès du pape et du roi de France.

La campagne de 1636 commença de la manière la plus fâcheuse pour la France. La puissante armée du cardinal-infant envahit tout le nord et fit tomber nombre de places; le comte de Soissons, appelé à la hâte, prit le commandement, mais il dut quitter la Somme et se replier sur Compiègne pour couvrir Paris. Nos affaires furent rétablies à la fin de l'année, et le cardinal-infant se vit arracher Corbie par une armée commandée par le duc d'Orléans, ayant sous ses ordres le comte de Soissons, les maréchaux de Châtillon et La Force. C'est pendant le siége de Corbie qu'une nouvelle conspiration fut ourdie contre le cardinal. Le complot ayant avorté, Monsieur et le comte de Soissons prirent la fuite. Cette fois Monsieur resta en France et prit le chemin de la Guyenne; le comte de Soissons fit sa retraite à Bruxelles. Monsieur ne tarda pas à faire son accommodement; la reine mère s'accrocha au comte de Soissons, elle lui envoya Fabroni à Sedan, où il s'était enfermé; elle fit pour lui un traité avec l'Espagne, que ce prince refusa de ratifier, car il lui arriva au moment où il venait de se réconcilier avec le roi de France. La méfiance contre les Français était devenue si profonde dans les Pays-Bas, que Marie de Médicis ne sortait plus de ses appartemens à Bruxelles; elle ne fréquentait même plus l'église voisine de son hôtel, et faisait dire la messe dans son oratoire. Elle prit enfin le parti de

(1) Marie de Médicis au pape Urbain VIII, Anvers, 23 juillet 1635. — De la collection de M. Ragemans, publiée dans les *Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique*.

demander l'hospitalité à son gendre Charles Ier; le cardinal-infant, qu'elle avertit de cette résolution, dissimula la joie qu'il en ressentit; les Belges soupçonnaient toujours la reine de vouloir se réconcilier avec son fils, et l'imagination populaire la voyait parcourir la forêt de Soignies pour rencontrer des émissaires du cardinal. Le cardinal-infant se défiait à bon droit des serviteurs de Marie de Médicis, presque tous vendus au cardinal.

Sans attendre la réponse de Charles Ier, Marie de Médicis se décida subitement à quitter les Pays-Bas. Elle fit mine d'aller à Spa; partant de Bruxelles le 10 août, elle prit, par Louvain et Tirlemont, la route de Liége; elle rencontra les magistrats de Liége qui venaient la saluer, puis, changeant tout à coup de direction, elle alla coucher à Hasselt, et se dirigea ensuite sur Bois-le-Duc, où était le prince d'Orange. Le prince monta à cheval et, accompagné de sa femme et d'un nombreux état-major, il alla la recevoir à une lieue de la ville. Frédéric-Henri lui rendit tous les honneurs dus à une souveraine; tout le monde remarqua l'air altier avec lequel Marie de Médicis aborda la princesse d'Orange. Que voulait-elle, en sortant d'une province espagnole et en entrant chez les ennemis de l'Espagne? Est-il vrai, du moins quelques-uns l'ont cru, qu'à l'approche de la naissance d'un dauphin, elle ne voulût plus rester chez les ennemis de la France et se préparât par cette sortie à une nouvelle régence, sachant le roi de France de très chétive santé? Était-elle seulement fatiguée de sa solitude de Bruxelles et irritée des traitemens dont elle commençait à souffrir? Avait-elle des raisons de se séparer de la duchesse d'Orléans? le séjour de Spa offrait-il quelque péril? Le choix des Pays-Bas n'était pas si malhabile, car dans ces provinces, le peuple ne vit dans Marie de Médicis que la veuve d'Henri IV et elle fut reçue avec un enthousiasme naïf et reconnaissant. Ces effusions furent telles que Richelieu en fut irrité, et quand les états s'avisèrent de faire une démarche auprès de lui pour demander le retour en grâce de la reine mère, il les trouva fort impertinens: « Ces bonnes gens parlent de ce qu'ils ne savent pas. »

La reine partit pour l'Angleterre; elle y fut reçue par Charles Ier et s'installa au château de Saint-James. M. de Bellièvre, l'ambassadeur de France, eut défense d'aller la voir plus d'une fois et de recevoir aucun de ses serviteurs. Charles Ier envoya solennellement lord Jermyn à Paris pour demander au roi de France « qu'il lui plût de permettre le retour de la reine sa mère dans le royaume et de lui laisser la libre jouissance de tout le bien dont elle jouissait avant sa sortie, ou au moins lui envoyer à Londres de quoi vivre et s'entretenir en sa qualité. » Lord Jermyn portait deux lettres au cardinal, l'une de la reine Henriette, l'autre de Marie de Médicis, très

humble, trop humble; elle promettait d'oublier le passé : « Je veux vous aimer dorénavant et je serai même bien aise de vous devoir un service aussi grand que celui de mon retour auprès du roi. »

Le conseil fut réuni, et, sur son avis, Louis XIII écrivit à Charles Ier une lettre assez sèche; il refusait de prendre aucune résolution jusqu'au rétablissement d'une bonne paix. Il ne faisait pas même allusion à la demande d'argent faite par lord Jermyn. Charles Ier était embarrassé dans ses finances; la reine mère tomba dans un tel dénûment qu'elle dut prier le cardinal de faire payer ses dettes. Il lui envoya cent mille francs et lui promit que le triple de cette somme lui serait payé annuellement à Florence, si elle s'y rendait; il lui traçait en même temps un itinéraire pour aller en Italie.

Le vicomte Fabroni travaillait à faire partir la reine mère pour son pays natal; cet aigrefin garda pour lui presque tout l'argent envoyé par le cardinal, et, voulant tirer de France de plus fortes sommes, il s'avisa de réclamer les arrérages des biens que possédait Marie de Médicis en France. Le cardinal reçut fort mal ces ouvertures, et répondit qu'on avait dépensé les revenus de la reine à mettre en état de défense les places frontières pour les protéger contre les entreprises des ennemis du roi. Charles Ier fut bientôt contraint de renvoyer sa belle-mère : la populace de Londres menaçait le palais de Saint-James, qui était ouvert aux catholiques; la chambre des communes, le 11 mai 1641, demanda au roi l'éloignement de Marie de Médicis, et vota 9,000 livres sterling pour ses frais de voyage. La reine mère vit mourir en arrivant à Flessingue le vertueux père Suffren, âgé de soixante-seize ans, son confesseur depuis vingt-six ans; elle s'embarqua à Rotterdam pour Cologne, où elle s'arrêta dans l'espoir sans doute d'obtenir quelque chose des plénipotentiaires qui s'y trouvaient réunis pour répondre à l'appel du pape Urbain. Elle y tomba gravement malade, et mourut le 3 juillet, âgée de soixante-neuf ans. La veuve d'Henri IV fut assistée à ses derniers momens par l'archevêque électeur et par les deux nonces, qui représentaient le pape au congrès : pendant sa maladie, elle ne vit d'autres figures que celles de l'avide Fabroni, de son neveu Jules de Médicis, qui depuis peu l'avait rejointe, de l'abbé de Saint-Germain, de Le Coigneux et de Monsigot, anciens serviteurs de Monsieur, qu'elle avait pris à son service. Ainsi finit, entre quelques familiers infimes, loin du Louvre, loin de son Luxembourg, pauvre et délaissée, celle qui avait épousé le plus grand roi de son temps. Ses enfans ne recueillirent pas ses derniers soupirs. Richelieu lui avait tout pris, le prêtre avait vaincu la femme.

AUGUSTE LAUGEL.

VANGHÉLI

UNE VIE ORIENTALE.

J'ai souvenir de journées bien pleines levées sur les routes d'Asie; nulle ne m'a laissé peut-être une impression plus intense que mon entrée à Nicée, par une nuit du mois de juin 1872. La route est longue, qui mène de la vallée du Sangarios, par le col du Meurtre, dans le bassin du lac d'Isnik : c'est le nom donné par les Turcs à la vieille cité byzantine et à son lac. — Nous nous étions attardés à l'étape : la nuit nous prit tout en haut des pentes qui vont s'évasant jusqu'à la plage, une nuit de printemps mélodieuse et tiède, tressaillant d'énergies sourdes qu'ignorent celles de nos pays, — une nuit où l'on sentait vivre les choses et les êtres d'une vie si ardente, si enivrée, que la mort et la peine semblaient bannies d'un monde plus heureux. Le petit chemin douteux se perdait dans les méandres des marécages qui continuent le lac; des myriades de lucioles promenaient des essaims de flammes dans les roseaux d'où montaient les chansons nocturnes des rainettes et des rossignols. Nous chevauchions au travers des bouquets de platanes, de lauriers et de chênes verts, guidés dans l'ombre par la voix des muletiers; ces gens simples, gagnés insensiblement par cette majesté, reprenaient en chœur un lent refrain romaïque : nous les suivions, assoupis sur la selle dans un demi-rêve par la fatigue d'une rude journée et vaincus par cette grâce souveraine; nul cependant n'eut la pensée de se plaindre des heures allongées et de mesurer la descente des étoiles, ralenties peut-être dans un ciel si doux. Il était minuit quand un quartier de lune apparut dans un sourire de lumière sur les hautes crêtes de l'Olympe de Bithynie, nous montrant la nappe reposée du lac et la ligne dentelée des remparts, qui moirait d'ombre le bleu des eaux.

Un double cordon de murailles flanquées de tours, presque in-

tactes sous leur manteau de pariétaires, enceint le vaste champ de ruines où est perdue la bourgade turque d'aujourd'hui. Quatre portes triomphales y donnent accès. Nous nous dirigeâmes vers la porte de Stamboul, et notre petite troupe s'enfonça dans l'ombre des deux voûtes romaines, hautes et magnifiques, reliées par un pont couvert. Des figuiers, des graminées en fleurs se balançaient sur les architraves de marbre, riant au temps morose qui habite les vieilles pierres; par les déchirures béantes des plafonds ruisselaient des ondées de clarté bleuâtre qui faisaient des mares de lumière sur le sol et effrayaient nos chevaux; tandis que leur sabot réveillait l'écho des voûtes, nous pensions aux prélats byzantins qui ont tant de fois passé cette même porte en majestueux appareil, portant aux conciles leurs passions ardentes et leurs subtiles controverses.

Le dernier porche franchi, ce ne fut pas une ville qui nous apparut, mais une avenue déserte et silencieuse, fuyant à perte de vue entre des jardins, des mosquées ruinées et des tombeaux. Ce sont les monumens des sultans Seldjoukides, qui ont régné à Nicée. Des grilles en fer ouvragé couraient des deux côtés de la chaussée, cédant par places sous la poussée des cyprès et des arbres de Judée; elles séparaient des tombes nombreuses dont les colonnes, coiffées de turbans, prenaient de vagues formes humaines : des lampes pendues aux barreaux veillaient pieusement sur ces enclos, et ce lieu semblait si abandonné de tout être vivant que ces lampes, allumées par des mains inconnues, y mettaient un mystère de plus. Ce mystère, les profils grandioses et les aspects menteurs qu'ont les ruines à cette heure, les illusions et les inquiétudes de la nuit, la surexcitation de la fatigue, de l'inattendu, tout nous troublait à ce point que nous nous demandions sérieusement si ce décor magique n'allait pas s'évanouir dans le réveil d'un rêve. La masse noire d'une grande mosquée barrait l'avenue; soudain, au détour de son mur, un flot de lumière nous aveugla, une clameur bruyante nous assourdit : lumière et bruit jaillissaient du fond d'un long corridor où roulait une foule compacte. La transition était si brusque et cette apparition nouvelle si imprévue que nous pesâmes d'un même mouvement sur les brides des chevaux, mon compagnon et moi, échangeant la même interrogation : — Qu'est-ce encore que ceci? Sommes-nous décidément le jouet d'un songe ou de la fièvre des marais? — Il nous fallut quelques minutes pour ramener cette vision fantastique à la réalité; la galerie, ruisselante de lumière et de peuple, n'était rien autre que le *tcharchi* ou marché couvert, comme tous les bazars d'Anatolie, de planches et de vignes treillagées : notre guide nous rappela la grande fête de la Panagia qui expliquait la liesse de la population

chrétienne à cette heure indue. — Nos pauvres bêtes, aussi nerveuses que nous, fendirent du poitrail la foule d'enfans et de femmes qui assiégeaient les échoppes de sucreries, et se précipitèrent en trébuchant dans la cour du khân, une large cour carrée enceinte de hautes murailles, qui sert en province de caravansérail aux voyageurs et de lieu de réunion aux fêtes de nuit. La presse était grande au fond du khân, et motivée sans doute par quelque spectacle de haut goût. Tandis qu'on déchargeait nos mules, nous nous glissâmes au premier rang; c'était en effet un spectacle, et des plus sérieux : une troupe foraine donnait la comédie en turc au peuple de Nicée.

I.

La scène est une natte tendue dans l'angle du mur : pour tout lustre, le classique *mach'ala*, le pieu fiché en terre et couronné d'une spirale de fer où brûlent des copeaux résineux. La flamme fuligineuse rase le sol ou monte au gré du vent, promenant tour à tour ses reflets rougeâtres et ses effets rembranesques sur les murs, les spectateurs, les acteurs. Des lueurs d'incendie transfigurent les loques de ceux-là et les oripeaux de ceux-ci, ou les replongent traîtreusement dans l'ombre au moment le plus pathétique du jeu. Les acteurs sont des Arméniens de Constantinople; les plus jeunes tiennent les rôles de femme, affublés du *féredjé* et du *yachmaq* des dames turques. Quant à la pièce, c'est ce drame de la révolte, vieux comme le monde, dont le fabuliste a donné la moralité en cinq mots :

Notre ennemi, c'est notre maître.

C'est l'éternelle et populaire comédie de toutes les sociétés enfantines et malmenées, la revanche du misérable contre le puissant, de la nuit de folie contre les années de peine; seule littérature sortie toute vive des entrailles du peuple, satire faite d'ordure et de génie, que se passent en haut maître Renart, Panurge, Tartufe et Figaro, en bas Tabarin, Polichinelle, Robert-Macaire ou Karagheuz. C'est à ce nom que répond en Orient le héros des marionnettes : il le garde souvent dans la vraie comédie, à moins qu'il ne s'appelle Hadji-Baba. — Hadji-Baba est un gueux provocant et subtil; sûr de toutes les indulgences d'un public dont il personnifie l'âme secrète, il exerce d'abord ses talens sur les divers corps de métiers et donne son opinion dans un style peu châtié sur la vertu des dames du harem : quand il a mis le comble à ses méfaits, l'autorité intervient sous la double forme temporelle et spirituelle du juge et du prêtre : Hadji-Baba rosse le cadi et rosse l'imâm : pour peu qu'on le laissât faire, il rosserait mieux et

plus haut; à défaut de son bâton, sa raillerie grossière remonte la hiérarchie officielle du pacha au mufti, du mufti au vizir. S'il veut toucher la fibre patriotique, il daube sur le Persan, le patito séculaire du théâtre turc. Autrefois même, à Damas, Karagheuz battait en effigie le consul de France, hommage inconscient rendu à la crainte qu'inspirait notre nom. — J'ai revu mainte fois avec bien des variantes la comédie orientale : au travers des incidens laissés à l'improvisation de l'artiste, la trame m'est toujours apparue la même; sous des noms étrangers, c'est la sotie qui réjouissait nos pères, le Polichinelle qui amuse nos enfans. En Orient comme en Occident, le public suspendu boit avec délices les tours malicieux ou violens du héros populaire, les humiliations du maître; la scène finie, il s'en retourne plus allègre à sa chaîne, heureux d'avoir vu flattées et formulées ces rancunes profondes qu'il sent au dedans de lui sans pouvoir les analyser ou sans espérer les satisfaire.

Les comédiens de Nicée développèrent à leur guise le thème traditionnel. Quand l'auditoire, enthousiasmé par les traits d'audace d'Hadji-Baba, eut fait pleuvoir un nombre de piastres respectable dans la sébile, ils s'arrêtèrent en pleine action sans souci des règles dramatiques, et le régisseur renversa d'un coup de pied la torche de résine. La foule s'engouffra sous la haute porte en ogive du khân, se passant au loin dans un dernier éclat de rire le dernier lazzi. Le portier verrouilla les ais aux lourdes barres de fer, les acteurs s'empilèrent dans le chariot de Thespis qui les avait amenés et qui gisait dans un angle de la cour; les portes des petites cellules béant sur le pourtour se refermèrent sur des marchands de Brousse qui partageaient avec nous l'hospitalité du caravansérail.

Si fatigué que l'on soit, il faut une robuste accoutumance pour trouver le sommeil sur la terre battue d'une loge de khân. De trop nombreux et trop féroces locataires la disputent à l'intrus. Après quelques minutes de lutte inégale, j'abandonnai mon manteau à l'armée qui l'avait conquis et sortis philosophiquement en roulant une cigarette. L'obscurité et le silence avaient remplacé les lueurs et les cris de tout à l'heure; les dernières étincelles du *mach'ala* se mouraient à terre, et seule la clarté de la lune apaisait l'ombre. Un homme veillait pourtant, assis sur la margelle de la fontaine, au milieu de la cour; il fumait un narghilé dont le ronflement rhythmé répondait discrètement au murmure de l'eau dégorgeant dans la vasque. Sous le rayon qui caressait d'aplomb sa figure, je le reconnus pour un des acteurs; il m'avait d'autant plus frappé que je m'étais étonné de trouver dans une troupe arménienne un type qui rappelait celui des Grecs de Syrie. C'était un vieillard, blanchi d'âge et de fatigue, sec et vigoureux pourtant, comme le demeurent fort tard ces Orientaux. Les yeux baissés sur un chapelet

qu'il égrenait distraitement, il semblait réfléchir, dans la mesure où cette opération est possible aux hommes de sa race. L'ombre d'une pensée errait sur les rides de son front et lui donnait une expression grave, qui eût été triste, si elle n'avait été surtout résignée. Comme je m'approchai pour lui demander du feu, le comédien me salua en romaïque, et la conversation s'engagea.

— Il me paraît que tu n'es guère fatigué pour ne pas reposer à cette heure?

— Oh! j'ai bien le temps de me reposer; j'ai joué ce soir pour la dernière fois.

— Est-ce que tu as eu des difficultés avec tes camarades? Je suis étonné de te voir, toi orthodoxe, avec des Arméniens.

— C'est le hasard qui a fait cela. Je suis entré dans la troupe à Bagdad, pour gagner de quoi faire la route. Je la quitte demain pour m'embarquer à Gueumlek; je vais chez les saints vieillards de Roumélie me faire moine.

Cela dit, l'homme se tut et fuma en silence; je surpris dans ses yeux la défiance innée chez l'Asiatique vis-à-vis d'un inconnu. Il reprit après un moment :

— Tu viens de Stamboul, effendi?

— Oui.

— Qu'est-ce que tu viens chercher? Les cotons, les soies ou le tabac?

— Rien de tout cela, je suis voyageur, je regarde les hommes et les choses, je cherche la sagesse.

— Voilà une marchandise qui ne t'enrichira pas. Je n'ai pas encore rencontré ceux qui l'ont trouvée, et pourtant j'ai vu bien des pays et fait bien des métiers avant celui de comédien.

— Veux-tu me les raconter, puisque nous ne dormons ni l'un ni l'autre?

L'homme hésita un instant, étonné de ma demande, mais rassuré évidemment par l'idée qu'il n'avait pas affaire à un négociant et que je n'avais rien à gagner de lui. L'Oriental, toujours préoccupé des intérêts matériels, suppose le même souci à tous ceux qui l'abordent et ne désarme qu'en constatant l'absence de ce souci chez son interlocuteur. Après une nouvelle pause, l'acteur reprit :

— Je n'ai rien de curieux à te conter; j'ai vécu comme tous les autres, ainsi que Dieu l'a voulu. Je dirai ce dont je me souviens, si cela te fait plaisir; aussi bien tu pourras sans doute après, puisque tu es de ces hommes d'Europe qui savent les choses, répondre à une question que je me faisais tout à l'heure.

Le vieillard se remit à fumer, et son regard se retourna en dedans, comme il arrive quand on descend dans le passé. Je m'assis

à côté de lui sur la margelle de la fontaine et vidai entre nous mon sac à tabac pour achever de le gagner. Tout dormait autour de nous dans un de ces profonds silences de nuit où l'on cherche involontairement à entendre le rhythme des étoiles en marche. Alors le comédien commença le récit qui va suivre, d'un ton indifférent et fatigué, comme s'il eût parlé d'un autre. C'est ce ton impersonnel qu'il faudrait pouvoir rendre pour donner quelque valeur à ce récit auprès de ceux qui aiment à étudier l'âme des races. Celle de l'Asiatique, — mon homme en était un, car ces Arabes de Syrie, du culte orthodoxe, n'ont de grec que la religion, et le nom qu'on leur donne improprement, — est simple, instinctive, rarement susceptible d'actions réflexes sur elle-même, partant difficile à comprendre pour l'Européen, qui a deux âmes, l'une agissante, l'autre critique et analytique, sans cesse occupée à scruter, à glorifier, à plaindre la première. L'un de nous, en racontant ces aventures, en eût tiré mille conclusions personnelles, mille sujets de plainte contre la destinée, d'orgueil ou d'étonnement. L'Oriental me les dit simplement, comme une chose toute naturelle, et vingt autres m'ont fait depuis mêmes récits avec même simplicité. Il ne faut chercher d'ailleurs dans cette histoire d'autre intérêt dramatique que celui d'une vie humaine promenée par l'instinct nomade sur de larges horizons : elle donnera une idée de ces existences mobiles et fatalistes, dispersées au vent comme des fétus de paille sous le fléau, et accomplissant leur évolution sur l'aire, sans s'étonner jamais de la hauteur du vol ni de la chute.

II.

— Je suis né à Lattaquieh, le jour de la fête des saints Évangiles; d'où le nom de Vanghéli que j'ai reçu au baptême. Je ne te dirais pas en quelles années c'était, effendi : à cette époque, le papas n'inscrivait pas encore sur les registres,—vers le temps où l'empereur franc faisait le siége d'Acre. Il y avait bien du trouble, de la misère et du sang sur les côtes de Syrie, d'Iskendéroun à El Arisch. Mon père, Antoun Yussuf, tenait boutique sur la marine ; il vendait des voiles et des cordages aux mahonnes, des rames et de vieilles ancres aux caïques de pêche. Mon père était pauvre et honnête homme, comme tous ceux qui demandent leur pain à la mer. J'ai grandi là, regardant partir les barques des îles qui apportaient le vin et les olives, désirant toujours m'en aller avec elles par delà les dernières lignes d'eau qui touchent le ciel, quelque part, plus loin. Quand je fus en âge d'apprendre mes lettres, on me confia au pédagogue, durant la mauvaise saison; comme je les appris vite, il dit à ma mère que j'étais destiné à être prêtre, et il fut décidé qu'on

m'enverrait à la grande école du patriarcat, à Antioche. On me donna un vêtement neuf, et je partis avec une caravane de marchands de Beyrouth. Je me rappelle la figure de chacun d'eux et les moindres hasards de la route : ce serait peu de chose à te conter, mais moi, je revois souvent tout cela en idée les soirs; tu dois savoir que les petits souvenirs du matin de la vie nous reviennent toujours grossis et brillans, comme les grandes lettres d'or qui sont à la première page des vieux livres.

J'abandonnai les marchands au bazar d'Antioche; un peu tremblant, serrant dans ma main la lettre du protosyncelle de Lattaquieh, je me rendis au divan de Sa Béatitude. En ce temps-là, Mgr Anthimos était patriarche des orthodoxes d'Asie. Je trouvai un grand vieillard, tout pesant d'années, avec une face de cire et une longue barbe blanche, comme dans les icones que tu vois aux murs des églises de Dieu. Il me donna sa main à baiser et me recommanda au diacre Théodoulos; un grand beau garçon des îles, avec une tête de saint Jean et des cheveux qui lui tombaient jusqu'à la ceinture durant les offices, mais un peu bourru et querelleur. Théodoulos m'assigna pour tâche de balayer la grande galerie de bois du konaq et d'apprêter le café aux prélats; plus tard, il m'enseigna à psalmodier les litanies dans le chœur. Le soir, j'apprenais les Écritures, la liturgie, les Pères, et je tenais les comptes des Métochies. Je vécus ainsi, cinq années peut-être, dans la paix des hommes pieux, et je leur dois d'être un peu moins ignorant que le pauvre monde. Cependant la barbe m'était poussée au menton, et je pouvais ramener mes cheveux en longues tresses sous mon bonnet, comme Théodoulos; il fut question de m'ordonner diacre à la Pâque prochaine. La vie n'était pas dure dans l'église, et j'eusse été sage de m'en contenter; mais la jeunesse est dédaigneuse de ce qu'elle tient et amoureuse de ce qu'elle ignore. Un Père a dit : « L'homme marche avec l'espérance au matin de la vie, comme avec son ombre à l'aurore : légère, insaisissable et morte au premier nuage qui voile le ciel. » J'avais toujours dans les yeux la mer, vue en naissant, dans l'esprit ceux qui chantent sur elle en courant sous le vent; il me peinait de vivre entre des murailles. C'était précisément l'année où ceux de Morée se levèrent contre les Turcs pour la liberté. Cela ne nous touchait guère, nous autres gens d'Asie, mais on ne saura jamais, effendi, quelles idées passèrent alors par toutes les têtes. Il semblait que l'air fût plein de choses nouvelles pour ceux qui avaient vingt ans. Sans cesse arrivaient chez nous des marchands de Smyrne, de Tchesmé, de la côte, qui faisaient de grands récits de la terre en feu, des massacres et des batailles, des flottes du capitan pacha brûlées à Porto Sigri et à Chio. Deux diacres, Grecs des îles, nous quittèrent pour rejoindre l'escadre de Tombazis. Moi, je

ne pouvais plus lire dans les livres de l'école, et je courais les places pour écouter les voyageurs. Cet hiver-là, après la récolte des olives, le patriarche, qui m'avait pris en gré, m'envoya recueillir les dîmes de l'église dans les districts de la mer. Je partis pour Iskendéroun; un matin que j'étais assis sur le quai de radoub à regarder les goëlands, je vis venir à moi un patron de brick qui m'avait connu enfant dans la boutique de mon père. Il m'emmena au café sur la marine et, tout en buvant le raki, il me raconta qu'il chargeait des grains pour Monemvasia, un bourg de Morée, et voulait tenter de ravitailler la place assiégée par les Turcs. Puis il me fit cent histoires de la vie des klephtes dans la montagne; je l'écoutais, et l'odeur de l'eau salée qui battait l'estacade me grisait. Le lendemain, le vent de terre s'étant levé, Yorgaki vint à l'aube demander la bénédiction de l'évêque avec qui je faisais mes comptes et annonça qu'il allait prendre la mer, en se plaignant d'avoir perdu un de ses matelots. Je le suivis sur le port : quand je vis les voiles s'enfler en battant les vergues, je me sentis comme possédé, je sautai à bord, je m'assis à la barre et m'offris pour remplacer le matelot, sachant le métier de mon enfance. Quand la terre disparut et qu'on ne vit plus que le ciel et l'eau, il me sembla que mes années passées descendaient dans la mer, et que des années toutes neuves, toutes fières, montaient dans le ciel devant moi.

Nous fûmes trois semaines sous voiles, louvoyant et rusant entre les lourdes frégates turques, qui dormaient comme des chiens enchaînés à l'ombre des baies de Candie. La Vierge nous garda des Égyptiens, mais non pas des mauvais vents; ils nous prirent par le travers du cap Malia et nous jetèrent à la côte bien au-dessous de Monemvasia. Tandis que Yorgaki se lamentait sur son brick avarié et ses grains perdus, j'allumai des broussailles pour sécher ma robe de diacre, toute trempée d'eau de mer. Des bergers qui paissaient les chèvres dans la montagne accoururent attirés par la flamme, et me contèrent que Kolokotroni et ses armatoles n'étaient qu'à deux journées de nous, dans le Magne. Au matin, un garçon qui portait du lait et des olives au camp des klephtes s'offrit à m'y conduire : je grimpai avec lui les sentiers du Mavrovouni : le soir du second jour, nous descendîmes vers un grand feu dont la clarté couvait sous les lauriers et les lentisques, dans le ravin du Xéropotamo. Une centaine d'hommes se chauffaient autour, faisant rôtir le mouton à l'albanaise. Un peu à l'écart, un grand vieillard maigre, sec et blanc comme un vieil aigle de montagne, était accroupi entre de gros chiens d'Épire qui faisaient la garde autour de lui et redressait à coups de marteau la lame d'un yatagan. C'était Kolokotroni. On me mena à lui; il me demanda qui j'étais, d'où je venais, puis, me mettant dans les mains un pain de maïs et un fusil

albanais, il dit : « Je t'ai donné de quoi manger et tuer; que Dieu te donne du cœur et du bonheur, » et il se remit à frapper son sabre sur la pierre.

Voilà, effendi, comme j'entrai dans l'armée du Christ : j'avais peut-être vingt ans, et il y a peut-être la moitié d'un siècle de cela : mais tu sais que sous les têtes blanches le souvenir de ces anciennes histoires est plus vivant que celui de la journée d'hier. — Plusieurs semaines se passèrent, sans autre occupation pour nous que de faire rentrer l'impôt de guerre dans les villages de la plaine; et les pauvres gens disaient parfois que leurs frères étaient plus durs pour eux que le Turc. Enfin, un matin, les bergers vinrent annoncer au camp que les janissaires de Kurchid-Pacha, sortis en force de Tripolitza, s'étaient établis au village de Vrachori, à deux journées de nous. Kolokotroni venait de recevoir les renforts de Soutzo et d'autres chefs du Magne; nous étions bien un millier d'hommes, et il résolut de chasser l'ennemi de Vrachori. Nous marchâmes toute la nuit de ce jour et celle du lendemain à la clarté de la lune; vers le moment de l'aube où la terre devient grise, comme nous étions couchés dans le lit du torrent au pied du monticule que domine le village, nous entendîmes la voix du muezzin qui criait la prière d'Allah dans le clocher profané. Quelques pieux chrétiens de la troupe, exaspérés du sacrilége, rampèrent dans un champ d'oliviers jusqu'aux premières maisons : trois ou quatre coups de feu partirent en même temps, et je vis la silhouette noire du muezzin, qui se détachait du ciel déjà blanc, tourner les bras étendus sur la plate-forme du clocher et tomber comme un plomb. Aussitôt une tempête de voix éclata dans le silence de l'aube, des turbans apparurent à toutes les fenêtres, et les balles commençèrent à siffler comme des abeilles dans les oliviers. Yani, un petit pâtre qui nous avait joints la veille et qui dormait de fatigue à mes côtés, se leva debout devant moi; j'entendis un léger frisson, comme d'un fer rouge entrant dans la terre mouillée : l'enfant ouvrit deux fois la bouche toute grande en balançant la tête et respirant avec force; puis il s'étendit devant lui sur la face, les bras en croix, sans autre geste ni cri. C'est comme cela, effendi, quand on est frappé au cœur. Depuis j'en ai vu bien d'autres, mais le premier, cela reste. Je puis te dire aujourd'hui qu'à cette première minute je sentis tous mes os claquer dans le froid du matin : je m'agenouillai sous un arbre, pensant à la tranquille église d'Antioche, et je priai désespérément la Vierge et les saints; l'oreille collée à terre, j'écoutais tous les bruits d'ouragan que celle-ci m'apportait, la grande voix de Kolokotroni commandant l'assaut à ses palikares, les clameurs des Turcs répondant aux nôtres, la fusillade, le canon que les toparadjis achevaient de pointer. Au bout de quelques secondes, je

sentis que tout ce bruit me grisait et m'enlevait le cœur loin de mes jambes qui tremblaient; un vieil armatole qui passait près de moi m'ayant dit durement : « Frère diacre, réciteras-tu tout l'office ce matin? » je me levai d'un bond, tout pâle, et je courus plus vite que les autres en déchargeant mon fusil. Cinq minutes après, il me semblait que je n'avais jamais fait autre chose que tuer et égorger. Arrivés aux maisons, il nous fallut lutter corps à corps avec les janissaires, et il en est tombé plus d'un ce jour-là, je t'assure, sous mon couteau tout sanglant. Après quelques heures de combat acharné, les Turcs se retirèrent par le plateau opposé au ravin, et nous restâmes maîtres de Vrachori, pour peu de jours néanmoins.

Avant que la semaine fût écoulée, une nuit que nous dormions paisiblement chacun chez nos hôtes, je fus éveillé en sursaut par des cris de damnés; je montai précipitamment sur la terrasse de la maison et j'aperçus des choses lamentables. Tu as vu à la Saint-Jean, quand les paysans brûlent les tas d'herbes sèches, les feux rapprochés courir sur les montagnes comme un troupeau débandé. Eh bien! cette nuit-là, la plaine était incendiée de feux semblables, mais c'étaient les villages qui brûlaient Un immense rideau de flammes fermait l'horizon et entourait la masse noire du Taygète : sa tête de neige brillait là-haut dans la fumée rougeâtre. Ce feu de l'enfer vomissait des milliers de démons, les spahis de Kurchid; il y en avait tant que le galop de leurs chevaux ébranlait la plaine, avec le roulement sourd qui précède les grands tremblemens de terre dans la campagne d'Antioche. Les janissaires et les canons suivaient la cavalerie, et je crois que toute l'armée du pacha se jetait sur Vrachori cette nuit. Kolokotroni était parti la veille pour une expédition dans le Magne, nous étions bien restés deux cents à garder le village; avant que nous fussions réunis, les spahis débouchaient à bride abattue sur la place. Alors nous courûmes à l'église, la seule maison assez forte pour nous y défendre. Elle était déjà pleine de femmes et d'enfans : le *papas* et l'archimandrite de Tripolitza, réfugié à Vrachori, bénissaient tout le pauvre monde qui allait mourir. On barricada solidement la porte avec les autels, on fit retirer les femmes derrière l'iconostase, et nous attendîmes les Turcs, qui trouvèrent là à qui parler. Quand ils virent que nos balles rendaient trop meurtrière l'approche des fenêtres, ils allèrent chercher leurs canons, attardés au pied de la colline. Durant cette trêve, l'archimandrite monta en chaire avec le livre des Macchabées et lut au peuple le martyre des sept enfans. Comme il commençait, se tournant vers nous, le discours de Juda exhortant ses soldats à mourir, la porte de fer gémit, éventrée par un boulet. Les pièces turques, arrivées sur la place, se mirent à gronder toutes ensemble et à battre notre barricade. Quand elle fut démolie pièce

à pièce, les janissaires se précipitèrent dans l'église, où nous les reçûmes sur nos couteaux ; mais il en entrait toujours là où les nôtres en tombant laissaient une place vide; quand nous ne fûmes plus qu'une vingtaine, nous nous retirâmes derrière l'iconostase, notre dernier abri. — Le soleil levant descendait là par les grandes fenêtres sur les femmes agenouillées. Au milieu d'elles, le vieil archimandrite, revêtu de ses beaux ornemens de Pâques, promenait le corps du Seigneur sur la foule et disait le cantique de l'élévation. Les derniers palikares avaient succombé qu'il chantait encore, comme si sa chasuble eût été une cuirasse miraculeuse. Alors le pacha apparut à cheval dans le lambrapili, ajusta le prêtre de son pistolet et fit feu, — le vieillard s'abattit sur l'autel en serrant le calice, et le sang du Sauveur se mêla au sien dans sa longue barbe blanche. — A ce moment, resté presque seul, blessé et épuisé, je me jetai dans la porte d'une petite chapelle et m'évadai par le derrière de l'église.

Je m'enfuis au hasard entre les maisons en feu, qui projetaient leurs poutres calcinées dans la rue, enjambant à chaque pas des cadavres d'hommes, de femmes et d'enfans; les Turcs m'apercevant commencèrent à tirer sur moi, et je leur échappai à grand miracle jusqu'au bout du village, d'où je me laissai glisser dans les broussailles du ravin. Je gagnai la montagne la nuit suivante, et je courus pendant quelques jours tout le Magne à la recherche de nos bandes dispersées, racontant leur désastre dans tous les villages où l'on me donnait du pain. — Des gens d'Hylissa me dirent que Kolokotroni était à Coron, et je descendis à la mer; là j'appris au contraire qu'il avait rejoint Mavromichali du côté de Patras. Saint-Georges lui-même n'eût pas tenté de traverser la Morée à ce moment; je résolus de gagner Patras par mer, et ayant trouvé à Coron une barque de Corfou qui levait l'ancre, j'obtins du patron qu'il me jetterait à terre à l'entrée du golfe.

J'avais compté sans le vent de l'Adriatique, qui ne permit pas d'atterrir et nous poussa droit sur Corfou. Je passai quelques jours dans l'île, cherchant un bâtiment à bord duquel je pus me louer pour regagner la côte; mais les bâtimens ne prenaient guère la mer, en ce temps de dangers et de misères. Comme je ne savais trop que faire de moi, je rencontrai sur le port d'autres échappés des bandes du Magne qui me proposèrent de me rendre avec eux chez le pacha de Janina; il faisait alors comme nous la guerre au grand-seigneur, et on racontait qu'il recevait volontiers les soldats de l'armée de la croix que le hasard lui amenait. Nous passâmes à Prévésa, où on nous dit que les Turcs d'Ismaïl cernaient Janina et tenaient toute la montagne; mais il y avait parmi nous un Souliote qui connaissait chaque sentier du Scombi et se chargea de nous

mener en trois jours aux portes de la ville, ce qu'il fit. Là les Albanais s'emparèrent de nous et nous conduisirent au konaq, une grande maison de bois autour de laquelle on sentait le silence et la crainte. C'est que, vois-tu, les vieillards qui ont été de ce temps savent seuls quel maître terrible fut Ali de Tépélen. Son nom courait sur tout le pays de Roumélie comme l'effroi du boulet. On racontait qu'il cherchait le sang comme nous cherchons l'eau du puits après une marche dans le sable. Musulmans et chrétiens tremblaient également devant ses caprices, car on ne savait jamais contre lesquels se tournerait sa fureur de demain; et l'on disait communément alors que la colère du sultan était moins redoutable que l'amitié d'Ali Tépéléni. — Aussi tu peux penser quelle fut notre frayeur en apprenant par les conversations des Albanais que le pacha était en ce moment dans une irritation violente contre les chefs grecs, qui ne lui envoyaient pas le secours promis; il avait fait jeter dans les souterrains de la citadelle des gens de Morée, venus comme nous chercher fortune à Janina l'autre semaine, les soupçonnant d'être des espions aux gages d'Ismaïl. A la nuit tombante, je fus introduit au sélamlik, ouvrant sur une galerie de bois extérieure. Au fond de cette galerie, sous la mauvaise lumière d'une lampe à trois becs, un grand vieillard était ramassé sur le divan. Il était très gros, comme sont en Turquie les buveurs d'eau, mais sa tête était royale, tout enoblie d'une grande barbe blanche, éclairée par un regard doux comme un regard d'enfant. Ce jour-là il était pâle, avec un air de souffrance sur les traits, et écoutait distraitement les bruits du bazar qui montaient de la place. Derrière lui deux hommes, de visage et de costume européens, se consultaient tout bas. — Un tchaouch s'avança, en touchant du front le pied du divan, et expliqua comment on m'avait trouvé aux portes de la ville, venant de Morée. Ali de Tépélen m'enveloppa de côté de son regard très doux, qui faisait froid jusqu'au cœur, et me fit signe d'approcher. — Qui es-tu? me dit le pacha dans notre langue. — Un esclave de votre altesse, répondis-je, désireux d'entrer à son service. — Oui, reprit-il avec un sourd grondement dans la voix et en plongeant dans mes yeux son œil calme comme une pointe d'acier froid, oui, tu es encore un de ces traîtres de Morée, un de ces aveugles qui attendent la perte du vieil Ali, sans réfléchir qu'après lui le sultan de Stamboul les écrasera comme de mauvaises pastèques. Que font tes chefs? Que font Botzaris, et Mavrocordato, et les autres? Où sont les six mille armatoles qu'ils m'avaient promis pour le jour où l'armée d'Ismaïl entrerait en Épire? Voici qu'Ismaïl est aux portes de Janina et pas un Grec ne paraît. Fils de chiens, vous vous trompez. Le vieux lion laissé seul peut encore nettoyer la montagne en secouant la tête et punir les chacals chrétiens après avoir dispersé les loups

turcs. Ah! je suis las des fourberies humaines! Où est l'enfant qui chante, qu'il me fasse oublier les hommes? — Il appela un petit Albanais qui accordait une guzla à l'autre bout de la galerie, et le fit asseoir à ses genoux. Moi, cependant, je m'y précipitai aussi, voulant tenter un effort pour conjurer l'orage qui me menaçait. — Altesse, ne me jugez pas durement, je ne suis qu'un pauvre clerc, ignorant de ce que font les chefs, et sans mauvaises pensées. — Le pacha se retourna brusquement : — Tu es clerc, donc médecin; serais-tu plus habile que ces deux sots, — et il me montra les deux médecins francs qui se parlaient derrière lui, — pourrais-tu me guérir d'un mal qui me tourmente depuis ce matin et me remplit la poitrine de feu? Dans ce cas, tu seras le bienvenu à Janina. — Il n'y avait plus qu'à payer d'audace, c'était ma seule chance de salut. J'interrogeai longuement le pacha sur son mal et, demandant à me retirer, je revins avec quelques pilules de mie de pain que je lui administrai gravement. Après quoi je passai la nuit à prier Dieu qu'il guérît le terrible malade pour sauver ma tête. Le lendemain matin, Ali me fit appeler, il était soulagé par la grâce du ciel, gai et plaisant; il me déclara que j'avais désormais sa confiance et que je ne le quitterais plus un jour. Je ne savais si je devais me réjouir ou m'attrister de cette effrayante promesse, je craignais à chaque instant que ma fraude ne fût découverte, surtout quand les deux médecins européens vinrent à moi avec une hostilité évidente et me pressèrent de questions. Je pris le parti de leur avouer ma détresse, les suppliant de ne pas me perdre, leur promettant de suivre en tout leurs conseils et de les servir jusqu'au moment où je trouverais l'occasion de m'échapper.

Cette occasion ne devait pas se présenter. Quelques jours après mon arrivée à Janina, les coureurs d'Ismaïl se montrèrent aux portes de la ville, et Ali de Tépélen résolut de se retirer dans son château du lac pour y soutenir le siége. C'était une forte citadelle, formée de trois tours qui baignaient dans l'eau à l'extrémité de la presqu'île avancée dans le lac. Une nuit, les Arnautes transportèrent là de grosses caisses de fer qui contenaient les trésors du pacha; son harem, ses quatre cents femmes et ses fils suivirent; lui-même enfin, entouré de ses fidèles Albanais, se retira de la ville, qu'il livra aux flammes, et s'enferma dans la forteresse où je dus le suivre. — Tu n'attends pas, effendi, que je te raconte l'histoire de ce long siége, que chacun sait : je veux pourtant te dire comment est mort Ali de Tépélen, car depuis on a fait sur cette mort de faux récits, pris je ne sais où; moi, qui étais là à ses derniers momens, je sais bien comment les choses se sont passées. Pendant longtemps le vieux vizir ne perdit pas courage; chaque jour, quelques-uns des siens le quittaient; les bombes turques ravageaient la forte-

resse, incendiaient le harem, et les femmes avaient dû se réfugier dans les souterrains. Lui pointait ses canons, sortait à la tête de ses Albanais, et, le soir, il fumait tranquillement son tchibouq dans une casemate en regardant brûler les villages du lac sous le feu de l'artillerie. Cela dura une année jusqu'au jour où Kurchid, qui avait remplacé Ismaïl, vint débarquer ses soldats au pied du château. Alors les deux fils d'Ali entrèrent chez lui, disant : — Père, les Turcs sont les maîtres, par la volonté d'Allah ! Il faut se rendre et demander l'aman. — Le vieillard haussa les épaules et ne répondit pas. — Père, continuèrent-ils, nous te quittons, car tu ne peux plus résister. — Et ils partirent pour aller traiter avec les Turcs, suivis de beaucoup d'autres.

Alors Ali versa silencieusement des larmes sur sa barbe blanche; il appela par leurs noms les meilleurs de ses Arnautes et se retira dans la dernière tour; mais à partir de cet instant il sembla que ce fût un autre homme, sa volonté de fer était brisée, il restait immobile, et ne discutait plus avec les propositions qu'on lui faisait, comme résigné à la fatalité. Sa seule idée persistante était de garder son trésor : quand Kurchid promit de le laisser libre avec son or, il se prit comme un enfant à la promesse du Turc et sortit de la tour pour aller loger dans une petite maison de bois, sur l'île de Satiras. Nous n'étions plus qu'une douzaine autour de lui : se sentant malade et croyant que je pouvais le guérir, il ne me laissait pas m'éloigner; cet homme que j'avais vu si brave avait peur de mourir de son mal comme une femme. Nous étions là depuis quelques jours, quand on vint l'avertir que, malgré leurs promesses, les Turcs se préparaient à se saisir de lui. Aussitôt le vieux lion sembla renaître et redevenir lui-même : son œil éteint se ralluma, il demanda ses armes, fit ranger les Albanais autour de lui et attendit fermement les janissaires. Quand ceux-ci arrivèrent, Méhémed-Pacha réclama Ali de Tépélen : « Viens le prendre, » lui cria Ali, et il reçut la troupe à coups de fusil : devant l'effort des assaillans, on dut bientôt quitter la chambre basse où les soldats entraient de toutes parts et monter à l'étage supérieur par un étroit petit escalier de bois; là cinq ou six hommes qui restaient au pacha purent tenir près d'une heure en défendant l'escalier. Les balles trouaient le mince plancher, et tu peux voir aujourd'hui encore à Janina leurs traces sur le mur de cette maison. J'étais réfugié dans un angle de la pièce d'où je vis, quand l'escalier fut pris, le vieux maître de l'Épire, blessé et sanglant, se défendant toujours, venir tomber derrière le divan où on l'acheva à coups de yatagan. Tandis que le tchaouch détachait la tête du rebelle pour la montrer à l'armée, je m'évadai sans qu'on prît garde à moi, et tu croiras sans peine que je ne dormis pas cette nuit-là à Janina. Je m'enfuis dans le Mitzi-

kéli et descendis par Metzovo sur la plaine de Thessalie. Je gagnai Volo sans me reposer. J'étais guéri du désir des aventures et des batailles; quand un brick autrichien, qui passait en Syrie, m'eut pris à son bord, je trouvai qu'il n'y avait si douce musique que celle du vent sifflant dans les voiles pour me ramener à notre maison.

III.

Tu as vu, effendi, le vent de l'Archipel jouer au printemps avec les plumes noires des grèbes, perdues à la vague. J'ai idée qu'il jouait de même avec mon sort. Il me porta à Rhodes. L'Autrichien, s'étant défait dans l'île de son chargement, décida d'y attendre la moisson avant d'aller en Syrie. J'étais sans ressources, je ne savais aucun état, il fallait trouver du pain; je me louai à un patron de Cymî, tu sais, la petite île entre Rhodes et la côte où l'on pêche les éponges, et il m'employa au dur métier de plongeur. J'appris à descendre au fond de la mer, à vivre plusieurs minutes sans respirer et à choisir dans la clarté trouble des profondeurs les belles éponges qui percent le sable. Je travaillai ainsi plusieurs mois pour amasser de quoi retourner dans mon pays. Quand j'eus mis dans ma ceinture une centaine de piastres, je dis adieu au patron et pris place un matin dans le caïque qui portait notre récolte de la semaine aux marchands de Rhodes. Celui-là encore ne devait pas me mener au port, et ce fut un vent plus rapide et plus puissant que le vent de mer, qui cette fois changea ma route. Comme nous doublions la pointe et le village de Stavro où sont les meilleures pêcheries de Cymî, les bateliers atterrirent pour puiser de l'eau à la source sous les figuiers. Je montai jusqu'à un champ de pastèques pour en acheter une couple; n'ayant trouvé personne, je m'endormis de lassitude au pied d'un platane. C'était un lourd midi de juillet, la vague chaude comme une lame de plomb nous renvoyait le soleil depuis l'aube.

Je n'avais guère dormi quand je fus éveillé par une voix d'enfant qui chantait la chanson que tu as dû entendre, la nuit, quand passent à la côte les pêcheurs des îles.

— Dans le courant de ma vie, — Pourquoi t'ai-je rencontrée, — Puisque tu n'étais pas pour moi, — Pourquoi t'ai-je regardée?..

En me voyant l'écouter, la chanteuse qui puisait de l'eau se leva et vint à moi, un quartier de pastèque à la main, un grand sourire au front. — C'était une fille de la mer, éclatante et dorée comme les roches de Cymî au feu de l'été, souple et gracieuse comme la voile au mât, semblant de même portée dans sa marche par le vent. Ses grands yeux brillaient d'une lumière verte comme celle qui

éclaire les eaux profondes où je travaillais. Sur ses épaules roulaient des cheveux si fins et si ensoleillés qu'ils me rappelaient les longs écheveaux de soie vierge avec lesquels je jouais au rouet de ma mère quand elle descendait du Liban après la récolte des cocons. Tout cela faisait une beauté étrange et fière que je n'avais jamais vue aux pauvres filles de nos marins. A mon air étonné, l'enfant se prit à rire bien fort, d'un rire singulier qui sortait des yeux, de la bouche, de la gorge, de partout, comme le frisson de toutes les plumes d'un oiseau qui prend son vol. Elle me tendit sa moitié de pastèque et mordit à l'autre morceau avec de si fraîches lèvres rouges que je ne savais plus où finissait le fruit, où commençait la chair. — Je te parle de tout cela, effendi, comme de choses d'hier; c'est qu'après tant d'années descendues sur ce souvenir, il m'est plus présent encore que celui du jour où j'entendis pour la première fois les balles turques, où je vis flamber Vrachori. — Prends donc, frère, dit la belle fille; qui es-tu? Je ne t'ai jamais vu à l'église ni au marché. — Je racontai que j'étais de Syrie, nouveau dans l'île, et que je passais, allant à Rhodes. — Tu vas à Rhodes! fit-elle vivement : dis à mon père, qui vend les éponges sur la marine, qu'il m'achète une petite, toute petite croix d'or. Tant que je n'aurai pas de croix d'or, les épouseurs ne viendront pas. Et si tu repasses, en retournant lundi à la pêcherie, rapporte-la-moi. — Je ne repasserai plus par Stavro, je pars pour mon pays. — Alors donne-moi ta main, que je lise; ma mère était de Smyrne, et les tziganes, qui dorment sous les tentes noires dans les plaines, lui ont appris à lire ce qui est écrit là du lendemain. — Elle prit gravement ma main, regarda et repartit de son grand rire enfantin : — Il y a écrit là que tu ne partiras pas! — Là-dessus elle disparut dans les figuiers en reprenant sa chanson et se retourna deux fois pour me crier : — N'oublie pas la croix d'or!

Les bateliers m'appelaient du caïque. Je demandai à l'un d'eux, un homme de Stavro, quelle était cette rieuse jeunesse. — C'est la fille de Michali, le pêcheur d'éponges, répondit-il, la belle Lôli; on la nomme ainsi dans le pays parce qu'elle est un peu bizarre (c'est le mot qui veut dire folle dans le dialecte de la côte de Smyrne), et comme avec cela elle est pauvre, les garçons ne se pressent pas de la demander. — Je ne dis plus rien, mais jusqu'à Rhodes je regardais l'eau où couraient pour moi des images nouvelles, et j'entendais frissonner le rire singulier de Lôli dans la brise. Le sang me battait au cœur et aux tempes comme lorsque j'étais au travail sous la mer, retenant mon haleine. Jusqu'alors ma vie agitée et soucieuse ne m'avait pas laissé le temps de sentir l'âge d'amour, je compris que le jour était venu pour moi comme pour les autres.

Que te dirais-je, effendi? Tu sais ce qu'il advient aux jeunes, quand la tête manque ainsi qu'un gouvernail mal arrimé et ne peut plus rien contre le courant. En débarquant sur le port, au lieu d'aller m'enquérir des bateaux en partance, je montai au bazar et laissai machinalement tomber mes piastres sur le comptoir du joaillier, où je pris une croix d'or; le lendemain le caïque me ramenait à Cyml, et je m'arrêtais à Stavro. Quand Lôli vint à la source, je lui présentai tout tremblant le bijou.

L'enfant battit des mains, le passa à son cou et courut, légère comme une perdrix, jusqu'à la grève, où elle se pencha longuement sur l'eau, les pieds dans la vague, pour voir briller la croix à son corsage. Puis, remontant à moi, avec son grand rire : — Tu ne pars donc pas? La main a raison? — Non, fis-je tout honteux, j'ai changé d'idée, je vais redemander du travail au patron. — Frère, prends garde, dit-elle en redevenant sérieuse, prends garde au fond bleu de la mer; il y a des démons méchans qui attirent les pauvres plongeurs et les attachent avec des chaînes de corail, comme ceci, — elle montrait des brins de ce faux corail que nous trouvons parfois en cherchant l'éponge, tressés dans ses cheveux, et qui brillaient là comme les cerises de juin dans les vergers de Damas, — les démons les emprisonnent dans leurs palais de verre et les font lentement mourir; plusieurs de nos garçons y sont restés qu'on n'a jamais revus : frère, prends garde au fond bleu de la mer! — Je n'ai pas peur des démons et je leur arracherai leurs trésors, Lôli, si tu veux être ma fiancée. — Viens voir le père demain, il rentre à l'île, — dit-elle en riant à nouveau et en s'échappant toute rouge, et je l'entendis encore me crier du haut de la colline : — Prends garde au fond bleu de la mer! — Le lendemain, Michali accueillit ma demande, mais en ajoutant que, n'ayant rien ni l'un ni l'autre, il me fallait au moins deux années de travail pour gagner de quoi m'établir. Et je m'en fus, le cœur plein de courage et de douces chansons, me louer de nouveau à la pêcherie.

Les deux années passèrent, du temps béni où c'était joie de vivre. Mais que serait-ce à te raconter? Chacun a les siennes, n'est-ce pas, indifférentes pour les autres et dont le souvenir lui est tout. Le jour, je travaillais dans ma claire prison sous les masses d'eau et je m'attachais au dur métier, car le fond de la mer est fait pour ceux qui rêvent, le plongeur vit dans un miroir peuplé de formes vagues, qui lui semblent toutes la figure qu'il a au cœur; quand je me sentais pris dans toutes ces algues pâles et baigné par tous ces rayons verts des grands fonds, je croyais à de molles caresses des cheveux et du regard de ma Lôli. Le soir, la tâche finie, je partais pour Stavro, chargé de beaux coquillages et des coraux dont elle aimait

à se couronner le front. Je trouvais la fiancée assise devant la porte du père, sur le tas d'éponges fraîches qu'elle triait : à la voir toujours ainsi, perdue dans des lits de varechs et de plantes marines, parée de coquillages, les bras et les mains ruisselans de gouttes d'eau, il me prenait parfois des peurs bizarres qu'elle ne s'évanouît comme mes visions du fond de la mer. — C'est que je m'affolais chaque jour davantage, et je sentais que tout le bien de mon âme passait à elle. Je m'aperçus vite que les pauvres pêcheurs l'appelaient folle parce qu'ils ne pouvaient pas la comprendre; elle devinait les choses au-dessus de leur esprit, et moi, qui ai étudié dans l'église, j'avais peine à la suivre. Elle savait surtout mille secrets de la mer, les histoires diverses que se disent les vents de tempête et les petites brises de l'aube, les musiques changeantes de la vague sur le galet suivant les saisons et les heures, les querelles du flux et du reflux, les colères et les tristesses des lames. Elle savait aussi beaucoup du ciel et des étoiles, qu'elle regardait volontiers quand il faisait nuit sur l'eau, pourquoi les unes marchent autour des autres immobiles, où vont celles qui disparaissent et ce que cherchent les plus voyageuses en descendant dans les recoins sombres du firmament. Enfin elle m'apprenait, et cela me plaisait plus encore, à écouter au dedans de nous une musique plus divine que celle des flots et des étoiles; le grand rire fou de Lôli se taisait, le soir, quand nous nous promenions ensemble sur la grève; elle m'enseignait les larmes qui montent aux yeux du cœur plein, sans savoir pourquoi elles montent, parce qu'on sent la terre féconde, le ciel bon, la vie chaude autour de deux âmes perdues d'une aise triste. Elle me faisait raconter aussi mes matinées de travail et aimait avec une curiosité passionnée m'entendre parler des royaumes marins où je vivais, du monde étrange qui se meut au fond des eaux, des bêtes et des plantes cachées, des palais de verre que bâtit la lumière oblique. Ses yeux brillaient alors d'un désir fou, et elle disait : « Il faudrait aller plus profond encore, pour voir. »

Ainsi, te dis-je, passèrent les deux années, et je les revois toutes blondes d'amour comme ensevelies dans un suaire tissé avec les cheveux dorés de Lôli. — Vers la fin de la seconde, j'avais amassé de quoi acheter une petite maison à Stavro. Je vins au village le dimanche avant la Pâque, il fut convenu qu'on nous marierait après la fête et que je m'associerais avec Michali. Pendant cette dernière semaine, je devais aller travailler au grand banc de Leuka, tout au nord de l'île, là où sont les meilleures pêcheries, pour gagner la robe de noces de Lôli. J'embrassai ma fiancée et partis en chantant, sans me douter que le malheur allait prendre ma place à sa porte.

Or voici comme Dieu nous frappa. La veille du grand jeudi, Michali alla de son côté à la pêche dans les fonds dangereux, à une

brasse de la côte. Tu sais peut-être, effendi, que le plongeur descend jusqu'à quarante pieds impunément; mais c'est tout le poids d'eau qu'un homme peut supporter. Quand il dépasse cette limite, ne fût-ce que d'un pied ou deux, il travaille comme si de rien n'était et remonte à la surface sans aucun mal apparent; mais, aussitôt revenu à l'air, il tombe foudroyé. Depuis lors, un médecin d'Europe, que les marchands francs ont amené avec eux quand ils ont installé à Cymî les machines à plonger, m'a raconté qu'il avait visité des pêcheurs morts de cette manière : ils avaient les os du cou brisés et pleins de petites bulles d'air rentrées. Ce jour-là donc, le vieux Michali, attiré par quelque riche trouvaille, tira imprudemment sur la corde de descente et dépassa la limite; quand on le remonta, il s'abattit sur la plage comme un pin touché de la foudre et rendit le souffle. On le rapporta mort à la maison, et ce n'était là que le premier coup du mauvais ange, qui frappe toujours deux fois à la même porte. A ce moment revenait à Stavro un certain Costaki, qui avait travaillé avec moi cette semaine à Leuka. Costaki était un garnement mal famé, qui avait demandé deux fois ma fiancée en mariage et qu'elle avait refusé avec son grand rire dédaigneux. Plus d'une fois dans nos promenades, le soir, nous l'avions rencontré nous jetant des sorts. Une idée d'enfer vint à l'esprit du misérable. Il entra au milieu de la nuit dans la maison où Lôli et sa mère, la vieille Sophia, veillaient tout en larmes le corps du défunt. La mine harassée et contristée, il prit à part la mère et lui dit, de façon à être entendu de Lôli : — Pauvre Sophia! qu'avez-vous fait au Christ? J'arrive de Leuka, où nous avons retiré de l'eau ce matin le corps de Vanghéli. Il a voulu trop gagner pour votre fille et s'est fait descendre au banc de la Mort, où ont péri l'autre année les deux fils d'Hadji Vassili; cette fois encore le banc ne nous a rendu qu'un cadavre. Que la Vierge ait pitié de Lôli! — Celle-ci, ayant tout entendu, se jeta sur le scélérat et lui dit de parler; il recommença son histoire les larmes aux yeux. Alors la malheureuse, l'esprit déjà troublé par la mort de son père, jeta un grand cri, puis son rire habituel éclata dans la chambre; cette fois elle était la bien nommée, la pauvre Lôli, elle était folle!

Ne sachant rien de tout cela, j'avais touché ma pièce d'or le samedi, et je m'en revins, marchant toute la nuit; les cloches joyeuses, qui sonnaient la résurrection aux églises, me donnaient courage. J'arrivai au village dès l'aube, et voyant la vieille Sophia sur sa porte, je criai de loin en chantant : — Éveille-toi, Lôli, Christ est ressuscité, éveille-toi, Lôli! — La mère courut à moi en arrachant ses cheveux blancs : — Appelle-la Lôli, vraiment Lôli désormais. — Et elle me raconta l'affreuse histoire. Au même instant, un rire que je connaissais bien, et la chère chanson de la bien-aimée, se firent

entendre au bout de la rue. Ma fiancée se précipita vers moi; mais le mauvais esprit avait si étrangement travaillé son cerveau, qu'elle s'imagina revoir son père. — Père, père, me dit-elle, les démons ont étouffé le pauvre Vanghéli dans le fond bleu de la mer! — Et elle me redit tous les détails de la mort de Michali, auxquels elle avait assisté, croyant parler de la mienne. En vain, je la serrai dans mes bras, je l'appelai, je la couvris de larmes et de caresses; elle recommençait de nouveau le récit de l'agonie de son père, qu'elle m'appliquait à moi-même. Durant plusieurs semaines, j'essayai tout pour rappeler sa raison; je n'obtins d'elle que son histoire désolée, son rire et sa chanson. Douce d'ailleurs et inoffensive, elle allait comme autrefois aux figuiers et sur la grève écouter la mer. Je résolus de la mener aux médecins d'Athènes. La veille du jour où nous devions partir, elle ne se trouva pas au souper. Inquiet, je descendis au rivage. Il faisait cette nuit une grande lune dans un ciel de nuages, qui éclairait par instant la terre mieux qu'un matin d'hiver. Quand je fus au platane où j'avais, pour la première fois, rencontré ma fiancée, je l'aperçus de loin, dans sa blanche robe de noces qu'elle portait toujours, sur la crête de la falaise qui monte à cet endroit à pic au-dessus de l'eau. — Père, cria-t-elle en m'entendant venir, père, regarde Vanghéli qui passe! — Et du doigt elle montrait sur l'horizon de mer une petite voile qui cinglait dans un rayon de lumière avec une vague apparence de forme humaine. — Vanghéli! Vanghéli! — Elle répéta mon nom en battant des mains, et avant que j'eusse pu courir ou crier à la Vierge, je vis la robe blanche disparaître comme un goëland qui s'envole; le grand rire éclatant s'éteignit dans le bruit sourd d'un corps qui tombe à l'eau. Je plongeai sur sa trace, et vingt fois je parcourus le fond de roches au pied de la falaise; mais la lune s'était voilée, et malgré l'expérience de mon métier, cette mer que je connaissais si bien resta ténébreuse et vide pour moi. Quand je revins épuisé à la surface, la clarté renaissait sur les flots, et je vis à ma gauche une écume blanche sur une lame comme des plumes de cygne. Je nageai en hâte de ce côté; comme j'approchais, le rayon frappa des tresses dorées et des rameaux de corail sur cette blancheur, un nuage fit de nouveau la nuit sur la mer, et cette dernière vision s'évanouit comme une vapeur. Depuis, personne n'a rien revu ni retrouvé de Lôli.

Voilà cette triste histoire. Il me reste à te dire, ce que tu attends sans doute, comment je me vengeai. Dès le lendemain, je retournai à Leuka reprendre ma place. Aussitôt à la mer, je me fis descendre à l'endroit où venait de plonger Costaki. A peine eus-je entrevu l'assassin courbé sur sa besogne, que je me jetai sur lui et le terrassai dans le sable en le frappant de mon couteau à éponges. Ce

fut pendant quelques secondes une lutte terrible dans la demi-nuit des profondeurs, sous le poids de la montagne d'eau. Le sang qui s'échappait des blessures troublait le fond où je poursuivais ma victime, et je frappais encore aveuglément, tandis qu'étouffée par le râle elle avait déjà ouvert la bouche et bu la mer. Je coupai la corde de secours enroulée à son corps, que j'amarrai solidement à une roche; puis je donnai le signal de montée. Mes camarades avaient déjà ramené la corde de Costaki, effrayés de ne plus sentir son poids. — J'ai vu passer le requin, leur dis-je, il aura entraîné le pêcheur. On en a signalé deux l'autre semaine à Cymî, où la pêche est arrêtée. Pour moi, je ne plonge plus. — Ils me regardèrent d'un air de doute, mais aucun ne souffla mot, sachant mon malheur, et que j'avais droit de faire justice. Sans réclamer mon dû, payé par ma vengeance, je quittai sur l'heure la pêcherie pour atteindre à Cymî le caïque de Rhodes, d'où je passai sur le premier voilier en partance. Le Seigneur miséricordieux a fait la terre si grande afin que ceux qui souffrent puissent marcher devant eux jusqu'à ce qu'ils aient lassé le souvenir qui les poursuit.

IV.

En achevant cette partie de son récit, Vanghéli se tut un moment; sa parole s'attardait avec son âme à des pensées encore lourdes, malgré l'usure de tant d'années; puis, secouant la tête comme pour chasser un essaim importun, il fit le geste de qui rejette un fardeau derrière soi, et reprit :

— J'étais monté sur une felouque de Thasos, mauvaise marcheuse et mal gréée; une forte brise nous obligea de faire route au plus près des côtes de Candie, et je n'eus pas, comme la première fois, la chance d'échapper aux Égyptiens. Une bordée malheureuse nous porta sous le vent d'une frégate qui nous reconnut, nous donna la chasse et s'empara de nous. On me jeta avec les hommes de l'équipage dans l'entrepont, et, quelques semaines après, j'étais amené à Alexandrie et vendu comme esclave au bazar. Tu peux croire, effendi, si je maudissais mon sort et ma sottise à courir les hasards du monde, tandis qu'assis sur ma natte dans la cour du grand khân, j'écoutais les acheteurs débattre ma valeur. On demandait cher de moi, parce que je parlais la langue arabe, étant de Syrie, et qu'on me croyait habile aux travaux de la mer. Il vint enfin un gros marchand de Mansourah qui donna le prix demandé et me plaça comme réïs sur une de ses dahabiehs. Durant une année, ma vie se passa à remonter ou à descendre le Nil avec les chargemens de cotons et de dattes, penché jour et nuit sur la barre de mon gouvernail. J'aurais pu trouver plus dur maître et plus dur métier, c'est vrai;

mais, vois-tu, le grand mal de l'esclave, c'est qu'avec son corps le maître a acheté son espérance; et il faut avoir été esclave pour savoir quelle misère c'est de manquer de ce pain-là. Pourtant, comme il est sage de se résigner aux choses qui arrivent, je m'étais habitué peu à peu à l'idée de voir finir mes jours tous semblables, comme les palmiers de la berge qui disparaissaient derrière moi. C'est alors qu'un hasard heureux vint rouvrir ma vie fermée.

Un soir que nous étions mouillés à Louqsor, nous vîmes accourir des cavass qui éveillèrent brusquement le maître et réquisitionnèrent sa dahabieh pour Ibrahim, le fils du pacha d'Égypte; comme le prince remontait le Nil, se rendant à Assouan, sa barque s'était ensablée au-dessous de nous, et il envoyait chercher pour la remplacer la première qu'on trouverait au village. — C'est ainsi que je devins pour un temps le réïs du propre fils du grand Méhémet-Ali. En montant à bord, Ibrahim parla avec bonté à chacun de nous : ayant appris que j'étais Syrien, il s'approcha de moi et me demanda, avec un intérêt que je ne m'expliquais pas, des détails sur le pays. Je fus amené ainsi à lui conter mon histoire. Quand j'arrivai à mon séjour chez Ali de Tépélen, le prince s'assit brusquement, son œil brilla, et il me retint deux heures de nuit à lui répéter tout ce que je savais du pacha de Janina. Cela continua ainsi presque chaque soir; à l'heure où l'on amarrait la dahabieh à un tronc de palmier pour attendre l'aube, Ibrahim faisait apporter son tapis et sa pipe à l'arrière du pont, m'appelait auprès de lui, et me commandait gracieusement, comme il savait le faire, de lui conter des histoires de la guerre de Morée ou de lui parler des villes de la côte de Syrie. Quand nous fûmes de retour à Louqsor, j'entendis avec joie le pacha dire à mon maître : — Combien ton réïs? — Cent talaris. — Les voilà, je le prends. — Et jetant une bourse, Ibrahim m'emmena avec lui.

Nous débarquâmes au Grand-Caire, un matin, comme le brouillard se repliait sur le fleuve; la ville bâtie par les génies en sortait toute dorée, remplissant le ciel de dômes et de minarets. Moi qui n'avais encore vu que les pauvres villes de Syrie et de Morée, il me semblait entrer dans un conte. Je suivis Ibrahim, qui allait saluer son père au Séraï; quand je vis Méhémet-Ali, je compris qu'Ali de Tépélen n'avait été qu'un brigand heureux, mais que celui-ci était vraiment un prince de la terre. On sentait la force et la raison dans tout ce qu'il disait, l'attachement et le respect chez tous ceux qui l'entouraient. Le pays était riche, vivant, fertile en choses nouvelles comme le limon du Nil en moissons : les Européens y arrivaient de toutes parts, apportant leur science et leur or. Tu as dû entendre dire que Méhémet-Ali fut un maître cruel et sanguinaire; mais tous ceux qui ont connu l'Égypte d'alors savent bien qu'il

fallait une main de fer pour le travail entrepris par le grand pacha; si l'on partage en deux poids le mal qu'il fit à ses ennemis et le bien qu'il fit au pays, c'est ce dernier qui emportera la balance. Ainsi l'a jugé la reconnaissance de tous les hommes sages qui l'ont vu à l'œuvre. Mais ce n'est pas l'affaire d'une pauvre créature comme moi de prononcer sur les princes, et je m'en tiens à mon humble histoire.

Ibrahim, moins énergique que son père, était doux et juste; chacun s'attachait à lui. J'entrai toujours plus avant dans sa confiance. Mon emploi était de lui apporter les pipes et le café; tu sais que chez nous le pauvre esclave qui sert ainsi le maître est souvent plus près de son esprit que les beys qui s'assoient à côté de lui. Après trois années passées de la sorte, j'étais devenu une sorte d'intendant dans sa maison. Ce moment de ma vie fut bon; seulement, l'été, à Alexandrie, il ne fallait pas trop regarder le fond de la mer, quand je m'asseyais sur la plage; je me sentais alors glisser dans les tristesses passées en y revoyant ce que tu sais.

Un hiver, comme nous revînmes au Caire, il se fit de grands assemblemens de troupes; je m'aperçus qu'il se préparait de graves choses, j'entendis les conversations du prince au divan, et je m'expliquai pourquoi il m'interrogeait si vivement depuis les premiers jours sur les villes de Syrie. Je fus alors témoin d'une scène qui m'est restée toute fraîche dans la mémoire et que je puis te raconter. Il y avait en ce temps à la grande mosquée d'El-Ahsa un uléma célèbre par sa science et sa sainteté, qu'on appelait cheikh Yakoub Quodjah. Il venait souvent au Séraï et conversait longuement avec Ibrahim, que je trouvais toujours plus pensif après ces entretiens. Un soir que cheikh Yakoub était venu suivant son habitude, le prince m'appela, me dit de rouler son tapis de prière sur mon âne et de le suivre. Nous sortîmes tous les trois; le cheikh, qui nous précédait sur son ânesse blanche, prit le chemin des Tombeaux des khalifes. Tu connais sans doute, effendi, ce désert sombre et superbe où les anciens khalifes d'Égypte reposent dans le sable, sous les chapelles merveilleuses des architectes d'autrefois; si tu ne le connais pas, aucune parole ne peut te donner idée de ce qu'il y a d'effrayant et de grand, la nuit, dans cette ville morte de mosquées qui dort dans un repli du mont Mokattam, sans hommes, sans bruit, sans couleur, toute grise dans le noir. Nous nous arrêtâmes au centre, au pied du minaret de Kaït-Bey, qui se dresse comme le cierge entouré de fines dentelles qu'un riche porte à l'église la nuit de Pâques. J'étendis le tapis d'Ibrahim sur un turbé où est enseveli un saint vénéré; tandis que le prince se mettait en prière, cheikh Yakoub disparut; un moment après nous le vîmes poindre dans le ciel sur la plus haute galerie du minaret. Il portait le bonnet et

l'ample robe des derviches; un peu de lune éclaira là-haut ce grand fantôme, qui tournait lentement, comme un oiseau du Nil. D'une voix forte comme sera l'éclat de trompette du jugement, il entonna l'appel habituel du muezzin au nom d'Allah, et continua par cette litanie, qu'il jetait à la ronde aux tombeaux des quatre points : « Levez-vous, khalifes et émirs d'Égypte, levez-vous, fils d'Omar! lève-toi, Hakem le Terrible, lève-toi, Salah-ed-Din le Conquérant, lève-toi, sultan Barkouk, lève-toi, sultan Gouhri!.. » Le prince se dressa tout surpris et regarda : voici que de toutes parts, des deux grands portails de Barkouk, des cours de Kaït-Bey, de tous les monumens qui faisaient de l'ombre au loin sur le sable, sortaient et glissaient des formes vagues; j'ai pensé depuis que c'était peut-être les chameliers que la nuit surprend parfois endormis dans ce lieu, peut-être les chacals qui y viennent rôder, et dont les yeux de braise nous regardaient fixement; mais à cette heure, terrifiés comme nous l'étions, nous crûmes que les morts répondaient à l'appel du quodjah. Lui continuait là-haut de sa voix tonnante : « Levez-vous tous, dites à Ibrahim, héritier des khalifes, que l'heure est venue de marcher. A lui l'étendard des saints, à lui le khalifat des croyans, à lui le trône affaissé de Stamboul : par lui le sang doit couler et l'empire d'El-Mohawi refleurir dans le sang; dites-lui que Dieu l'a marqué, qu'il marche ou qu'il sera maudit! » Et je ne sais si ce fut encore le glapissement des chacals, mais il nous sembla entendre des échos lointains qui se redisaient de tombe en tombe : « Amin, amin! » Le prince se prosterna de nouveau sur les turbés et pria longuement, puis, sans dire une parole, il reprit sa monture et repartit.

Le lendemain matin, quand je descendis dans les rues pleines de peuple, les muezzins appelaient de toutes les mosquées les Arabes à la guerre, les soldats sortaient des camps; le jour même Ibrahim m'ordonna de faire ses préparatifs de départ; une semaine après la belle armée du pacha d'Égypte, comme un nuage de sauterelles, couvrait le désert de Suez de chameaux, de chevaux, d'hommes et de canons. Mon maître marchait en tête, et je le suivais, plantant sa tente chaque soir au camp, mêlé insouciamment, moi pauvre esclave, à cette foule qui marchait à la conquête du monde.

Tu as lu dans les livres l'histoire de cette longue guerre, et je ne t'en dirai rien que tu ne saches mieux que moi. Tu n'ignores pas comment nous traversâmes la Syrie conquise, et le Liban et le Taurus. Les soirs de bataille, j'attendais le pacha devant sa tente; quand il revenait fatigué, sanglant et victorieux, je préparais les coussins sur les tapis de Perse; mais Ibrahim ne connaissait guère le sommeil; sa tête travaillait sans cesse, tandis que son armée reposait, le sommeil le fuyait, et quand il ne pouvait plus retenir près

de lui ses officiers harassés, il m'appelait pour lui conter des histoires, auxquelles il prenait un plaisir d'enfant. Quelquefois il m'interrompait brusquement, son idée le ressaisissait, et il parlait tout haut, comme pour lui seul, de ses projets, de ses plans pour la réforme de l'empire qu'il allait conquérir. Il disait des choses sages et justes; j'ai toujours pensé que les peuples auraient été heureux avec lui. Le soir de Konieh, quand il remonta enfiévré de la plaine couverte de cadavres, je me souviens qu'il ne ferma pas les yeux un instant; il parla de Stamboul, où il croyait arriver dans quelques semaines, il nomma les palais du Bosphore où son père et lui s'établiraient, les beys arabes auxquels il confierait l'administration des provinces.

L'armée s'avança encore jusqu'à Kutahieh, et s'arrêta là. A partir de ce jour, je ne reconnus plus Ibrahim. Lui, si bon et si juste pour nous tous, il devint chagrin, violent et tyrannique. Je comprenais qu'il était aigri par la rencontre d'obstacles imprévus que j'ignorais; je sais seulement que toutes ses paroles étaient pour se plaindre amèrement des rois d'Europe qui l'arrêtaient dans sa marche, et qu'il accusait sans cesse l'injustice des étrangers. Peu de temps après, il me donna l'ordre de tout apprêter pour retourner en Égypte, et il avait des larmes dans les yeux en me le donnant. Il partit avec une petite escorte, laissant ses troupes en Asie, pour aller consulter son père. Je passais toujours les nuits près de lui; il dormait encore moins que par le passé, mais alors il restait silencieux, le regard perdu comme celui qu'on vient d'éveiller d'un rêve. Quand on le tirait de sa contemplation, il redevenait emporté et brutal : pour la première fois je me souvins que j'étais esclave, et le désir me prit de quitter un maître si dur.

Un nuit que nous campions à Sahjun, dans la montagne de Syrie, comme je me levai à la première aube, je vis au-dessous de nous, tout au fond des gorges qui descendaient à la côte, au bout de l'horizon, une ligne bleue et de petites taches blanches au bord qui brillaient dans la lumière du matin; c'était la mer, et l'une de ces taches était Lattaquieh. Je fus tout saisi par cette vue, et les idées qui me montèrent à la tête en ce moment achevèrent de me décider : j'entrai doucement dans la tente où le pacha s'était assoupi un instant, je baisai sa main qui pendait sur les coussins, car il avait été bon pour moi dans le temps passé, et je m'enfuis par le bois de cèdres dans le col de la montagne; j'y restai caché trois jours; quand j'appris qu'Ibrahim s'était éloigné avec tout son monde, je repris ma course et descendis à la mer. En entrant dans les jardins de Lattaquieh, je reconnus notre petite maison sur le port, telle que je l'avais laissée vingt années auparavant; mon vieux père était assis devant la porte; mais à la suite d'une mala-

die d'yeux, prise dans un voyage au désert de Gaza, il était devenu aveugle. — Père, criai-je, tu ne me reconnais pas? — C'est la voix de Vanghéli, dit le vieux à la mère; tu fais bien de revenir, garçon, car je m'en vais, et tu continueras les affaires. — Quelques jours plus tard en effet, le père rendait son âme en me disant : — Tu as vu qu'on ne trouve pas le repos en courant le monde; reste où j'ai vécu, et que Dieu te fasse prospérer plus qu'il n'a fait pour moi. — Il ne me laissait que sa boutique et son bon renom pour m'achalander auprès des pêcheurs avec qui de nouveau j'allais vivre.

V.

Je suivis les conseils du père; pour un long temps, je n'ai plus rien à te dire de ma vie; ce fut celle de tous les pauvres gens qui m'entouraient. Après les années si troublées que je t'ai contées, elle dormit durant bien des saisons comme l'eau tranquille de la petite anse où je renflouais les barques avariées en haute mer. Quand je regarde, du point où je suis arrivé, tout ce grand espace calme pris entre les orages du matin et ceux du soir, il m'apparaît comme un moment, et pourtant je vécus ainsi près d'un quart de siècle; j'approchais de la vieillesse et je me figurais qu'elle continuerait mon repos jusqu'à la fin de tout homme. Le Seigneur en décida autrement : mes derniers jours furent aussi errans que les premiers; mais aux aventures des vieilles gens, il manque l'insouciance et l'espérance, qui font supportables toutes celles de la jeunesse.

Je ne fus pas recherché durant tout le temps que les Égyptiens occupèrent le pays jusqu'à Nésib. De longues années de paix suivirent pour les chrétiens de Syrie, pendant lesquelles ils oublièrent les idées qui avaient fait travailler les têtes autrefois : tu sais comment ils furent cruellement réveillés par les massacres de Damas. Pour moi comme pour tant d'autres, c'est de cette heure lamentable que datèrent les mauvais jours. Peu de temps auparavant, j'avais hérité d'un parent un petit bien au village de Hasbeya, dans la vallée du mont Hermon; comme le commerce de la soie rapportait alors de gros bénéfices, j'avais vendu ma boutique de Lattaquieh et je m'étais établi à Hasbeya, où je faisais des affaires de cocons. Ce fut là que j'appris par des fuyards les premiers massacres de l'année soixante à Damas. Nous pensions être en sûreté dans nos montagnes, et quelques familles prudentes descendirent seules à Beyrouth. Une nuit que tout dormait comme d'habitude dans le village, on fut éveillé en sursaut par un tumulte de cavaliers, de flammes et de cris : c'étaient les Druses qui s'abattaient comme un ouragan sur nos maisons. Avant qu'on eût pu se reconnaître, les filatures et

les magasins flambaient, le sang coulait par les rues, la moitié de la population râlait sous les pieds des chevaux qui portaient les assassins. Je n'oublierai jamais l'aube de ce jour où je vis, sur la terrasse avancée de l'église qui domine le village, ce qui restait des habitans de Hasbeya, hommes, femmes et enfans, parqués comme des moutons, rendus fous par cette terreur subite, riant bruyamment aux flammes qui les entouraient; c'était l'horreur de l'enfer vue par les vivans. Affolé comme tout le monde, je gardai pourtant assez de raison pour gagner les bois, au lieu d'aller me jeter, comme tant d'autres le firent, sous le yatagan des bourreaux; j'échappai ainsi sans blessures; mais, dans cette nuit de malheur, tout ce que je possédais fut consumé comme vient de l'être cette feuille de tabac dans mon calioun; les chemins se rouvraient devant moi vides, sans but et sans pain. Je pris par le nord et quittai rapidement la montagne, où les scènes de Hasbeya se renouvelaient dans chaque village : je ne m'arrêtai qu'à Hamah, le pays étant resté paisible de ce côté.

Comme j'étais assis à la porte de la ville, entre les moulins qui travaillent à grand bruit sur le Nahr-el-Asy, je vis arriver un cavalier qui descendit près de moi pour se laver à la rivière et revêtir de beaux habits, ainsi que font les voyageurs qui viennent de loin avant d'entrer dans les villes. Je le reconnus pour un Franc sous le costume d'Anatolie qu'il portait; il me salua honnêtement, et nous allâmes prendre le café ensemble sous le sycomore. — C'était un de ces *graineurs*, comme on les appelle, qui parcourent sans cesse nos contrées du Liban au Caucase pour chercher de bonnes graines de vers à soie et les envoyer en Europe. Tu sais qu'ils voyagent ordinairement avec un homme du pays, leur associé ou leur domestique, qui porte les sacs sur son mulet, et qu'ils vont ainsi par les forêts et les montagnes, couchant sous le ciel, vivant comme de vrais Bédouins du Haurân. L'étranger me confia qu'il était fort embarrassé de remplacer son aide, un Maronite d'Édhen, qui avait péri dans la boucherie de Damas. Apprenant ma détresse et voyant que j'étais entendu dans le commerce qu'il faisait, il me proposa de m'associer à lui. J'acceptai ce que le ciel m'envoyait pour sortir de peine : trois jours après, nous quittions Hamah pour traverser toute l'Anatolie et nous rendre au Caucase. Le graineur, pensant qu'il n'y avait rien à faire dans la malheureuse Syrie cette année, avait résolu d'aller travailler en Arménie et dans le pays de Tiflis.

Mon nouveau maître était un homme actif, bon, un peu triste. Il me parut, à ce qu'il disait, qu'il avait dû quitter sa patrie depuis quelques années à la suite de certains événemens politiques. Le soir, quand nous descendions de cheval à l'étape, il tirait de sa sa-

coche de petits livres dans la langue de son pays et lisait fort tard. Parfois il m'expliquait en turc, ne sachant pas le romaïque, ce qu'ils contenaient : j'ai appris bien des choses avec lui, plus même qu'autrefois en écoutant le sage Ibrahim; il savait comment vivent les plantes et la raison de beaucoup d'actions humaines; il connaissait des secrets pour guérir les malades; aussi étions-nous bien reçus et nourris dans les villages. Le plus souvent nous couchions dans les bois où nous avions marché tout le jour; il aimait demeurer ainsi seul parmi les chênes : il avait coutume de dire que la forêt est une foule, pleine d'âmes diverses, qu'il y a autant de vie cachée et de vie meilleure dans la multitude des arbres que dans les réunions d'hommes. — L'hiver, nous rentrions dans les villes, à Trébizonde, à Tébriz; le maître allait au khân attendre les voyageurs; tout en préparant les marchés de graines pour le printemps, il apprenait d'eux comment les gens des pays lointains se gouvernent, comme ils adorent Dieu chacun à leur manière. Je m'étonnais parfois de le voir tomber d'accord avec les mollahs, même avec les païens de Perse, qui adorent le feu; il expliquait que les différentes lois sont faites pour des âmes différentes, et que toutes sont bonnes quand on les suit avec vérité et simplicité. Je crois vraiment que, si j'étais resté plus longtemps près de cet homme sage, j'aurais appris à penser comme vous autres gens d'Europe; mais il en était ordonné autrement.

Le second été que nous passâmes ensemble, mon maître résolut d'aller travailler dans la province de Brousse, où l'on disait que les graines étaient belles cette année-là. Nous descendîmes dans l'intérieur par Siwas et Angorah. A Yéni-Chéir, nos hôtes grecs voulurent nous retenir en nous prévenant que les passages du mont Olympe étaient occupés par des bandes de Zéibeks. Nous partîmes sans tenir compte de l'avis, et nous nous engageâmes dans les défilés au nord de la montagne; le dernier soir, comme nous voulions forcer l'étape pour arriver à la ville, la nuit nous prit dans les châtaigniers; tandis que nous cherchions la route perdue, un coup de fusil partit dans le taillis, une voix nous cria d'arrêter, et cinq ou six de ces grands bandits comme tu en as vu hier à Géiveh, se pavanant sous leurs hauts bonnets et leurs belles armes, nous barrèrent le chemin. Le maître était brave, il voulut passer outre; les Zéibeks se précipitèrent sur lui, le tuèrent sous mes yeux et emmenèrent son cheval chargé de ses effets; pour moi, ils se contentèrent de me laisser meurtri de coups sous mon mulet.

Je fus recueilli par des bûcherons de l'Olympe, qui me soignèrent quelques jours. Quand je fus remis, je m'acheminai vers Brousse, me demandant une fois de plus ce qu'il allait advenir de moi; fort inquiet, en outre, de ce qui était arrivé, car chez nous il

ne faut jamais être mêlé à un crime; c'est souvent dangereux pour les criminels et toujours pour les témoins. Aussi étais-je bien résolu de n'en parler à personne : ordinairement ces accidens s'oublient; mais comme celui-ci avait eu lieu près de la ville, le consul du graineur l'ayant appris, avait été trouver le pacha en réclamant prompte satisfaction. Tu sais qu'en pareille occasion, le pacha parvient rarement à mettre la main sur les assassins; mais il trouve toujours quelqu'un à livrer au consul, qu'il faut contenter tout d'abord. On s'avisa que j'avais été le domestique et sûrement le meurtrier de la victime; les zaptiés me découvrirent dans le khân où je venais d'arriver, me chargèrent de fers et me conduisirent au konaq. Mes protestations ne servirent de rien, mieux eût valu avoir quelques piastres pour faire reconnaître mon innocence et trouver un autre coupable; je n'avais pas un para : on me jeta en prison, et la justice fut satisfaite.

Puisque tu vas à Brousse, tu verras dans la cour du konaq, sous les fenêtres du gouverneur, un grand bâtiment carré fermé de grilles, et derrière ces grilles une centaine de têtes qui regardent d'un air ennuyé les passans ou causent avec eux à travers les barreaux. C'est la prison où je fus enfermé. Il y avait là nombreuse compagnie pêle-mêle, quelques criminels, de pauvres diables qui avaient dévalisé une boutique, des Grecs qui avaient battu un musulman, des juifs qui avaient battu un Grec, et des malheureux comme moi, qui n'avaient pas eu de chance. Tout ce monde demeurait là depuis un temps variable suivant le hasard des circonstances; quand il n'y avait plus de place pour de nouveaux condamnés, on relâchait les plus anciens ou ceux dont la famille pouvait payer. N'étant dans aucun de ces deux cas, je savais qu'il me faudrait une longue patience. J'ai appris plus tard que, deux mois après mon arrestation, les Zéibeks assassins de mon maître avaient été pris par les nizams et pendus; malheureusement le consul n'avait plus rien demandé et le pacha m'avait oublié : personne ne se souvint à cette occasion que j'avais été arrêté pour le même fait, et on ne pensa ni à me juger ni à me libérer. — D'ailleurs le temps passait assez bien en prison, il y avait là foule de gens de tous les états et de tous les pays qui racontaient des histoires instructives, et quelques Hellènes qui causaient fort agréablement : un écrivain public, enfermé pour avoir contrefait des signatures, m'apprit à tracer des sentences en belles lettres persanes ou en vieux caractères arabes. Je m'essayais à les reproduire avec du charbon sur le mur blanchi à la chaux; comme j'avais encore dans la mémoire les belles inscriptions vues au Caire et à Damas, je devins en peu de temps plus habile que mon maître.

Un jour, le pacha qui visitait la prison entra subitement dans la

grand'salle, comme j'écrivais au-dessus de la fenêtre, pour la consolation des prisonniers, ce verset du Koran : « Et ceci aussi passera. » Le gouverneur admira la beauté de mes lettres et me félicita chaudement. Tu sais, effendi, que nul art n'est en si grande estime chez les Turcs. — Le lendemain il me fit appeler au konaq et me demanda de décorer en caractères koufiques comme ceux de la Mosquée-Verte le tour de son sélamlik. Je revins les jours suivans, et quand je me fus acquitté de ce travail à sa grande satisfaction, il m'employa dans les bureaux du divan à écrire les papiers d'importance où les lignes rouge et or doivent alterner en se redressant à la fin de la feuille. Chaque jour je rentrai un peu plus tard à la prison; un soir on me laissa coucher à la porte du divan, le lendemain de même; c'est ainsi que je fus insensiblement libéré et que de prisonnier je me trouvai passer scribe du gouvernement. Je songeais pourtant que ma précédente demeure était un peu trop près du konaq, et ce fut avec joie que j'appris, à quelque temps de là, que le pacha de Brousse était transféré à Damas. Ayant résolu d'accompagner mon protecteur, j'entrai à la mode turque dans sa suite, et m'habituai à vivre de son bien comme si je le servais depuis trente ans, ce à quoi personne ne s'opposa. Nous partîmes de Brousse à petites journées; quand, après un mois de route, nous arrivâmes à Damas, le pacha apprit qu'entre temps on l'avait nommé à Bagdad; il avait été précédemment vizir à Stamboul, et son successeur ne le trouvait jamais assez loin. — On repartit pour Bagdad; durant ce nouvel et long voyage, j'eus occasion de rendre plusieurs services au gouverneur : aussi, en prenant possession du konaq de Bagdad, il m'installa officiellement en qualité de *kiatib* du *medjliss* (greffier du conseil de la province).

J'ai passé là sept ou huit années de ma vie, les dernières et les plus aisées, celles où je touchai presqu'à la fortune; si tu connais le pays, tu ne t'étonneras pas de me voir finir en servant les maîtres que j'ai commencé par combattre. C'était le moment où, dans tout l'empire, on appelait les chrétiens dans l'administration. Je fis rapidement mon chemin, grâce à la bienveillance du pacha, et je devins premier kiatib, puis defterdar du vilayet (chancelier du gouvernement). En ce temps-là je portais l'habit des fonctionnaires et je traversais le bazar de Bagdad sur un bel âne blanc, avec l'air respectable d'une autorité. On me saluait jusqu'à terre, on m'appelait Vanghéli-effendi, et je voyais venir le moment où je serais Vanghéli-bey. Je rêvais déjà de finir mes jours à Stamboul, dans quelque haut bureau de la Porte; qui sait jusqu'où je pourrais monter? Tant d'autres partis de plus bas que moi gouvernaient le monde! Rien n'est impossible à la volonté du padichah, si Dieu le veut aussi. Le principal pour réaliser de si grands projets était d'amasser

beaucoup d'argent : je m'y employais de mon mieux. D'abord j'avais eu grand'peine à subsister avec mon traitement : une centaine de piastres par mois, rarement payées. Mais, à mesure que mon influence grandissait, les piastres et les livres d'or arrivaient de toutes parts comme d'elles-mêmes. Ceux qui avaient des procès devaient compter avec moi, ceux qui avaient des réclamations à faire au gouvernement encore plus. A l'époque de l'adjudication des dîmes, les fermiers désireux de l'obtenir n'auraient eu garde de ne pas m'intéresser à leur demande; de même les concessionnaires des travaux du fleuve. Les zarafs qui avançaient de l'argent pour les dépenses du vilayet n'ignoraient pas qu'on me consulterait sur le taux du prêt; enfin j'ai dû tenir les comptes pour les levées des nizams. Le Seigneur sait que je n'ai jamais fait de tort à personne et que je me suis contenté des bénéfices habituels de mon emploi, recevant les cadeaux comme il est naturel. J'ai vu quelquefois des négocians d'Europe me les refuser, disant qu'on n'avait pas cet usage chez eux : il est pourtant juste de payer ceux dont on a besoin, et il t'est bien connu que tout le monde fait de même ici : pour nous autres chrétiens surtout, les positions sont si précaires, qu'il faut travailler vite quand on y est, afin de se garer du malheur à venir. La fin de mon histoire prouve bien qu'il vient toujours plus promptement qu'on ne s'y attend; et, s'il est venu sur moi, c'est peut-être parce que j'ai été trop honnête et trop humain.

Il y avait en ville un mollah fort considéré, membre du medjliss, dont le père se ruina et vendit sa maison à un Arménien. Pour rentrer en possession de la maison, le mollah prétendit que c'était un vakouf, bien de mosquée, et amena au konaq deux faux témoins que je connaissais bien, qui, pour une livre par tête, s'étaient engagés à appuyer son affirmation. Je fus sollicité de l'aider dans cette affaire; mais le mollah, qui était avare, ne me donna que de bonnes paroles : rien ne s'opposa donc à ce que je découvrisse l'injustice de sa cause, qui fut perdue devant le tribunal. J'eus à partir de ce jour un puissant ennemi, qui ne négligea rien pour me perdre. Sur ces entrefaites, le pacha qui m'avait témoigné tant de bonté fut nommé au Yémen : je me crus assez fort pour rester seul à Bagdad et ne tardai pas à m'en repentir. Quelques semaines après son départ, au temps de la Pâque, je fus attiré par le bruit d'une rixe en traversant le bazar : c'étaient des Grecs qui assommaient un juif, accusé d'avoir volé et tué un enfant chrétien pour préparer l'agneau avec son sang. Je reconnus le vieux Zacharias-ibn-Jéhoudah, avec lequel j'avais quelques petites affaires; pris de pitié, j'appelai les zaptiés et je fis lâcher prise à mes coreligionnaires. J'avais eu tort de me mêler de ce qui n'était pas mon affaire; d'ailleurs peut-être bien que le juif avait pris le sang de

l'enfant, on ne sait jamais. Le soir même, les Grecs firent une sédition; on m'accusa d'être l'auteur du trouble; le mollah, mon ennemi, assembla le medjliss et disposa tous les esprits contre moi. J'avais eu l'imprudence de ne pas faire encore mon présent de bienvenue au nouveau pacha, arrivé de la veille; il fut facilement persuadé par mes adversaires et me destitua immédiatement de ma place. Comprenant que l'orage ne s'arrêterait pas là, je pris en hâte mon petit avoir, que j'avais converti au fur et à mesure en diamans, comme nous faisons tous pour nos fortunes sans cesse menacées : je cachai les pierres précieuses dans mon fez, et je courus, la nuit venue, à la maison du juif. Zacharias me reçut en tremblant dans l'arrière-chambre où il célébrait la fête avec sa famille sous les sept chandeliers : je lui rappelai qu'il me devait la vie et l'adjurai de garder fidèlement mon dépôt durant une absence que j'allais faire. Il enterra les pierres en jurant par le Dieu d'Abraham que tout ce qu'il possédait m'appartenait, puis il me pria de quitter sa maison, pour ne pas attirer le malheur sur son toit. Un ami vint m'apprendre au même instant que le pacha me faisait chercher pour comparaître en justice, sous l'accusation d'avoir détourné les deniers de l'état; ordre était donné aux zaptiés, qui me connaissaient bien, de veiller à toutes les portes de la ville et de ne pas me laisser échapper.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Je me rendis au khân des Persans, d'où je savais qu'une caravane de morts devait partir le lendemain pour Kerbéla. Tu n'ignores pas que les Persans de tout le royaume et des provinces de Turquie portent leurs parens défunts à la ville sainte de Kerbéla, et qu'il arrive là chaque jour de fort loin des convois de cadavres. Je comptais qu'un Persan ne refuserait jamais l'occasion de gagner quelques tomans en jouant un bon tour aux Turcs. Je proposai à l'un d'eux, qui conduisait un oncle à Kerbéla, de me cacher dans un cercueil et de me charger sur son chameau pour faire contre-poids à son oncle, jusqu'à la sortie de la ville. Il accepta, et je pus ainsi franchir les portes sans être inquiété. Je suivis la caravane jusqu'à Kerbéla, et je vécus misérablement durant une année, sur la frontière de Perse, d'un petit commerce d'épices et d'aromates pour embaumer les morts. Cette année écoulée, je pensai que mon affaire devait être oubliée, et, ayant appris par un voyageur le changement du pacha qui m'avait poursuivi, je retournai à Bagdad. J'entrai le soir dans la ville et je vins frapper à la maison du juif. Après une longue attente, un jeune homme, que je reconnus pour son fils, entr'ouvrit la porte, me demandant ce qui m'amenait. Je me nommai et réclamai le dépôt confié à son père. « Hélas! s'écria le juif en éclatant en sanglots,

que le Dieu d'Abraham recueille le père dans son sein ! Il est parti pour les Indes, croyant amasser une grande fortune; et voilà que l'autre semaine des marins de Bassorah sont venus m'apprendre que le bâtiment où il était a péri dans le golfe avec tout son bien. Nous sommes ruinés, que le Dieu d'Abraham ait pitié de nous ! »— Je répliquai vainement que Zacharias avait dû laisser mes pierres; le traître continua ses lamentations, m'offrant de fouiller la maison pour m'assurer de sa misère; comme je le menaçai de la justice, il me répondit hypocritement qu'il me suivrait sur l'heure au tribunal, sachant bien que j'avais plus à craindre que lui de toute démarche bruyante. Il referma la porte en gémissant, tandis que je maudissais dans mon impuissance le toit et la race d'Ibn-Jéhoudah; je me retrouvai dans la rue, seul, dépouillé, aussi pauvre que le jour où ma mère me jeta au monde, mais avec des cheveux blancs sur la tête et la tombe devant moi.

VI.

En quittant la maison du juif, tout accablé de la chute de mes espérances, j'entrai machinalement dans un de ces cafés où le peuple de Bagdad se divertit le soir à écouter les conteurs en renom. Hadji-Mohammed-Hafiz, conteur célèbre dans tout le pays arabe, occupait à ce moment la banquette et disait aux auditeurs accroupis sur les nattes à ses pieds une histoire qui finissait ainsi :

« Un jour d'été, au temps des glorieux khalifes, — car vous verrez, croyans, que tout ceci ne serait plus possible aujourd'hui, — le Bien et le Mal se rencontrèrent dans un jardin de Damas; ne sachant que faire pour se distraire durant la chaleur du jour, ils résolurent de jouer le monde aux dés. Le Mal, ayant préparé les dés, gagna par fraude et se prétendit maître du monde. Une discussion s'ensuivit, les deux joueurs vinrent devant le cadi. Le Bien expliqua la tromperie de son adversaire; mais le Mal avait acheté le cadi, qui le confirma dans la possession du monde. Le Bien appela du jugement devant l'émir de Damas; le Mal avait acheté l'émir, qui attesta par un nouveau firman les droits du gagnant. Le Bien partit alors pour aller à Bagdad se jeter aux pieds du khalife, représentant de la justice divine sur terre, et faire casser les jugemens iniques; mais le Mal s'était mis en route de plus grand matin; il est difficile de croire qu'il ait acheté le khalife, dont le nom soit loué; pourtant le monde fut irrévocablement constitué sa propriété par la plus haute autorité qu'il y ait sur terre. Désespéré, le Bien en appela à Dieu, qu'on n'achète pas. Le Seigneur déclara qu'il ne pouvait revenir sur ce qu'avait décidé son représentant en ce monde, mais il promit au Bien sa revanche dans l'autre, qui lui ap-

partiendrait tout entier et où le Mal n'entrerait jamais. C'est dans celui-là, croyans, que vous serez sûrement dédommagés des injustices du nôtre. »

Tu sais, effendi, comme les petites choses décident parfois de nous : voilà que ce récit, qui résumait la longue expérience de toute ma vie, me rappela que je n'avais plus que peu jours devant moi, plus rien à attendre de nouvelles entreprises, plus de jeunesse d'âme pour les tenter, et qu'il fallait penser à ce monde où les pauvres gens se reposeront sans crainte de revirement. Je réfléchis alors qu'il serait peut-être sage de mourir à l'ombre de l'église où j'avais commencé de vivre; je me souvins des pieux monastères de Roumélie, à l'Athos ou en Thessalie, où j'avais trouvé abri plus d'une fois dans ma jeunesse, au temps de la guerre et d'Ali de Tépélen. Le détachement des biens de la terre m'était facile, puisque je n'avais plus un para. Mon seul embarras était de savoir comment je traverserais encore une fois toute l'Asie, pour gagner les saintes maisons orthodoxes : je n'avais plus le courage ni la force de me faire matelot ou chamelier. Le hasard me vint une dernière fois en aide : j'entendis en ce moment à côté de moi ces comédiens, qui s'étaient réunis pour compter leur recette et discuter en commun leurs projets de voyage jusqu'à Stamboul. Je m'approchai d'eux et leur demandai s'ils pourraient me transporter et me faire vivre sur la route en me donnant un emploi dans leur troupe; il fut convenu que je jouerais à l'occasion les vieilles femmes gardiennes de harem ou les cadis battus par Hadji-Baba. Nous partîmes quelques jours après, nous acheminant lentement par les villes d'Anatolie, dressant notre mach'ala chaque soir au hasard de l'étape, dans les villages ou dans les capitales; nous avons tardé à Alep, où les gens sont curieux et oisifs et où la recette était bonne tous les jours : nous avons perdu nos peines à Konieh, à Césarée, où la misère est grande, le blé ayant manqué depuis deux ans. Les neiges d'hiver nous ont retenus à Angorah, le printemps nous a rouvert la route, et voici qu'après cette année errante nous touchons à la mer et à la fin des choses pour moi. J'ai mis de côté quelques piastres pour louer demain à Gueumlek mon passage jusqu'à Volo, et de là gagner les couvens. Après cette dernière traversée, le vieux Vanghéli n'aura plus rien à ajouter, s'il plaît à Dieu, à l'histoire qu'il t'a contée.

Ici le vieillard fit une pause; je voyais qu'il avait encore à me dire quelque chose qui se formulait péniblement dans son cerveau. Il fixa sur moi ce regard triste et interrogateur, habituel à l'Oriental qui cause avec un Européen : le regard de ce jeune homme noir de Francia, au Louvre, qui, penché hors du xve siècle, regarde venir des temps nouveaux, tourmentés et durs aux âmes simples. Après un instant, Vanghéli reprit :

— Maintenant, effendi, que j'ai fait ce que tu désirais, j'attends que tu répondes à la question que je me posais quand tu m'as abordé. Jusqu'ici, j'ai fait la tâche du jour qui se levait, sans avoir le temps de songer à celle accomplie la veille; mais, ce soir, au moment de jeter ma vie passée derrière moi comme on largue une vieille ancre à la mer, elle m'est tout apparue en détail; telle on revoit la vie des bienheureux dans les images, toute rassemblée en une suite de petits tableaux sur la même feuille. Vue ainsi, elle ne me paraissait guère autre chose que la comédie que nous venons de jouer, où j'ai revêtu en une heure les costumes de dix hommes différens et essayé vingt métiers divers sous le bâton d'Hadji-Baba qui me poursuivait. Alors il m'est venu à l'esprit de me demander pourquoi le pauvre monde peine et s'agite en tous sens depuis le berceau, pour quelle raison et dans quel but nous travaillons ainsi, ce qui reste de tout ce qui arrive... Je n'ai pas trouvé, mais vous autres hommes d'Europe vous avez tout appris dans les livres, et tu sais sans doute le pourquoi des choses arrivées?

— Cela, nous ne le savons pas.

— Tout le reste de ce que vous savez ne vous sert donc de rien, et je vais demander ce que tu ignores aux hommes qui vivent dans les maisons de Dieu, qui le savent peut-être et me le diront. — Voici là-haut le minaret d'Yéchil-Djami qui se fait blanc; il est temps de reposer un peu et de commencer ma dernière étape. — Que le Seigneur te garde, effendi.

— Écoute, Vanghéli, dis-je comme nous nous levions, je te remercie de ton histoire et veux te prier d'accepter ces quelques piastres pour assurer sans inquiétude ta route jusqu'à Volo. En paiement de ce service, je te demande une seule chose : j'ai idée de visiter quelque jour les monastères de Roumélie; souviens-toi de moi, et, quand tu entendras dire que je suis dans le pays, viens me chercher pour me dire si tu as trouvé l'explication que je n'ai pu te donner; j'ai grande curiosité de savoir si tu la trouveras, et plus grand désir encore que tu m'en fasses part quand tu la tiendras. Promets-moi de te souvenir de ma demande.

— Je te le promets, dit l'homme, — et il disparut sous la tente du chariot. Là se mouvait un vague éveil de hardes dans la première transparence de l'aube, dont la grâce sereine emplissait le ciel noir et faisait sourire la tête des vieux murs du khân.

Quand on nous appela pour nous mettre en marche, le soleil était déjà haut sur l'horizon et la bande tragique partie depuis plusieurs heures. Notre caravane, plus alerte, la rejoignit pourtant au gué de la rivière qui s'échappe du lac, à la séparation des routes de Brousse et de Gueumlek. On passait le chariot de Thespis sur le bac; la lourde machine glissait au fil de l'eau, toute sonore de rires d'enfans et

de chansons, tout éclaboussée de lumière par les reflets miroitans du courant et les rayons de midi accrochés aux loques éclatantes des oripeaux qui pendaient à l'aventure; sur la rive, assis dans l'ombre épaisse d'un noyer, les mains croisées sur son bâton, Vanghéli regardait s'éloigner les compagnons qu'il avait dû quitter là, avec ce regard vague, songeur et fatigué commun aux vieilles gens de toute condition en Asie. C'était presque la scène de la poétique toile de Gleyre, — *les Illusions perdues*, — où le vieillard gagné sur la grève par l'ombre du soir regarde fuir dans le rayon doré la voile qui emporte les jeunesses, les lyres, les fleurs et les espoirs. — Je rappelai de nouveau à Vanghéli sa promesse; le bac revint nous prendre; comme je me retournais de l'autre bord, le vieux Syrien me fit de la main le grave salut oriental et se perdit dans un petit chemin, sous un nuage d'aubépines en fleurs, qui chantaient les fêtes de mai, là-bas, le long de l'eau.

VII.

J'avais été d'abord vivement frappé par cette longue suite d'aventures, roulant cette âme d'imprévus en imprévus sans troubler sa placidité ni lasser sa résignation, et j'avais fidèlement noté le récit qui précède. Depuis, les soirs de voyage m'habituèrent à des rencontres pareilles, et comme la vie marche, grosse d'oubli, j'oubliai Vanghéli. L'été dernier, je me trouvais en Thessalie. Au sortir de la riante vallée de Tempé, une des seules promesses de la poésie antique que tienne encore la Grèce d'aujourd'hui, j'avais traversé la triste plaine de Larisse et j'étais arrivé à Trikala, au pied des montagnes d'Épire. L'évêque grec, qui me donnait l'hospitalité, me proposa de me mener aux célèbres couvens des Météores. Nous remontâmes le cours du Léthé, en suivant la dernière branche que jette vers le nord la plaine de Thessalie, entre les contre-forts de l'Olympe et la haute barrière du Pinde. Devant nous, à l'extrémité de cette vallée, des aiguilles d'aspect singulier, inexplicable, fermaient l'horizon comme un jeu de quilles de Titans. Nous arrivâmes après quatre heures de marche au village de Kalabaka, adossé à la première de ces éminences, et nous nous engageâmes par un sentier de chèvres dans un paysage étrange, produit de quelque cataclysme inconnu. Tout autour de nous se dressaient des aiguilles, des colonnes, des tables de pierre, squelettes de montagnes grêles et sveltes, hauts de plusieurs centaines de pieds, sans lien entre eux; enracinés aux âpres rochers de cette gorge bouleversée, ces fûts naturels montaient tout d'une venue dans la ligne d'aplomb comme des peupliers de granit; aucun accès apparent sur les parois à pic, et pourtant, sur le faîte étroit de plusieurs d'entre eux, des

maisons blanches se détachaient en plein ciel, ainsi que les nids des cigognes sur les minarets des villes d'Asie. Ce sont les couvens des Météores (*meteora*, suspendu en l'air), vraies maisons de prière, qui peuvent bien être en communication avec le ciel, mais que rien ne rattache à la terre. La légende qui attribue leur construction à des puissances célestes a dû s'établir sans peine, car on ne conçoit pas comment des architectes humains ont pu élever des matériaux sur ces cimes. Là-haut vivent de petites communautés de stylites, des moines qui ont fait vœu de ne plus quitter ces prisons aériennes, où leur vie s'écoule sur un plateau de quelques mètres carrés : j'y ai vu des vieillards qui depuis cinquante ans n'étaient pas redescendus dans le bas monde. Quelques-uns des couvens sont à la rigueur accessibles par un système d'échelles et de boyaux dans le roc, devant lequel hésiterait le plus intrépide gymnaste; mais le moyen de communication habituel pour se hisser jusqu'à eux, le seul possible pour ceux qui s'élèvent le plus haut, sur des aiguilles perpendiculaires et sans arêtes, est autrement original. Quand le visiteur ou le frère chargé d'apporter les provisions hèle les solitaires du fond de la gorge, il voit apparaître sur le rebord de la crête deux ou trois ombres noires, toutes petites à cette distance; les ombres déroulent sur un tour une longue corde qui descend, apportant à son extrémité un filet de sparterie; dès qu'elle a touché terre, on emmaillotte dans le filet le voyageur pour les régions aériennes, on donne le signal, la corde remonte lentement et apporte, après plusieurs minutes, son fardeau aux moines, qui le reçoivent sur la plate-forme.

Il faut avouer que la première expérience de ce mode d'ascension est absolument déplaisante. Replié sur lui-même dans le filet, dont les larges mailles laissent apercevoir en dessous l'abîme béant, balancé dans le vide ou heurté aux aspérités du roc par le mouvement de pendule de la corde, le voyageur regarde mélancoliquement décroître ses compagnons restés à terre, sans que les têtes qui l'attendent là-haut grossissent beaucoup; ses souvenirs littéraires lui rappellent avec une netteté surprenante les détails dramatiques de la chute de Claude Frollo sur le parvis Notre-Dame. Les aigres craquemens de la poulie vermoulue lui apportent d'en haut une musique en harmonie avec ses pensées; pour peu qu'il soit familier aux habitudes conservatrices et insoucieuses de l'esprit oriental, il ne manque pas de se dire que corde et poulie doivent servir depuis un temps immémorial, et que tout a une fin. Pour être fixé à ce sujet, je demandai au caloyer qui reçut le filet et me délivra sur le balcon de son aire quand on changeait la corde: « Mais, répondit-il avec étonnement, quand elle casse! » Cette assurance n'embellit pas les émotions de la descente, qui offre un

moment particulièrement délicat, celui où les moines, après vous avoir ficelé, vous lancent brusquement de la plate-forme du tour dans le vide.

Je dois ajouter qu'on est payé de ces peines légères, en visitant les Météores, par la découverte de peintures murales de la plus haute importance pour l'histoire de l'art, égales, sinon supérieures, aux meilleures reliques du mont Athos. Le couvent de Saint-Varlaam, où nous allâmes coucher, est le plus riche en ce genre; et du haut de cet observatoire naturel, le regard embrasse toute la plaine de Thessalie et le cours sinueux du Léthé. En contemplant au jour tombant cette gorge convulsée, d'un aspect bizarre, triste et solitaire, je compris comment les anciens avaient placé au point où je me trouvais la source des fleuves infernaux, et dédié cette vallée aux divinités funèbres, aux rites magiques et aux incantations des sorcières. Quand la lune vint jeter une large lueur glauque sur les eaux de la rivière, qui rayait de sinueuses lignes d'acier l'ombre de la plaine, je me préparai à entendre les cris et le rhombe des classiques magiciennes de Thessalie. Je ne fus pourtant troublé que par l'igoumène de Varlaam, un vieil ascète tout blanc qui vint me rejoindre avec l'évêque et un de ses caloyers. Nous causâmes, et comme je lui demandais si son troupeau était nombreux, il me répondit avec tristesse : — Nous ne sommes plus que six; la foi s'en va, il ne vient plus de jeunes aux Météores pour remplacer les vieux que le Seigneur appelle. Depuis dix ans, aucun caloyer ne s'est présenté, excepté Vanghéli.

A ce nom, l'image du comédien de Nicée se réveilla subitement en moi; il est ainsi des syllabes qui tombent comme une pierre dans les trous obscurs de la mémoire et en font jaillir une pluie de souvenirs. — Vous avez un frère qui se nomme Vanghéli? m'écriai-je avec intérêt.

— Il en est venu un il y a quelques années, un vieillard qui est mort justement il y a trois semaines. Je me rappelle même à ce propos, ajouta l'igoumène, que le bruit étant parvenu ici de votre arrivée à Larisse, le mourant témoigna l'espoir de vous voir aux Météores avant sa fin; il disait que le voyageur annoncé devait être un Franc de Stamboul qu'il avait connu.

A ce moment, le petit caloyer, qui se tenait en arrière avec une discrétion ecclésiastique et semblait brûler de se mêler à la conversation de ses supérieurs, s'avança timidement : — Voilà la chose, dit-il. C'est moi qui ai soigné Vanghéli, comme il s'en allait à Dieu; mais sa tête, étant bien vieille, divaguait; il racontait, sans que j'aie bien compris, qu'il avait une dette envers le voyageur Franc, et qu'il regrettait de mourir sans pouvoir la payer. Il recommandait

de dire à Votre Honneur qu'il ne pouvait rien lui donner en ce monde et n'avait rien de plus à lui apprendre, mais que Votre Honheur aille voir sa tombe, qui en saurait davantage.

Intimement frappé par le retour fortuit de cette vie lointaine dans la mienne, je me levai et demandai à voir la sépulture de Vanghéli. Nous nous rendîmes à quelques pas de là, au chevet de l'église où les moines continuent le long sommeil qu'ils sont venus commencer dans cette retraite. Dieu sait comment, les lentes actions des siècles ont apporté sur ces plateaux de la terre végétale où poussent courageusement des plantes et des arbustes. Un fouillis de vignes folles et d'églantines couvrait la bande de terrain entre le bord du précipice et le mur de l'abside, grimpant à celle-ci, plongeant dans celui-là. Les brindilles et les pousses de mai, les orties et les ciguës s'étaient rejointes sur la tombe nouvelle et la masquaient déjà. Les moines firent signe à deux petits chevriers de la plaine qui avaient accompagné l'évêque; les enfans découvrirent la pierre en tirant chacun à soi une brassée de feuillages et de fleurs. En les regardant faire, je me souvenais d'avoir rêvé un jour quelque part, aux Uffizi, je crois, devant une vieille gravure de Marco-Antonio qui représente, avec une composition semblable, une allégorie mythologique, « les Amours découvrant la Mort. »

La croix apparut, et je vis l'endroit où ce pauvre errant, battu par tant de fortunes, s'était enfin acquitté de vivre et avait trouvé un sommeil bien gagné; le sort, étrange jusqu'au bout, semblait ne lui avoir accordé qu'un repos menacé dans cette poussière mal assurée au sommet d'un rocher entre ciel et terre. — Il y a quelque chose d'écrit là-dessus, remarqua l'évêque en montrant sur la pierre grise, en lumière sous le rayon de lune, des caractères grossièrement tracés au couteau, dont les entailles fraîches se découpaient en blanc.

— Ah! c'est vrai, j'oubliais, continua le petit caloyer; il m'a chargé de graver ce seul mot sur la pierre, toujours pour Votre Honneur, disait-il. — Le vieil igoumène se pencha sur la tombe dont les ans le rapprochaient et lut, en épelant d'un doigt tremblant les caractères inégaux, ce mot que les Grecs actuels ont conservé de la langue des ancêtres : *evrika*, j'ai trouvé.

— Tiens, c'est le mot d'Archimède! fit l'évêque, qui se piquait de littérature.

— Non, reprit en se relevant l'igoumène, c'est le mot de la Mort.

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

LES

GRANDS PORTS DE COMMERCE

DE LA FRANCE

NANTES ET LE BASSIN DE LA LOIRE

Quand César conquit la Gaule, une tribu d'Armoricains, les Nannètes, occupait les bords de la Loire, à quinze lieues environ de l'embouchure. Établis sur la rive droite du fleuve et sur les îles qui en divisent le lit, au point où deux rivières navigables, l'Erdre, qui vient du nord, la Sèvre, qui descend du sud, portent à la Loire le tribut de leurs eaux, les Nannètes, à la fois marchands et marins, ne pouvaient choisir un meilleur emplacement pour y fonder un comptoir stable et prospère. Ils devaient joindre à leur trafic le commerce des métaux, car l'étain et la poudre d'or s'exploitaient en Gaule, dès la plus haute antiquité, dans diverses localités de l'Armorique, voisines de la Loire. La population des Vénètes se livrait surtout à ce travail. Au sud du fleuve, les Pictons et les Lémovices fouillaient aussi des gîtes qui semblent n'être que le prolongement des premiers. On a repris de nos jours ces mines, au moins pour l'étain, et en maints endroits l'on a retrouvé à la surface les débris de nombreuses excavations datant de ces temps si reculés.

La poudre d'or servait à tous ces peuples de monnaie, d'instrument d'échange, et c'est l'usage qu'en font encore les nègres de la Guinée et de l'Afrique centrale, qui exploitent aussi leurs placers. L'étain, est-il besoin de le dire, on le vendait aux commerçans de

Tyr ou de Carthage, et ceux-ci, en alliant l'étain avec le cuivre, confectionnaient le bronze, d'un emploi si répandu pendant toute la primitive antiquité, où il remplaçait à la fois la fonte, le fer et l'acier, que les hommes n'avaient pas encore découverts. Phéniciens et Carthaginois, Étrusques, Grecs et Massaliètes, venaient hardiment, par les portes d'Hercule, aborder jusqu'en ces parages éloignés. Peut-être même que les Cassitérides, les îles de l'étain, dont les anciens géographes, Strabon entre autres, ont si souvent parlé, et dont les modernes ont tant de peine à marquer le véritable emplacement, étaient les îles qui gisent sur l'Océan de part et d'autre de l'embouchure de la Loire, surtout Belle-Ile, toujours rattachée à Nantes. Dans tous les cas, ce n'étaient point certainement les îles Scilly des Anglais, celles que nous nommons les Sorlingues. Situées à la pointe de la Cornouaille britannique sans cesse battue par les vagues, les marins et les pêcheurs, même aujourd'hui, ne les abordent qu'avec les plus grands dangers, tandis que Belle-Ile présente un des atterrissages les plus sûrs. Les navires ont la coutume, avant d'entrer en Loire, d'y jeter l'ancre pour attendre les ordres de l'armateur. Devant Belle-Ile est Penestin, en breton la pointe ou le cap de l'étain; c'est là vraisemblablement que les Nannètes et les Vénètes, montés sur leurs barques de cuir, venaient entreposer l'étain, livré ensuite aux marins de la Méditerranée. Celui de la Cornouaille anglaise, on n'avait pas besoin de le porter aux Scilly, car la Cornouaille offre assez de ports et de mouillages sûrs, ceux qu'on nomme aujourd'hui Penzance, Saint-Yves, dans le voisinage même des mines d'étain.

Le commerce de l'étain et de l'or, qui faisait dans l'antiquité autant de petites Amériques de toutes les contrées où se retrouvaient ces deux métaux, ne cessa point pour les Nannètes avec l'occupation romaine, et le port qu'ils avaient assis sur la Loire continua d'être fréquenté. Cependant ce fut de préférence par l'intérieur de la Gaule, au moyen des routes et des fleuves que les Romains entretenaient avec soin, que l'exportation de l'or et de l'étain se fit désormais. Les deux métaux venaient s'embarquer à Marseille, et de là gagnaient Rome et l'Italie. Ce commerce de transit fut arrêté par l'invasion germanique, et la place de Nantes cessa un moment de prospérer. Elle fut pillée, occupée même par les Normands, mais ne tarda pas à se relever, et devint, comme la plupart des cités commerciales du moyen âge, une sorte de commune indépendante, dont les ducs de Bretagne respectèrent les franchises. Quand la Bretagne fut réunie à la France, Nantes ne perdit rien non plus de ses priviléges, et se trouva, on peut le dire, au premier rang pour l'exploitation des richesses de l'Inde et du Nouveau-Monde.

Au siècle dernier, Nantes était peut-être le port de commerce français qui avait le plus de relations avec la mer des Antilles et l'Océan-Indien. Nous possédions alors Saint-Domingue, l'Ile-de-France, les Seychelles; nous contre-balancions dans l'Inde l'influence anglaise. De tout cela que nous reste-t-il? Nantes principalement alimentait toutes nos colonies de noirs. Ses négocians se livraient « au commerce de l'ébène, » comme on disait alors par euphémisme, et gagnaient de grosses sommes à ce trafic peu honorable. On allait acheter les malheureux esclaves sur la côte de Guinée, ou plutôt on les échangeait contre des liqueurs frelatées, de vieux fusils, des munitions, des toiles de couleur grossières; on les empilait par centaines dans des navires mal aménagés, mal ventilés, on les introduisait aux Antilles ou dans les établissemens de la mer des Indes. Il en mourait beaucoup en route, mais les survivans suffisaient pour assurer à ce commerce, qui se faisait partout librement, sous l'égide du pouvoir royal, des bénéfices considérables. Puis les navires rentraient en Loire, apportant à Nantes la cassonade, la mélasse, le rhum, la cannelle, le girofle, le café, que l'armateur entreposait dans ses magasins et déversait de là sur toute la France. C'était une époque de prospérité générale, dont les vieux Nantais ont transmis à leurs fils la tradition devenue légendaire. C'est alors que le commerce de la place a réalisé ses plus beaux profits. Comme les pierres elles-mêmes parlent, il reste de cette époque fortunée, sur les quais de Nantes, des maisons somptueuses, ornées de balcons de fer délicatement ouvragés et d'élégantes cariatides. Ces riches demeures témoigneraient encore de l'éclat du passé, si les hommes en avaient perdu le souvenir.

I. — LE PORT DE NANTES.

C'est le long du quai de la Fosse, qui a été longtemps un lieu de promenade préféré, ou bien sur le bord des îles Feydeau et Gloriette, que se profilent les magnifiques résidences des anciens armateurs nantais. La plupart sont d'une heureuse architecture, et les constructeurs du siècle passé, qui les ont dessinées et édifiées, ont prouvé qu'ils savaient aussi bien tenir la règle et le pinceau que le niveau et le fil à plomb. Aujourd'hui ces demeures ont, pour la plupart, perdu leurs habitans accoutumés, et ont été affectées à d'autres usages. La cour intérieure est déserte, veuve de marchandises, et les magasins profonds, aux voûtes en pierres de taille, où s'entassaient les denrées coloniales de l'un et l'autre hémisphère, sont pour jamais fermés à ces produits. Le commerce a changé d'allures, se fait autrement. La ville s'est étendue, ouverte aux larges percées; la maladie des maisons neuves a régné

ici comme ailleurs. C'est le cours naturel des choses, et il n'y a pas à s'y opposer ni trop à s'en plaindre.

Les quais de Nantes profilent surtout leur longue ligne de maisons monumentales sur la rive droite du bras principal de la Loire, où ils s'étendent sur une longueur de 2 kilomètres 1/2. Ils sont moins larges et moins longs que les quais de Bordeaux, auxquels on les a volontiers comparés; ils sont surtout moins animés. Le fleuve y est aussi moins étendu, moins profond, moins rempli de navires, mais peut-être que les maisons ont en quelques points plus de tournure qu'à Bordeaux.

Un vieux château-fort, au pied duquel commencent véritablement les quais, non loin de la gare du chemin de fer d'Orléans, donne à cette partie de la ville un cachet spécial. C'est une imposante construction féodale dont les fondations datent du IXe siècle et ont dû remplacer quelque *oppidum* de l'occupation romaine. Ce château a été plusieurs fois restauré. Ses nombreuses tours, ses épaisses courtines, son pont-levis, son grand logis ou donjon, son puits intérieur, en font un type des plus curieux de la vieille architecture militaire. « Les ducs de Bretagne n'étaient pas de petits compagnons, » dit Henri IV, avec son juron favori, en entrant dans cette forteresse. C'est là que le pacte d'union de la Bretagne à la France a été préparé par le mariage de la duchesse Anne avec Louis XII. C'a été aussi une prison d'état. L'ignoble Gilles de Retz, maréchal de France sous Charles VII et chargé d'abominables crimes, y a été enfermé. Entre autres prisonniers célèbres, on cite encore Fouquet et la duchesse de Berry.

La cathédrale, de style gothique fleuri, où l'on remarque un beau tombeau de François II, dernier duc de Bretagne, et de sa femme, un chef-d'œuvre de sculpture dû au ciseau de Michel Colomb, la cathédrale de Nantes forme, avec le château et quelques maisons vermoulues, aux façades revêtues d'écailles d'ardoises et dont les cloisons ont défié le temps, à peu près tout ce qu'il reste à Nantes du moyen âge et de la renaissance. Nous avons dit comment le XVIIIe siècle s'était plu à orner cette ville : de nos jours elle s'est encore agrandie, embellie; elle a un des plus jolis jardins publics qu'on puisse voir, tout ombreux, baigné d'eau, coupé de pelouses toutes vertes; elle a de belles places, avec des fontaines, des colonnes, des statues, un magnifique hôpital, plusieurs halles ou marchés de grandes dimensions, et elle étale avec orgueil sur les six bras de la Loire, à travers son archipel d'îles, la chaîne pittoresque de ses ponts. Ceux-ci remontent presque tous à plusieurs siècles, et ont été successivement restaurés, élargis. Le pont de la Poissonnerie ou d'Aiguillon forme le premier chaînon au nord. Un peu en aval se jette l'Erdre, que l'on a canalisée. C'est de là que

part le canal de Nantes à Brest, ouvrage du premier empire, qui permet de relier par terre, à l'abri des feux d'une croisière ennemie, le grand port de commerce de la Loire avec notre principal port militaire sur l'Océan. Le pont de Pirmil vient le dernier, au sud; à côté débouche la Sèvre, que l'on appelle nantaise, et qui est navigable comme l'Erdre. Au moyen de ces deux rivières et de la Loire, Nantes communique facilement par eau avec tout l'intérieur du pays.

Ethnographiquement, Nantes appartient à la Bretagne, dont elle marque une des limites au sud. On n'y parle pas le breton, mais les femmes du peuple et de la petite bourgeoisie y ont conservé leur coiffure caractéristique, qui n'est pas sans élégance, une sorte de long bonnet en tulle, orné de dentelles, de forme conique, soigneusement blanchi, tuyauté, repassé. Elles portent aussi une espèce de pèlerine qui donne à leur accoutrement quelque chose d'original. Cela excepté, le costume n'offre rien de particulier, et les hommes qu'on rencontre avec le chapeau de feutre noir à larges bords, la petite veste et les culottes courtes, sont des Bas-Bretons venus du Morbihan, de Quimper ou de Vannes. Marseille et même Bordeaux ont sur ce point beaucoup plus de cachet que Nantes. Ici tout le monde, sauf de très rares exceptions, parle français, et aucun costume étranger, grec, turc, espagnol, africain, asiatique, ne tranche sur le costume national. Parmi les négocians de la place, très peu aussi sont venus du dehors. Il n'y a presque pas d'Anglais ou de Scandinaves, point d'Allemands ni d'Américains. Le nègre, si répandu à Bordeaux, à Marseille, où il arrive des colonies avec ses maîtres ou comme matelot, est aussi absent de ce port, qui se livra jadis si ardemment à la traite.

Le négociant nantais n'aime pas l'étranger, ne l'accueille pas volontiers, et tandis que certains de nos ports ont été de tout temps ouverts généreusement à tous, ici l'on semble n'aimer que les indigènes, ceux qui ont poussé à l'ombre du clocher natal, sur les rives mêmes du fleuve. Ces allures sont doublement fâcheuses, car elles tiennent la place de Nantes dans une sorte d'isolement où il n'est plus permis désormais de se cantonner, si on ne veut pas s'étioler et mourir. En dehors de l'Europe, Nantes n'étend aujourd'hui ses relations que sur les points avec lesquels elle trafiquait autrefois, les Antilles, les colonies de la mer des Indes; elle connaît peu les États-Unis, l'Amérique du Sud, les établissemens hollandais des détroits; elle semble ignorer l'Australie, la Chine, le Japon.

Plus peut-être qu'aucun de nos ports, Nantes a souffert des transformations récentes qu'a subies la marine marchande. La Loire n'y a pas une profondeur d'eau de plus de 3 à 4 mètres, et des navires de plus de 300 tonneaux ne peuvent sûrement y aborder,

surtout aux basses eaux. Autrefois c'était à Paimbœuf, sur la rive gauche du fleuve, non loin de l'embouchure, que les navires entrant en Loire s'allégeaient d'une partie de leur chargement; aujourd'hui c'est à Saint-Nazaire, à l'embouchure même, sur la rive droite. Ce port, qui n'avait été jusque-là qu'une sorte de refuge fréquenté uniquement par des pêcheurs, des caboteurs et des pilotes, est devenu en très peu d'années le rival heureux de Nantes. Les grands paquebots à vapeur de la compagnie transatlantique française, ceux qui touchent à toutes les stations de la mer des Antilles, du golfe du Mexique et de la côte septentrionale de l'Amérique du sud, ont à Saint-Nazaire leur point d'arrivée et de départ. Les clippers, les grands trois-mâts, y déposent également leur chargement, ou le remettent à des gabares qui montent jusqu'à Nantes. Seuls, les bricks, les goëlettes, quelques trois-mâts barques, peuvent aborder directement à ce dernier port, à cause de l'insuffisante profondeur d'eau de la Loire. En somme, la majeure partie des navires au long cours qui font le commerce entre Nantes et les pays hors d'Europe sont obligés de partir de Saint-Nazaire et de s'y arrêter au retour. Nantes ne conserve la supériorité que pour la navigation avec la plupart des havres européens. On n'en doit pas moins considérer Saint-Nazaire uniquement comme le port d'attache de Nantes, car, cette ville disparaissant, Saint-Nazaire n'aurait plus de raison d'être.

C'est à Nantes et non à Saint-Nazaire que résident les armateurs, les courtiers, les négocians, les constructeurs, les manufacturiers; à Saint-Nazaire, ils n'ont que des représentans ou des commis. Une ville ne se déplace pas tout entière en un jour; les habitudes prises et consacrées par les siècles sont difficiles à déraciner. Nantes est demeurée malgré tout le centre principal du commerce de toute cette partie de la Loire et de l'Océan-Atlantique. Elle a même vu le chiffre de sa population augmenter sensiblement : il s'élève aujourd'hui à 120,000 habitans, tandis que Saint-Nazaire, si confiant et si fier à ses débuts, n'en a pas encore 20,000. Nous ne sommes pas en Amérique; ici les villes ne se bâtissent point comme par enchantement. Une foule de raisons s'opposent à ces épanouissemens vraiment miraculeux, et chez nous la routine fait souvent loi. Dans tous les cas, Nantes ne pardonne pas à Saint-Nazaire son élévation, qu'elle qualifie de subite et d'imméritée. Une jalousie profonde divise les deux cités voisines et sœurs, et a fait même oublier à Nantes sa primitive et séculaire rivalité avec Rennes.

Le principal article d'importation du port de Nantes est le sucre. Cette place vient après Paris pour le raffinage de cette précieuse denrée, et va de pair dans cette importante industrie avec Marseille, qui un moment y fut prépondérante. La quantité de sucre

reçue à Nantes en 1875 a été de 60,000 tonnes de 1,000 kilogrammes, dont les cinq sixièmes en sucre de canne et le reste en sucre de betterave. La quantité importée a décru en 1876 et n'a été que de 55,000 tonnes, tant par suite de la disparition dans un incendie d'une des plus grandes raffineries nantaises, qu'à cause des incertitudes où se trouvent les raffineurs au sujet de la nouvelle taxe proposée, mais non encore adoptée sur les sucres. Tous ces remaniemens, trop souvent répétés, troublent l'industrie sucrière, en limitent l'essor. Cette malheureuse question des sucres, sans cesse remise à l'étude, n'est jamais résolue. On cherche à satisfaire à la fois l'industrie indigène du sucre de betterave, l'industrie coloniale du sucre de canne, qui sont des industries productrices, et celle de la raffinerie, qui n'est qu'une industrie de transformation, et l'on ne voit point que le sucre retiré du tubercule comme celui qui provient du roseau est un seul et même produit, où la chimie elle-même ne voit aucune différence quand il est raffiné. Le sucre n'est point, dans l'un et l'autre cas, une matière première destinée à être modifiée, dénaturée, mais un produit immédiatement commerçable et utilisable. Il pourrait arriver à la consommation sans passer par la raffinerie. Que d'erreurs entassées sur cette question, que de fautes commises, sous le prétexte fallacieux de protéger à la fois l'agriculture, l'industrie de la betterave et la marine marchande! Maintenant que l'antique pacte imaginé par Colbert est déchiré et que nos colonies, reconnues majeures, indépendantes de la métropole, ont encore plus à lutter qu'autrefois, il serait temps de revenir à des erremens plus raisonnables. Imposer les sucres d'après les couleurs et les types, à la manière hollandaise, autorise des fraudes formidables. On proposait récemment, dans la dernière enquête tenue en France à ce sujet, de les imposer d'après la richesse saccharine, comme on impose les spiritueux d'après leur richesse en alcool. Il serait peut-être plus simple de frapper le sucre d'un impôt unique, comme le tabac, le poivre, le café. Il serait bon aussi de diminuer enfin le chiffre de cette taxe, car plus on élève l'impôt, plus la consommation du produit taxé diminue, moins nos champs et nos usines en produisent, et moins nos places de commerce en importent. L'Angleterre, où l'impôt sur le sucre est nul, consomme quatre fois plus de sucre que la France, 28 kilogrammes par tête d'habitant et par an, et nous seulement 7 kilogrammes! Pour une population totale qui dépasse 33 millions d'habitans, la consommation annuelle du Royaume-Uni atteint ainsi 1 milliard de kilogrammes, de quoi charger 1,000 navires de 1,000 tonneaux chacun! C'est là ce qu'on ne voit pas chez nous, et ce qu'il serait temps enfin que vissent les commissions nommées si souvent à cet effet pour régler en France la question des sucres, et

qui si rarement ont fait besogne qui vaille et qui dure. Le sucre n'est ni une matière première ni une denrée de luxe, c'est bel et bien un aliment nécessaire à tous, et qu'en Angleterre et dans les colonies on donne même au bétail, pour le rendre plus alerte, plus dispos (1).

Après le sucre, dont Nantes en 1875 a reçu par mer 50,000 tonnes et en 1876 seulement 44,000 des diverses colonies françaises, anglaises, espagnoles, hollandaises ou du Brésil, les principaux objets d'importation entrés dans ce port en 1876 ont été la houille anglaise, 397,000 tonnes; les bois du nord, 53,000, provenant de la Prusse, de la Russie, de la Norvége, et ensuite, par ordre d'importance eu égard à la quantité :

Guano du Pérou	26,000 tonnes.
Engrais et noirs de raffinerie	18,000
Fonte et fer d'Angleterre ou de Suède	12,200
Goudrons et bitumes	11,000
Riz de l'Inde	9,000
Plombs d'œuvre et minerais de plomb argentifère d'Italie et d'Espagne	4,800
Graines oléagineuses de la côte d'Afrique	4,000
Cacao	2,500
Minerai de fer	2,000
Chanvre	2,000
Huile d'olive	1,900
Café	1,500
Métaux (cuivre, étain, zinc)	1,300
Fruits secs	1,000

Viennent enfin les huiles de palme et de coco, les phosphates naturels, les bois de teinture et d'ébénisterie, le coton, les morues, les fromages, les peaux, le lin, le jute, les oranges, les citrons, le rhum, les vins et liqueurs, l'huile de pétrole, les épices, le suif et quelques autres denrées (2).

Le commerce d'exportation repose essentiellement sur les sucres raffinés, dont plus de 11,000 tonnes en 1875, et 8,000 seulement en 1876 ont été expédiées. Les principaux débouchés de ce produit sont la Grande-Bretagne pour plus de la moitié, les pays scandinaves pour le cinquième, puis l'Espagne, la Suisse, l'Algérie, la Belgique. Avec les sucres raffinés viennent les blés et les farines, provenant des riches départemens agricoles baignés par la Loire ou ses affluens (la Sarthe, le Maine-et-Loire), et dont le chiffre d'expédition a presque atteint 82,000 tonnes en 1875 et 56,000 en

(1) Voyez le livre si sagement écrit : *Le Questionnaire de la question des sucres*, par M. Le Pelletier de Saint-Remy. Paris, 1877.

(2) Voyez l'*Exposé des travaux de la chambre de commerce de Nantes pendant l'année 1876*. Nantes, 1877.

1876, dirigées principalement vers l'Angleterre, la Suède et la Norvége. Les autres marchandises exportées sont :

La houille	37,000 tonnes.
Les bois communs	29,400
Les ardoises d'Angers	4,800
Les pommes de terre	4,300
Les conserves alimentaires	3,400
Les mélasses	2,900
Les vins	2,400
Le riz	2,000
Les ouvrages en métaux	2,000
Les tissus de laine, de coton et de toile	2,000
Les noirs d'os pour raffinerie	1,300
Les huiles et les tourteaux de graines oléagineuses	1,200
Les beurres salés	1,000

Enfin les bois de construction, les vinaigres, les eaux-de-vie et liqueurs, les légumes verts ou secs, la chaux, les suifs, la paille, le foin et le son, les fers, les cuirs, les peaux ouvrées, les matériaux à bâtir, les papiers, les machines et appareils mécaniques, les articles de mercerie et de mode, les bougies, le savon, les livres, les meubles, les feuillards pour cercles de barriques, etc.

La fabrication des meubles est récente et en grand progrès : elle apporte au commerce nantais un élément de fret assez considérable; elle occupe 600 ouvriers, et l'importance de cette industrie représente une somme d'au moins 1,200,000 francs, dont les deux tiers en salaires. Les exportations de meubles ont principalement lieu vers les îles de la Réunion et Maurice, le Mexique, les Antilles, la Guyane et la Cochinchine françaises. Les départemens de l'ouest viennent s'approvisionner aussi à Nantes pour tous leurs meubles usuels. C'est là une branche de travail qui semblait jusqu'ici réservée à Paris, et dont certains ports, comme Bordeaux, Marseille, Le Havre, pourraient aussi bien s'emparer. Un des grands établissemens d'ébénisterie de Nantes entretient à lui seul 300 ouvriers, auxquels il verse annuellement un salaire total de 400,000 francs.

Autrefois on exportait de Nantes, vers les colonies de la mer des Indes, beaucoup de mules et chevaux du Poitou qui servaient aux planteurs pour le transport des cannes au moulin. Aujourd'hui ce commerce d'exportation a presque cessé. On n'a plus exporté que 553 mules en 1874, 395 en 1875 et 302 en 1876. La raison en est qu'on a commencé là-bas à construire des chemins de fer, par exemple à l'île Maurice, et qu'en outre la plupart de ces localités ont trouvé avantage à aller s'approvisionner de bêtes de trait à La Plata.

Le mouvement commercial des ports de la Loire maritime, Nantes, Paimbœuf et Saint-Nazaire, a été en 1876 d'un peu moins

de 1,200,000 tonneaux dans l'ensemble, à l'entrée et à la sortie, représentés par 8,012 navires de toute provenance et de tout pavillon, chargés ou sur lest. Le fret de sortie fait défaut; le tonnage qui arrive chargé sort sur lest dans une proportion qui n'est pas inférieure à 50 pour 100.

Sur le chiffre total du tonnage, Saint-Nazaire intervient pour un peu plus de la moitié. D'année en année, le tonnage augmente quelque peu; mais la progression est loin d'être sensible comme à Marseille, à Bordeaux ou au Havre, qui eux-mêmes ne progressent point dans la même proportion que d'autres ports étrangers, Anvers notamment. En 1867, le nombre total des navires entrés dans les ports maritimes de la Loire était de 8,007, jaugeant 937,000 tonneaux. Pour une décade d'années, l'augmentation, on le voit, est à peine indiquée. Ajoutons qu'à Nantes, comme dans la plupart de nos autres ports, le lot des pavillons étrangers est de plus en plus prépondérant, surtout pour les pavillons anglais et norvégien, car il existe un cabotage très suivi entre Nantes et les places britanniques et scandinaves. A Nantes, le pavillon étranger entre pour environ un tiers dans le tonnage général, et pour la moitié dans le tonnage afférent à la grande navigation.

En 1875, la valeur totale des marchandises entrées et sorties s'est élevée à 250 millions de francs, et les recettes de la douane ont été de 28 millions, pour les trois ports réunis de Nantes, Paimbœuf et Saint-Nazaire (1). Pour la même année, les recettes de la douane s'étaient élevées à Marseille à 40 millions 1/2, au Havre à 26, à Bordeaux à 22. Au 1er janvier 1876, le nombre des navires inscrits aux ports de Nantes et Saint-Nazaire était de 770, jaugeant 152,000 tonneaux. Le dixième des navires avec 22,000 tonneaux appartenait à Saint-Nazaire. A la même époque, le nombre des navires attachés au port de Marseille était de 732, avec une jauge de 198,000 tonneaux; au Havre, de 349, avec 133,000 tonneaux; à Bordeaux, de 367, avec 126,000 tonneaux. Le tonnage total de la flotte commerciale française était alors d'un peu plus d'un million de tonneaux, et avait perdu 40,000 tonneaux en deux ans.

Il résulte des chiffres cités précédemment que, si, pour le nombre des navires immatriculés comme pour les recettes de douane, le port de Nantes a tenu en 1875 le second rang parmi les quatre grands ports de commerce de la France, il n'est venu qu'au dernier rang pour le nombre et le tonnage des navires entrés et sortis et la valeur des marchandises importées ou exportées. Il s'est même, sur tous ces derniers points, laissé devancer par d'autres ports de

(1) En 1876, la valeur totale des marchandises entrées et sorties est descendue à 226 millions. (*Tableau général du commerce de la France*, Paris, 1877.)

création ou de reconstitution récente, tels que Cette ou Dunkerque. En 1876, il est d'ailleurs descendu au troisième rang au point de vue des recettes des douanes, qui ont été les suivantes : Marseille, 43,600,000 francs; Le Havre, 27,500,000; Nantes, 24,800,000; Bordeaux, 21,600,000. En 1873, Nantes donnait autant que Marseille, 36 millions.

Nantes, dont le commerce proprement dit ne progresse point comme on serait en droit de l'espérer, tend, comme la plupart de nos ports, à devenir une cité industrielle. La construction des navires y a été longtemps, grâce à l'excellent bois de chêne que fournit la Bretagne, une des premières industries de la place. Aujourd'hui cette industrie est chancelante. Les chantiers sont situés au bord du fleuve, en face de la ville, le long de la rive gauche du bras principal de la Loire, sur l'île qui porte le nom de Prairie-au-Duc. Dans le courant de 1876, il a été construit à Nantes, au Croisic et à Paimbœuf 56 navires, jaugeant ensemble 5,400 tonneaux, ce qui met la moyenne par navire au-dessous de 100 tonneaux. Les chiffres de 1875 étaient beaucoup plus élevés pour le tonnage : 52 navires et 8,600 tonneaux, et c'était déjà une année de décadence. En 1875, les chantiers de construction français ont fourni en navires 37,500 tonneaux et les importations des constructeurs étrangers ont été de 28,000 tonneaux. Par suite des conditions où se trouve notre industrie des constructions navales, les chantiers étrangers fournissent ainsi à nos armateurs 43 pour 100 de leurs instrumens de transport. Aussi quelques constructeurs nantais se plaignent-ils de ne plus recevoir aucune commande et de voir leurs chantiers déserts. Cette crise s'aggrave en se prolongeant; les ouvriers abandonnent une occupation qui ne leur procure plus qu'un travail intermittent, en éloignent leurs enfans, et l'importante industrie des constructions navales est menacée de disparaître de Nantes. Ce mal n'est pas particulier à ce port, il est général. Marseille, autrefois renommée dans cet art, n'a plus de chantiers; Bordeaux a vu diminuer les siens. A Gênes, on se plaint également; en Angleterre, aux États-Unis, dans le monde entier, éclatent les mêmes lamentations de la part de tous les anciens constructeurs La transformation radicale de la marine marchande a amené cet état de choses. Depuis quelques années, la vapeur tend de plus en plus à se substituer à la voile, avec grand profit. Les navires en bois sont remplacés par des navires en fer, et les bâtimens de grande portée, de plusieurs milliers de tonneaux, les clippers, les paquebots, ont détrôné les modestes trois-mâts que nos pères appréciaient tant. La cause du mal est là et non ailleurs. Toutes les primes, tous les droits protecteurs, toutes les surtaxes de pavillon, que réclament avec si grand fracas les constructeurs et les armateurs, n'y pour-

ront rien. En revanche, ils ont le droit de demander qu'on les mette enfin sur un pied d'égalité complète avec les marines des autres places, et qu'aucun des articles du code maritime français, aucun des règlemens de nos ports, ne leur soient contraires.

Puisque l'industrie des constructions navales en bois est sujette à une irrémédiable décroissance, il faut que la place de Nantes prenne exemple sur l'évolution hardie qu'ont exécutée les Américains et les Anglais en entreprenant la construction des grands navires en fer à vapeur. Le salut est là. Le port de Marseille l'a depuis longtemps lui-même compris, en transportant, pour ainsi dire, aux faubourgs de la Capelette et de Menpenti, dans les ateliers de La Ciotat, dans ceux de la Seyne, près de Toulon, les antiques chantiers du Pharo. Et ce ne sont plus alors seulement des machines de marine que l'on construit, ce sont toutes sortes d'appareils, de générateurs à vapeur, de mécanismes de tout ordre. Il faut entrer résolûment dans cette voie, et Nantes y semble préparée, car elle y a déjà fait un pas marquant, non-seulement en ce qui regarde les engins maritimes, mais encore les constructions mécaniques en général. Nantes est une des villes industrielles de France où se construisent le mieux les machines agricoles.

L'industrie du raffinage du sucre, celles de la fabrication des meubles, de la préparation des conserves alimentaires, surtout les deux dernières, sont en progrès à Nantes. On connaît la réputation que cette place s'est faite dans la confection des conserves de tout genre, bœuf, sardines, anchois, thon, légumes; elle la maintiendra en apportant dans cette délicate manipulation la plus scrupuleuse loyauté. Tout cela assure à ses navires et à son commerce avec l'intérieur de la France un fret de sortie avantageux. En 1875, Nantes n'a pas produit moins de 1 million de kilogrammes en conserves de petits pois seulement. Nantes possède aussi des huileries de graines, des savonneries; mais celles-ci travaillent encore presque uniquement en vue de la consommation indigène, et non point, comme celles de Marseille, pour subvenir aussi aux nombreuses demandes de l'étranger. On peut en dire autant de quelques filatures de laine, de coton, de chanvre, et de quelques fabriques de cordages, enfin de quelques minoteries, tanneries, corroieries. Ce sont là des industries à développer, surtout en vue de l'exportation des produits manufacturés. Si le fret manque à la sortie, et aucun port plus que Nantes ne souffre de ce manque de fret, il faut le trouver, le créer, et c'est par la production industrielle qu'on y arrive. Bien mieux, on augmente ainsi le fret d'arrivée par la matière brute qu'on reçoit dans les usines locales, et l'on assure en même temps le fret de sortie par la matière ouvrée qu'on expédie au dehors, à l'étranger. Tout cela met en œuvre des quantités de matières considérables,

qui assurent le pain à toute une nombreuse population. Nantes le sait. Le long de la Basse-Loire, quelques établissemens métallurgiques, quelques ateliers de grande chaudronnerie et de constructions mécaniques, principalement de machines agricoles (on a fabriqué et vendu plus de 200 de celles-ci en 1875), toutes ces usines donnent du travail à des milliers d'ouvriers, et remuent une masse de 30,000 tonnes de métaux, fer, plomb, cuivre ou zinc. Que ce ne soit là qu'un commencement, et que la place de Nantes s'ingénie à développer ce germe si fécond du travail industriel!

II. — LA BASSE-LOIRE, SAINT-NAZAIRE, LE LITTORAL.

Pour se rendre de Nantes à Saint-Nazaire, on peut prendre la voie ferrée ou le bateau à vapeur. La voie ferrée, qui longe les quais mêmes du port et dessert la rive droite du fleuve, est la plus rapide. La voie fluviale est plus animée, plus pittoresque, et l'on y touche à l'une et à l'autre rive. On monte sur un petit bateau à hélice ou à roues. On salue au départ le port marchand, le quai de la Fosse, que parcourent les wagons, et le long duquel sont amarrés les gabares, les bricks, les goëlettes, les trois-mâts. Là sont les grues à vapeur pour le chargement et le déchargement. On rase la pointe de l'île Gloriette; ensuite apparaissent les chantiers de construction maritime de la Prairie-au-Duc, et l'île Lemaire, où seront bientôt construits les magasins généraux. Quelques hautes cheminées, qui envoient vers le ciel leur panache de fumée épaisse, marquent, sur les îles de la Loire qui s'éloignent, l'emplacement de quelques usines à vapeur, entre autres de la plus grande raffinerie de sucre de la place. Voici maintenant, sur la rive droite du fleuve, dans un faubourg de la ville, la vaste carrière de granit de Mizery, où travaillent des centaines d'ouvriers. Le pavé cubique de Nantes, les pierres de couronnement des quais, le moellon irrégulier pour la bâtisse, sortent de là. La roche est regardée comme une des meilleures pierres de construction qu'il y ait, et c'est là que vient mourir, sur le bord même de la Loire, le grand mur de granit qui forme comme l'assise inébranlable de l'Armorique. C'est l'arête autour de laquelle se sont déposés peu à peu les terrains de sédiment qui ont donné à cette presqu'île son relief définitif; elle commence au-delà de Brest, court parallèlement au rivage de l'Atlantique jusqu'à Nantes, et les gens du pays l'appellent le *sillon de Bretagne*, heureuse dénomination que le géologue fera bien de retenir.

Après Mizery vient Chantenay. La Loire a là plus de 400 mètres de large. En se retournant vers la ville, on a une très belle vue, celle du port avec ses navires, et celle des îles sur le fleuve. Chantenay, une commune qui compte déjà 10,000 habitans, semble

n'être qu'une continuation de Nantes; c'est, à vrai dire, le faubourg industriel de la grande cité. Là sont des distilleries, des huileries, des minoteries, des fabriques de vinaigre, des raffineries de sucre, une grande usine à décortiquer le riz. Chantenay est comme Nantes sur la rive droite de la Loire, dont tous les bras, hormis un seul, sont maintenant réunis. Vis-à-vis est Trentemoult, un endroit fameux où, selon la légende, « trente moult braves chevaliers bretons donnèrent du fil à retordre aux Anglais; » c'est pourquoi l'île où est Trentemoult porte aussi le nom d'Ile des Chevaliers. C'est à partir de ce point que commencent les digues submersibles de la Loire, digues qui n'ont jamais répondu à ce qu'on attendait d'elles, toujours essayées, toujours critiquées, et qui n'ont fait, au dire des marins, sinon des ingénieurs, que bouleverser le lit de la Loire et en augmenter les dépôts sableux.

Pendant que le bateau avance, et que le patron nous explique ses théories à propos de l'amélioration de la Loire, qu'il voudrait voir confiée au draguage, nous saluons de nouvelles îles toutes vertes, couronnées de pâturages, entre autres celle de Cheviré; puis, sur la rive droite, Basse-Indre, peuplée de 4,000 habitans, et où se trouvent des forges renommées. On y produit, avec les fontes de Bretagne obtenues au charbon de bois, des fers de qualité supérieure, que recherchent la marine, l'artillerie et le commerce. La production en 1876 a été de 7,000 tonnes de fer laminé et martelé, en barres ou en essieux, et le nombre d'ouvriers employés de 400. Cette usine a été fondée par des Anglais en 1825; depuis 1836, elle appartient à une compagnie française et a toujours été florissante.

En face de Basse-Indre est Indret, sur une île, Indret cité jadis pour son château seigneurial encore debout, aujourd'hui plus connu par un établissement considérable appartenant à la marine de l'état et datant du premier empire. On y lançait naguère des navires comme dans nos arsenaux; on y fait maintenant des machines motrices pour nos vaisseaux de guerre, des hélices, des torpilles, des arbres de couche que l'on forge au marteau-pilon. C'est un atelier de premier ordre, habilement dirigé par les ingénieurs de la marine, et qui occupe 1,100 ouvriers. En général, il n'est guère conforme aux principes de la saine économie que l'état se fasse lui-même constructeur, puisque les maîtres de la sidérurgie contemporaine, les Schneider, les Krupp, produisent mieux et à meilleur compte. Cependant, en pareil lieu et en pareil cas, on peut pardonner au gouvernement d'avoir lui-même ses usines. Outre qu'il y a certains secrets de fabrication qu'il faut garder le plus possible, par exemple celui de la construction et du mode de fonctionnement des torpilles, il est juste de reconnaître qu'Indret, par sa position même, est à l'abri d'un coup de main que pourrait tenter une croi-

sière ennemie; ajoutons qu'en 1870 il a fondu sa part de canons et d'obus pour seconder un dernier élan de résistance; qu'enfin la possession d'une usine par l'état limite les prétentions que l'industrie privée pourrait avoir vis-à-vis de lui, et règle en quelque sorte le maximum des prix qu'elle pourrait lui imposer pour telle ou telle fourniture. A Brest, notre marine militaire a aussi des ateliers de construction très importans, et ceux-ci, il n'est pas besoin de le dire, sont en complète rivalité avec ceux d'Indret.

Couëron vient après Basse-Indre, sur la même rive de la Loire. On y remarque une grande usine à plomb argentifère, appartenant à des Anglais, les mêmes qui possèdent aussi les mines et les usines de Pontgibaud, dans le Puy-de-Dôme. A Couëron, on reçoit par bateau à vapeur les minerais d'Espagne et de Sardaigne, la houille d'Angleterre. Les minerais sont principalement des galènes ou sulfures très riches en plomb, pauvres en argent. On les calcine et on les fond dans des fours à réverbère ou à cuve, et l'on obtient ainsi le plomb d'œuvre ou argentifère. On enrichit celui-ci en argent par la fusion et le brassage dans des chaudières hémisphériques ouvertes, dites à la Pattinson, du nom de l'inventeur anglais qui découvrit ce procédé il y a cinquante ans. Enfin on sépare le plomb de l'argent par la méthode anglaise, dans un four à coupelle mobile. En 1876, on a produit ainsi à Couëron 3,800 tonnes de plomb doux en saumon, et 1,538 kilogrammes d'argent en lingot, le tout provenant de 4,650 tonnes de minerai. La production mensuelle, actuellement, peut se calculer à 400 tonnes de plomb, ce qui donnera 4,800 tonnes pour la production totale de 1877. L'usine occupe une centaine d'ouvriers; elle sera bientôt complétée par un atelier de fabrication du blanc de plomb ou céruse, dont on connaît l'emploi dans la peinture, et par un atelier de laminage et d'étirage du plomb pour en faire des feuilles et des tuyaux. Les mines de plomb et de zinc argentifères de Ponpéan (Ille-et-Vilaine) ont donné naissance à l'usine de Couëron. Aujourd'hui ces mines sont arrêtées, comme aussi celles d'Huelgoët et de Poullaouen, dans le Finistère; l'usine de Couëron est passée aux mains d'une compagnie anglaise, et c'est à l'Espagne et à la Sardaigne que celle-ci va demander ses approvisionnemens. Il y a plus d'une leçon à tirer de ces faits.

Presqu'en face de Couëron, dont il faudrait visiter aussi l'importante verrerie, est Le Pèlerin, qui fut jadis un des ports d'attache de Nantes, un des points où les navires s'allégeaient pour remonter plus facilement la Loire. Sur la même rive, beaucoup plus en aval, vient Paimbœuf, en breton Pen-Bo, la tête de bœuf, dont le port s'ensable et n'a plus d'ailleurs la même importance qu'autrefois. On y voit une grande fabrique de cordages pour la marine, qui oc-

cupe une soixantaine d'ouvriers, y compris les femmes et les enfans. A l'embouchure même du fleuve est Saint-Brevin, localité sans intérêt, et sur la rive opposée Saint-Nazaire, qui a détrôné tous les autres ports de la Loire maritime, sauf Nantes. Ici commence l'Océan, et le fleuve à son embouchure a 3 kilomètres 1/2 de large, entre Saint-Brevin et Saint-Nazaire. Les sables charriés se déposent sous les eaux à l'endroit où la Loire, se mariant avec l'Océan, perd sa vitesse, et ainsi se forme cette espèce de bas-fond bien connu des marins, et qu'on nomme la barre des Charpentiers.

Saint-Nazaire est à proprement parler une ville toute moderne. Sur une pointe de granit est le vieux village, la vieille chapelle, le vieux phare. Là vivent encore, entassés dans de pauvres demeures, les pêcheurs, les caboteurs, les pilotes, les marins de la Loire. La ville neuve s'étend plus loin avec ses hautes maisons, ses hôtels, ses cafés, ses bureaux, ses larges rues, ses grands magasins; malheureusement elle manque d'eau potable : elle n'a pas non plus poussé aussi vite que les détenteurs de terrains et les entrepreneurs de bâtisse l'eussent voulu. Nantes, fidèle à ses habitudes profondément enracinées, n'a pas entendu émigrer en masse vers cette terre stérile. que les eaux seules font vivre, les eaux de la mer et du fleuve s'entend. Ce n'est certes pas une terre promise. Les environs sont fort peu plaisans. Partout surgit la roche granitique et schisteuse, partout s'étend la lande couverte d'un sable siliceux, une vraie lande bretonne, où ne poussent que le genêt épineux, les graminées sauvages, et çà et là quelques arbres rabougris. C'est un coin des plus désolés du pays qu'a chanté Brizeux :

La terre de granit, recouverte de chênes.

De tout temps néanmoins cette localité a été foulée par les hommes, et les Bretons de l'Armorique y ont dressé un gigantesque dolmen qui peut faire presque concurrence à ceux de Carnac et d'Auray. Autour on a planté un square. La table a $3^{m},25$ de long sur $1^{m},65$ de large, et une épaisseur de 40 centimètres. Ces dimensions donnent un volume de 2 mètres cubes et un poids de 5,500 kilogrammes. Les supports, profondément enfoncés en terre, ont 2 mètres de hauteur au-dessus du sol. Qui dira par quels appareils les hommes préhistoriques de ces parages ont extrait, charrié et mis en place pour l'éternité ces trois masses puissantes de granit?

La grande curiosité de Saint-Nazaire n'est pas aujourd'hui son dolmen, c'est son bassin à flot : c'est là ce qu'il faut aller voir; les navires s'y pressent, tous de grandes dimensions; tous ceux qui ne peuvent pas aller directement à Nantes s'arrêtent là. C'est une forêt de mâts, de cheminées de bateaux à vapeur. Les quais sont ani-

més; on y décharge principalement les planches et les madriers de sapins du nord, les houilles et les fontes anglaises, le minerai de fer, et, sur des gabares, tout ce qui doit remonter jusqu'à Nantes. On y embarque les colis de tout genre qu'emporte vers la mer des Antilles et le golfe du Mexique la flotte à vapeur de la compagnie française transatlantique, qui a là ses bureaux, ses docks, ses ateliers, ses magasins; elle y a eu aussi ses chantiers de construction, et une partie de ses grands *steamers* ont été lancés à Saint-Nazaire. Ses établissemens occupent une superficie de 4 hectares. Sur les quais, on remarque deux belles machines à mâter, dont une a été construite par le Creuzot, des grues à vapeur très puissantes, tout cela pour l'embarquement et le débarquement des plus grosses pièces, des plus lourds fardeaux. A la bonne heure! voilà un vrai port de mer; à Nantes, nous n'étions encore que dans une espèce de port de rivière.

Le bassin à flot de Saint-Nazaire, commencé en 1842, a été livré à la navigation en 1857; il s'ouvre sur l'anse de Penhouët; c'est un véritable port artificiel, creusé dans les terres. Le bassin n'a pas moins de 10 hectares de superficie, peut abriter 60 navires de 600 tonneaux, et le développement des quais est de 1,600 mètres. La profondeur d'eau varie suivant les points de 6 mètres à 7^{m},50, à la basse-mer. Deux écluses font communiquer le bassin à flot avec l'Océan, l'une de 13 mètres, l'autre de 25 mètres de large, celle-ci pour les plus grands navires. Deux môles d'abri en charpente s'avancent à 200 mètres sur l'eau, et marquent le chenal d'entrée. La rade est si sûre et si calme qu'elle remplit les fonctions d'avant-port. Une cale sèche pour la réparation des navires est annexée au bassin à flot. A côté du bassin actuel, on en construit un second qu'on mettra en communication avec le premier, et qui aura 20 hectares de superficie et trois cales sèches. La cale actuelle servira alors à passer du premier au second bassin. Celui-ci coûtera au total 20 millions et sera l'un des plus grands bassins à flot qui existent. On estime qu'il pourra être livré au commerce en 1880. On y a fait usage, comme dans l'établissement du premier bassin de Saint-Nazaire, pour l'assiette définitive des fondations des murs de quai sur un sol solide à travers le sol vaseux, de méthodes de descente de puits en maçonnerie hardies, audacieuses, et plus tard imitées à Bordeaux, au Havre, à Rochefort, à Lorient, dans des conditions moins délicates qu'à Saint-Nazaire.

C'est en creusant les fondations de ce nouveau bassin dit de Penhouët (le premier s'appelle plus spécialement le bassin de Saint-Nazaire) que M. R. Kerviler a reconnu, dans les terrains d'alluvion jadis formés par les apports de la Loire, la trace très nette laissée par les inondations annuelles du fleuve. Des armes et des outils de

silex, de bronze, des pierres perforées, des poteries grossières, des ossemens de bœuf et de cerf, portant la trace du travail de l'homme, puis des médailles, des crânes à forme allongée ou dolichocéphale ont été successivement découverts dans ces assises superposées. Il y a eu là, dès l'origine des temps, un habitat humain, une station de marins et de pêcheurs, et l'on a pu marquer par le nombre des couches sableuses le nombre des années écoulées entre notre époque et les premiers dépôts de la Loire, qui semblent ne pas remonter au-delà de 9,000 ans. C'est ainsi que les fouilles du sol, conduites par un esprit attentif, observateur, peuvent venir en aide à l'archéologie préhistorique et l'éclairer de données certaines et pour ainsi dire mathématiques, en lui fournissant ce qu'on a si bien appelé un chronomètre naturel. Mais comment M. Kerviler a-t-il constaté que les couches annuelles pouvaient se compter d'une manière certaine, à peu près comme les années d'un arbre se mesurent par les couches concentriques du tronc? Le voici. Les dépôts annuels de la Loire se sont effectués avec une constante régularité. Ils sont d'une épaisseur moyenne de 3 millimètres, et chaque dépôt se compose d'un lit de détritus végétaux, d'un lit de glaise et d'un lit de sable. Les végétaux arrivent à l'automne après la chute des feuilles, le sable pendant l'hiver, la glaise pendant l'été. Il résulte de ce qui vient d'être dit que 30 centimètres d'épaisseur de ces dépôts correspondent à la durée d'un siècle. Dans une tranchée, à l'air, le sable s'effrite, et il est facile dès lors de compter les assises, sans faire d'erreur, en marquant le nombre de cordons sableux. Reste à trouver un point de départ. Or une monnaie de Tétricus, usurpateur gaulois, rival de l'empereur Aurélien, qui le défit, a été rencontrée dans une des couches sableuses. La défaite de Tétricus ayant eu lieu en l'an 274 de notre ère, la couche de sable où cette médaille a été rencontrée correspond au IIIe siècle. Des épées et un poignard en bronze ayant été trouvés dans une couche qui est à $2^m,40$ au-dessous de la précédente et qui est par conséquent plus vieille de huit siècles que celle-ci, cela signifie qu'au Ve siècle avant l'ère chrétienne la Gaule n'était pas encore sortie de l'âge de bronze, ou du moins la partie de la Gaule arrosée par la Loire. A la même époque, l'âge de la pierre polie n'avait pas non plus disparu tout à fait, puisqu'on a rencontré, dans les mêmes assises que les armes de bronze, une hache en silex poli emmanchée sur une corne de cerf, des bois de cerf aiguisés, effilés, et même d'énormes pierres percées ou entaillées. Ces pierres servaient sans doute d'ancres aux embarcations primitives qui fréquentaient ces parages de l'Océan et de la Loire. Les marins de Saint-Nazaire, on le voit, peuvent se réclamer d'ancêtres qui remontent à une très haute antiquité.

Les observations de M. R. Kerviler ont été faites jusqu'à pré-

sent sur une hauteur de 8 mètres, correspondant à vingt-quatre siècles. On se propose de les continuer jusqu'à 30 mètres, dernière limite des assises alluviales de la Loire sur le granit. Ce travail de recherche intéressant est conduit au moyen d'un puits à large section. M. Waddington, quand il était ministre de l'instruction publique, a ouvert pour cela un crédit spécial à l'ingénieur de Saint-Nazaire. Il serait bien à désirer que de tels travaux fussent partout encouragés, car ils sont de nature à éclairer d'un jour précis nos ténébreuses origines. C'est de la sorte qu'il paraît maintenant assuré que la formation de la vallée actuelle de la Loire remonte à peu près à neuf mille ans, comme il a déjà été dit.

Nantes et Saint-Nazaire commandent le bassin de la Loire, comme Bordeaux le bassin de la Gironde et Marseille le bassin du Rhône et tout le golfe de Lyon. Il y a mieux, de l'île d'Oléron à l'île d'Ouessant, il n'y a d'autre grand port de commerce que Nantes et Saint-Nazaire, comme de l'île d'Oléron au fond du golfe de Gascogne il n'y a d'autre grand port que Bordeaux. Qu'est-ce que Rochefort, même avec son port militaire, La Rochelle, les Sables-d'Olonne, en comparaison de Nantes? et Vannes, le vieux port des Vénètes, ces Vénitiens de l'Armorique, et Lorient, et Quimper, et Brest lui-même? Ce sont des pépinières de marins pour notre flotte marchande et militaire, des nids de hardis pêcheurs, de bons caboteurs, de braves pilotes, mais ce ne sont pas de grands ports de commerce. Quelques-uns l'ont été un jour, comme Lorient, que l'on appela au début L'Orient, quand nous colonisions l'Inde et Madagascar; L'Orient, nom d'heureux augure et qui fut imaginé par la grande compagnie de marchands formée sous l'inspiration de Richelieu pour exploiter les colonies françaises des Indes orientales. Mazarin, Colbert, prêtèrent successivement leur appui à cette compagnie et à d'autres qui se substituèrent à elle, mais survinrent les mauvais jours. Lorient, qui avait cru un moment supplanter Nantes, dut céder le pas à sa rivale, qui elle-même succomba quand la France perdit Saint-Domingue. Depuis, Nantes s'est à peu près relevée, mais non Lorient.

Quelques autres ports de cette partie du littoral, comme Brest, on a tenté récemment de les galvaniser, de les faire surgir. Il y a là une magnifique rade. On voulait, à côté du port militaire, édifier un port marchand; d'autres, à qui le singulier ne suffisait pas, disaient: des ports. Qui ne se rappelle la trop fameuse compagnie des ports de Brest? On avait aligné sur le terrain ou plutôt sur le papier, devant les quais en construction, des rues, des pâtés de maisons, toute une ville neuve. Soutenus, encouragés au début par le ministre du commerce et des travaux publics d'alors, qui vint exprès de Paris à Brest assister à un grand banquet et faire un discours,

les pauvres actionnaires des ports de Brest ne tardèrent pas à voir leurs titres réduits à rien. Le nouveau port lui-même, le bassin édifié pour abriter les paquebots de la compagnie transatlantique, qui véritablement restaient en rade et qu'on rejoignait avec un petit bateau à vapeur spirituellement nommé le *Satellite*, le port marchand de Brest a bientôt été réduit à ses pêcheurs, à ses caboteurs naturels. C'est que les havres de commerce ne s'improvisent pas sans motifs, et sur le simple décret d'un ministre. Sans doute Brest est la pointe la plus avancée de la France sur l'Océan; Brest a l'une des premières rades du monde; mais qu'y aurait-on porté, que pouvait-on y débarquer avec profit? Le lieu était trop éloigné, la campagne environnante trop dépeuplée, trop stérile; aucun cours d'eau navigable dans le voisinage, à peine un pauvre canal communiquant avec Nantes, et créé surtout dans une vue de défense militaire. C'est là ce qu'il aurait fallu voir tout d'abord. La compagnie transatlantique a fini par abandonner ce port de relâche; elle y perdait son temps et son argent, et les passagers eux-mêmes préféraient Le Havre, qui n'est distant de Paris que de cinq heures, à Brest, où la voie ferrée en met dix-huit. Depuis quelques années, on ne part plus que du Havre pour les voyages de New-York, et l'on touche à Plymouth au lieu de toucher à Brest.

Ce qu'il fallait faire en réalité pour donner à tout ce rivage de l'Océan la vie, le bien-être, la fortune, les particuliers l'ont tenté sans que l'état ait eu beaucoup à y intervenir. La terre se refusant en maints endroits à fournir un fret aux navires, on a exploité la mer comme fabrique d'alimens. La pêche s'est développée à souhait. A Nantes, à Concarneau, on s'est mis à saler la sardine, l'anchois, le thon, et à expédier ces produits conservés dans l'huile par millions de boîtes à travers le monde entier. C'est une industrie fructueuse, où les Français sont passés maîtres, et que les Américains essaient en ce moment de leur ravir. Sur tout le littoral, on a établi des viviers dans lesquels on a conservé le poisson, soit pour la consommation indigène, soit pour l'expédition au dehors. Enfin on a entrepris la culture des huîtres sur une échelle immense. C'est sur ces rivages, à Bélon près Quimper, à Lorient, à Auray, à Vannes, que sont les parcs les plus considérables, les aménagemens les plus grandioses, parmi lesquels on peut citer ceux de M. le baron de Wolbock. On sait quelle consommation fait Paris et toute la France de ce mollusque cher aux gourmets, dont le prix malheureusement augmente toujours, sans que la qualité s'améliore beaucoup. Malgré tous les soins donnés à l'élevage et toutes les découvertes nouvelles faites en ostréiculture, il est certain aussi que le nombre d'huîtres pêchées est aujourd'hui bien moins considérable qu'il y a vingt-cinq ans, ce qui explique la hausse conti-

nue des prix. En 1852, on a consommé à Paris 78 millions d'huîtres, dont le prix à la halle était de 2 fr. 27 cent. le cent; en 1872, la consommation était descendue à 13 millions, et le prix était monté à 11 fr. 21 cent. A partir de 1873, la production s'est un peu relevée; mais les prix n'ont pas fléchi, à cause de la demande toujours plus forte. Ils sont encore de 11 à 12 francs le cent à la halle, et de 15 à 18 francs au détail. Depuis quelques années, les huîtres qui viennent des côtes du Morbihan sont particulièrement appréciées à Paris. Elles y sont connues sous le nom d'huîtres armoricaines ou de Sainte-Anne (d'Auray). Si nos parcs arrivent jamais à produire ce que donnent ceux des Américains, on pourra aussi mariner et conserver l'huître, et l'envoyer au loin en boîtes soigneusement confectionnées; les leurs arrivent ainsi jusqu'en France. Développons nos pêcheries, développons notre production huîtrière : c'est le moyen de fournir une occupation avantageuse à tous les habitans de nos côtes, et d'apporter en même temps à nos navires de commerce un nouvel élément de fret qui n'est point à dédaigner.

III. — LA NAVIGATION DE LA LOIRE.

De tous les fleuves de la France, la Loire est celui qui, pour le marin, a la meilleure embouchure, celui où les navires, par tous les temps, peuvent entrer et sortir avec le plus de facilité et le moins de dangers : *favet Neptunus eunti*, comme le dit la devise que Nantes porte sur ses armes. Malheureusement la Loire est aussi celui de nos fleuves qui, à l'intérieur des terres, est le plus indisciplinable, celui sur lequel on peut le moins aisément naviguer. En-deçà de Nantes, pendant une grande partie de l'année, la Loire n'est pas accessible aux bateaux. La Seine, à l'entrée dans Paris, débite à l'étiage, c'est-à-dire aux plus basses eaux, 75 mètres cubes d'eau par seconde, dans un lit de 150 mètres de large; à Orléans, la Loire débite trois fois moins d'eau dans un lit deux fois plus large, et c'est ainsi tout le long du parcours. A Tours, elle occupe une largeur qui est trois fois celle de la Seine, et ne roule qu'un volume d'eau de 65 mètres cubes. Elle coule en minces filets, à travers un labyrinthe d'îles de sable. Partout elle jette, à droite, à gauche, des dépôts sablonneux, qu'à chaque instant elle déplace et qu'elle finit par charrier à la mer. Entre Orléans et Tours, pendant six mois de l'année, ce n'est qu'une plage de sable, où le fleuve disparaît presque entièrement, coulant en nappes souterraines.

La Loire est celui de tous nos grands cours d'eau qui a le plus long parcours; elle mesure 1,000 kilomètres de sa source à son embouchure, du flanc des montagnes du Vivarais, où elle sourd au Gerbier-des-Joncs, au port de Saint-Nazaire, où elle vient mourir;

c'est aussi celui de nos fleuves qui a le bassin le plus étendu. La vallée de la Loire occupe un cinquième de la superficie totale du territoire; c'est la plus riche en productions agricoles de tout genre: elle traverse la Touraine, elle nourrit 8 millions d'habitans; mais la Loire est en même temps celui de nos fleuves dont les inondations sont les plus fréquentes, les plus redoutables, les plus difficiles à prévenir. La Loire descend du grand plateau granitique et schisteux qui forme le centre et comme le noyau de la France. Le terrain y est à peu près imperméable, et les inondations de la Loire sont à craindre pour peu que la fonte des neiges au printemps arrive subitement, ou que les pluies torrentielles d'automne tombent avec trop de fréquence.

Les malheureuses conditions hydrologiques que l'on vient de rappeler ont frappé de tout temps les ingénieurs. A toutes les époques, on a essayé d'y remédier, même sous les Romains. Sous les Francs, les nautes de la Loire forment une corporation comme ceux de la Seine. Sous la dynastie carlovingienne, des édits royaux, notamment sous Louis le Débonnaire, prescrivent des travaux riverains, des espèces de digues ou levées pour discipliner le régime de la Loire. Sous les rois capétiens, Louis XI entre autres, le pouvoir s'occupe avec sollicitude des endiguemens du fleuve. Au XVIIe siècle, Louis XIV appelle des ingénieurs hollandais, qui imaginent des digues submersibles. En 1730, on essaie d'améliorer le mouillage du port d'Orléans. A la même époque et jusqu'en 1770, une commission d'ingénieurs visite à plusieurs reprises la Loire, et propose de la rétrécir entre Nantes et Paimbœuf, au grand mécontentement des marins. Les hydrauliciens sont sans cesse à l'œuvre; rien ne les rebute, ils essaient de tout pour améliorer, pour assurer la navigation du fleuve, et en même temps empêcher les inondations : digues submersibles dans la campagne, digues insubmersibles au passage des grandes villes, réservoirs fermés ou barrages ouverts dans les vallées. De 1820 à 1860, on tente de nouveau d'endiguer, de resserrer la Loire, et finalement on s'aperçoit qu'on n'a fait que créer ainsi des obstacles à la navigation et rendre les inondations plus fréquentes. On a même dérangé, paraît-il, le régime des marées, car le flot qui se faisait sentir jusqu'à Ancenis, à 30 kilomètres de Nantes, ne monte plus, dit-on, jusque-là. Peut-être aurait-il mieux valu ne recourir qu'à des draguages prolongés, comme le demandaient tous les mariniers.

On ne s'est pas tenu pour satisfait en tentant, par des efforts séculaires, d'améliorer les allures de la Loire, on a voulu aussi faire communiquer le bassin de ce fleuve avec les autres régions du pays. On a ouvert pour cela des canaux. Le canal de Briare, le premier canal à écluses superposées et à point de partage construit en France

(1638), fait communiquer la vallée de la Loire avec celle de la Seine. On marie également la Loire avec le Rhône par le canal du Centre, complété plus tard par le canal latéral à la Loire. Le canal du Centre, projeté dès le règne de François Ier, successivement étudié par Sully, Richelieu, Vauban, les états de Bourgogne, est enfin commencé par ceux-ci en 1783 sous le nom de canal du Charolais, et terminé dix ans après. Gauthey, ingénieur des états, s'illustre dans ce grand travail.

Les voies d'eau, fleuves, rivières ou canaux, sont les meilleures voies d'approvisionnement de nos ports, celles qui leur amènent, aux meilleures conditions possibles, un fret de sortie abondant, comme aussi ce sont les voies qui répartissent le plus loin, avec le plus d'économie, les matières premières apportées par les navires caboteurs ou de long cours. Un bon aménagement des canaux, des rivières et des fleuves navigables d'un pays, est par conséquent le moyen le plus sûr d'augmenter, de doubler la prospérité de ses ports de mer. Et que l'on ne dise pas qu'aux chemins de fer tout seuls incombe aujourd'hui cette importante besogne. Le canal est le moyen de transport prédestiné pour les matières les plus lourdes et de moindre valeur; c'est en même temps le modérateur, le régulateur naturel des tarifs des voies ferrées, et dans une foule de circonstances, il peut entrer utilement en concurrence avec elles. On ne saurait mieux le prouver que par un exemple frappant, qui se présente précisément dans le bassin de la Loire, sur le canal du Berry, et que M. Krantz met heureusement en lumière dans le remarquable rapport qu'il a présenté à l'assemblée nationale, entre les années 1872 et 1874, sur les voies navigables de la France.

Le canal du Berry, dont le projet fut préparé dès 1484, à la suite de la réunion des états-généraux à Tours, puis étudié par Sully, par Colbert, repris en 1765, exécuté enfin en 1807, le canal du Berry fait communiquer le Cher avec la Loire. Sur le parcours entier on transporte une moyenne annuelle de 300,000 tonnes de marchandises. Bien que la ligne soit défectueuse, mal construite, sujette aux manques d'eau, aux chômages prolongés, ait des écluses trop étroites et de différentes dimensions, elle arrive à lutter victorieusement contre les voies ferrées qui lui sont opposées. Et par quels moyens? M. Krantz va nous le dire. L'engin de traction est un âne; le véhicule, un bateau très économiquement construit, et qui, avec ses agrès, ne coûte jamais plus de 1,500 francs. Le marinier s'y installe avec sa famille. L'âne fournit la force motrice, mais chacun l'aide à son tour. Il prélève sa nourriture sur les francs bords du canal ou dans les prés voisins, qu'il tond de contrebande. Le modeste équipage, presque toujours à pleine charge, fait à peu près 16 kilomètres par jour. Le soir venu, on s'arrête. L'âne est

dételé, rentre dans le bateau. Par ces moyens rudimentaires, le prix du fret descend à 1 centime 1/2 par tonne et par kilomètre, en y comprenant toutes les dépenses, quelles qu'elles soient. Sur le chemin de fer, ce serait au moins le triple, sinon le quadruple. Et cependant qu'avons-nous d'un côté? Des engins primitifs, un outillage incomplet, élémentaire, une pauvre famille et le plus humble des serviteurs de l'homme. Et de l'autre? De puissantes machines, savamment construites et entretenues, mises en œuvre par un personnel habile, instruit, en un mot la grande industrie avec toute sa force, sa science, sa hiérarchie, sa discipline. Malgré tout, au point de vue économique, c'est le marinier qui triomphe; le chaland transporte à bien plus bas prix que la locomotive. C'est qu'aussi le véhicule du marinier, à charge égale, pèse quatre fois et coûte trente fois moins que celui du chemin de fer, et que le travail de traction est bien moindre sur l'eau que sur le rail.

Nous avons tenu à citer cet exemple pour montrer tout ce qu'une canalisation intelligente du bassin de la Loire pourrait apporter d'avantages, non-seulement aux populations et aux campagnes riveraines, mais encore au port de Nantes lui-même, auquel cette canalisation créerait tant de débouchés et dont elle augmenterait singulièrement le fret à l'entrée comme à la sortie. A Nantes, à Saint-Nazaire, nous avons rencontré des houilles françaises qui faisaient concurrence aux houilles importées d'Angleterre. Celles-là avaient été amenées précisément par le canal du Centre, le canal latéral à la Loire et celui du Berry, des riches mines de Blanzy dans le département de Saône-et-Loire. Avec les charbons menus, les poussiers sans aucune valeur, que l'on mêle au brai, au goudron minéral et que l'on comprime mécaniquement, on fait des briquettes. Elles sont d'un arrimage facile et d'un emploi très avantageux dans la navigation à vapeur. La compagnie de Blanzy a fondé une usine à Nantes pour la confection de ces *agglomérés*, et ses chalands, traînés par des remorqueurs à vapeur, venaient dans le principe du port de Monceau, sur le canal du Centre, à Nantes et à Saint-Nazaire. C'est une distance totale de 750 kilomètres, qui n'est guère inférieure que d'un huitième à la distance de Paris à Marseille par le chemin de fer de Lyon-Méditerranée. La navigation par les canaux demande beaucoup plus de temps, mais elle est plus économique que le transport par le rail, et c'est suffisant. On n'attend pas ce charbon à jour et à heure fixes, l'approvisionnement est fait d'avance. Quand il s'agit de consommations annuelles qui peuvent s'élever à plusieurs milliers de tonnes, il suffit d'une économie de quelques francs par tonne pour permettre ou non l'érection d'une usine. Si l'économie n'a pas lieu, souvent l'usine ne peut s'édifier. Qui ne devine dès lors que le bas prix des transports règle

la plupart du temps toute l'allure industrielle d'un pays? Malheureusement les canaux ont pour concurrens les chemins de fer, qui luttent à mort contre eux. Au moyen des tarifs différentiels, qui permettent un si notable abaissement du fret kilométrique sur une distance plus grande, on a forcé la compagnie de Blanzy à prendre la voie ferrée au lieu de la voie d'eau. Des cinq remorqueurs à vapeur qu'elle avait sur la Loire, il ne lui en reste plus qu'un seul, qui fait les voyages entre Nantes et Saint-Nazaire et Nantes et Angers; elle est même arrivée à mêler aux siens des menus anglais de Cardiff. Elle n'en produit pas moins chaque année 20,000 tonnes d'agglomérés dans son usine de Nantes, et cet exemple est bon à enregistrer.

Nous savons que la Loire n'est pas navigable toute l'année. Les crues, les basses eaux, les glaces, les brouillards, y arrêtent entièrement la navigation au moins six mois sur douze. C'est là une condition des plus fâcheuses. Nous savons aussi que tous les endiguemens, tous les genres d'améliorations tentées sur la Loire, même sur la Loire maritime, entre Nantes et Saint-Nazaire, n'ont pas réussi jusqu'à présent. Il faut chercher ailleurs, soit dans des approfondissemens, des draguages, qui paraissent presque impossibles à réaliser d'une manière certaine et durable, soit plutôt dans la création d'une canalisation latérale, le moyen de tirer parti des eaux du fleuve jusqu'à Nantes. Si cette canalisation s'exécute, il faudra donner au canal le même tirant d'eau partout, et à toutes les écluses les mêmes dimensions, en largeur et en longueur, de manière à ce que tout ce travail présente une uniformité, une homogénéité qui permette d'aller sans transbordement, sans rompre charge, jusqu'aux plus lointaines distances; or, l'on sait que cela ne peut encore se faire en France sur aucune de nos voies navigables artificielles.

Sur la rive droite ou la rive gauche de la Loire, ces canaux seconderont l'agriculture, lui amèneront à bas prix les amendemens, les engrais dont elle a besoin et transporteront vers les usines et vers les ports, notamment celui de Nantes, les produits du sol et du sous-sol : céréales, bois, fourrages, chanvres, vins, ardoises, houilles, minerais, et les produits des usines métallurgiques, de céramique ou de verrerie. Montluçon, à l'une des extrémités du canal du Cher, Montluçon, déjà si réputé par ses houillères, ses forges, ses verreries, ses cristalleries, pourrait ainsi devenir un jour une espèce de Birmingham, dont Nantes serait comme le Liverpool.

Si l'amélioration complète et durable de la Loire fluviale n'est pas possible directement, et s'il faut, pour tirer parti du fleuve, recourir forcément à la canalisation latérale dont il vient d'être parlé,

on peut se demander s'il doit en être de même pour la Loire maritime ou Basse-Loire. Jusqu'ici, il faut bien le reconnaître, on n'a pas été plus heureux sur le bas que sur le haut du fleuve, et tous les efforts des ingénieurs, nous l'avons vu, sont venus échouer contre les résistances aveugles de la nature, les forces fatales des élémens. La Loire, à partir de Nantes, n'a qu'une profondeur de 3 mètres sur les 60 kilomètres qui la séparent de la mer. On voudrait porter cette profondeur à 7 mètres, pour donner la faculté à tous les navires d'aborder sûrement à Nantes en pleine charge. La chambre de commerce de Nantes est revenue plusieurs fois sur cette idée, l'a fait en partie accepter par le gouvernement, qui a détaché à deux reprises quelques-uns de ses ingénieurs pour préparer les projets et les devis de ce grand travail (1). Quand on a soumis les pièces de cette sorte d'enquête au conseil supérieur des ponts et chaussées, il a toujours donné un avis défavorable. Les projets n'étaient pas cependant mal conçus, et le coût des travaux à faire, draguages, endiguemens ou autres, avec un bassin à flot à Nantes, ne s'élevait point au-delà de quelques dizaines de millions; on n'en aurait pas certainement dépensé plus de 50 dans l'ensemble, en donnant à ce projet toute l'ampleur nécessaire.

Quelques Nantais n'ont pas plus de confiance que l'état dans les travaux d'approfondissement de la Basse-Loire. Atteints de ce qu'un ingénieur du gouvernement appelait avec irrévérence la « maladie du canal latéral, » pensant qu'il vaut mieux amener la mer à Nantes que d'aller la chercher à Saint-Nazaire, ils demanderaient volontiers qu'on ouvrît un canal à grande dimension de Nantes à la mer. Nous n'avons pas à prendre parti dans ce débat, qu'il serait toutefois urgent de voir clore. Quant à la situation réciproque de Nantes et de Saint-Nazaire, remarquons qu'elle n'offre rien qui doive exciter la jalousie, les méfiances, les craintes de l'un ou de l'autre de ces ports. Comment! Nantes a demandé qu'on lui donnât Saint-Nazaire, et le jour où le bassin à flot de Saint-Nazaire est creusé, Nantes le voit fonctionner d'un mauvais œil? Pourquoi cela? Quand les Anglais ont approfondi et dragué la Clyde, Glascow est devenu le grand port que l'on sait; il a vu sa population passer de 100,000 à 500,000 habitans; Greenock n'est toujours que le port de l'embouchure. Nantes restera pour la France le grand port de l'ouest, quelque sort que l'avenir réserve à Saint-Nazaire, mais il ne faut pas que les Nantais boudent.

Ce n'est pas d'ailleurs d'assoupir la rivalité de Nantes et de Saint-

(1) Voyez *Nantes et la Loire*, par M. Lechalas, Nantes, 1870, et *De la nécessité d'améliorer la Loire*, par M. Goullin; Nantes, 1876.

Nazaire que l'on doit se préoccuper; ce dont il s'agit surtout, c'est d'amener à Nantes le plus de fret possible pour venir en aide à un grand port dont la situation sera bientôt chancelante, si l'on n'y prend garde. Déjà des ports comme Dunkerque, sur la mer du Nord, Cette, sur le golfe de Lyon, font beaucoup plus d'affaires que Nantes, même augmentée de Saint-Nazaire. C'est que Dunkerque et Cette sont des têtes de canaux. Nantes doit s'étudier à jouir enfin du même avantage, et ce qu'elle doit demander sans relâche, ce que sa chambre de commerce, ce que tous les Nantais doivent au besoin exiger, c'est une canalisation complète et définitive de tout le bassin de la Loire, et une communication assurée de ce bassin avec ceux du Rhône, de la Seine et du Rhin. Il faut également que le réseau de toutes les voies ferrées qui aboutissent ou doivent aboutir à Nantes soit enfin achevé, complété, et que les compagnies, pour le bien du commerce, pour le bien général, réduisent au minimum et leurs tarifs et leurs exigences. Là est principalement le salut pour Nantes, pour tous nos ports; il est aussi dans un peu plus d'activité, un peu plus d'initiative individuelle de la part des Nantais. Sans doute il y a à Nantes plus d'un bon exemple à citer, plus d'un grand armateur, plus d'un grand industriel; mais, dans l'ensemble, la place nous a paru un peu endormie, un peu paresseuse, d'humeur sédentaire, même rétrograde, et nous voudrions qu'il fût possible, dans son intérêt et dans celui du pays, de la tirer enfin de cet état de torpeur. Pourquoi, depuis quelques années, les affaires semblent-elles y rester stationnaires et sur quelques points y décroître?

Tous nos ports se plaignent, et une partie de leurs plaintes sont fondées; mais aussi ils doivent bien reconnaître qu'une part de responsabilité leur incombe dans les difficultés de la situation actuelle. Il faut faire une évolution vers les créations industrielles; il faut s'habituer de plus en plus à transformer, à manufacturer la matière première que l'on reçoit, et non plus seulement à la distribuer aux usines lointaines, comme on faisait jadis. Le travail industriel moderne a pris d'autres allures que celui du passé. Que Nantes profite en cela de l'exemple que lui donne Marseille. Ce qui a sauvé ce port, ce sont les usines de tout genre qu'il a su établir. Il en a dans la ville elle-même, dans sa banlieue, dans le département, dans les départemens voisins, et tout cela fonctionne pour ainsi dire sous les yeux et dans tous les cas avec les capitaux de l'armateur et du négociant marseillais. N'avons-nous pas vu près de Nantes, à Basse-Indre, une forge très florissante qui date de 1825, à Couëron, une verrerie, une fonderie de plomb? Ces exemples ne doivent pas être isolés. Il ne faut pas surtout, comme à la fonderie

de plomb de Couëron, laisser uniquement les Anglais se livrer à ces opérations fructueuses; il faut les suivre dans cette voie. Comment aussi laisse-t-on aux grands caboteurs anglais tout seuls le soin de porter à Saint-Nazaire les 400,000 tonnes de charbon dont Nantes a besoin chaque année?

Des huileries de graines, des savonneries, commencent à fonctionner à Nantes. Qu'on étende la consistance et le nombre de ces usines. Qu'on augmente, qu'on agrandisse les minoteries, les distilleries; qu'on crée des fabriques de produits chimiques. La Touraine fournit de grandes quantités de vins. Qu'on les concentre, qu'on les travaille et les prépare pour l'exportation comme on fait à Bordeaux pour les vins dits de Cahors, à Cette pour ceux du Languedoc. La confection des meubles fournit déjà un fret assez important aux navires qui partent du port de Nantes. Ne gagnerait-on point à établir de nouveaux ateliers de ce genre? Ce n'est pas le goût qui manque en France. Les bois indigènes, le noyer, le chêne, le poirier, l'érable, y sont de bonne qualité, n'y sont pas chers, et nos ports nous amènent à bon compte tous les bois d'ébénisterie exotiques, le thuya, le palissandre, l'acajou, l'ébène. Nous pourrions fournir de mobiliers de choix une partie des habitans du globe.

Nantes doit être à la fois un grand marché et un grand atelier, un grand marché pour tout l'ouest et le centre de la France, un grand atelier exportant au dehors la majeure partie de ses produits manufacturés. Le voisinage et les progrès de Saint-Nazaire ne doivent pas effaroucher Nantes. Il y a place sur la Loire pour les deux ports. Le Havre n'a pas fait disparaître Rouen, seulement Rouen a su se transformer, et s'est contenté de devenir une des premières villes manufacturières de France, quand Le Havre a pris dans les transports maritimes la place que Rouen y occupa jadis. C'est là ce que doit faire Nantes. Saint-Nazaire amènera des pays lointains les matières à élaborer, Nantes les transformera dans ses usines. Cependant nos ingénieurs rendront vers l'un et l'autre port les mouvemens de plus en plus faciles, et s'étudieront à améliorer et à compléter de toute façon les voies d'eau et les voies de fer, sans lesquelles il n'est pas de marine, de commerce, d'agriculture, ni d'industrie. A propos de l'amélioration de la Loire, on a présenté bien des projets, on a prodigué les promesses, et l'on n'a jamais rien fait. Il y va de l'avenir du port de Nantes; que le gouvernement sorte enfin de cette inaction absolue où il ne semble que trop se complaire.

L. Simonin.

LA

QUESTION DES IMPOTS

I.

L'IMPOT PROGRESSIF.

Nous écrivions ici même, il y a quelques années : « Il n'y a pas de question plus délicate que celle de l'impôt. Savoir ce qu'on doit légitimement à l'état pour les services qu'on en reçoit, sous quelle forme il convient mieux de s'acquitter pour éprouver le moins de gêne et ménager le plus la richesse publique, tel est le problème. On discute sur ce sujet depuis longtemps, et dans aucun pays on n'est encore parvenu à une solution qui satisfasse tous les esprits. Ce qui le prouve, ce sont les remaniemens de taxes qui ont lieu constamment et à peu près partout. Ces remaniemens tiennent sans doute à ce que, les besoins des états venant à s'accroître, il faut y pourvoir par de nouveaux impôts; ils tiennent aussi à ce que, les sources de la richesse variant sans cesse, les unes se développant plus que les autres et de nouvelles surgissant, il convient d'équilibrer le fardeau en raison des forces qui doivent le supporter. Tout cela est vrai. Cependant, si l'impôt est si souvent mis en discussion, c'est encore parce que les idées ne sont pas parfaitement nettes à cet égard (1). » Depuis que ces lignes ont été écrites, les choses, il faut en convenir, ne se sont pas beaucoup éclaircies, elles sont peut-être même plus embrouillées que jamais. Jamais en effet on n'avait vu surgir autant de propositions, tantôt pour sup-

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier 1873.

primer ou modifier sensiblement les impôts indirects, en leur en substituant d'autres, bien entendu, tantôt pour établir une taxe générale sur le revenu ou sur le capital, tantôt enfin pour essayer, sous une forme d'abord modérée, la taxe progressive. On parle et on agit absolument comme s'il n'y avait pas de principe sur la matière, et qu'on fût livré sans règle aux caprices du législateur. Nous voudrions aujourd'hui encore revenir sur le sujet, le serrer d'un peu plus près, et examiner à quoi tiennent toutes ces erreurs qu'on entretient dans le public, soit sur les taxes indirectes, soit sur la taxe progressive. Commençons par celle-ci.

I.

Adam Smith a établi, en fait d'impôt, des règles qui sont, pour ainsi dire, devenues classiques, et dont la première, la plus importante, est celle-ci : « Les sujets de l'état doivent contribuer au soutien du gouvernement, chacun le plus possible en proportion de ses facultés, c'est-à-dire en proportion du revenu dont il jouit sous la protection de l'état. » Voilà qui paraît bien clair : tout citoyen doit contribuer en raison de ses facultés, et, pour qu'il n'y ait pas d'équivoque possible sur le mot *facultés*, l'auteur l'explique en disant que c'est *en raison du revenu dont on jouit sous la protection de l'état.* Cette théorie pourtant n'a pas été admise sans restriction par ceux qui ont eu à la commenter. Adam Smith lui-même, dans un autre passage de son livre, semble s'être corrigé en déclarant « qu'il ne serait pas très déraisonnable que les riches contribuassent aux dépenses de l'état, non-seulement en proportion de leur revenu, mais encore de quelque chose au-delà de cette proportion. » *Pas très déraisonnable*, on remarquera l'expression; elle prouve qu'Adam Smith, en faisant cette concession, ne se sentait plus solidement sur le terrain des principes, il transigeait avec eux, on ne sait pour quelle considération. J.-B. Say a été beaucoup plus explicite en faveur de l'impôt progressif (1). « Une contribution simplement proportionnelle, a-t-il dit, n'est-elle pas plus lourde pour le pauvre que pour le riche? L'homme qui ne produit que la quantité de pain nécessaire pour nourrir sa famille doit-il contribuer exactement dans la même proportion que celui qui, grâce à ses talens distingués, à ses immenses biens-fonds, à ses capitaux considérables, non-seulement jouit et procure aux siens toutes les jouissances du luxe le plus somptueux, mais de plus accroît chaque année son trésor? Cependant, à l'époque de la révolution française, plusieurs

(1) Voyez le *Cours d'économie politique*, par J.-B. Say, p. 398 et suiv., t. II. *Collection des économistes*, par Guillaumin.

écrivains, et notamment ceux qui exerçaient une grande influence sur les décisions des assemblées législatives, conçurent une véritable horreur pour l'impôt progressif. On le regarda comme un motif de découragement pour tout accroissement de fortune, et par conséquent pour tous les genres de perfectionnement; on le représenta comme une prime accordée à l'insouciance et à la paresse, ajoutant qu'un tel impôt punissait, pour ainsi dire, le succès... Il y a plusieurs sortes de progression, continue-t-il; il y en a telles qui n'enlèveraient jamais que la moindre partie du revenu, la progression, par exemple, qui se réglerait non sur le revenu total, mais sur l'accroissement du revenu. En second lieu, l'impôt progressif ne peut avoir lieu que relativement à l'impôt direct; il est impossible de l'appliquer à l'impôt indirect, comme celui des douanes, et à celui qu'on fait payer sur les consommations. »

Rossi lui-même sacrifie un peu à l'impôt progressif, il l'admet resserré dans des limites très restreintes, tout en en combattant le principe dans des termes qu'il est bon de rappeler. « Il est facile de voir, dit-il, que l'impôt progressif mis en pratique d'une manière illimitée mènerait bientôt à demander plus que le revenu ou au moins tout le revenu; que l'on prenne une règle quelconque de progression, et l'on ne tardera pas à arriver à une fortune dont tout le revenu serait absorbé par l'impôt. Alors la conséquence serait qu'au-delà d'une certaine limite nul n'aurait souci d'augmenter son avoir. On paralyserait la marche de la fortune publique, et de plus on commettrait une grande injustice. » Quant à Montesquieu, il proclame l'impôt progressif le seul équitable. On pourrait citer beaucoup d'autres auteurs encore en faveur de cet impôt. Mais en voilà assez pour montrer qu'il a été soutenu par les noms les plus éminens; pour prouver maintenant qu'il a encore des adhérens dans le temps présent, nous mentionnerons une déclaration, faite tout récemment en 1875 à un congrès d'économistes réunis à Munich, à savoir « qu'une faible progression dans le taux de l'impôt peut parfaitement se justifier. » Enfin, au moment où nous écrivons, en Autriche, la chambre basse vient de décider que les revenus au-dessus de 400 florins seraient soumis à une taxe légèrement progressive; cette taxe existe aussi déjà en Prusse et en Suisse.

A côté de cela, il y a pourtant de très grandes autorités également qui ont repoussé l'impôt progressif sous toutes les formes, et, sans remonter jusqu'aux auteurs anciens, nous indiquerons parmi les modernes MM. de Puynode, de Molinari, Baudrillart, de Parieu, Batbie, et surtout M. Hippolyte Passy. Dans un remarquable article sur l'impôt inséré dans le *Dictionnaire de l'économie politique*, et qui est un véritable traité sur la matière, M. Passy,

après avoir indiqué les règles de l'impôt établies par Adam Smith, s'exprime ainsi au sujet de la proportionnalité : « Cette règle est de beaucoup la plus importante, ce qu'elle prescrit c'est l'obéissance aux principes les plus élémentaires de l'égalité. L'impôt réclame au profit de l'état une portion donnée de richesses réparties entre tous; il ne doit prendre à chacun que dans la mesure du lot qu'il a en partage, et toutes les fois qu'il n'opère pas ainsi, il ménage les uns aux dépens des autres, et compense des immunités par des spoliations. » M. Passy ne manque pas non plus, comme Rossi, d'invoquer les intérêts économiques, les principes qui président au développement de la richesse. « Et ce n'est pas seulement, continue-t-il, au point de vue de la justice purement distributive que la proportionnalité est nécessaire, c'est dans un intérêt économique de l'ordre le plus élevé. C'est une des conditions de l'ordre social que l'absence de tout obstacle au cours naturel des richesses. L'impôt, chaque fois qu'il pèse inégalement sur les diverses parties de la population, qu'il prend aux unes plus et aux autres moins qu'elles ne doivent à raison de la part qui leur revient dans le revenu général, dérange l'équilibre qui devrait exister entre leurs forces et leurs situations relatives, et par là met obstacle à des développemens qui ne peuvent pas s'accomplir avec l'ensemble et la régularité désirables. » Ces paroles sont graves et de nature à faire réfléchir sérieusement ceux qui auraient une tendance à se rallier à l'impôt progressif.

Cependant la question est toujours à l'ordre du jour, sans cesse discutée, comme si l'on n'avait jamais fourni de bonnes raisons pour la combattre. Sans doute, il y a des agitateurs politiques qui s'en servent comme d'un piédestal pour arriver à la popularité; ils déclarent aux masses qu'elles sont, au point de vue fiscal, l'objet d'une exploitation injuste et odieuse, qu'on leur fait payer plus d'impôts qu'elles n'en devraient supporter, — et dans un pays de suffrage universel, où il y a peu de gens compétens pour juger les choses, cette thèse, qui ne manque pas d'ailleurs d'argumens spécieux pour se défendre, trouve naturellement beaucoup d'adhérens. Il est agréable, quand on est malheureux, ou qu'on croit l'être, de s'entendre dire qu'on peut imputer son malheur, en totalité ou en partie, à la mauvaise organisation de la société, et qu'avec un système différent on serait peut-être plus heureux. Tout cela donne à la question une certaine vivacité, néanmoins elle n'aurait pas l'importance qu'elle a prise, si elle n'était point soutenue aussi par des hommes intelligens et désintéressés, qui eux n'attendent rien des masses, ne leur demandent rien et ne se préoccupent que de la vérité et de la justice. Pourquoi en est-il ainsi? Parce qu'au fond, je le répète, cette question n'est pas parfaitement comprise, et

qu'on ne se rend pas bien compte de ce qu'est l'impôt, et comment il doit être payé. Est-il, comme on l'a dit, la rémunération d'un service rendu et en proportion de l'avantage que chacun en retire? Dans ce cas, — c'est une remarque qui a déjà été faite et qui est fort juste, — les infirmes de corps et d'esprit devraient payer le plus, ils sauraient le moins se défendre si on vivait à l'état de nature : ce sont eux par conséquent qui profitent le plus du premier des services que rend l'existence en société, la garantie de la sécurité individuelle, et c'est le service qui coûte aussi le plus cher, car c'est pour l'assurer que nous avons une armée, une magistrature et une police. Pourtant on n'impose pas les infirmes de corps et d'esprit plus que d'autres et en raison des avantages dont ils jouissent. A-t-on même songé, sans faire de distinction entre la part qui revient à chacun dans ces avantages et qu'il est difficile d'apprécier, à établir au moins un impôt égal par tête? Nous avons bien, il est vrai, la cote personnelle qui s'applique à tout individu majeur, non indigent; mais cette taxe, dont le taux moyen est d'environ 3 francs, et qui produit en tout moins de 60 millions par an, est loin d'être la compensation des dépenses que l'état est obligé de faire dans l'intérêt de tous, et qui absorbent certainement près des trois quarts du budget, plus de 1,500 millions. Et encore trouve-t-on beaucoup de gens qui s'élèvent contre cette taxe, qui la déclarent injuste et en demandent la suppression.

On voit que l'impôt n'est pas considéré comme la rémunération des services de l'état, et en proportion des avantages que chacun en retire. Est-il, pour se placer à un autre point de vue tout différent, la dette particulière des gens riches, et une espèce de rançon de la fortune? Quelques-uns l'ont dit, et ont prétendu que, la propriété n'étant garantie que par les lois civiles, le législateur était libre de mettre à cette garantie les conditions qu'il voulait, et qu'il pouvait notamment demander aux gens riches de payer à eux seuls la presque totalité de l'impôt. Nous n'avons pas besoin de discuter une pareille thèse, renouvelée du *Contrat social* et qui a fait son temps. S'il était vrai que la propriété n'eût d'autres bases que la loi civile, que la sanction législative, cette base serait bien précaire; elle ne résisterait pas aux attaques incessantes dont elle est l'objet, surtout en pays de suffrage universel. Nous ne tarderions pas à être, non plus dans une société économique, où chacun doit retirer de son travail tout le fruit possible, mais dans je ne sais quel phalanstère ou communisme qu'on n'a pu faire adopter encore comme l'idéal du progrès. Non, la propriété ne résulte pas du droit civil, elle est de droit naturel, et la loi n'a à intervenir en pareil cas que pour faire respecter ce qui lui est antérieur et supérieur, c'est-à-dire pour empêcher que, sous forme d'impôt ou au-

trement, on ne porte atteinte à un principe essentiel. Si l'impôt n'est pas la rémunération proportionnelle des services rendus à chacun de nous, s'il n'est pas non plus la dette exclusive des gens riches, qu'est-il donc? Sans chercher dans la science une définition plus ou moins subtile et contestable, nous nous en référons tout simplement à la fameuse déclaration des droits faite en 1789 par l'assemblée constituante. « L'impôt, a-t-elle dit, est la dette commune des citoyens et le prix des avantages que la société leur procure. Il ne s'agit plus ici d'une dette proportionnelle, on ne distingue pas entre les avantages qui reviennent à chacun, on les considère en bloc et on déclare que c'est la dette commune des citoyens. » Maintenant, comment doit-on la payer? Là est la question.

« Dans le cas d'une souscription volontaire à laquelle tout le monde est intéressé, dit J. Stuart Mill, chacun est considéré comme ayant fait son devoir lorsqu'il a souscrit selon ses moyens, c'est-à-dire qu'il a fait un sacrifice égal pour le bien commun. Le même principe doit être appliqué aux contributions forcées, et il est inutile de leur chercher plus loin une base plus ingénieuse. » La base est ingénieuse en effet, mais elle n'est ni juste ni praticable. Vous dites qu'on devra faire un sacrifice égal pour le bien commun. Quelle règle suivrez-vous pour arriver à ce résultat? Voilà deux individus qui ont 10,000 francs de rente chacun, l'un a cinq enfans, l'autre n'en a pas; il est évident qu'en payant la même somme pour la contribution forcée, l'un fera un sacrifice plus considérable que l'autre. De ces deux individus, l'un habite une petite ville de province, où la vie est facile et à bon marché, l'autre réside dans une grande ville, où la vie est beaucoup plus chère; pour cette raison encore, la même somme à payer par les deux ne constituera pas le même sacrifice. Enfin l'un est économe, a peu de besoins et réalise chaque année une épargne plus ou moins forte; l'autre, avec ses 10,000 livres de rente, fait des dettes. Si vous demandez toujours la même somme à chacun, vous imposez un sacrifice très différent. D'autre part, comment ferez-vous pour tenir compte à l'un de l'étendue de sa famille, des exigences sociales de la ville qu'il habite, de ses habitudes d'économie ou de dépense? Vous tenteriez l'impossible. Et pourtant, si vous ne faites pas cette distinction entre la situation de l'un et celle de l'autre, vous manquez à votre principe, qui est d'imposer un sacrifice égal à tout le monde. Quand il s'agit de prendre part à une souscription pour un objet d'utilité commune, on est porté à se montrer plus ou moins généreux par des mobiles bien divers, parmi lesquels l'idée de faire un sacrifice en rapport avec sa fortune est souvent le moindre; d'ailleurs c'est une chose qui a lieu une fois et qu'on ne renouvelle pas tous les ans. Encore a-t-on pu voir il y a quelques années par un grand exemple combien

la souscription volontaire, dans un noble dessein d'utilité commune, est peu praticable. On avait eu la pensée de libérer le territoire français, après la guerre de 1870, par voie de souscription; on a dû y renoncer, parce que cette souscription produisait peu et que chacun était loin de faire son devoir, suivant l'expression de Stuart Mill. Or, si ce sacrifice égal n'a pu se rencontrer une fois volontairement et pour le plus noble des buts, comment en ferait-on la base de la perception de l'impôt, c'est-à-dire d'un sacrifice durable et renouvelable tous les ans? Poser ainsi la question, c'est la résoudre. La théorie de Stuart Mill, examinée à fond et dans ses conséquences rigoureuses, est tout simplement celle de l'impôt progressif; elle dit la même chose, sous une autre forme, que ceux qui prétendent que l'impôt doit être proportionnel, non à la fortune, mais à la faculté qu'on a de payer. On se demande alors qui sera juge de cette proportion, et comment on arrivera à la déterminer. L'homme qui, avec 1,000 francs de revenu, paiera au taux de 3 pour 100 30 francs d'impôt subira toujours un sacrifice plus grand que celui qui, avec 100,000 francs de rente, paierait au taux de 25 pour 100 20,000 francs, à celui de 50 pour 100, 50,000 francs, et dont on prendrait même les trois quarts du revenu; il lui en resterait toujours plus qu'à l'autre pour vivre. Faire payer en proportion des facultés d'après la règle du sacrifice égal est une chimère; on ne rencontre cela que dans les communautés religieuses, lorsqu'on est à peu près détaché des choses de ce monde et qu'on poursuit un autre idéal que celui du progrès de la richesse publique. Mais dans les sociétés économiques, qui ont pour but au contraire de favoriser ce progrès, de rendre le travail le plus fécond et le plus utile possible, un pareil système serait le renversement de toutes les lois qui président à ces sociétés. Nous n'avons pas besoin d'insister davantage.

D'après la déclaration de l'assemblée constituante, l'impôt étant la dette commune de tous les citoyens considérés en bloc pour les services que rend l'état et sans distinction de la part qui revient à chacun, il ne peut être acquitté qu'avec ce qui sert à solder tous les services, de quelque nature qu'ils soient, c'est-à-dire avec l'actif disponible, avec la richesse acquise; seulement il y a une différence essentielle à établir entre les services de l'état et ceux que les particuliers se rendent entre eux. Si vous entrez dans un magasin pour acheter une étoffe, le marchand qui vous la vend la fait payer à tout le monde le même prix, celui qu'elle vaut réellement, quelle que soit la situation sociale de l'acheteur; s'il la donnait à quelqu'un au-dessous du cours, il ferait une largesse à laquelle il ne peut être tenu et qui serait contraire à toutes les lois

du commerce. Il serait obligé de vendre d'autant plus cher à d'autres, sous peine de se ruiner et de perdre le bénéfice légitime de son travail. Il en est autrement pour les services de l'être collectif qu'on appelle état : ces services, ceux qui coûtent le plus cher, ne sont pas rendus à un individu en particulier, ils le sont à tout le monde à la fois, et la part qui en revient aux uns n'en prive pas les autres. Parce que la sécurité de ma personne sera garantie, celle de mon voisin ne sera pas compromise, et tout le monde profitera également des dépenses qui seront faites pour assainir les villes et les campagnes : améliorer l'hygiène, perfectionner les voies de communication, répandre l'instruction, etc. Toutes ces dépenses ont un but général qui est le progrès de la civilisation. C'est la mission spéciale de l'état, et c'est pour cela que nous sommes réunis en société.

Sans doute, en équité stricte, tout le monde devrait participer également à ces dépenses, puisque chacun en profite également ou à peu près, et c'est là-dessus qu'on peut fonder d'une façon irréfutable la légitimité des impôts indirects; mais il n'y a pas que des impôts indirects à demander, il faut à l'état des ressources fixes et assurées qui ne lui manqueront pas à un moment donné, lorsqu'il en aura le plus besoin; et ces ressources, il ne peut les trouver que dans une imposition directe sur la richesse acquise. Il s'adresse donc naturellement à ceux qui possèdent cette richesse. Doit-il s'y adresser sous la forme progressive? Alors la dette commune contractée dans l'intérêt de tous, et qui doit grever comme d'une hypothèque générale tous les biens de la société, n'en grèvera plus que quelques-uns. Sous quel prétexte? On comprend parfaitement qu'on ne fasse pas payer ceux qui ne possèdent rien. « Là où il n'y a rien, dit le proverbe, le roi perd ses droits, » et d'ailleurs c'est une maxime de l'économie politique moderne que les impôts pèsent sur les choses et non sur les personnes. Vous n'avez rien, on ne peut rien vous demander. Mais quoi! vous possédez un peu de cette propriété générale qui doit faire face à toutes les dépenses, et, sous le prétexte que votre part est trop minime, vous serez exempt de toute contribution! Qui sera juge de cette infériorité de votre avoir? Nous n'obéissons plus à une règle simple, facile à établir. Nous sommes en plein arbitraire et à la discrétion du législateur modéré aujourd'hui, violent demain, selon les circonstances. On admettrait encore que, s'il y avait dans la société une classe d'individus jouissant de priviléges spéciaux comme ceux de gouverner le pays, d'avoir seuls le droit de suffrage ou d'occuper certaines fonctions politiques, on admettrait, dis-je, qu'on vînt demander à ceux-ci de payer plus que les autres; ce

serait là la compensation des avantages dont ils jouissent, et ils pourraient trouver qu'ils ne les achètent pas trop cher; mais, dans une société démocratique comme la nôtre, où il n'y a de priviléges pour personne, où chacun a des droits politiques et peut être appelé à gouverner l'état, l'exemption de l'impôt, en tout ou en partie, quand on peut le payer, ne se comprend plus. Il y aurait donc des gens qui auraient des droits sans avoir des charges, et, comme ces gens seraient en même temps les plus nombreux, ce sont eux qui fixeraient le poids de ces charges à répartir sur d'autres. Vit-on jamais aberration plus grande? Rœderer, dans son *Journal d'économie politique* (1), dit « qu'il n'est plus permis de mettre en doute l'incompatibilité absolue de l'impôt progressif avec aucun régime social. » Nous ajouterons que cette incompatibilité est encore plus grande dans un pays de suffrage universel que dans aucun autre; l'impôt progressif y est contraire à la justice et à la dignité du citoyen.

On invoque les idées de philanthropie et de solidarité sociale. Si on veut dire que, lorsque chacun de nous a payé sa part proportionnelle des taxes, il doit encore, suivant la fortune qu'il possède, participer à toutes les œuvres de bienfaisance, de charité qui résultent de cette solidarité, c'est à merveille; mais il s'agit là d'une obligation morale qui a sa sanction dans la conscience et n'a rien à démêler avec l'impôt, qui est la rémunération d'un service. C'est pour avoir méconnu ce principe qu'on s'est tant égaré et qu'on en est encore à discuter ce qui devrait être considéré comme un axiome fondamental, à savoir que l'impôt doit être proportionnel, rigoureusement proportionnel. On ajoute (2) que, « si on atteint le fonds indispensable, celui qui sert à la satisfaction de nos premiers besoins, on commet un crime pareil à celui qu'on commettrait en diminuant la somme d'air qu'il faut aux poumons, la somme de liberté qu'il faut à la conscience. » C'est abuser de la métaphore; l'air que nous respirons fait partie des richesses naturelles que l'on acquiert en naissant, elles ne doivent rien à l'état. Il en est de même de la liberté de conscience, c'est le fonds inaliénable de la nature humaine, qui ne dépend pas de l'organisation sociale. On peut penser ce que l'on veut sans que le gouvernement ait rien à y voir; mais il en est autrement des choses matérielles, même les plus indispensables; on ne les possède que sous la protection de l'état, par conséquent on lui doit un tribut pour cela. Mais, dira-t-on, il ne s'agit pas d'appliquer l'impôt progressif dans toute sa ri-

(1) Tome Ier, p. 217.

(2) Voyez le *Commentaire sur Ricardo*, par Alcide Fonteyraud, p. 151 et suivantes. *Collection des économistes*, par Guillaumin.

gueur, ni même de le poser en principe, on en reconnaît les inconvéniens; seulement, comme les impôts pèsent plus sur les uns que sur les autres, il s'agit tout simplement d'alléger la part qui incombe aux pauvres en augmentant celle qui frappe les riches. C'est ainsi que l'ont entendu les maîtres de l'économie politique lorsqu'ils ont demandé une légère progression; ils ont voulu rétablir un peu l'équilibre entre les sacrifices que chacun doit faire pour les dépenses de l'état. Cette prétention est complétement chimérique. On aura beau imposer les uns plus que les autres, on n'établira jamais d'équilibre. Quand vous aurez obligé celui qui a 10,000 livres de rente à payer sur le pied de 3 pour 100, tandis que celui qui en aura 1,000 ne paiera que sur le pied de 2 pour 100, sera-ce l'équilibre? Les 20 francs que donnera le second lui coûteront plus que les 300 francs payés par le premier; il restera encore à celui-ci, après avoir acquitté l'impôt, 9,700 francs pour vivre, tandis que l'autre n'aura plus que 980 francs.

Nous comprenons mieux, au point de vue des principes, la théorie franche de l'impôt progressif avec une échelle ascendante très serieuse. On paiera 1 pour 100 jusqu'à telle somme de revenu, 2 pour 100 jusqu'à telle autre, puis 4 et 6 jusqu'à telle autre encore, enfin 10, 20, 40 et 50 pour 100, et même au-dessus d'un certain chiffre on prendra tout l'excédant ou à peu près. Voilà une théorie nette qui ne réalise pas encore l'égalité absolue dans le sacrifice, parce qu'elle est irréalisable, mais qui a le mérite au moins de s'en rapprocher le plus possible, de décharger beaucoup les uns en grevant considérablement les autres, et de faire peser l'impôt sur le superflu comme le demandent particulièrement les défenseurs de l'impôt progressif. Elle se justifie mieux que cette théorie bâtarde qui veut que les riches paient un peu plus que les pauvres proportionnellement et selon une progression indéterminée qui dépendra du caprice du législateur; voilà qui est absolument irrationnel et qui conduirait dans la pratique aux conséquences les plus fâcheuses. Vous dites aujourd'hui que celui qui a 10,000 fr. de rente paiera 3 pour 100 tandis que celui qui n'a que 1,000 fr. ne sera imposé qu'à 2 pour 100 : sur quoi appuyez-vous cette progression? Elle n'établit pas l'égalité et ne donne qu'une satisfaction incomplète à ceux qui en profitent. C'est comme une espèce de transaction entre deux principes, celui de la proportionnalité et celui de la progression, mais c'est une transaction qui, n'ayant pas de bases fondamentales, sera sans cesse sujette à révision. Aujourd'hui la différence est entre 2 et 3 pour 100, demain elle sera entre 2 et 4, puis entre 2 et 6, etc., selon les besoins de l'état et la modération plus ou moins grande des législateurs. Peut-on in-

troduire un pareil arbitraire dans les lois fiscales? Il faut répéter ce qu'a dit M. Thiers dans son excellent livre de *la Propriété* : « Nous aimons mieux une règle, quelque dure qu'elle puisse être, mais une règle qui soit stable, fixe, et qui ne nous rende pas dépendans de la vertu et de la modération des personnes. » On peut ajouter aussi l'opinion d'un des hommes distingués qui ont travaillé à la confection de la constitution des États-Unis et de l'état de New-York. M. Alexandre Hamilton, ayant à s'expliquer sur la nécessité de soumettre les taxes à une règle uniforme et fixe, disait : « Le génie de la liberté réprouve tout ce qui est arbitraire ou même discrétionnaire dans les taxes. Il convient que chaque homme connaisse par une règle générale et définitive la part de propriété que l'état lui demande. Quelle que soit la liberté dont nous puissions nous vanter en théorie, elle n'existera pas en fait lorsque l'arbitraire présidera à l'établissement des taxes. »

On déclarera qu'après tout on ne fait aucune innovation, que le principe de l'impôt progressif existe déjà dans nos lois, qu'on l'applique tous les jours, et on citera l'exemple de la taxe mobilière qui, dans certaines grandes villes, est perçue d'après une échelle progressive. Il y a là une grave erreur; si nous consultons la cote mobilière d'un habitant de Paris, pour prendre l'exemple le plus saillant, nous voyons en effet que les loyers qui servent de base à cette cote sont affranchis de toute contribution au-dessous de 400 francs, puis imposés à 7 pour 100 de 400 à 600 francs, à 8 de 600 à 700 francs, à 9 de 700 à 800 francs, à 10 de 800 à 900 fr., à 11 de 900 à 1,000 fr., et enfin à 12 pour 100 à 1,000 francs et au-dessus; mais sur quoi repose cette progression? Une loi de 1832 et une autre de 1846 ont accordé aux municipalités, dans les grandes villes, la faculté de racheter, au moyen d'un prélèvement sur les octrois, une part de l'impôt mobilier auquel les habitans sont soumis, et de faire profiter de ce rachat les petits loyers, soit en les exonérant de toute contribution, soit en atténuant celle qu'ils auraient à supporter suivant une répartition régulière. C'est ainsi qu'à Paris les loyers au-dessous de 400 francs ne paient rien du tout, et ceux qui viennent après paient moins que ceux qui sont beaucoup plus élevés. Mais le principe de la proportionnalité n'est ici violé qu'en apparence, la loi veut en même temps que la faculté accordée aux conseils municipaux d'exonérer certains loyers en tout ou en partie soit subordonnée à la condition que le montant de ces exonérations, totales ou partielles, ne dépassera pas le prélèvement opéré sur l'octroi, de telle sorte qu'aucune catégorie de loyers ne sera imposée à une contribution supérieure à celle qui lui aurait été attribuée si le contingent mobilier restant à répartir après déduction des

cotes purement personnelles avait été réparti proportionnellement aux valeurs locatives d'habitation entre tous les contribuables. Cela résulte du rapport très net de M. Magne sur loi de 1846, et a toujours été entendu ainsi par l'administration des finances; une instruction du directeur général des contributions directes, en date du 5 septembre 1860, porte en effet que l'administration met pour condition à l'approbation des délibérations des conseils municipaux que les sommes prélevées sur les caisses municipales soient suffisantes pour couvrir toutes les exemptions et modérations de taxes accordées par ces conseils, de telle sorte que les contribuables imposés, et ceux surtout dont les loyers sont plus élevés, n'aient pas à payer plus que si la répartition avait été faite d'après la matrice dressée par les répartiteurs. Enfin cela a été jugé par le conseil d'état, en 1876, sur la demande d'un sieur Bayard, qui se trouvait trop imposé sur un loyer de 1,700 francs, à 10,75 pour 100. Le conseil d'état lui a donné raison et l'a dégrevé pour partie. Il est vrai que cette décision n'est pas très respectée par le conseil municipal de Paris, et qu'aujourd'hui encore beaucoup de gens sont imposés, d'après l'échelle progressive que nous avons indiquée, au-delà de ce qu'ils devraient payer; c'est leur faute, ils n'ont qu'à réclamer, la loi et la jurisprudence sont pour eux; ils ne sont tenus de payer, suivant la doctrine du conseil d'état, que ce qui leur incomberait, si la répartition de l'impôt mobilier était faite proportionnellement à tous les loyers. Les lois de 1832 et de 1846, qui ont permis que les municipalités accordassent des immunités dans certains cas, n'ont pas voulu que ce fût en aggravant la situation de ceux qui n'en profitent pas. Voilà ce qu'il est essentiel de rappeler à propos de cette prétendue brèche qui aurait déjà été faite dans notre législation au principe de la proportionnalité par la répartition de la contribution mobilière.

Sans doute il y a dans l'application générale de l'impôt de grandes inégalités, et on pourrait citer beaucoup d'exemples où en fait la règle de la proportion n'est pas observée, où il existe plutôt ce qu'on appelle un impôt progressif à rebours. Ainsi la valeur locative, qui sert de base à l'impôt mobilier et qui est censée représenter le revenu, est loin de fournir un moyen exact d'évaluation. Pour les uns, le loyer représente le quart du revenu; pour les autres, il n'en est que la sixième partie et souvent même la dixième; par conséquent cet impôt n'est pas proportionnel à la fortune dans l'application. De même pour l'impôt des patentes. Cet impôt est divisé par classes, suivant l'industrie qu'on exerce, la ville qu'on habite et le loyer de la maison ou de l'appartement qu'on occupe. Il est bien évident que deux industriels qui figurent dans la

même classe, qui habitent la même ville, qui ont le même loyer d'habitation, ne font pas les mêmes bénéfices; il y en a un à qui la patente ne demandera que le vingtième des profits, et elle prendra le cinquième et peut-être même le quart de ceux de l'autre. De même enfin, pour la taxe foncière, on sait qu'il y a les plus grandes inégalités dans la répartition de cette taxe; le montant varie entre 2 et 9 pour 100 : les uns paient 2 pour 100 de leur revenu seulement, tandis que d'autres contribuent pour 8 et 9. Ces inégalités sont certaines, et on en pourrait citer beaucoup d'autres; elles résultent de l'impuissance où l'on est de réaliser la perfection dans l'application des lois fiscales, aussi bien que des lois politiques; mais enfin le principe de l'inégalité n'est pas admis dans la loi, et tous les gouvernemens ont le devoir de chercher à se rapprocher le plus possible de la proportionnalité exacte. C'est pour cela qu'on parle tant aujourd'hui de la péréquation de l'impôt foncier, de la révision de la taxe mobilière et de celle des patentes. Nous n'avons pas à traiter ces questions en ce moment et à dire les difficultés qu'elles soulèvent. Il résulte au moins de la préoccupation qu'elles donnent à nos législateurs que le principe inscrit dans nos lois financières et qu'on veut appliquer le mieux possible est bien celui de la proportionnalité; c'est le même but qu'on poursuit encore en demandant pour les impôts indirects, probablement à tort, de remplacer les droits spécifiques par des droits *ad valorem*. Par conséquent il ne faudrait pas arguer des inégalités qui existent en fait pour chercher à les établir en droit. Le fait n'a jamais une grande importance, il est toujours permis de le corriger, tandis que le principe une fois admis entraîne des conséquences et peut mener beaucoup plus loin qu'on ne veut aller. Ce sont ces conséquences surtout qu'il faut craindre : *principiis obsta*, dit le proverbe; cela n'a jamais été plus vrai qu'en matière d'impôts.

II.

Maintenant, si l'impôt progressif ne soutient pas la discussion au point de vue de l'équité et de la juste répartition des charges, est-il meilleur au point de vue économique? C'est une nouvelle question à examiner. Nous avons tous intérêt à ce que la richesse augmente, quelle que soit la part qui en revient à chacun. Il serait mieux peut-être, plus agréable au moins aux yeux du philanthrope, qu'elle fût répartie plus également entre tous les citoyens, qu'il y eût moins de grandes fortunes et moins aussi de gens aussi dénués de tout; reste à savoir si c'est possible. L'inégalité de la fortune est comme toutes les autres inégalités de ce monde, elle résulte de la force

des choses, elle est la conséquence naturelle de la différence des aptitudes, de l'ardeur plus ou moins vive au travail, des habitudes d'ordre ou de désordre, de l'épargne des uns et de la prodigalité des autres, et tant qu'on n'aura pas rendu tout le monde également capable, également actif, économe et prévoyant, il n'y aura pas d'égalité possible dans la répartition de la richesse. Il faut en prendre son parti et se dire qu'après tout, puisque la fortune ne peut s'amasser de même dans toutes les mains, il est encore profitable à tous qu'elle s'amasse dans quelques-unes. Elle sert à seconder le travail, qui est la source du bien-être général. Or l'impôt progressif est un obstacle sérieux au développement de cette richesse, il diminue l'envie qu'on a d'accroître sa fortune au-delà d'un certain chiffre. L'homme est né pour travailler, c'est sa destinée; mais il a besoin, pour le faire avec toute l'activité dont il est capable, d'un grand stimulant, et ce stimulant il ne le trouve que dans la pensée d'acquérir la richesse. S'il a la perspective qu'après s'être donné beaucoup de peine et avoir travaillé avec ardeur une partie notable de ses économies devra passer au fisc, il se reposera avant le moment voulu pour le repos, et la fortune publique y perdra ce qu'il y aurait ajouté encore en travaillant plus longtemps.

Dira-t-on qu'après tout il a encore assez de stimulant si on lui laisse les trois quarts ou même la moitié seulement de son revenu, au-delà d'un certain chiffre? Cela pourrait être si tous les pays avaient la même règle, étaient taxés de la même manière. Mais, comme il y en aura toujours qui seront plus sages et mieux avisés que les autres et qui n'établiront pas l'impôt progressif, l'homme intelligent, laborieux, qui voudra arriver à la fortune et en faire profiter ses héritiers, s'en ira dans ces autres pays, et l'état qui aura l'impôt progressif se verra privé du concours de ses meilleurs citoyens et des ressources dont ils disposent. Cela est déjà arrivé plus d'une fois. La république de Florence a été ruinée pour avoir voulu, sous l'influence des masses démocratiques, établir une contribution sur les riches. Il en a été de même en Hollande, et depuis on a conçu dans ce pays une telle répugnance pour l'impôt progressif qu'on ne veut même plus de taxe sur le revenu, comme pouvant conduire au premier. Pitt en 1786 avait cherché aussi à établir une taxe graduée sur les boutiques; il fut obligé d'y renoncer, tant la réprobation qu'elle soulevait était grande. On peut donc dire que la question est jugée en fait aussi bien qu'en théorie. L'impôt progressif est la ruine de la société. Il y aura peut-être à la suite des fortunes plus égales, mais, la somme totale de la richesse publique ayant diminué, l'égalité se fera dans la misère. Est-ce là ce qu'on veut? C'est peut-être en effet l'objectif de quelques envieux, et il y en a

malheureusement toujours beaucoup dans les démocraties; ce ne peut être celui de tout homme réfléchi, qui sait bien que plus il y a de richesse dans un pays, meilleure est la situation de chacun. Par conséquent, l'impôt progressif, en même temps qu'il est violent, injuste et arbitraire, est aussi antiéconomique; il paralyserait, comme l'a très bien dit l'illustre Rossi, la marche de la fortune publique.

Déjà, quand on applique l'impôt proportionnel dans toute sa rigueur, on fait quelque chose d'excessif au point de vue économique. Pour en revenir à ma comparaison de tout à l'heure : si j'entre dans un magasin et que j'achète 1,000 mètres d'étoffe, non-seulement le marchand ne me les vendra pas plus cher qu'à celui qui n'en achètera que 1 ou 2 mètres, mais il me fera une concession sur le prix, qu'il ne fera pas à l'autre acheteur; la raison en est toute simple, je ne lui occasionne pas un supplément de frais en rapport avec l'importance de mon acquisition. En me faisant cette concession, il gagnera encore plus avec moi qu'avec celui qui n'achète que 1 ou 2 mètres. De même pour les transports. On avait voulu à un moment proscrire les tarifs différentiels que les compagnies de chemins de fer appliquent aux transports à grande distance, ou par fortes quantités; on les considérait comme une violation de ce principe de l'égalité qui veut que les petits soient traités comme les gros, et l'on proposait l'unité kilométrique et l'unité de tonnage comme base de la perception. On a été bien vite obligé d'y renoncer : c'était le renversement de toutes les lois commerciales. Si on eût admis l'unité par kilomètre et par tonne comme base des tarifs, il serait arrivé que les petits auraient payé plus cher qu'ils ne paien aujourd'hui. Ce sont les tarifs différentiels qui amènent les gros transports, et les gros transports qui permettent aux compagnies de chemins de fer de consentir des réductions aux profit de tout le monde. Sans les tarifs différentiels et les gros transports, les compagnies gagneraient moins et seraient moins en état de faire des concessions. Un abaissement de prix correspondant à la diminution des frais qu'on occasionne, telle est la loi générale du commerce; elle est équitable et favorise le progrès économique. Pourquoi ne l'applique-t-on pas en ce qui concerne l'état? Il est bien évident pourtant que celui-ci ne dépense pas cent fois plus pour assurer la sécurité et la protection de celui qui a 100,000 livres de rente que pour procurer les mêmes avantages à celui qui n'a que 1,000 francs. On ne l'applique pas parce que, je le répète, les services rendus par l'état sont d'une nature toute particulière, et qu'il est difficile d'apprécier la part qui en revient à chacun. Mais si le gouvernement ne crée pas une échelle d'impôt décroissante en raison de l'étendue des services qu'il rend, qu'on n'aille pas au moins lui demander d'en

établir une progressive, ce serait le renversement de toutes les lois. On ferait croire que la société n'a rien à faire avec la justice et l'économie politique.

Il ne faut pas s'y tromper, l'impôt progressif est la dernière formule du socialisme. « Le premier pas à faire pour arriver à la transformation de la société, dit le programme de l'Internationale qui envahit aujourd'hui tous les états, est d'obtenir une loi qui limite l'extension de la propriété immobilière, et, qui, par l'application de l'impôt progressif, arrête l'accumulation des capitaux et de la richesse mobilière entre les mêmes mains, en les rendant improductifs pour les détenteurs. » C'est certainement aussi la formule la plus dangereuse, car on pourrait l'admettre d'une façon inconsciente, sans se rendre compte des résultats qu'elle produirait. On ne croit plus guère en France au communisme, aux avantages de la propriété collective, ni aux bienfaits de l'état se faisant grand entrepreneur de toutes choses; ce sont des panacées qui ont perdu de leur prestige. La foi dans les sociétés coopératives a également beaucoup diminué; mais on croit toujours, et aujourd'hui plus que jamais, à l'efficacité de l'impôt progressif, d'abord, pour établir une prétendue égalité dans les charges qui pèsent sur les citoyens; ensuite, pour réaliser je ne sais quel idéal dans la vie à bon marché. Il faut y faire d'autant plus d'attention, que les mauvais effets de la mesure, si elle était essayée, ne se feraient pas sentir tout de suite, ils se produiraient petit à petit, et on ne s'en apercevrait que lorsque les capitaux auraient fui, que la richesse aurait diminué, en un mot, lorsque le désastre serait irréparable. Ah! si l'expérience ne devait pas coûter si cher, nous conseillerions fort de la tenter, car il n'y a qu'elle qui serait capable de désabuser les gens de bonne foi se ralliant à l'impôt progressif comme à une idée de progrès. Qui pourrait dire où on en serait encore en fait d'illusions au sujet des sociétés coopératives, sans l'organisation de quelques-unes d'elles, et l'assistance même qu'elles ont reçue de l'état? On les a vues à l'œuvre, on a examiné les résultats qu'elles avaient donnés, et comme ces résultats ont été médiocres, que beaucoup de ces sociétés ont même fait faillite, le nombre des adhérens diminue de jour en jour; mais ici le danger était limité, l'état pouvait bien, sans grand inconvénient, sacrifier quelques millions à l'expérience. L'économie sociale, les lois de la production n'étaient pas profondément troublées parce qu'un certain nombre d'ouvriers se réunissait en association et poursuivait une chimère; il en serait autrement avec l'impôt progressif : une fois établi, on voudrait que l'expérience fût complète, et, pour qu'elle le devînt, il faudrait que les maux que nous avons indiqués se fus-

sent produits, c'est-à-dire fussent irréparables. Ce n'est pas impunément, a-t-on dit, que les sociétés se donnent un mauvais gouvernement; il a toujours des conséquences funestes. Cela est encore plus vrai des mauvais impôts, — les intérêts matériels sont plus prompts à s'alarmer que les intérêts politiques, et, aussitôt qu'ils s'alarment, ils ont un moyen bien simple d'échapper aux mesures qui les froissent, c'est de s'en aller au dehors, emportant avec eux les capitaux et l'intelligence du pays. Les économistes célèbres qui ont admis l'impôt progressif modéré étaient dans un milieu social tout différent du nôtre; ils n'avaient point devant eux une démocratie triomphante et appelée de plus en plus à gouverner l'état; ils ne connaissaient point le suffrage universel, et ils pouvaient supposer que la modération qu'ils recommandaient serait facilement appliquée, et qu'on éviterait les excès d'un principe qu'ils condamnaient eux-mêmes. Aujourd'hui, avec les principes nouveaux qui existent en politique, la perspective de cette modération ne serait qu'un leurre.

Il y a bien en ce moment en Prusse une certaine application de l'impôt progressif sur une échelle assez modérée, c'est celle qui résulte de la taxe dite des classes. Cette taxe, qui atteint presque tout le monde, depuis ceux qui possèdent 525 francs de revenu jusqu'à ceux qui ont 3,750 francs, varie entre 3 fr. 75 cent. et 90 francs; c'est-à-dire qu'elle commence à moins de 1 pour 100 pour les revenus de 525 francs, et arrive à 2 3/4 pour ceux de 3,750 francs: c'est sa limite extrême. Au-delà, elle prend le nom de taxe sur le revenu et ne cesse plus d'être proportionnelle. Nous ne nous chargeons pas d'expliquer cette anomalie assez bizarre qui consiste à établir une progression pour les revenus inférieurs et à la supprimer pour les revenus élevés; mais ce n'est certainement pas ainsi qu'on l'entendrait chez nous, on ferait tout le contraire. Une fois l'impôt progressif admis, on en mettrait d'abord le poids le plus lourd sur les grandes fortunes, et on l'augmenterait ensuite à plaisir, à mesure que les besoins de l'état deviendraient plus grands, jusqu'à ce qu'on lui ait fait produire ses conséquences extrêmes, qui sont la ruine du pays. On est ici comme en présence de l'engrenage d'un mécanisme, il ne faut pas lui livrer le bout du doigt, si l'on ne veut pas que tout le corps y passe.

VICTOR BONNET.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 novembre 1877.

Au jour fixé, le parlement de la France s'est retrouvé à Versailles. Le sénat, qui a dû à son caractère d'assemblée permanente et inamovible de n'être que prorogé, a repris simplement ses séances interrompues, et il a commencé par se donner un congé, sans doute pour ne point être exposé à des démonstrations ou des interventions prématurées; c'est aujourd'hui seulement qu'il reprend la parole. La chambre des députés, récemment sortie de la fournaise électorale, est entrée en possession de ses droits; elle s'est mise aussitôt, non sans préoccupations, mais avec une fixité singulière, à expédier des vérifications de pouvoirs, à régulariser son existence, à se constituer : elle a formé son bureau à la tête duquel elle a justement replacé M. Jules Grévy, qui a inauguré sa présidence nouvelle par quelques paroles d'une fermeté sérieuse et sobre. Le gouvernement, à son tour, après avoir hésité, après avoir paru se demander pendant quelques jours sous quelle figure il devait reparaître, le gouvernement a fini par céder à l'inspiration malheureuse de se présenter aux chambres sous la forme du ministère de la dissolution, des élections, de la défaite du 14 octobre. En apparence, ces premières opérations, ces premières rencontres se sont passées assez paisiblement, au moins sans choc immédiat; mais on sentait bien que dans cette paix plus affectée que réelle, dans ce qu'on pouvait appeler la trêve provisoire de l'organisation de la chambre, il y avait quelque chose de menaçant, et que, si les défis ne se traduisaient pas encore en actes précis, décisifs, ils étaient dans l'air. L'orage s'annonçait d'heure en heure à des signes infaillibles, à l'irritation mal contenue des esprits, aux dispositions des partis, à la manifestation croissante d'incompatibilités, peut-être irréparables; il a fini par éclater avec violence dans une proposition ayant pour premier objet la nomination d'une commission d'enquête parlementaire sur les élections, sur la candidature offi-

cielle, — constituant en réalité une sorte de mise en accusation du gouvernement, sinon sans phrases, du moins sans ménagemens. La lutte est maintenant engagée dans les termes les plus extrêmes; elle devait inévitablement éclater avec ce caractère dès la première rencontre de la chambre nouvelle et du gouvernement, puisqu'après l'avoir préparée depuis six mois, on semble s'être proposé jusqu'à la dernière heure de l'attendre, de la braver, au lieu de la détourner ou de l'adoucir.

Oui, en vérité, rien n'a été négligé pour aggraver et envenimer un conflit qu'il fallait s'efforcer d'atténuer, et aujourd'hui voilà le résultat : c'est une situation où tout conspire pour les guerres à outrance, pour les solutions extrêmes, où les chances de conciliation s'épuisent, et où jusqu'au dernier moment cependant, même en présence des hostilités ouvertes, il reste la grande et éternelle victime, l'intérêt public, pour réclamer la paix. Évidemment il y a quelque fatal malentendu, quelque méprise désastreuse, et ce qui a tout compliqué, c'est que depuis trois semaines on n'ait pas même réussi à se reconnaître, à remettre un certain équilibre dans nos affaires troublées, c'est que le ministère, qui a la responsabilité de cette malheureuse crise, soit resté jusqu'au bout comme l'expression vivante d'une pensée de résistance et de conflit. Que dans un moment un peu effaré, il y a six mois, on ait pu croire à la nécessité d'une grande mesure telle que la dissolution de la chambre des députés, que même pendant la lutte on ait pu se faire des illusions et se laisser entraîner aux plus étranges abus dans l'espoir d'une victoire électorale qui absoudrait tout, soit, on peut le comprendre encore; mais après le vote significatif du pays, à qui on avait fait appel, lorsqu'il n'y avait plus d'illusions possibles, la première condition était tout au moins de montrer que cet appel, dont on avait pris l'initiative, avait un caractère sérieux. C'était un acte de prévoyance de détendre pour ainsi dire la situation, ne fût-ce que par un témoignage mesuré de déférence pour une grande manifestation d'opinion. La présence obstinée au pouvoir d'un ministère qui ne représentait plus que la guerre et la défaite ne pouvait plus avoir d'autre effet que d'entretenir et d'accroître les irritations, de préparer des difficultés nouvelles, d'engager un peu plus M. le président de la république dans une inévitable collision. Le ministère lui-même l'avait senti, puisqu'il avait donné sa démission; M. le président de la république, lui aussi, l'avait senti, puisqu'il avait accepté cette démission, en se réservant seulement le temps de s'arrêter à des combinaisons nouvelles. Ces combinaisons qu'on a dû chercher, où sont-elles? qu'a-t-on fait sérieusement pour dénouer une crise que chaque instant aggravait? Ce n'était pas apparemment M. Pouyer-Quertier qui devait avoir la vertu de tout pacifier. En dehors de ce ministère mort-né de M. Pouyer-Quertier, tout ce qui a été plus ou moins essayé reste inconnu, et c'est ainsi qu'en perdant les heures et les jours on s'est

laissé traîner à l'ouverture de la session avec un ministère dont la seule présence ressemblait à un défi, à une préméditation de résistance.

On a tergiversé, on s'est perdu en toute sorte de consultations et de colloques plus ou moins compromettans, lorsqu'il fallait se décider simplement et franchement sans avoir l'air de marchander avec les nécessités de la situation. M. le président de la république, dira-t-on, ne peut cependant se livrer sans réserve à la mobilité des influences parlementaires; il ne peut choisir ou accepter qu'un ministère conservateur. C'est son honneur et son devoir de résister, de rester la personnification vivante de toutes les garanties conservatrices! — Que signifie cette résistance dont on parle sans cesse, dont on semble faire le mot d'ordre d'une politique? La situation, telle qu'elle a été faite, est en vérité assez claire. Le gouvernement, à ses risques et périls, a cru, il y a six mois de cela, que la chambre des députés ne représentait pas l'opinion de la France, que dans les élections de 1876 il y avait eu des confusions et des équivoques. Il a demandé au sénat son concours, au moins son aveu, pour la dissolution, il a obtenu ce qu'il demandait. Il exerçait un droit qu'il tient de la constitution, et ce droit, on peut le dire, il l'a exercé sans scrupules, sans mesure, à la faveur de cet interrègne parlementaire pendant lequel il a déployé toutes les ressources d'un pouvoir presque sans contrôle. Le pays, malgré l'excès des pressions administratives, s'est prononcé librement, comme il l'a voulu, en renvoyant à la chambre la plus grande partie de la majorité républicaine qui avait été frappée. Voilà le fait! Si on avait le droit d'interroger le suffrage universel, le suffrage universel a eu certainement à plus forte raison le droit de répondre, et lorsqu'aujourd'hui on parle sans cesse de protester, on ne voit pas qu'en réalité c'est contre une décision du pays qu'on proteste, en se plaçant aventureusement, dangereusement, dans l'arbitraire des interprétations personnelles. De quelle autorité s'armerait-on pour une résistance aussi extraordinaire? D'où tire-t-on ce droit de résister que des esprits échauffés de réaction ne cessent d'invoquer? On n'a pas réfléchi sans doute que ce serait là engager sans mandat, sans raison sérieuse, une terrible partie contre la souveraineté nationale elle-même manifestée par un vote tout récent.

Que cette manifestation régulièrement provoquée, régulièrement accomplie, doive être maintenue jusqu'au bout dans les limites constitutionnelles et ne point usurper sur les autres droits également consacrés par la constitution, rien de mieux : c'est la loi et c'est aussi le conseil d'une politique prévoyante. Que M. le président de la république, en tenant compte des votes du pays, garde ses préoccupations conservatrices, que dans ses combinaisons il veuille faire la part du sénat comme de la chambre des députés, rien de mieux encore; mais pour une œuvre de ce genre, œuvre d'équité, de modération, destinée à concilier le res-

pect des traditions parlementaires et les garanties conservatrices dont il a le juste souci, il trouvera, s'il le veut, bien des complices qui sont aussi conservateurs que lui : il en trouvera dans la chambre des députés comme dans le sénat. Il ne s'agit pas pour M. le maréchal de Mac-Mahon de trahir les intérêts de la société dont il se considère comme le gardien, de se laisser traîner aux aventures par des influences radicales; tout ce qu'on lui demande, c'est de rester sur le terrain constitutionnel où son irresponsabilité comme chef de l'état le fait inattaquable, de ne croire ni sa dignité, ni sa susceptibilité, ni même ses opinions engagées dans une lutte sans issue, sans honneur pour lui, sans profit pour le pays.

Certes, lorsque M. Thiers disait que la république serait conservatrice ou qu'elle ne serait pas, il ne prétendait pas apparemment la livrer au radicalisme. Il lui désirait, lui aussi et avec plus de prévoyance que tout autre, un gouvernement conservateur. Toute la question est de savoir si c'est là le vrai caractère du ministère qui dispute aujourd'hui les dernières heures de son existence, ou des ministères sans couleur et sans nom qui n'en seraient que les équivalens effacés, qui ne feraient que perpétuer cette équivoque d'une république gouvernée avec l'appui et dans l'intérêt de deux ou trois partis ennemis. L'expérience est faite, on peut l'affirmer. Ce qu'on a plus d'une fois reproché, ce qu'on a toujours le droit de reprocher au ministère qui dirige les affaires de la France depuis six mois, c'est d'avoir été non-seulement le moins parlementaire, le moins constitutionnel des gouvernemens, mais encore le moins conservateur des pouvoirs. Il n'est arrivé, par ses procédés étranges, qu'à créer cette situation extrême où ce sont les intérêts conservateurs qui sont le plus immédiatement en péril, où, selon le mot récent de M. Léon Renault, celui qu'on a nommé le « soldat légal, » M. le président de la république voit le terrain de la légalité se dérober sous ses pieds. Voilà où on en est arrivé, de sorte que cette prétendue politique de conservation et de résistance est en réalité la plus perturbatrice des politiques. Qu'elle disparaisse aujourd'hui, c'est véritablement une nécessité de paix publique; mais en même temps qu'on a le droit de demander à M. le maréchal de Mac-Mahon le retour à une pratique plus régulière du régime dont il a accepté d'être le président, c'est pour la majorité de la chambre des députés une obligation pressante de rester de son côté sur le terrain strictement légal et constitutionnel. Nous ne voulons pas dire absolument que la commission d'enquête parlementaire qui a été proposée et sur laquelle on discute encore aujourd'hui excède cette limite; elle risque tout au moins d'avoir dépassé la mesure par les considérans et la phraséologie dont elle a été accompagnée. M. Léon Renault a eu besoin hier de toute son habileté éloquente pour la dépouiller de son caractère d'acte exceptionnel et presque révo-

lutionnaire. Ramenée à des proportions toutes légales, l'enquête n'aurait rien d'imprévu; elle n'aurait été qu'un incident de plus qui n'empêcherait pas le sénat de reprendre un rôle de médiateur pour lequel il est fait. C'est là toute la question qui s'agite aujourd'hui.

La France a le privilége d'occuper le monde de ses dissensions au moment où cette autre lutte singulière et terrible engagée en Orient se déroule, elle aussi, sur son double théâtre, avec des péripéties toujours nouvelles, et reste plus que jamais la grande affaire européenne. L'empereur Alexandre II, qui tient à partager les bons et les mauvais jours de son armée, et qui vient de voir tomber frappé à mort un des princes de sa famille, le jeune prince Serge de Leuchtenberg, l'empereur Alexandre aurait dit récemment, assure-t-on, que, si les Turcs avaient été servis par l'été, les Russes allaient trouver dans l'hiver un allié! A voir la marche nouvelle des affaires militaires en Orient, ce n'est point impossible. L'hiver pourrait bien sans doute n'être pas un allié toujours sûr, et ne point laisser jusqu'au bout aux Russes une liberté complète d'opérations, surtout d'approvisionnement. Jusqu'ici il n'a suspendu les hostilités ni en Europe ni en Asie, et après les surprises de l'été viennent les surprises de l'hiver. La guerre en effet a ses retours; la fortune des armes est changeante, et le fait est que, si les Russes ont commencé cette dangereuse campagne par des mécomptes auxquels ils ne s'attendaient pas, ils reprennent depuis quelques semaines un ascendant sensible partout où ils sont engagés. Ils le doivent, cela n'est point douteux, aux forces considérables qu'ils ont appelées de toutes parts, qu'ils auraient dû avoir dès le premier moment, et plus encore peut-être à la prudente résolution qu'ils ont prise de revenir à un système de guerre plus méthodique.

Là est surtout le secret des derniers événemens qui depuis un mois ont changé si complétement la face de la campagne en Arménie. Les Russes, à vrai dire, avaient commencé leurs opérations d'Asie, de même que leurs opérations d'Europe, avec une témérité qui dénotait chez eux un étrange excès d'illusion et de confiance. Ils avaient divisé ce qu'ils avaient de forces, employant une partie de leur armée à mettre le siége devant Kars, le poste avancé, la citadelle de l'Arménie turque, se portant en même temps sur Batoum, sur Ardahan au nord, sur Erzeroum par le sud, par la route de Bayazid. Le résultat de cette stratégie aventureuse a été pour eux une série de sanglans revers, à la suite desquels ils ont été obligés de se rejeter sur leur territoire, vaincus, décimés, suivis par les Turcs eux-mêmes. Ils ont payé cher les erreurs d'une campagne mal engagée, et, chose curieuse, singulière vicissitude de la guerre, ce sont maintenant les Turcs qui semblent avoir commis les mêmes fautes, qui viennent à leur tour de les expier cruellement. Le malheureux Moukhtar-Pacha n'a pas joui longtemps de son titre de

ghazi, de « victorieux ! » Il s'est perdu par trop de confiance, pour n'avoir pas assez mesuré ce que lui permettaient ses forces et ce que pouvait lui créer de dangers un retour offensif des Russes.

Moukhtar-Pacha, après ses succès de l'été, s'est figuré trop aisément en avoir fini et s'est cru tout permis. Il a commencé par s'affaiblir en laissant un de ses lieutenans, Ismaïl-Pacha, s'engager à grande distance par le sud sur le territoire russe dans la direction d'Igdir, et il est allé lui-même, avec ce qui lui restait de son armée, camper au-delà de Kars, menaçant Alexandropol. Les positions où il s'est établi sont formées, sur une assez vaste étendue, par un massif montueux, entrecoupé et volcanique, dont les points principaux s'appellent les monts Yagny, le Kizil-Tépé, l'Awliar, l'Aladjadagh, — plus en arrière, Vizinkoï. Au-delà du massif coule l'Arpatschaï, servant à peu près de frontière. Ces positions sont assurément puissantes, elles sont autant de retranchemens naturels merveilleusement appropriés à l'opiniâtreté défensive des Turcs. Seulement le chef turc risquait d'être trop avancé, de s'être trop éloigné de Kars et d'avoir laissé derrière lui un intervalle dangereux. De plus, entre la route d'Alexandropol, où il avait son aile gauche, et l'Aladjadagh, où il avait son aile droite, ses lignes étaient démesurées pour des forces déjà diminuées par le détachement d'Ismaïl-Pacha, appauvries par la rude campagne de l'été. Enfin il restait à découvert sur sa droite au-delà de l'Aladjadagh, dans la partie inférieure du cours de l'Arpatschaï, dont les Russes étaient maîtres et par où ils pouvaient tourner toutes ces positions. Il avait l'apparence d'une situation inexpugnable, il était en réalité très vulnérable, et on allait le lui montrer d'une manière foudroyante.

Ce que Moukhtar-Pacha ne soupçonnait pas en effet, c'est que, pendant qu'il s'établissait ainsi, les Russes, se remettant rapidement de leurs défaites, recevant chaque jour des renforts considérables, se disposaient à rentrer en action, et cette fois avec plus de méthode, avec des combinaisons mieux entendues, avec de nouveaux chefs, quoique toujours sous le grand-duc Michel. En réalité, la nouvelle armée russe que Moukhtar-Pacha avait devant lui, sans connaître ni son importance ni ses puissans moyens d'artillerie comme il en a fait naïvement l'aveu, cette armée recommençait à se mettre en mouvement dès les premiers jours d'octobre. Elle enlevait quelques-unes des positions les plus avancées au Kizil-Tépé, elle menaçait les Turcs aux monts Yagny. Moukhtar, qui aurait dû être éclairé, ne faisait rien pour se mettre en garde : il attendait en bataillant sans résultat, sans modifier ses dispositions; mais ce n'était qu'un prélude. Ce n'est que quelques jours après, le 15 octobre, que se dévoilait le plan russe et que la véritable action s'engageait sur toute la ligne par un ouragan de fer et de feu. L'opération avait été habilement conçue, et elle était vigoureusement exécutée. Tan-

dis qu'une colonne russe, sous le général Heyman, allait droit à l'assaut de l'Awliar, clé des positions de Moukhtar, et réussissait à percer le centre des lignes, une autre colonne, sous le général Lazaref, passait par le sud au-delà de l'Aladjadagh, remontait à un point désigné sous le nom d'Orlok et tournait le massif, si bien qu'à un moment de la bataille les soldats de Lazaref et d'Heyman arrivaient à la fois à Vizinkoï sur les derrières des Turcs. L'armée ottomane se trouvait complétement bouleversée, menacée dans ses dernières communications avec Kars; elle avait son centre rompu, décomposé, et sa droite, laissée à l'Aladjadagh, cernée de toutes parts, n'avait plus bientôt qu'à mettre bas les armes. Quelques bataillons seulement ou quelques noyaux d'hommes déterminés ont pu échapper au désastre en se frayant un chemin. Le généralissime turc ne connaissait pas même le sort de cette partie de son armée au moment où, obligé de quitter en vaincu, en fugitif, le champ de bataille, il n'avait plus que le temps de se sauver lui-même, de chercher sa sûreté à l'abri des murs de Kars.

La déroute était complète avant le soir. Moukhtar-Pacha, s'arrêtant à peine quelques heures à Kars pour rassembler les débris de son armée, s'est rejeté aussitôt sur la route d'Erzeroum; il n'avait qu'une pensée, celle de devancer aux défilés de Soghanly les Russes courant à sa poursuite. Que devenait pendant ce temps Ismaïl-Pacha, assez témérairement engagé du côté du gouvernement d'Érivan? Promptement averti du désastre, il s'est hâté de rétrograder, harcelé à son tour par le général Tergoukasof, qu'il avait suivi jusque sur le territoire russe. Ismaïl a réussi non sans peine à échapper aux étreintes de son adversaire, et à rejoindre Moukhtar-Pacha dans la direction d'Erzeroum, vers Zewin, sur ces champs de bataille où naguère les Turcs infligeaient de si cruels revers aux Russes. Même avec les contingens, d'ailleurs irréguliers et fort équivoques, d'Ismaïl-Pacha, l'armée turque ne pouvait plus espérer tenir sérieusement; elle ne comptait plus 20,000 hommes, elle avait perdu la plus grande partie de son artillerie, et elle avait à tenir tête aux poursuites combinées d'Heyman et de Tergoukasof. Elle a voulu néanmoins faire front, ou plutôt elle a été obligée de se battre pour couvrir sa retraite, et encore une fois elle a eu la mauvaise chance de voir son arrière-garde coupée à Hassan-Kalé. Après cela, Moukhtar et Ismaïl n'avaient plus qu'à se jeter sous Erzeroum, où ils ont été suivis par les Russes, et où une défense paraît avoir été organisée. Les dernières affaires engagées autour d'Erzeroum, sur les hauteurs de Deveboyoum, auraient été favorables aux Turcs, et elles sembleraient prouver dans tous les cas que les Russes n'ont peut-être pas les moyens de vaincre une certaine résistance, si elle leur est opposée. En réalité, la situation militaire, telle qu'elle apparaît aujourd'hui, est celle-ci : la place de Kars, qui est le poste avancé et la clé de l'Arménie turque,

est de nouveau et plus que jamais sous le coup d'un blocus rigoureux. Erzeroum, qui est la capitale arménienne et le réduit suprême de la défense, voit les Russes autour de ses murs. La question est de savoir si Kars a assez de forces, assez d'approvisionnemens pour soutenir un long siége, et si Erzeroum peut se défendre. De toute façon, l'Arménie est en péril; les Turcs ont perdu d'un seul coup tous les fruits d'une campagne qu'ils avaient commencée avec avantage. Leur dernière ressource est dans le temps, si le temps leur est accordé pour se réorganiser, et dans l'hiver, si l'hiver vient à propos pour créer aux Russes des difficultés nouvelles.

La lutte n'a point été signalée par de tels désastres pour les Turcs en Bulgarie. Là aussi cependant la situation militaire prend de jour en jour un certain caractère de gravité. Du sort de Plevna dépend peut-être l'issue de la guerre, et la position de Plevna n'est rien moins qu'assurée. Le nouveau système de guerre adopté sous la direction du général Totleben et appuyé par les puissans renforts arrivés successivement du centre de l'empire, ce système est plus menaçant et peut-être plus efficace que les assauts de vive force vainement tentés jusqu'ici. Tous les efforts des Russes tendent maintenant à enfermer Plevna dans un cercle de fer, et ils ont été poursuivis depuis quelques semaines avec assez de vigueur pour que l'investissement semble à peu près complet. Les dernières opérations que le général Gourko a été chargé de conduire à Dubnik, à Telish, et auxquelles Chevket-Pacha n'a pas pu s'opposer, coupent la ligne directe d'Orkhanie, par où Osman-Pacha recevait jusqu'ici ses ravitaillemens. D'un autre côté, la pointe que le général Skobelef vient de faire sur Wratza, au sud-ouest de Plevna, indique le dessein de fermer les communications de toutes parts et même de se ménager un moyen de tourner les Balkans. Les Russes manœuvrent et agissent maintenant avec une prudence habile qui n'exclut pas sans doute, à un moment donné, quelque résolution plus hardie. Osman-Pacha, de plus en plus serré dans les positions où il a su se rendre inexpugnable, tentera-t-il de se dégager par son propre effort? A-t-il assez de vivres, de munitions pour prolonger sa défense et attendre qu'on le dégage? Osman-Pacha est jusqu'ici l'homme le plus silencieux, le plus mystérieux de cette guerre. Il ne dit rien, on ne sait à peu près rien de lui, si ce n'est qu'il est toujours debout. Après les preuves d'aptitude militaire et d'énergie qu'il a données jusqu'ici, il semble assez douteux qu'il se résigne à attendre dans l'inaction, dans sa muette impassibilité l'heure d'une capitulation inévitable. Le gouvernement de Constantinople, malgré les intrigues où il se perd, ne peut, lui non plus, se dispenser de songer à cette situation. Méhémet-Ali, l'ancien généralissime de Choumla, vient d'être envoyé à Sofia pour rassembler une armée nouvelle. Si Chevket-Pacha, avec les forces qu'il a autour d'Orkhanie, est

hors d'état d'agir efficacement par lui-même, il peut concourir à un effort commun. Suleyman-Pacha a son armée intacte vers Rasgrad. Les forces sont en présence, et rien n'est compromis, rien n'est décidé, si tout semble incertain.

Jusqu'à quel point cependant laissera-t-on se prolonger cette guerre en Europe et en Asie? Combien de torrens de sang devront encore couler? C'est peut-être le secret de prochains événemens militaires qui pourront donner le signal de quelque tentative pacificatrice en réveillant les pensées de médiation. La diplomatie, dans tous les cas, reste jusqu'ici pleine de mystère et de réserve; elle ne se compromet pas, et ce n'est pas l'Angleterre qui semble décidée à se risquer la première, si on en juge par le langage que lord Beaconsfield a tenu ces jours derniers au banquet du lord-maire. Lord Beaconsfield a eu des paroles aimables pour tout le monde, il a mis son art le plus raffiné à dorer la neutralité absolue de l'Angleterre. Cette neutralité a certainement rendu service à la Turquie en lui offrant l'occasion de montrer qu'elle n'est point « un mythe, » que son gouvernement n'est point un « fantôme, » que « son peuple n'est point épuisé, » qu'elle a en un mot toutes les ressources de vigueur et d'habileté nécessaires pour figurer parmi les grandes puissances! Assurément la Russie a pu montrer, elle aussi, qu'elle a du courage, et on a rendu à son armée le service de lui laisser cette occasion de prodiguer son sang! Comment maintenant réconcilier les deux puissances? Lord Beaconsfield ne peut oublier que « le tsar, avec la magnanimité qui caractérise son esprit élevé, a déclaré à la veille de la guerre que son seul but était d'assurer le bonheur des sujets chrétiens de la Porte... » Il se souvient en même temps que le sultan s'est déclaré prêt à accorder toutes les réformes désirables. Lord Beaconsfield, invoquant Walpole, recommande aussi « d'essayer un peu de patience. » Si ce n'est pas un commencement de médiation, c'est au moins le trait d'un homme d'esprit qui se tire d'embarras pour le moment, au risque de se réveiller en face de quelque plan de pacification orientale que l'Angleterre pourrait bien ne pas trouver aussi ingénieux ni même satisfaisant.

Bienheureux sont les peuples dont l'histoire n'est troublée ni par des guerres extérieures ni par de graves conflits intérieurs, et qui, pour toute émotion publique, n'ont qu'une modeste crise ministérielle née paisiblement, dénouée correctement. La Hollande est un de ces heureux pays. Elle a son rôle, ses agitations d'opinion, ses intérêts diplomatiques dans le mouvement qui emporte l'Europe et dont elle peut ressentir les contre-coups; mais c'est une nation prudente et calme qui sait conduire ses affaires sans trouble, qui aime son indépendance, ses lois, ses libertés, et qui trouve sans effort la paix dans le jeu naturel de ses institutions. Un cabinet a cessé de vivre récemment à La Haye, un

cabinet nouveau s'est constitué, la crise a pu être laborieuse, elle a pu même, en se prolongeant pendant quelques jours, impatienter un peu l'opinion, elle n'a pas été au fond une complication bien grave, quoiqu'elle ait peut-être sa signification.

Lorsque les états-généraux de Hollande se réunissaient au mois de septembre à La Haye, il y avait déjà quelques nuages lentement formés entre le ministère et le parlement. Le ministère présidé par M. Heemskerk existait depuis 1874. Il avait été porté au pouvoir par un mouvement conservateur, comme le représentant modéré d'un parti qui a eu une influence considérable par ses opinions comme par le talent et l'expérience de ses chefs. M. Heemskerk est lui-même un homme d'une supériorité reconnue, et le ministère qu'il a dirigé depuis trois ans n'a point eu une existence inutile. Il a montré le plus sérieux dévoûment à la cause nationale en dévoilant avec une loyale franchise les défectuosités du système de défense du pays et en proposant d'y remédier. Le ministre de la justice, M. van Lynden, a entrepris des réformes d'une certaine importance. Le ministre de la marine, M. Taalman Kip, a déployé de l'activité. Malgré tout cependant, le ministère ne pouvait avoir raison d'un malaise assez sensible dans le parlement. La plupart des propositions qu'il faisait restaient en suspens ou elles étaient tellement transformées qu'il ne pouvait plus les reconnaître comme son œuvre. En un mot, il n'avait pas une action politique suffisante sur la chambre, il n'avait plus de majorité. Il s'était affaibli par des raisons diverses, d'abord parce que le parti conservateur a perdu quelques-uns des hommes distingués qui étaient sa force, et ensuite parce que depuis quelque temps les opinions sont devenues plus vives, plus exigeantes autour de lui. La lutte s'est animée sur certaines questions, et en Hollande aussi, comme dans bien d'autres pays, ce conflit a éclaté au sujet de l'enseignement primaire, à propos de la direction de cet enseignement. Il s'agissait de la réforme d'une loi, vieille de plus de vingt-cinq ans, qui règle les conditions des écoles publiques et des écoles privées. Les protestans orthodoxes ou « antirévolutionnaires, » ayant pour alliés les catholiques, n'aspirent qu'à étendre les libertés de l'enseignement privé; les libéraux veulent étendre et fortifier l'enseignement public. M. Heemskerk, arrivant au dernier moment avec un projet de conciliation entre les partis, a eu le sort qu'ont trop souvent les médiateurs les mieux intentionnés. Il n'a satisfait ni les uns ni les autres : pour ceux-ci il accordait trop peu, pour ceux-là il accordait trop.

C'est là justement la situation qui s'est dessinée dès l'ouverture de la session des états-généraux de La Haye. Le projet du gouvernement était tout prêt à être livré à la discussion. Vainement le ministère a insisté pour en maintenir au moins les principes essentiels, pour pousser jusqu'au bout sa tentative de conciliation; la majorité libérale, fortifiée

par les élections du mois de juillet dernier, grossie de quelques autres fractions hostiles au projet ministériel, a répondu en refusant le débat dans ces termes, en constatant dans l'adresse au roi le désaccord entre la chambre et le cabinet. Et le chef de l'opposition hollandaise, M. Kappeyne van de Coppello, lui aussi, s'est donné la satisfaction de placer M. Heemskerk dans l'alternative de se conformer aux vœux de la chambre ou de laisser la tâche à d'autres, — enfin « de se soumettre ou de se démettre! » Heureusement pour la Hollande, le dilemme est moins grave à La Haye qu'ailleurs. S'il y a eu au premier instant dans le gouvernement quelque velléité d'aller jusqu'à une dissolution de la chambre, cette pensée, qui n'était d'ailleurs nullement celle de tous les ministres, n'a pas tenu devant la majorité assez forte qui s'est prononcée, — 44 contre 28, — et le ministère s'est démis de bonne grâce. L'enfantement d'un nouveau cabinet n'a pas été aussi facile qu'on le croyait; il a duré près de trois semaines. Ce n'est qu'aux premiers jours de ce mois qu'est apparu un ministère dont le chef naturel est le *leader* reconnu des libéraux dans la dernière campagne. M. Kappeyne van de Coppello est du reste, lui aussi, un homme supérieur dans son parti, jurisconsulte éminent, orateur d'une vigoureuse intelligence et d'une merveilleuse lucidité de parole. Le nouveau ministre des affaires étrangères est M. de Heekeren von Kell, depuis longtemps directeur du cabinet du roi. Les finances passent à M. Gleichman, qui a été secrétaire de la banque et qui a la réputation d'un habile praticien. Le portefeuille de la guerre est confié à M. de Roo, officier d'infanterie et député, qui s'est signalé par ses travaux militaires, par ses idées sur l'organisation de la défense nationale. Le ministre des colonies, M. van Bosse, est un homme déjà éprouvé au pouvoir, vieillard plein de verdeur et d'activité. C'est M. van Bosse qui, comme ministre des finances, a inauguré il y a bien des années le libre échange en Hollande.

Évidemment le nouveau cabinet de La Haye a en lui-même assez de ressources d'expérience et de talent pour faire le bien dans un pays si calme, si fermement attaché au régime constitutionnel. Il a cependant encore à se présenter devant les chambres, dont les travaux ont été suspendus pendant la crise ministérielle; alors seulement on aura la mesure de la politique qu'il se propose de suivre, de l'autorité qu'il peut prendre et du concours que le parlement pourra lui prêter.

CH. DE MAZADE.

CORRESPONDANCE.

—

LE DRUIDISME. — L'ARMÉE GAULOISE A LA BATAILLE D'ALESIA.

A M. ALBERT RÉVILLE.

Monsieur,

L'intéressant travail que vous avez publié dans la *Revue des Deux Mondes* (1), sous le titre de *Vercingétorix et la Gaule au temps de la conquête romaine,* est une de ces œuvres de vulgarisation qu'on ne saurait trop encourager. L'histoire, présentée sous une forme concise, élégante, dégagée de l'appareil de citations qui encombre les œuvres d'érudition, et rendue ainsi plus accessible aux gens du monde, contribue puissamment à l'éducation nationale en faisant pénétrer partout la connaissance, malheureusement encore bien incomplète, des origines et de la vie des peuples, et en particulier des Gaulois nos aïeux. Mais il est à peine besoin d'ajouter que les productions de ce genre ne seraient pas sans inconvéniens si leurs auteurs s'écartaient trop des véritables données de la science. C'est pourquoi je pense remplir un devoir en vous signalant ici trois points de votre travail, qui me semblent exiger des rectifications; ce sont les suivans:

1° Le mode et la date d'établissement du druidisme en Gaule; 2° la liste des peuplades gauloises qui eurent à fournir des contingens de guerriers pour l'armée de secours destinée à dégager Vercingétorix enfermé dans *Alesia*, et le chiffre de chacun de ces contingens; 3° la comparaison de ces contingens entre eux, et la signification des différences qui les séparent, au point de vue de la politique des partis qui divisaient la nation gauloise.

Après avoir rappelé que, d'après certains auteurs, les druides seraient entrés en Gaule six ou sept siècles avant l'ère chrétienne avec la puissante immigration qui vint alors d'Asie à travers l'Europe centrale, vous regardez comme beaucoup plus probable que le druidisme est un produit autochthone, antérieur aux invasions mentionnées par les historiens; qu'il est en quelque sorte le fruit du génie gaulois, du *genius loci;* il se serait formé au sein des populations les plus anciennement fixées sur notre sol, probablement au sein de ces forêts du pays chartrain où se tenaient les assises annuelles de la Gaule (2).

(1) Nos des 15 août et 1er septembre 1877.
(2) *Revue* du 15 août 1877, p. 845-847.

Sans entrer autrement dans la discussion de votre théorie, je puis bien faire remarquer, monsieur, qu'en l'exposant, vous n'avez tenu aucun compte (en tout cas vous n'en parlez point) d'un texte formel des *Commentaires* de Jules César qui la contredit; on y lit en effet (je traduis littéralement) que, « d'après la croyance générale, le druidisme fut trouvé dans l'île de Bretagne (Angleterre) et transporté de là en Gaule, et que, de son temps, ceux qui voulaient acquérir une connaissance approfondie de cette doctrine allaient la chercher dans cette grande île (1). »

Voilà un témoignage positif, précis, émané de l'historien conquérant, de celui qui a recueilli en Gaule et dans l'île de Bretagne les élémens de ce précieux inventaire des traditions et de l'état moral et économique de la confédération autonome : témoignage que ne contredit aucun texte, aucun document de quelque autorité, aucun fait probant. Il en résulte que, suivant l'opinion commune parmi les Gaulois, la doctrine druidique leur était venue de la Grande-Bretagne, où elle avait été trouvée; il ne paraît donc pas exact de prétendre qu'elle ait été produite spontanément par la Gaule, comme le fruit du *genius loci*. En tout cas, puisque vous aviez des raisons de penser qu'il en était autrement, il eût été peut-être utile de faire connaître à vos lecteurs l'objection assurément très grave que rencontre votre opinion.

A quelle date le druidisme a-t-il été importé de Bretagne en Gaule, ou bien, en me plaçant au point de vue que vous avez développé, à quelle époque aurait-il pris naissance sur notre territoire?

Ce ne pourrait être avant les invasions des Gaulois dans l'Italie du nord, puisqu'on n'en retrouve aucune trace dans la Cisalpine, que les peuplades gauloises ont si longtemps habitée. Or, la date de ces invasions se place, d'après Tite-Live, en l'an 600 avant Jésus-Christ; selon M. Th. Mommsen et plusieurs autres savans, au commencement du IVe siècle; et, suivant une opinion que nous avons récemment exposée devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres (2), dans la deuxième moitié du VIe siècle avant notre ère. Je n'ai pas à débattre ici cette question. Il suffit de montrer qu'aucune des trois solutions proposées ne se concilierait avec l'existence du druidisme en Gaule, antérieurement au VIe siècle (3), et surtout avec l'idée de la génération spontanée de cette doctrine religieuse et de cette organisation sacerdotale sur notre sol. Vous aviez incontestablement le droit d'émettre, comme vous

(1) *Bell. Gall.*, VI, 13.

(2) Mémoire inédit sur *les Invasions gauloises en Italie.*

(3) Des érudits fort autorisés ont professé dans ces derniers temps l'opinion que le druidisme avait été importé des Gaules, dans la deuxième moitié du IIIe siècle avant l'ère chrétienne, par des Belges qui, chassés par les Germains de la rive droite du Rhin, passèrent dans l'île de Bretagne et de là en Gaule. Cette opinion ne me semble pas encore suffisamment justifiée.

l'avez fait, cette dernière idée; mais vous reconnaîtrez qu'il était utile, sinon nécessaire, de prévenir les lecteurs des sérieux obstacles auxquels elle venait se heurter.

Je passe sans transition à la deuxième partie de mes observations. Il ne s'agit plus ici, monsieur, d'un système historique sur lequel des opinions divergentes peuvent être librement conçues et discutées; il ne s'agit même pas seulement d'une question d'interprétation de textes, mais bien de textes à rétablir, et de rectifications à opérer dans les termes qui vous ont servi à reproduire un des chapitres les plus curieux et les plus importans des *Commentaires*.

A l'appel de Vercingétorix, enfermé avec ses troupes dans *Alesia* (Alise-Sainte-Reine), et assiégé par César, les chefs de la plupart des nations gauloises se réunirent en assemblée générale, et fixèrent le nombre de guerriers que chacune d'elles devrait fournir pour une armée de secours. La liste de ces peuplades et de leurs contingens remplit le chapitre LXXV du livre VII des *Commentaires;* vous avez cru, avec M. Mounier (1), qu'elles y étaient taxées d'une manière très inégale et hors de proportion avec leurs forces respectives, dans un dessein de prédominance du parti oligarchique, secrètement porté vers l'alliance romaine, et représenté par les Éduens (Bourgogne), sur le parti démocratique et unitaire, représenté par les Arvernes (Auvergne), et résolu à combattre sans relâche l'intrusion et l'invasion romaines. « Les deux peuples sont, dites-vous, taxés chacun à 35,000 hommes; mais l'égalité est bientôt rompue au profit du premier. Le *groupe* des Séquanes, des Sénons et autres fournira *seulement* 12,000 hommes; les Bellovakes 10,000, les Lémovikes, les Pictons et d'autres, *ensemble* 8,000; les Suessions, les Ambiani et d'autres, *ensemble seulement* 5,000... Tandis que les Rauraques et les Boïens doivent en donner 30,000, la grande confédération armoricaine, y compris les Calètes (Caux), n'en enverra pas plus de 6,000... C'est surtout cette disproportion frappante entre le contingent de l'Armorique, grande et belliqueuse confédération, et celui des Boïens joints aux Rauraques, alliés ou cliens des Éduens, cantons de médiocre importance, qui permet de découvrir le mobile d'une telle répartition. On mêle ensemble des combattans originaires de pays éloignés les uns des autres, qui ne se connaissent pas, les Séquanes par exemple avec les gens de Saintonge, les Tourangeaux avec ceux du Vivarais, les Messins avec les Périgourdins, gens sans prétention, mais qui, joints à leurs voisins, auraient pu former des groupes de taille à balancer la prépondérance éduenne (2). »

J'ai dû citer presqu'en son entier, monsieur, ce passage de votre tra-

(1) *Vercingétorix et l'indépendance gauloise.* Paris, 1875.
(2) *Revue* du 1er septembre, p. 62-63.

vail, à cause des inexactitudes que je suis forcé d'y relever et que vous avez empruntées au livre de M. Mounier (1) : elles proviennent, les unes de l'emploi d'une édition défectueuse et sans doute déjà ancienne de César, les autres d'une interprétation fautive et contraire à celle des traducteurs des *Commentaires*. Je vais mettre sous les yeux du lecteur une traduction littérale des parties de ce texte qui nous intéressent, d'après une édition que M. Œhler a publiée, en 1862, à la célèbre librairie de Teubner de Leipzig et qui ne diffère sensiblement ni de la très savante édition de Car. Nipperdey (1847), ni de celle que M. Bernard Dinter a fait paraître, en 1876, dans la collection des classiques grecs et romains de Teubner (2). Il me sera facile ensuite de mettre en évidence les rectifications que comporte votre version :

« Les chefs réunis en assemblée générale imposent aux Éduens (Bourgogne) et à leurs cliens les Ségusiaves (Forez-Lyonnais), etc., 35,000 hommes; un pareil nombre aux Arvernes (Auvergne), y compris les Éleuthères Cadurques (Quercy), les Gabales (Gévaudan), les Vellaves (Velai), qui ont coutume d'être sous le commandement des Arvernes; aux Séquanes (Franche-Comté), aux Sénons (Sens), aux Bituriges (Berry), aux Santons (Saintonge), aux Rutènes (Rouergue), aux Carnutes (pays chartrain), 12,000; aux Bellovakes (Beauvoisis), 10,000; autant aux Lémovikes (Limousin); 8,000 aux Pictons (Poitou), et aux Turons (Touraine), et aux Parisiens (pays Parisis), et aux Helvètes (Genève, Valais, etc.); 5,000 aux Sénons (encore le pays de Sens), aux Ambiani (Amiénois), aux Médiomatrikes (Messin), aux Pétrocoriens (Périgord), aux Nerviens (Liége et Namur), aux Morini (Boulonnais), aux Nitiobriges (Agenais); autant aux Aulerkes Cénomans (pays du Maine); 4,000 aux Atrébates (Artois); 3,000 aux Velliocasses (Vexin-Rouennais), aux Lexoviens (Lisieux), et aux Aulerkes Éburovices (Évreux); 3,000 aux Rauraques (Bâle-Argovie), et aux Boïens (entre Loire et Allier); 30,000 à toutes les cités qui atteignent l'Océan, et au nombre desquelles sont les Curiosolites, Redones, etc. »

La première observation que suggère la lecture de ce chapitre, c'est que les peuples gaulois y sont dénombrés par séries correspondant aux chiffres des contingens de chacun, et dans un ordre décroissant depuis 35,000 jusqu'à 3,000. Ainsi les nations éduenne et arverne, avec leurs cliens, sont taxées à 35,000 *chacune*; vient ensuite la série des cités, taxées à 12,000 *chacune* et non ensemble, comme vous l'avez cru; puis

(1) Pages 158-159.

(2) J'ai donné la préférence à l'édition Œhler, parce que les changemens et additions au texte de Nipperdey sont motivés dans la préface, tandis qu'ils ne le sont point dans l'édition de M. Dinter, qui me semble en outre moins prudent et moins judicieux dans le choix des leçons : celle-ci a seulement l'avantage d'une table très détaillée.

les contingens de 10,000, puis de 8,000, de 5,000, de 4,000 et de 3,000; enfin pour toutes les tribus armoricaines, dont quelques-unes seulement sont nommées, un chiffre collectif de 30,000. C'est donc simplement une nomenclature où les nations figurent successivement dans un rang exclusivement déterminé par le nombre des effectifs armés que chacune doit envoyer. J'ai dit *chacune,* parce que les chiffres fixés sont obligatoires pour chaque tribu taxée. Jusqu'ici, tous les traducteurs, depuis le vieux Perrot d'Ablancourt (1650) jusqu'aux plus récens, tels que M. Artaud et M. Louandre (1873), tous, disons-nous, ont entendu ainsi le texte qui nous occupe.

Et il ne peut en être autrement. Comment en effet expliquerait-on que telle ou telle série composée de sept peuplades importantes ne fournît qu'un contingent de 5,000 hommes, quand celle des Cénomans (Maine), inférieure à chacune d'elles prise isolément quant à l'étendue du territoire et à l'importance de la population, fournissait à elle seule le même nombre? En outre, si les gens de cette même série, qui comprenait à la fois des nations de l'est, du nord et du nord-ouest (Amiens, Boulonnais, Namur, Metz, Sens), et des peuplades du sud et du sud-ouest (Périgord-Agenais), avaient eu à donner *ensemble* un effectif de 5,000 hommes, comment ces nations auraient-elles pu former, à si grande distance les unes des autres, ce petit contingent? Dans quelle proportion chacune aurait-elle dû y contribuer? Il eût été, dans l'hypothèse où vous vous êtes placé, indispensable de la déterminer en même temps que le chiffre du contingent, car, à défaut de ce règlement, la décision aurait été absolument inexécutable : or, il n'y a dans les *Commentaires* nulle trace de cette sous-répartition nécessaire du contingent.

Ces disparates et ces impossibilités prouvent manifestement que l'interprétation par vous donnée du texte de César est contraire à la pensée de l'auteur, en même temps qu'elle est en opposition avec celle qu'ont adoptée les historiens et les commentateurs à toute époque et en tout pays. En réalité, monsieur, vous avez pris pour le contingent *collectif* d'un groupe de tribus ce qui était le taux des contingens d'une série de tribus, intégralement dû par *chaque membre* de cette série.

Ce n'est pas tout; vous avez basé votre travail sur la liste publiée par M. Mounier (1), ou sur une liste qui lui est identique, sauf l'erreur concernant les Lémovikes, que vous avez rangés à tort dans la série des tribus taxées à 8,000. En tout cas, le point de départ de cette version est une édition vicieuse, probablement ancienne, et contenant des leçons qui ont été depuis un assez long temps rejetées par les savans. Je ne relèverai pas ici toutes ces leçons (2) : je me bornerai à celle qui a

(1) *Vercingétorix et l'indépendance gauloise;* pages 233-235.

(2) Ainsi les *Helvii* (Ardèche), que vous mentionnez, ne se trouvent que dans les édi-

une importance particulière, puisque c'est principalement sur elle que vos aperçus historiques sont fondés : je veux parler des Rauraques et des Boïens, dont vous opposez le gros chiffre de 30,000 au faible effectif de 6,000, imposé à la grande confédération armoricaine. Eh bien! dans les éditions de Nipperdey, d'Œhler et de Dinter, ces chiffres sont changés ou déplacés : le premier a rationnellement attribué aux cités de la confédération armoricaine le nombre XXX (30,000) qui est placé entre elles et les Rauraques et Boïens, et que jusque-là on avait regardé comme s'appliquant à ces derniers. Ceux-ci se sont trouvés par suite privés de tout chiffre de contingent, et Nipperdey a laissé la place en blanc. MM. Œhler et Dinter ont adopté la leçon de Nipperdey, mais ils sont allés plus loin et se sont efforcés de déterminer le chiffre du contingent des Rauraques et des Boïens, M. Dinter en ajoutant arbitrairement le mot *bina* (2,000), et M. Œhler en ajoutant *terna* (3,000), qu'il suppose, avec une certaine vraisemblance, avoir pu être omis par les copistes, qui y auront vu une répétition inutile de ce mot écrit à la suite des Éburovices. Quoi qu'il en soit à l'égard de ces additions, il reste un point unanimement fixé par les trois savans éditeurs, c'est que le nombre XXX (30,000) désigne l'effectif imposé à l'Armorique, et non ceux des Rauraques et des Boïens.

Dès lors, vous le voyez, monsieur, le fait qui vous a si vivement frappé, la disproportion des contingens avec l'importance respective des peuples taxés, n'existe pas plus que le groupement systématique de ces peuples, que vous pensiez avoir été imaginé en vue d'une prépondérance politique et militaire à établir au profit du parti des Éduens.

Vous avez, à la vérité, invoqué à l'appui de cette thèse, qui est également celle de M. Mounier, le rendez-vous général des contingens fixés sur le territoire des Éduens, et l'attribution de grands commandemens à deux de leurs chefs, Viridomar et Éporédorix. Mais ces argumens me paraissent n'avoir pas une portée bien sérieuse. L'oppide d'*Alesia*, où Vercingétorix était enfermé et qu'il s'agissait de dégager, était sur le mont Auxois, à Alise-Sainte-Reine, en pleine Bourgogne, au pays des Éduens; cette identification a été contestée, mais vous-même, monsieur, vous l'avez adoptée, et avec raison je crois. Or, n'était-il pas naturel et même nécessaire d'assigner aux troupes destinées à composer l'armée de secours un point de rassemblement sur le territoire éduen, aussi près que possible du théâtre de l'action afin d'éviter des contre-mar-

tions antérieures à Nipperdey (1847); ils occupent la place des *Helvetii*. — M. Mounier mentionne les Aulerkes-Emburons : il n'y a pas eu en Gaule de peuple de ce nom : les Aulerkes-Éburons, qui leur avaient été substitués, ont cessé eux-mêmes de figurer dans les nouvelles éditions depuis Nipperdey; ils sont remplacés par les *Aulerci-Eburovices*, gens d'Évreux, voisins des *Lexovii*, gens de Lisieux.

ches, des pertes de temps, et surtout l'énorme difficulté de faire mouvoir à la fois et longtemps une aussi grande masse d'hommes?

Quant au choix des chefs, il ne faut pas perdre de vue que le généralissime des Gaulois était l'Arverne Vercingétorix : un des quatre commandemens de l'armée de secours fut confié à Vercassivellaunus, qui était également Arverne et cousin de Vercingétorix; il fut probablement chargé de diriger les contingens du centre, du sud-ouest et du sud. Commius l'Atrébate (de l'Artois) reçut un autre commandement et eut sans doute sous ses ordres les guerriers de l'ouest, du nord-ouest et du nord. N'était-il pas rationnel et juste de réserver la conduite des effectifs armés du sud-est, de l'est et du nord-est à deux chefs de la puissante cité éduenne, qui fournissait, avec ses cliens, un effectif égal à celui des Arvernes, dont dépendait la citadelle assiégée, sur le territoire de laquelle la lutte était si violemment engagée, et sur laquelle plus que sur toute autre peuplade s'appesantissait le poids de la guerre? Je ne vois là aucun indice sérieux de manœuvres jalouses et de dispositions à la défection.

Ce qui est plus grave et qu'avec M. Mounier vous avez fait judicieusement ressortir, c'est la différence de conduite des généraux éduens et de leurs hommes (dont César ne signale nulle part l'action, ni même la présence sur le champ de bataille) et du général arverne Vercassivellaunus : « C'est surtout, dit-il, aux fortifications supérieures (d'en haut), où ce chef a porté ses efforts, que l'action est chaude, *maximè laboratur* (1). » Et quand, après une lutte acharnée, après des alternatives de revers et de succès, les Gaulois sont définitivement vaincus, nous voyons ce même guerrier tomber vivant aux mains des ennemis, et Sédulius, prince des Lémovikes (limitrophes des Arvernes), périr dans la mêlée. Ces deux noms sont les seuls que le vainqueur ait mentionnés parmi les victimes de cette néfaste journée, noms glorieux et chers aux fils des Gaulois, dignes d'être inscrits sur le livre d'or de la patrie, à côté du grand nom de Vercingétorix.

Il est donc vraisemblable, et cet aveu est douloureux à faire, que les Arvernes et leurs amis et alliés ne furent pas aidés, comme ils auraient dû l'être, par les troupes des Éduens et de leurs cliens, et que ceux-ci virent peut-être avec une secrète joie la défaite et la ruine de leurs rivaux.

Je ne saurais assez vous louer, monsieur, d'avoir mis en un relief saisissant l'idée dominante du jeune chef arverne quand il entreprit contre Rome cette lutte gigantesque dont l'issue devait être si fatale à lui et à son pays : c'était l'idée de « la commune indépendance à recouvrer » et de l'unité gauloise à fonder. Nous en trouvons l'énergique expression

(1) *Bell. Gall.*, VII, 85.

dans un admirable discours qu'il prononça au milieu des représentans de toutes les nations gauloises réunies pour délibérer sur la question de continuation ou de cessation de la guerre (1). Il répondait ainsi aux plus hautes aspirations de la confédération, telles que nous les révèlent ces assises annuelles, *concilia publica*, où se débattaient ses intérêts généraux, cette ardeur généreuse, cet esprit de sacrifice pour la résistance à l'étranger, et ces luttes mêmes d'influence entre les tribus les plus puissantes, qui se disputaient la suprématie. Et, à ce sujet, vous me pardonnerez, monsieur, de rappeler que, dans une publication qui remonte à dix-sept ans, j'avais réuni en un faisceau, pour les montrer à nos concitoyens, les diverses manifestations, dans la vieille Gaule, de cette nationalité déjà vivante et passionnée pour son indépendance, et dont les efforts instinctifs tendaient à constituer une direction politique (2).

Vous pouvez juger par là, monsieur, du vif intérêt et de la profonde sympathie avec lesquels j'ai lu votre étude sur Vercingétorix et le livre qui en a été l'occasion : ma pensée serait exprimée d'une manière imparfaite si je n'ajoutais que toute âme française vous saura gré des termes si élevés et si touchans que vous avez consacrés à exalter la mémoire du vaillant champion de la liberté et de l'unité gauloises; de cet adolescent de génie, dont le patriotisme ardent, l'activité, l'audace, les talens militaires et la fin héroïque font songer à la vierge guerrière de Domrémy, à la glorieuse libératrice du sol français au xve siècle, à la noble, j'allais dire à la sainte martyre de Rouen! M. DELOCHE.

A M. MAXIMIN DELOCHE, DE L'INSTITUT DE FRANCE.

Monsieur,

Veuillez agréer l'hommage de ma gratitude pour la critique aussi judicieuse que bienveillante dont mes deux articles des 15 août et 1er septembre derniers ont été l'objet de votre part. Votre compétence en pareille matière en double le prix à mes yeux, et si je ne peux, après un nouvel examen, me rendre à toutes vos observations, ce n'est pas sans une certaine timidité que je vous soumets à mon tour les raisons qui me paraissent plaider en faveur des thèses que j'ai avancées.

(1) Cæs., *Bell. Gall.*, VII, 28.
(2) *Du Principe des nationalités*, Paris, 1860, in-8°, pages 120-122.

Vous exprimez d'abord le regret que je n'aie pas appuyé de preuves suffisantes mon assertion, contraire, je le reconnais, à l'opinion du plus grand nombre des historiens qui ont traité le même sujet, concernant les origines du druidisme. D'après moi, ce sacerdoce serait autochthone, un fils du *genius loci*, et non pas une importation d'outre-Rhin ou d'outre-Manche, et vous vous étonnez de ce que je n'aie pas cité le passage des *Commentaires* (*Bell. Gall.*, VI, 13) où César dit textuellement que *l'on croit* (*existimatur*) la doctrine druidique originaire de l'île de Bretagne et transportée de là en Gaule.

Il me semblait pourtant avoir suffisamment montré qu'on ne pouvait ajouter qu'une foi très médiocre aux renseignemens superficiels et transmis avec quelque dédain par le conquérant de la Gaule sur tout ce qui a rapport au druidisme. Ses *Commentaires* eux-mêmes fournissent en abondance les élémens de cette démonstration. Cela reconnu, était-il bien nécessaire de discuter cette allégation que César lui-même ne garantit nullement (*existimatur*), et dont son propre récit autorise si fortement à douter? Quelle trace d'une puissante institution sacerdotale établie en Bretagne trouvons-nous dans son narré de la double expédition qu'il dirigea contre l'île britannique, c'est-à-dire, dans l'hypothèse, contre la « terre-sainte » de la religion druidique? Comment se fait-il que, voulant y porter la guerre, il ne trouve personne qui puisse le renseigner sur ce pays, ses institutions, ses ressources guerrières, vu, dit-il, que, seuls, quelques marchands vont trafiquer sur les côtes et ne pénètrent jamais à l'intérieur (*Bell. Gall.*, IV, 20)? C'est pourtant là (VI, 13) que ceux qui veulent étudier de près la doctrine druidique, et il y en a beaucoup, se rendraient pour la plupart. Et Tacite ne mérite-t-il pas plus de confiance (*Agric.*, 11), quand il nous dit que la religion gauloise fut portée dans l'île de Bretagne par les Gaulois qui en vinrent occuper la partie méridionale? D'ailleurs est-il vraisemblable que ces Gaulois d'outre-mer, bien inférieurs en civilisation relative à ceux du continent, aient fait la conquête sacerdotale de la Transalpine entière au point de la transformer, pour quelque temps au moins, et comme cela résulterait des données des *Commentaires*, en une véritable théocratie?

C'est une raison du même genre qui me porte à rejeter les hypothèses avancées par les historiens qui feraient plus volontiers venir le druidisme en Gaule avec une des immigrations sorties de la Germanie. Tout porte à croire que les nouveau-venus furent chaque fois très inférieurs aux anciens occupans du sol (je parle, bien entendu, des époques où commencent à luire quelques rayons d'histoire), et qu'ils adoptèrent la religion du lieu bien plutôt qu'ils ne la fondèrent. Le fait reconnu par tous les historiens, sauf par quelques Allemands jaloux, je ne sais trop pourquoi, de nos druides, que l'on ne découvre aucun ves-

tige du druidisme proprement dit hors de la Transalpine, pas même au sein des populations congénères d'Italie, du Danube et d'Asie-Mineure, me paraît confirmer très fortement cette appréciation.

Si donc il est invraisemblable que le druidisme soit venu d'outre-Manche ou d'outre-Rhin, que reste-t-il à supposer quant à ses origines, si ce n'est qu'ayant pourtant bien dû naître quelque part, il est né tout bonnement sur le sol où il a vécu et fleuri? César nous rapporte (VI, 18) que les Gaulois disent avoir reçu des druides une tradition selon laquelle ils seraient tous descendus de Dis, c'est-à-dire, dans le symbolisme du narrateur, du Dieu souterrain, du sol lui-même. Il serait bon de compléter cette notice par celle plus précise de Timagène, reproduite par Ammien Marcellin, et d'après laquelle les druides n'assignaient cette origine autochthone qu'à une partie de la population gauloise, ce qui est bien plus vraisemblable. Seulement on peut conclure de l'assertion de César que les druides eux-mêmes se considéraient comme faisant partie des Gaulois fils de Dis, et par conséquent de la population indigène proprement dite. Cela me paraît, je vous l'avouerai, beaucoup plus probable et plus probant que la relégation des origines druidiques dans la brumeuse et lointaine Albion. Vous aurez pu remarquer les fortes préventions que je nourris contre cet intrigant de Divitiac, bien connu pour avoir brigué les faveurs de l'ennemi juré de la Gaule, contre ce druide ambitieux et retors, que je soupçonne véhémentement d'être l'auteur principal des hâbleries débitées à César sur la constitution, la puissance énorme, les prétentions exorbitantes de la corporation dont il était membre. Qui sait s'il n'entra pas dans ses plans de désigner ce pays inconnu, que l'on pouvait croire inaccessible à une armée romaine, comme le foyer mystérieux, inabordable, des secrets, des influences et des traditions théocratiques? C'était bien loin pour y aller voir. Et, puisque nous sommes en train de faire des suppositions, qui pourrait dire jusqu'à quel point la peur de voir s'évanouir cette légende aux yeux du hardi capitaine prêt à s'embarquer ne fut pas pour quelque chose dans les résistances désespérées de Dumnorix, frère de ce Divitiac, non moins ambitieux que lui et qui ne voulut absolument pas (*religionibus impeditus*, disait-il) suivre César dans cette expédition, ce qui fut cause de sa mort ou de son assassinat (*Bell. Gall.* V. 7)?

Mais laissons ce détail, et, pour revenir à la thèse principale, disons que la grande extension du druidisme en Gaule doit avoir été postérieure à ces invasions de l'Italie du nord que, vous rapprochant des données de Tite-Live, vous fixez avec une grande sagacité à la deuxième moitié du VIe siècle avant notre ère. Mais cela n'empêche nullement que le druidisme existât déjà dans quelques cantons à l'état d'humble compagnie de sorciers-médecins, sans pouvoir encore passer pour une

institution gauloise au sens complet du mot, et dans une phase encore trop embryonnaire pour qu'il y ait quelque chose d'étonnant dans le fait que les bandes émigrantes ne le transportèrent pas avec elles dans leur nouvelle patrie.

Telles sont, monsieur, les réflexions que me suggère votre première critique. J'ajouterai seulement que c'est surtout l'étude des religions comparées qui m'a fait pencher vers l'admission de l'origine indigène du druidisme. Je ne suis pas du reste tout à fait isolé. M. Henri Martin, qui, dans la troisième édition de son *Histoire de France*, considérait encore le druidisme comme importé en Gaule, incline dans la quatrième (I, p. 65) à ne plus voir en lui qu'une réforme ou un développement de l'ancienne religion gauloise. Le fait est que tout ce qu'on rapporte des croyances et des superstitions qu'il propageait paraît tenir à notre sol, à notre flore, à nos forêts. Là où l'arbre pousse, quand on ne peut montrer qu'on l'y a transplanté tout poussé, il est plus simple de penser qu'il y a été semé par la nature, et je crois qu'on peut en dire autant de tous les sacerdoces qui ont marqué dans l'histoire. Ce fut toujours une illusion, souvent favorisée par eux-mêmes, de s'imaginer qu'ils venaient de très loin.

Je me suis bien longuement étendu sur ce point, qui, je vous l'avouerai, pique fortement ma curiosité. Je tâcherai d'être plus bref en traitant les deux derniers.

Il est possible de les réunir en un seul. Vous relevez des inexactitudes, contraires au texte scientifiquement révisé, dans la liste que j'ai dressée des cantons gaulois invités à former l'armée de secours qui devait délivrer l'armée bloquée dans Alise, et des contingens auxquels chacun d'eux fut taxé; puis, vous en concluez que j'ai eu tort de ranger avec M. Mounier cette répartition parmi les indices tendant à prouver que la faction éduenne la régla conformément à ses ambitions secrètes et à son ardent désir de prépondérance.

L'édition sur laquelle j'ai travaillé est celle de Tauchnitz, 1867. Elle a rétabli quelques-unes des leçons rejetées par les savans recenseurs dont vous citez les éditions, entre autres la mention des *Helves*, non des *Helvètes*, et le chiffre de 6,000 comme celui du contingent de l'Armorique entière. J'aurais dû, je le reconnais franchement, soumettre à une critique plus soigneuse ce texte, qui s'est prêté plus facilement que d'autres aux erreurs des copistes, et par conséquent aux variantes. J'ai rangé à tort les Lémovikes parmi les cantons à 8,000 hommes. Je ne fais non plus aucune difficulté de reconnaître que les 30,000 hommes exigés des Rauraques et des Boïens doivent être reportés plus vraisemblablement sur les confédérés armoricains, quand même on pourrait se demander pourquoi le chiffre de ce contingent se trouve cette fois pré-

céder les cantons auxquels il est imposé, tandis qu'auparavant le chiffre correspondant les suit.

Mais je ne saurais me ranger à l'opinion qui veut qu'en groupant les cantons gaulois pour indiquer le chiffre du contingent qu'on leur demande, César fait retomber ce chiffre sur chacun des cantons pris isolément. Je persiste à croire que c'est l'ensemble de chaque groupe que visait chaque chiffre indiqué, quitte à se répartir à l'intérieur du groupe sur des bases que l'historien a jugé inutile de nous faire connaître. Et voici mes raisons : 1° César commence par indiquer le chiffre du contingent *collectif* des Éduens et de leurs cliens, celui du contingent également *collectif* des Arvernes et de leurs cliens ; puis il continue en énumérant des groupes de cantons, en énonçant les chiffres d'hommes requis, sans un seul mot qui dénonce qu'à partir de là ces chiffres ne seront plus collectifs, mais devront être multipliés par le nombre des cantons composant chaque groupe. 2° Si l'opinion que je combats était fondée, pourquoi César dirait-il : *Bellovacis X* (*millia*), *totidem Lemovicibus; Suessionibus, Ambianis, Mediomatricis, etc, quina millia, Aulercis Cenomanibus totidem?* N'aurait-il pas là aussi réuni en un seul et même groupe les cantons qui auraient dû fournir *chacun* 10,000 ou 5,000 hommes? 3° Selon le calcul basé sur la manière de compter que je préfère, on arrive au chiffre très considérable pour l'époque de 163,000 hommes. Or, dans le chapitre suivant, César, voulant montrer avec quelle passion unanime la Gaule entière courut aux armes pour venger ses récentes injures et reconquérir sa liberté, nous apprend que 248,000 hommes répondirent à l'appel désespéré de la patrie. Admettons que ce chiffre soit gonflé, comme cela est fort probable. Toujours est-il que l'intention du narrateur est de nous faire voir que, non-seulement les contingens fixés par les chefs de la résistance furent accordés, mais encore que, l'enthousiasme aidant, ils arrivèrent bien plus nombreux qu'on ne les avait requis. Mais veuillez remarquer, monsieur, que si l'on adopte votre supputation, les contingens répartis sur toute la Gaule atteindraient le chiffre de 280,000 hommes, ou, si l'on tient compte du refus partiel des Bellovakes, à celui de 272,000 combattans. Où serait donc la preuve de la passion patriotique dont la Gaule fut alors saisie? Un pays taxé à 280,000 hommes et qui n'en fournit que 248,000 ne reste-t-il pas au-dessous des attentes plutôt qu'il ne les dépasse? Et ne sommes-nous pas bien plutôt en droit de supposer que, dans ce chiffre de combattans, si supérieur à celui qui avait été officiellement fixé, il y a l'indice que les cavaliers de Vercingétorix disséminés dans les cantons transmirent son appel à la levée en masse indépendamment des ordres lancés par le gouvernement provisoire de la fédération gauloise?

Vous comprendrez par conséquent pourquoi je persiste à soupçonner

dans le groupement et la répartition des cantons coalisés des arrière-pensées du genre de celles que j'ai cru pouvoir mettre à la charge de l'oligarchie éduenne. Sans doute, si je n'avais que cet argument à faire valoir, il y aurait de la témérité à en tirer une pareille conclusion. Mais ne concorde-t-il pas avec bien d'autres détails qui convergent dans la même direction ? César lui-même ne nous apprend-il pas (VII, 63) que les chefs éduens, Éporédirix et Virdumar, n'obéissaient qu'à regret à Vercingétorix, et que l'oligarchie éduenne se plaignait amèrement à lui, implorait son indulgence, sans oser encore se séparer de la coalition ? Et vous-même, monsieur, avec votre impartialité de vrai savant, ne vous déclarez-vous pas frappé du rôle plus qu'étrange des chefs éduens et des hommes sous leurs ordres dans les sanglantes mêlées dont la délivrance ou la chute d'Alise était l'enjeu ?

Tout en passant condamnation sur quelques erreurs de détail que vous avez eu raison de relever, je crois pourtant que mes conclusions restent entières. Mon plus vif regret est de n'avoir pas eu connaissance, avant de rédiger mes études sur la Gaule, du travail que vous avez publié il y a dix-sept ans sur le *Principe des nationalités*, et où vous abordiez déjà cette question de la nationalité gauloise, bien trop négligée jusqu'à nos jours, puisqu'elle renferme celle de nos véritables origines nationales. Vous l'avez bien dit, monsieur : il y a incontestablement un air de famille qui rapproche à travers les siècles nos grands libérateurs, ceux en qui s'est incarnée la grande idée de la patrie. Vercingétorix, Du Guesclin, la sainte martyre de Rouen, nos héros les plus purs de la révolution, Adolphe Thiers, malgré toutes les différences de civilisation, de croyances, de caractères, de destinée, sont de même sang, de même race, de même foi nationale. Vercingétorix, dans ses montagnes d'Auvergne, à la veille de voir mourir la vieille Gaule, eut la vision prophétique de la France, comme Jeanne Darc au fond de ses forêts natales eut celle de la France délivrée du joug étranger. C'est leur esprit qui doit nous inspirer dans nos résolutions aux jours critiques, nous calmer dans nos dissensions, nous relever dans nos revers. Pénétrons-nous toujours plus de cette idée que, s'il nous arrive d'avoir à souffrir dans nos convictions, dans nos espérances, dans nos affections politiques, il est un malheur bien plus affreux que tous les autres, celui qui consiste à n'avoir plus de patrie.

ALBERT RÉVILLE.

ESSAIS ET NOTICES.

Mémoires sur l'ambassade de France en Turquie, par M. le comte de Saint-Priest. Publication de l'École des langues orientales vivantes. Paris, 1877. E. Leroux.

L'École des langues orientales vivantes a entrepris, avec le concours des ministères de l'instruction publique, des affaires étrangères et du commerce, une série de publications qui nous fournissent des documens jusqu'à présent inédits ou non traduits, et qui formeront bientôt toute une collection intéressante à plus d'un point de vue. Plusieurs volumes ont déjà paru, par les soins et sous la surveillance des professeurs de l'école; aujourd'hui le directeur, M. Ch. Schefer, vient d'éditer une histoire de l'ambassade et des ambassadeurs de France près la Porte-Ottomane depuis François Ier jusqu'à Louis XVI, écrite par le comte de Saint-Priest, ambassadeur du roi à Constantinople (1768-1784).

On pourrait répéter aujourd'hui encore ces mots que notre ambassadeur écrivait il y a environ un siècle en commençant l'introduction de son travail : « La nation turque est, sans contredit, celle de toute l'Europe dont l'histoire a été écrite avec le plus d'ignorance et d'inattention. » Cette réflexion a peu perdu de son actualité, et elle nous indique ainsi tout d'abord quel sera l'intérêt de l'ouvrage que nous avons sous les yeux; le titre en limite en même temps la portée précise et nous promet, non pas une histoire de la nation turque, mais un mémoire, des documens qui serviront un jour à l'édification de cette histoire.

Jusqu'à la révolution de 89, nos représentans en Turquie devaient, au retour de leur mission, remettre au roi un mémoire sur les négociations qu'ils avaient dirigées et sur la situation commerciale des Français établis dans les ports du Levant. Cet usage, dont l'utilité ne se ferait plus sentir aujourd'hui, avait alors son importance : on sait quel était le rôle d'un ambassadeur du roi à Constantinople, à quels devoirs multiples il était astreint, aussi bien en ce qui touchait aux affaires soulevées par la situation exceptionnelle de la France vis-à-vis de la Porte que relativement à la protection de nos nationaux, missionnaires, navigateurs et commerçans. De si nombreux intérêts à défendre et, en outre, la difficulté des communications obligeaient nos représentans à un séjour qui souvent dépassait quinze années, et leur imposaient avant tout une responsabilité des plus lourdes dont ils devaient avoir à cœur de se dégager à leur retour en France. Le dépôt d'un mémoire relatif à leur mission avait ce double avantage d'éclairer la cour en justifiant ses mandataires. Le comte de Saint-Priest le comprit à merveille, mais il

jugea qu'un séjour de seize ans lui permettait d'étendre son travail : un ouvrage d'un de ses prédécesseurs, le marquis de Bonac (1716-1724) lui fournit les premiers documens nécessaires pour écrire une « histoire de l'ambassade et des ambassadeurs de France auprès des Grands-Seigneurs. » Plus tard, pendant un voyage qu'il fit à Paris en 1777, il fut à même d'étendre ses recherches et de composer un résumé assez développé des négociations entamées, rompues ou conclues entre la France et la Sublime-Porte depuis François Ier jusqu'aux dernières années du règne de Louis XV. Une introduction rapide donne au lecteur quelque connaissance des événemens qui précédèrent cette époque en Turquie et lui permet de suivre sans difficulté les tentatives, les échecs et les succès de notre diplomatie jusqu'à l'arrivée à Constantinople du comte de Saint-Priest. Son précis politique s'arrête en effet en 1768, date du départ de M. de Vergennes, son prédécesseur. La période de 1768 à 1784 occupe tout entière le compte rendu présenté au roi, qui ne fait pas partie de ce volume.

Le travail de notre ambassadeur ne s'arrêta pourtant pas là : après un mémoire sur le commerce et la navigation de la France dans le Levant, mémoire d'une lecture facile, et qui n'a pas le caractère fatigant et monotone qu'affectent le plus souvent ces sortes d'ouvrages, nous trouvons un recueil historique d'un autre genre qui ne manque pas d'appeler l'attention et qui cependant trompe en certains points la curiosité. Le comte de Saint-Priest eut l'idée de joindre à son résumé politique une histoire de tous nos ambassadeurs auprès de la Porte, depuis Jean de La Forest jusqu'au comte de Vergennes (1534-1768). Cette série de notices fait espérer de nombreux portraits, promet de curieuses anecdoctes ; mais c'est l'ouvrage d'un diplomate, d'un diplomate toujours prudent, poli, maître de lui, discret : à longue date, ces belles qualités ne servent guère à l'écrivain, et chaque page conserve trop ce caractère absolument réservé qui sied si bien à la correspondance d'un ambassadeur, mais qui ne suffit pas toujours à nous éclairer. Cependant, pour qui sait lire, sous ce langage si mesuré, des critiques aiguës percent çà et là ; quelques mots toujours délicats, mais gros de pensées sous leur finesse, trahissent un esprit délié, sans grandes illusions, connaissant les hommes et les affaires, peu sujet aux étonnemens. Voyez comme, sans penser à mal, il rappelle d'anciennes plaintes en parlant de l'un de ses prédécesseurs illustres, Jean-Louis d'Usson, marquis de Bonac : ce dernier sollicitait de la cour de France l'envoi d'instructions urgentes relativement à certaine mission fort onéreuse et qu'il importait de retenir à Constantinople. Les réponses n'arrivèrent qu'après le départ de la mission pour Toulon, et « une autre fois, il demeura dix-huit mois sans nouvelles de la cour ; » alors le

comte de Saint-Priest ajoute avec philosophie : « On sait que le cardinal Dubois, qui gouvernait sous la régence, se mettait quelquefois au courant de sa correspondance en jetant au feu les lettres qu'il avait sur son bureau. »

Il est rare que dans ses portraits il omette le chapitre des indemnités. Ne nous plaignons pas; nous y gagnons de curieux détails : François de Noailles, évêque d'Acqs, sous Charles IX, vit son traitement réduit de 30,000 à 25,000 livres; mais aussitôt, nous apprenons qu'il recevait du Grand-Seigneur un taïn de 4 écus par jour; on lui fournissait en outre, chaque année, 300 charges de bois, 230 kilès d'orge et 114 charretées de foin. Il faisait part de ces provisions à ses drogmans dont le premier, Domenico Olivieri, avait 300 écus de 50 aspres d'appointemens annuels, 20 écus pour les frais de bateaux, deux robes d'écarlate et deux de soie. « On a cru, reprend M. de Saint-Priest, devoir rapporter ces détails que leur ancienneté rend curieux en les comparant au temps présent, » et il poursuit sa notice sur l'évêque d'Acqs, ambassadeur d'un tempérament bien différent et dont les plaintes plus vives rappellent celles de Machiavel. Le comte de Saint-Priest cite seulement de l'illustre prélat ce passage mélancolique : « La coutume de la cour est de ne rien faire que pour ceux qui sont présens, pressans et importuns. Le roi d'Espagne en use autrement, et j'espère que le nôtre en fera de même un jour; mais mon temps sera passé. » Ce même Noailles, dont l'esprit charmant et ferme offre un contraste frappant avec le caractère sage et discret de Saint-Priest, ne s'embarrassait pas autant que lui du choix des mots, et quand il parle de son prédécesseur Claude Du Bourg, seigneur de Guérines, c'est pour le taxer en propres termes de « fripon. »

Cet ouvrage, on le voit, présente un intérêt varié; M. Schefer a eu l'heureuse inspiration de le compléter en le faisant suivre du texte des traductions originales des capitulations et des traités conclus avec la Porte, depuis la période la plus ancienne jusqu'au traité de 1838. Les mémoires du comte de Saint-Priest ne perdent ainsi rien de leur valeur; nous les trouvons au contraire appuyés par des textes qu'il n'est pas toujours facile de se procurer.

P. D'E.

Le directeur-gérant, C. BULOZ.

PARIS. — IMPR. J. CLAYE. — A. QUANTIN [illegible]